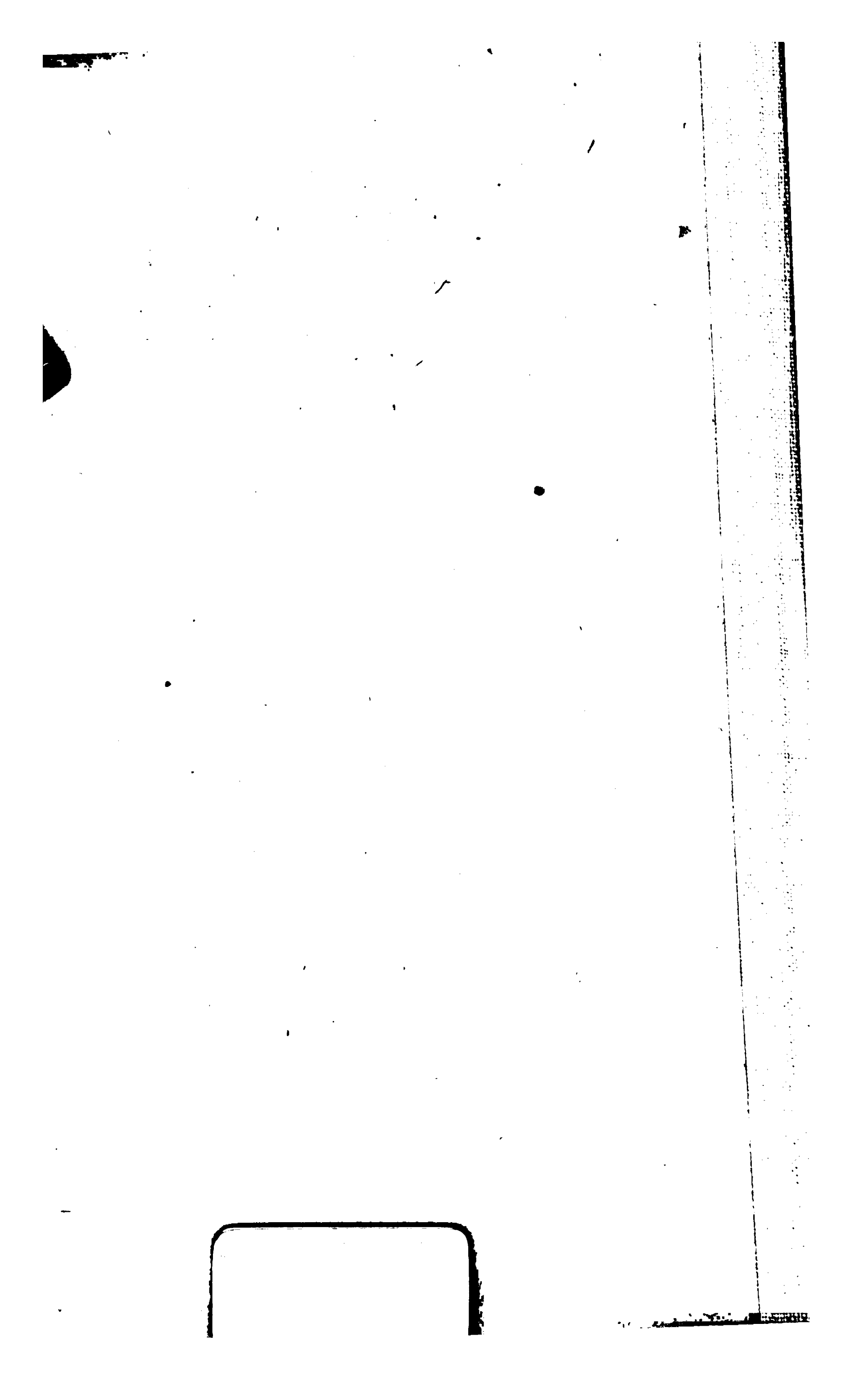
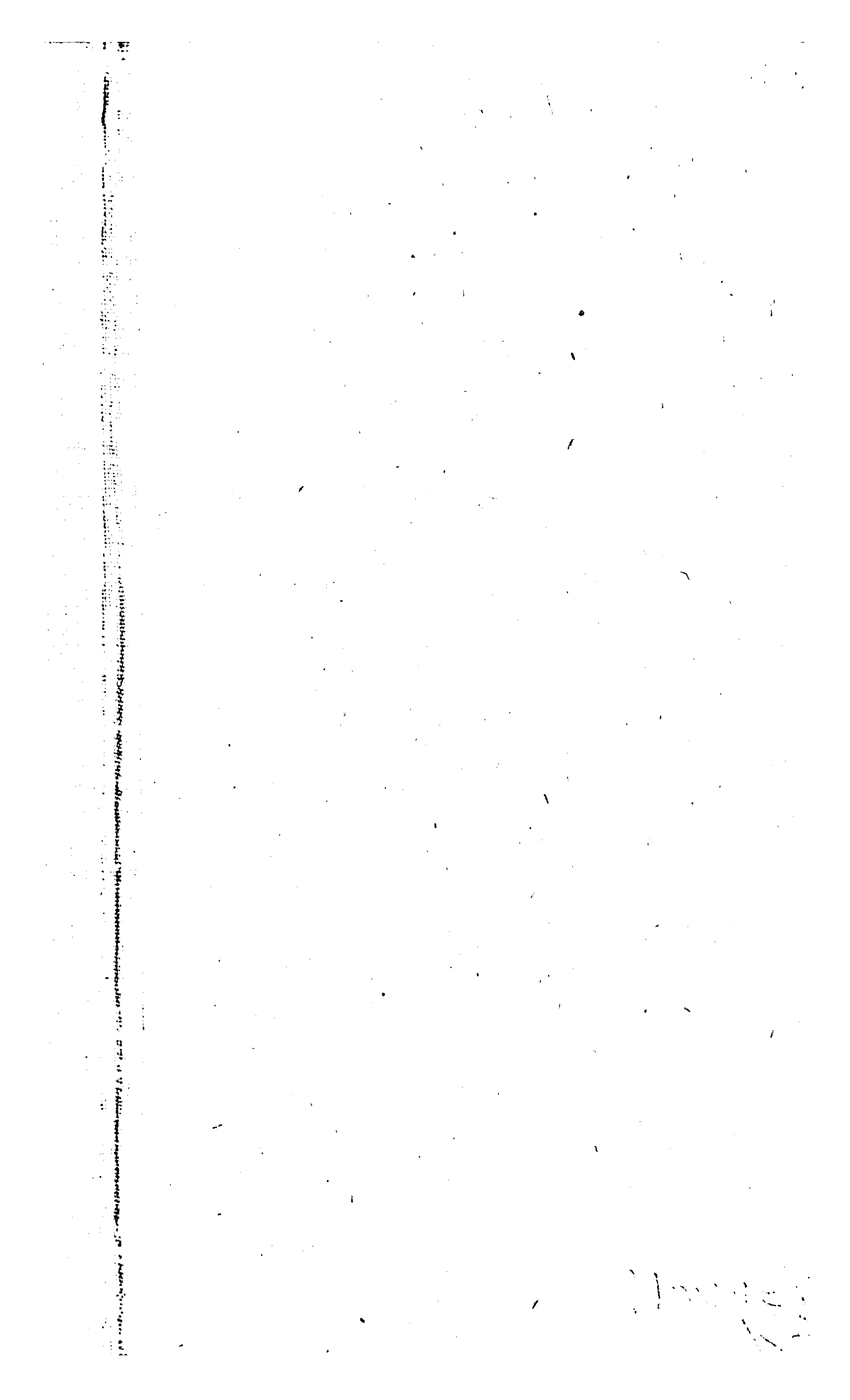




[illegible] [illegible]

KAA

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

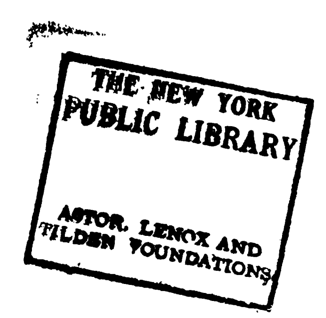
Onzième année.

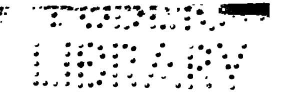
(JANVIER, FÉVRIER, MARS 1829.)

TOME 41 DE LA COLLECTION.

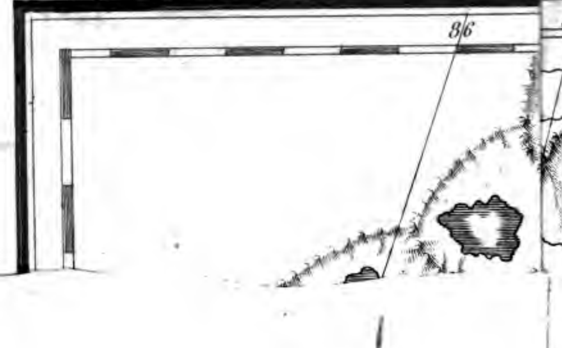
A. PIHAN DELAFOREST,

IMPRIMEUR DE MONSIEUR LE DAUPHIN ET DE LA COUR DE CASSATION.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS



Tome XI. 2e Série.



NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

CONTENANT

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES ;

DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS EXTRAITS OU ANALYSÉS ;

DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES ;

ET L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES ;

AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES ;

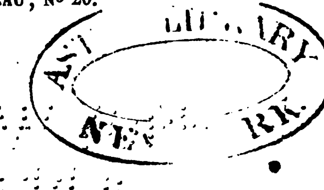
PUBLIÉES PAR

MM. EYRIÈS, DE LARENAUDIÈRE ET KLAPROTH.

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME XI.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1829.





Aqueduc du Canal Érié.

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES ET DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

VOYAGE A BANTAM, EN 1825, EXTRAIT D'UNE RELATION INÉDITE

DE M. DESCOUDRAY, ancien officier de marine.

DEPUIS que les mines de diamans de Landak donnent de grands bénéfices au Panenbahn, prince qui règne sur la côte N. O. de Bornéo, le commerce des épiceries est tout-à-fait négligé, et l'établissement des Néderlandais à Pontianas est en dépérissement. L'exploitation des mines absorbe toute l'attention du prince insulaire ; les vaisseaux sont obligés de se rendre à Bantam pour faire leur chargement en poivre, cannelle et autres épiceries.

Le sultan de cette ville n'a qu'un pouvoir illusoire ; sous prétexte de le garder, les Hollandais en

ont fait comme leur prisonnier. Le tout est déguisé sous des formes de bienveillance envers lui; on cache, sous les apparences de la prévenance et des soins, une investigation qui a pour but de l'empêcher de se mettre en relation avec d'autres puissances commerçantes. Il a pour palais le fort dit du *Diamant*. Les bastions, les casemates dont cette forteresse est entourée, les canons qui en garnissent les crénaux, sont pour le sultan de Bantam des choses qui flattent sa vanité. Fier d'être si bien logé au milieu d'un appareil de guerre, il ne songe pas que les Hollandais seraient assurés de lui dans une occasion critique. C'est encore le gouverneur de Batavia qui, sous les apparences d'une chaude amitié, a voulu lui fournir une garde d'honneur. Cette garde est composée d'un bataillon de Néderlandais. Tous les factionnaires sont de ce bataillon; et les ministres du sultan, ses fils même, ne peuvent approcher de Sa Majesté qu'auparavant ils ne se soient adressés au chef de poste qui délivre les permis, s'il juge qu'il n'y a rien à craindre pour les intérêts de la compagnie. Il est vrai que ces précautions sont supposées être prises pour la plus grande sûreté du prince.

La ville de Bantam n'est pas un port de mer. La baie est entourée d'un nombre infini de petites îles, dont la principale est Poulo-Panjang, ce qui dans l'idiome javan signifie île longue. Au fond de ce golfe, qui est très sûr, se trouve l'embouchure

d'une rivière ; il faut attendre la marée pour la remonter ; car dans le moment du reflux, elle pourrait à peine porter une chaloupe. Cette embouchure est commandée par la forteresse de Spilwyck ; à environ un mille du littoral on trouve la ville de Bantam.

Sur l'une et l'autre rive sont des routes appuyées sur des pilotis faits par des Hollandais. Dans les jours de calme, on remonte à la cordelle les *oulgieres ;* ce sont des barques du pays que traînent des Javans et des Chinois. Ces derniers sont répandus dans tout l'archipel de l'Orient, soit que la domination étrangère des Tatars-Mandchoux les ait portés à s'expatrier, soit qu'industrieux et éclairés, ils trouvent facilement à s'enrichir dans ces pays, moins avancés dans la civilisation industrielle que la Chine; il est de fait que l'on en rencontre beaucoup dans toutes les îles de la Sonde. Ce sont eux qui fouillent les terres du Panenbahn, ou prince de Landak. Avant eux on croyait les mines épuisées ; mais arrivés avec les machines de leurs pays, et des procédés économiques et avantageux, ils eurent bientôt rendu très productives leurs excavations. On peut dire que c'est l'industrie des Chinois qui vivifie ces îles.

En arrivant à Bantam on n'aperçoit pas la ville ; on ne l'aperçoit même pas quand on y est entré. Il ne faut pas se faire une idée de ces cités orientales d'après les nôtres, ou d'après celles que les Portu-

gais et les Néderlandais ont bâties dans ces lieux. Si ce n'étaient les forteresses du Diamant et d'Anjer, on croirait se trouver dans un bois en entrant dans cette capitale; ce sont çà et là des cabanes construites de roseaux recrépis d'argile. On s'avance au milieu de ces habitations, qui ne sont jamais adossées les unes contre les autres. Les rues sont des chemins; ces chemins conduisent au Pacheban; c'est une grande plaine découverte qui est au Sud, et qui se prolonge jusqu'au pied de hautes montagnes qui bordent l'horizon.

Cette plaine est coupée par la rivière. Sur ses deux rives sont dispersées le restant des habitations qui complètent cette capitale.

Il y a quelques édifices plus importans disséminés au milieu des huttes des Javans; ce sont le temple de la Circoncision et la mosquée. Le temple où l'on a coutume de circoncire les enfans est supporté par de nombreux piliers. Il est ouvert de tous les côtés; le dôme est parsemé d'étoiles grossièrement peintes. La demeure de l'yman est souterraine; c'est une trappe qui conduit à une espèce de grotte placée sous le pavé du temple. Dans ce réduit sont conservés tous les ornemens, tentures, tapisseries dont on décore l'édifice dans les grandes cérémonies, comme la circoncision des enfans du sultan ou des notables de sa cour.

La mosquée tient du goût chinois. Elle paraît avoir été bâtie par des architectes venus du *céleste*

empire. Ce sont des murailles circulaires et percées d'une grande porte. Au-dessus, à la manière des Pailéou, il y a un toit de briques vernissées; sur ce toit il s'en trouve un autre de même genre, mais plus petit; sur celui-ci un troisième, qui est surmonté d'un quatrième, mais toujours en décroissant; enfin il y en a un cinquième; celui-là est le plus petit, et n'est surmonté que d'une boule. Quant à l'intérieur de cette mosquée, il ne me fut pas permis d'y pénétrer, les scrupules religieux du sultan s'opposant à ces visites des infidèles.

Les Chinois, dont on est assailli, et qui, pleins de prévenances et d'un zèle officieux, font ici l'office de *cicerone*, assurent aux étrangers que cet édifice, avant que la religion du prophète eût été introduite dans l'île, servait aux sacrifices humains que les Javans offraient à leurs idoles, et que ce n'est que depuis que l'islamisme a pénétré chez ces insulaires que, changé en mosquée, il a eu une autre destination.

La rivière se divise ici en deux bras, qui courent en sens opposé vers la mer et ne se rejoignent plus. Le long de leurs rivages sont les magasins royaux.

Il n'est pas facile de deviner quels sont les arrangemens du sultan avec les Néderlandais; mais il semble que le commandant délégué ici par la Chambre de Commerce de Batavia, prend autant de part aux ventes du poivre, du coton et du girofle du prince que ses inghebis, ou ministres.

Lorsqu'on veut faire des achats, on se présente au bureau commercial dirigé par les préposés de la compagnie, où l'on fait la déclaration de la quantité de denrées que l'on veut acheter dans les magasins du sultan. On y reçoit une permission avec laquelle on se présente aux susdits magasins. Alors, à l'effet de procéder au poids et à la vente des marchandises, s'assemblent des inghebis et des douaniers néderlandais. La mesure usitée est le *pikle*, qui équivaut à environ cent vingt-cinq livres. Le prix total des marchandises doit être compté sur-le-champ, en présence des préposés néderlandais et bantamiens. L'or et l'argent sont enfermés dans un coffre que scellent ceux qui ont présidé à la vente.

Je n'eus qu'à me louer des procédés et de la droiture des deux inghebis avec qui mes achats me mirent en relation. L'un d'eux, Poang-hug, était gendre du roi ; il s'était distingué dans une guerre que son maître, conjointement avec ses alliés d'Europe, avait portée à Toulan-Bauvang, dont le mak ou commandant refusait de payer le tribut au sultan. Ce pays, situé au midi de l'île de Java, est couvert de forêts de poivriers et de cannelliers. Je suis porté à croire que ce fut principalement la richesse de son territoire qui le fit trouver coupable de rébellion par les Néderlandais et le sultan, et que s'il n'avait possédé que des dunes incultes on n'aurait pas songé à exiger de lui hommage-lige. Quoi qu'il en soit, Poang-hug eut l'honneur de faire le mak pri-

sonnier. Cela le mit en si haute estime dans l'esprit du sultan qu'il lui donna en mariage une de ses filles.

L'autre de mes deux amis était originaire de Ceylan. Il avait été assez heureux de se sauver de cette île après avoir fait un *mock*. Le mock est une vengeance horrible usitée dans ce pays. Dès qu'un Ceylanais a reçu une insulte, il fait vœu non-seulement d'immoler son ennemi, mais encore tout ce qu'il pourra de l'espèce humaine. A cet effet il s'enivre d'opium, il tire son cris et court dans les rues en frappant tout ce qui se rencontre devant lui. Il crie: *Amock! amock!* c'est-à-dire *tue! tue!* Il immole ordinairement beaucoup de personnes avant d'être renversé. Il se défend en furieux, et avant d'expirer il est heureux s'il peut seulement blesser celui qui s'est rendu maître de lui; car son cris étant empoisonné, s'il l'a atteint de ce poignard, sa mort est certaine. Pantou-kahr, ce Ceylanais, avait pu s'échapper de l'île après avoir couru un mock. Il vint à Bantam où un tel exploit ne lui fut nullement imputé à infamie, ces peuples asiatiques regardant la vengeance comme une chose très honorable. Les mœurs du pays approuvent ces actes de frénésie sanglante; aussi son mock ne l'empêcha pas d'être bien accueilli par le sultan : il était, au moment de mon arrivée, inghebi de ce prince. Il me raconta lui-même en mauvais néderlandais mêlé de portugais, qui a cours dans les îles de la Sonde, son aventure. Je

régalai ces inghebis à mon bord, et ils me promirent de me présenter au sultan.

Mais le plus difficile était d'obtenir la permission du commandant du poste néderlandais, permission sans laquelle la sentinelle de garde à la porte du palais ne laisse entrer personne, ni Javan, ni étranger. Il fallait aller réclamer cette espèce de firman du commandant du fort de Spilwyck, et il était très incertain qu'elle me fût accordée. Je jugeai qu'il était nécessaire pour réussir dans cette démarche d'employer un subterfuge. Je demandai à mes deux inghebis si le roi n'avait aucune maladie, disant que graces à quelques études que j'avais faites dans ma jeunesse à l'hôpital de la marine à Toulon, j'étais assez expert en médecine pour le guérir. Il me fut répondu qu'en effet il était attaqué d'une fluxion sur les yeux qui l'incommodait beaucoup. J'étais en possession de quelques eaux propres à la guérison de cette incommodité; aussi je me vantai de guérir bientôt le sultan.

Dès que ce monarque eut appris par l'intermédiaire de mes deux Javans qu'il y avait dans sa capitale un Européen, un docteur qui possédait de merveilleux secrets pour guérir son mal d'yeux, il n'eut point de cesse que je ne lui eusse été présenté. Il délégua un de ses officiers au commandant néderlandais; celui-ci ne put refuser le *laissez-passer*.

Pantou-kahr et Poang-hug m'apportèrent avec grande joie ce passe-port le soir même qu'il fut dé-

livré; ils m'annoncèrent que le lendemain serait mon jour de présentation à la cour.

Le désir bien naturel aux voyageurs d'approfondir les usages et les mœurs des pays et des peuples qu'ils visitent, m'avait fait me donner pour un Esculape, quoique mes connaissances dans l'art d'Hippocrate fussent à peu près nulles. M'étant ainsi aventuré je me proposai de jouer mon rôle le mieux qu'il me serait possible; seulement ce qui m'inquiétait, après avoir réfléchi, c'était la crainte que Sa Majesté ne me retînt jusqu'à son entière guérison, ce qui n'aurait pas laissé que d'être très embarrassant pour moi.

Ainsi ce fut moitié joyeux d'avoir réussi dans mon projet de voir la cour de ce potentat malais, moitié retenu par l'appréhension d'être pris comme un oiseau au trébuchet, que j'attendis le moment de franchir le seuil du fort du Diamant, où le monarque fait sa résidence.

Ce sultan est porteur de tant de noms que je ne sais par lequel le désigner. C'est en proportion de la longueur de cette kyrielle que le respect des sujets augmente pour Sa Majesté : aussi ne s'en fait-elle pas faute, et de plus accueille tous ceux que ses amis, les Néderlandais, lui donnent. Ceux-ci connaissant le faible de ce prince le gratifient de titres nombreux; et riant sans doute en eux-mêmes de cette jonglerie, tout en le tenant pour ainsi dire prisonnier dans leur forteresse, ils paraissent veiller amicalement à la con-

servation de ses jours précieux, et ne le qualifient que de fils du Soleil.

Il est probable que mes deux amis firent sonner si haut mon mérite à la cour, que le monarque ne crut pas recevoir moins qu'un homme des plus extraordinaires en moi : la fleur des Esculapes et la perle du savoir de l'Occident. Aussi Sa Majesté ne crut pas devoir se dispenser de me faire écrire par un de ses inghebis. Ce fut dans cette missive officielle que je connus tous les noms de mon malade. Voici la teneur de cette épître :

« Moi, sultan Mangkœ-Bœwana-Sepœ-Senope-Tie-Hingnalogo-Rahmontiala-Saydi-Ponotogomo-Chahi-lat-bilat-Djocjokata-Artimaniga, prince de Bantam, issu du Soleil d'or, celui à qui appartiennent les mines d'or et de diamant, propriétaire des Corles et des États qui sont au midi de Java, grand seigneur des pays à épiceries, habitant de la magnifique capitale de Bantam, élevée au-dessus des autres pays, duc de Pontianak, marquis des régions conquises de Toulan-Bauvang (les Néderlandais lui ont fait accepter ces titres), je suis désireux de voir en mon palais le sage et excellent docteur français arrivé d'Europe. » Poang-hug et Pontou-Kahr vinrent m'apporter cette lettre, et me firent entrer dans un palanquin que m'envoyait le sultan.

Faut-il le dire : tous ces honneurs loin de flatter mon amour-propre ne faisaient naître que de tristes pensées dans mon esprit ; il me semblait que si l'on

avait eu moins de prévenances pour moi, on se serait attendu à de moins grands miracles, à une cure moins merveilleuse. Quand j'avais eu l'imprudence de vanter quelques études que j'avais faites jadis en médecine, je désirais me glisser dans le palais, donner quelques conseils, quelques remèdes innocens au Roi, et m'en retourner après avoir pris une idée de cette cour. L'amour du merveilleux, assez naturel aux hommes civilisés et incivilisés donna un rapide accroissement à mon mérite dans l'entourage du sultan; aussi ce fut un jour solennel que celui de ma réception à la cour; et les femmes du Harem ne furent pas moins curieuses de me voir que je l'étais de les voir elles-mêmes.

Le fort du diamant, de construction portugaise ou néderlandaise, est garni de bastions et de plusieurs demi-lunes. Les embrasures sont garnies de canons, tous de fonte européenne, à l'exception de quelques pièces de moindre grosseur, coulées par les Javans, et qui sont renforcées de plusieurs gros cercles de fer pour les empêcher de crever. Les remparts peuvent avoir de quinze à vingt pieds de haut. On pénètre dans le fort par une porte tournée vers la ville et où se trouve un pont-levis. Cette citadelle est entourée d'un fossé qui est inondé dans la saison des pluies et des débordemens; mais pendant le reste de l'année, il est à sec. Au reste cette forteresse est enfoncée ainsi que la ville au milieu de bosquets de cocotiers : il faut y arriver pour la découvrir.

Ces Orientaux ne savent mieux témoigner du respect et de l'estime aux gens, qu'en faisant beaucoup de bruit; ainsi ce fut au bruit du canon que l'on tira à mesure que mon palanquin s'avançait, que nous fûmes reçus à la porte principale par une foule de prétendus musiciens qui, faisant résonner à leur manière d'aigres clarinettes, des tambours de différentes grosseurs, des tam-tam, des flageolets, des bassins de cuivre frappés avec rapidité et des triangles en fer, produisirent un charivari à ne plus s'entendre.

Dans l'enfoncement du fort se trouve le palais : c'est un carré oblong qui peut bien avoir cent mètres de longueur et soixante de largeur. Avant d'y arriver, on voit à droite les écuries du sultan et les remises où sont les carrosses dont le commandant de Batavia lui a fait cadeau, et les palanquins de la couronne. A droite est un édifice que je pris pour une mosquée.

Dans la cour que forment ces bâtimens, les gardes du sultan s'étaient rangés en haie; il y avait force étendards, flammes, banderoles de diverses couleurs, sur lesquels étaient peints d'une manière tranchante des dragons, des tigres, des éléphans, des couleuvres, le soleil, la lune et tout ce qui formait la mythologie de l'ancienne religion du pays avant l'établissement de l'islamisme. Ces figures formant les armoiries du sultan, il paraît qu'elles sont demeurées sur ses étendards sans conserver le caractère mystique qu'elles avaient du temps de l'idolâtrie primitive.

Après avoir traversé cette forêt d'enseignes bi-

zarres, nous arrivâmes au *dalm*, ce qui signifie dans la langue du pays le *logement intérieur*. C'est d'abord une suite de pavillons : ils entourent le bâtiment principal qui s'élève surmonté de plusieurs toits vernissés à la manière chinoise. Elle paraît, cette architecture, être extrêmement goûtée des Orientaux. Au-dessus s'élève une tour ou pai-leou qui peut bien avoir une quarantaine de mètres au-dessus de l'édifice total. On dit que c'est dans les étages de cette tour que sont les chambres des épouses du sultan. Celle qui est le plus en faveur habite, en signe de son élévation, la chambre la plus haute; et à mesure que l'amour de Sa Majesté diminue pour les autres, elles sont logées plus bas.

Nul soldat javan ou néderlandais ne pénètre dans le dalm. Le service intérieur n'est fait que par les femmes légitimes et les concubines du sultan. Son sérail est extrêmement nombreux : chambellans, cuisiniers, domestiques, tout est féminin. Ce sont aussi des femmes qui montent la garde dans l'intérieur et font le service de gardes-du-corps.

L'entrée du dalm n'est guère imposante : il faut s'incliner pour s'introduire dans cette espèce de trou. Elle se ferme par une herse qui tombe lorsque l'on est entré. Nous nous trouvâmes tout de suite dans une salle spacieuse faiblement éclairée par quelques ouvertures; les murs grossièrement récrepis sont couverts de bonnets de plumes, de cottes de mailles matelassées, d'armes indiennes. Je supposai que

c'étaient-là des trophées, et que ces dépouilles attestaient les victoires du sultan ou de ses aïeux. Des femmes esclaves jouaient de leur gomgom, mais leur musique n'était pas plus harmonieuse que la première dont nous avions été régalés.

Ceci n'était qu'un vestibule. Au fond de cette spacieuse salle se trouvait la porte des appartemens royaux. La seconde pièce était propre et meublée d'ottomanes qui formaient autour de la salle comme un divan turc. Tous les meubles étaient dans le goût chinois, ce qui me fit conjecturer qu'à cette extrémité de l'Orient la Chine est à la tête de la civilisation et du luxe. Il est probable que le commandant néderlandais a fait des présens à l'Européenne, à son ami, le sultan; mais je crois que ce qui vient de nos manufactures cadre peu avec le goût des indigènes, et que toute leur admiration est pour ce qui vient du céleste empire.

Au milieu de la salle était une table peinte en lacque. Elle était chargée de vases de porcelaines, dans lesquels se trouvaient de l'arec et du bétel que les Indiens mâchent sans cesse. Il est dans l'étiquette de ne se présenter devant le roi qu'avec de pareils ingrédiens à la bouche. Ces productions végétales sont supposées donner une agréable odeur à l'haleine. Enfin nous parvînmes à la troisième pièce où était Sa Majesté

Elle était assise au bout d'une grande table, sur un fauteuil de fabrique chinoise. Autour de cette

table, et à une certaine distance du roi, étaient assises les reines, au nombre de cinq. Quelques-unes avaient des enfans en bas âge. Nos introducteurs se prosternèrent et s'avancèrent en rampant le plus bas possible. Ils me présentèrent et allèrent s'accroupir sur leurs talons au bas bout de la salle. La cour n'était composée que de femmes; mais les reines seules étaient assises à la table du roi. Tout ce qui était d'un rang inférieur se tenait debout le long des murs de la salle. Le costume de ces femmes était des plus séduisant. Elles étaient ceintes d'une pièce de satin bleu parsemée de perles et de brillans, et bordée d'une frange en argent qui leur tombait à mi-cuisse. Leur sein était découvert; leurs cheveux redressés, comme ceux des Chinoises, présentaient un aspect lisse et très luisant; attachés au sommet de la tête, ils se repliaient par derrière en bourrelets.

Les femmes qui remplissaient les fonctions domestiques, portaient des plats d'argent remplis d'arek ou de betel. Elles venaient en présenter aux reines et au roi, quand on leur en demandait. D'autres tenaient des cassolettes, d'autres des miroirs, d'autres des boîtes à tabac en or, d'autres de longues pipes.

Mais derrière le roi se tenaient celles dont les fonctions sont complètement militaires. Ce sont de véritables gardes-du-corps, montant alternativement et par détachement la garde auprès du monarque. Elles

étaient armées de grands cris d'or dans leur fourreau. Ces cris sont des cimeterres de moyenne longueur, mais sans baudrier, sans ceinturon. Aussi les femmes les portaient-elles à la main sans les tirer du fourreau.

Le sultan me parut être un homme de cinquante à cinquante-cinq ans. Il avait peu de barbe, et ses cheveux étaient liés par le haut, comme ceux de ses femmes. Il était revêtu d'une longue robe brodée et chamarrée d'or; les manches en étaient extrêmement larges au-dessus du coude; mais elles se rétrécissaient et devenaient collantes sur l'avant-bras et se terminaient au poignet, autour duquel elles étaient serrées par une rangée de boutons qui me parurent être de perles ou de diamans.

Sous sa robe il avait un pantalon à la turque; ses souliers étaient aussi à la turque, recourbés par la pointe. Sa taille était moyenne, sa gravité digne d'un homme qui avait tant de titres, et qui par là se trouvait dans l'obligation d'imposer par beaucoup de majesté. Son teint était d'un brun olivâtre. Il portait souvent à ses yeux chassieux une pièce d'étoffe avec laquelle il les essuyait.

Ses favorites ne me parurent pas toutes de la première jeunesse. Mais celles dont les belles années étaient passées avaient jadis possédé l'affection du roi, et lui ayant donné des enfans, avaient été élevées au rang de reines ou de sultanes. Il y en avait qui étaient dans la fleur de l'adolescence, mais bru-

nes-olivâtres. C'est la couleur de l'espèce humaine dans ces climats; ce qui n'empêche pas que les Européens ne s'habituent vite à cette teinte hâlée, et n'apprécient la douceur et l'agrément de ces physionomies féminines.

L'interprète, qui porte le titre de *pangorangue*, ou chef des Inghebis, reste assis sur ses genoux devant le roi, en signe de respect.

Le sultan me demanda si les médecins d'Europe avaient plus de talens que ceux de la Chine. Je répondis que les gouvernemens européens ne négligeaient rien pour l'avancement de la médecine, et qu'en effet, grace aux établissemens qu'ils avaient formés, cette science avait fait beaucoup de progrès. Il me demanda, après que j'eus visité ses yeux, si sa guérison serait prompte. Sa question m'effraya. Je lui répondis qu'il n'y avait aucun remède infaillible; mais que cependant je présumais bien de l'état de ses yeux; et que voyageant chez les peuples divers pour m'instruire dans la connaissance des simples, et compléter par l'étude de leurs diverses propriétés le savoir que l'on puise dans les livres, je pourrais, si mes remèdes n'étaient pas efficaces actuellement, s'ils n'obtenaient pas un succès entier, ce dont néanmoins je doutais, je pourrais, lui dis-je, revenir dans six mois, après avoir puisé de plus amples connaissances dans de nouvelles excursions, et lui appliquer des topiques dont l'effet serait miraculeux.

Ce raisonnement évasif ne satisfit pas le sultan. Ce renvoi de la guérison à une autre époque, ne parut pas lui confirmer la haute idée qu'il avait de mon savoir. Je lui tâtai le pouls, j'examinai de nouveau ses yeux, et je lui donnai, pour les humecter, une fiole d'une composition d'eau-de-rose, mixtion lénitive, qui ne pouvait que lui faire du bien. Je le questionnai sur ses alimens ordinaires. Il parut étrangement surpris de cette demande. Il ne lui était jamais tombé dans la tête que ses mets eussent quelques rapports avec ses yeux. Je lui expliquai que le sang était l'agent le plus immédiat sur l'organisme animal, et que la qualité du sang dépendait du genre de la nourriture qui le formait; que si le sang était vicié, aigri par les alimens, la maladie de ses yeux empirait au lieu de diminuer. Cette explication, que je rendis aussi claire que je pus, captiva le bon-homme. Il en causa avec ses femmes en langage javan, et recueillit leurs avis. Je crois que la décision du comité me fut favorable.

Il me désigna les mets qui paraissaient ordinairement sur sa table; mais ce n'étaient pour moi que des noms nouveaux et sans signification. Je lui demandai s'il y entrait beaucoup d'épices; car en effet la cuisine des îles de la Sonde est chargée en poivre, cannelle, girofle, etc. Il me répondit que ses ragoûts n'étaient pas plus épicés que les autres. Sa boisson était un vin de palmier très fort; et en dépit des dogmes du mahométisme qu'il suivait, il avait assez

de penchant pour les spiritueux, dont ses amis, les Néderlandais, ne le laissaient pas manquer.

Je ne lui dissimulai pas que son régime avait besoin d'une réforme ; je lui fis sentir le mauvais effet des boissons fortes dans son état; je les proscrivis en considération de sa précieuse santé, et les remplaçai par des potions édulcorées. Son *pinang* (préparation de betel et d'arek) était encore très contraire au calme que je voulais mettre dans son sang; aussi je lui conseillai de s'abstenir de cette mastication excitante jusqu'à ce qu'il fût totalement guéri. Il fallait aussi qu'il étendît ses suppressions sur sa nourriture habituelle. Je lui permettais les alimens fades; le riz sans assaisonnement acre.

Il s'attendait de ma part à quelque spécifique miraculeux, à quelque onguent d'une vertu surnaturelle qui, appliqué extérieurement, pût le guérir dans deux ou trois jours. C'était le moins qu'il dût recevoir d'un grand docteur d'Europe. Quoique déçu dans ses espérances, il promit de suivre le régime que je lui avais prescrit. Quant à la fiole il voulut en faire usage sur-le-champ. Il se nettoya les paupières avec l'eau bénigne qu'elle contenait; ces lotions faites il dit éprouver un mieux sensible.

Comme c'était l'heure de son repas, il voulut que j'y assistasse pour voir la qualité de ses alimens. Il pensa que je pourrais mieux en juger si je les goûtais, et décider en connaissance des choses ce qui pouvait lui être permis et ce qui devait lui être défendu.

On mit sur la table une nappe brodée de coton de diverses nuances; et représentant des oiseaux, des fleurs, des animaux ; elle était si épaisse qu'on pourrait la comparer à nos tapis de pied. Sur cette nappe on étendit devant le roi un tapis d'une couleur écarlate très vive.

La table fut couverte de plats qu'y déposèrent les esclaves préposées à la cuisine : c'étaient des tortues cuites au pîment et au girofle, des poulets, des poissons confits dans du sucre, du vinaigre, de la cannelle et de l'arek; c'étaient des ouantigs, espèce de lapins du pays qu'on laisse macérer long-temps avant de les faire cuire en remplaçant les intestins par des bouquets de tamarin, de feuilles de poivrier et de cannellier; mais sur le tapis du roi il ne fut placé que des mets les plus recherchés, et dont il mangeait seul : c'étaient des oiseaux confits à peu près dans des préparations semblables à celles que nous venons de décrire, des écureuils que l'on engraisse dans les ménageries du roi, et dont la sauce est supposée posséder la propriété de doubler les forces du roi, des *talgoï*, qui se nourrissent de fourmis en plongeant leur langue dans les trous; c'étaient des floricans, espèce de grues que l'on fait venir de l'île de Ceylan, et qui sont expédiés de Colombo tout apprêtés et avec une farce d'épiceries qui en empêche la corruption. Il y avait des plats remplis de mangues, de pampelmoses, de tamboes et autres fruits. Usant du pouvoir que me donnait ma nouvelle qualité, je fis

les changemens que je crus nécessaires dans les vivres.

Pendant que le monarque dînait, ses femmes mangèrent avec appétit les mets qui leur étaient destinés. Tandis qu'il en était au second service composé de fruits et de pâtisseries, on porta aux inghebis et à l'interprète qui étaient assis sur leurs talons au bout de la salle la desserte de la table royale. Le savoir-vivre dans ce pays veut que l'on dévore avec avidité ce qui vient de la part du sultan, pour montrer que l'on a beaucoup de plaisir à manger ce qu'il donne à ses sujets, parce que tout ce qui vient d'un si grand monarque ne peut qu'être délicieux. Mais je demande pardon à mes lecteurs de leur dire que la civilité veut encore que l'on rote souvent, pour donner à Sa Majesté des preuves indubitables que l'on se nourrit avec avidité de choses si bonnes; aussi les trois ministres qui dînaient au bas de la salle firent-ils leur cour au souverain en faisant retentir ce lieu des témoignages de leur voracité.

Quand le repas fut fini les musiciennes du sérail commencèrent avec leurs gomgoms un concert qui n'eut rien de bien attrayant pour moi, mais auquel le roi parut prendre un plaisir extrême. Ces femmes mêlaient souvent des exclamations au bruit de leur musique; mais après ce prélude, car tout ce bruit n'était pas autre chose, une chanson fut entonnée par une cantatrice de la cour.

Elle avait une déclamation ou un chant (car je ne

sais trop comment l'appeler) qui me parut tout particulier. Elle commençait sa phrase avec tant de rapidité qu'il n'était pas possible d'y rien entendre; mais à mesure qu'elle approchait de la fin du vers elle ralentissait sa voix au point de la traîner très lentement, et de peser long-temps sur la dernière syllabe.

Le sultan, persuadé que j'allais achever mes études cosmopolites en parcourant les diverses régions de la terre, ne voulut pas, par respect pour la science, me retenir dans ses États; il me laissa la liberté de partir quand je voudrais, s'informant seulement de l'époque de ma réapparition à Bantam. Je fixai ma seconde visite à six mois.

Les deux inghebis m'accompagnèrent. Je trouvai encore la cour extérieure remplie des gardes rangés en haie avec leurs banderolles. Le canon tira pour ma sortie comme pour mon entrée.

Cette entrevue avait réussi à mon gré; mais si les dangers que j'avais craints s'étaient heureusement évanouis pour moi, il était des tribulations auxquelles je ne m'attendais pas qui vinrent m'assaillir au moment où je me félicitais de l'heureuse issue des choses.

Bantam n'est éloigné de Batavia que d'une quinzaine de lieues; mais il n'est pas possible de faire la route par terre à cause des montagnes impraticables qui s'élèvent entre ces deux villes. Cependant les Néderlandais ont établi une ligne télégraphique qui en peu de minutes instruit le commandant-général de

la capitale de leurs colonies de l'Inde de l'arrivage et de la sortie des vaisseaux venus à Bantam et des évènemens qui peuvent intéresser l'administration.

Ma visite au sultan avait été trop pompeuse pour ne pas fixer l'attention du commandant de Spilwyck. On en donna connaissance au commandant de Batavia. Un Français en conférence avec le sultan! la politique commerciale du pays, car à Batavia elle n'a point d'autre caractère, le commerce étant l'ame de la colonie, la politique commerciale, dis-je, s'effaroucha de cet évènement. Méticuleuse comme elle l'est, elle craignit qu'il n'y eût quelque traité sur jeu, que l'on n'eût été ouvrir les yeux du sultan sur sa détention réelle et son asservissement à des étrangers qui exploitent à leur profit et à leur gré les productions de son empire.

Aussi ordre fut donné de s'assurer de l'ambassadeur secret qui avait traité avec le sultan. Bientôt je vis arriver à mon bord des soldats précédés d'un officier qui me montra l'ordre de me rendre au fort de Spilwyck. Mon navire fut conduit aussi sous les canons du fort et amarré en état de séquestre jusqu'à ce qu'il y eût quelque chose de décidé sur mon sort.

Cette forteresse renferme une petite ville. Il y a une place publique plantée de gros arbres. La garnison est une population de femmes, d'hommes, d'enfans. Deux cents hommes de troupes environ sont perdus au milieu de tous les habitans.

Le commandant, qui parlait avec lenteur et gra-

vité, me fit subir un interrogatoire. J'étais allé en qualité de médecin chez le sultan, avais-je mon diplôme? Il fallait sur-le-champ justifier par l'exhibition de ce papier le titre que j'avais pris, sinon j'étais un empirique qui avait compromis la santé de l'allié auguste des Pays-Bas. Je répondis que dans ma jeunesse j'avais étudié en médecine, mais que détourné par les évènemens politiques de cette étude paisible, j'avais suivi la carrière de la marine; que cependant, sans avoir jamais obtenu des titres dans les hôpitaux, j'avais acquis assez de connaissances médicinales pour la guérison d'une fluxion d'yeux, et que c'était fort de mon petit savoir que j'avais fait une visite au sultan lorsque Sa Majesté avait réclamé mes services.

L'interrogatoire en resta là pour le moment. Procès-verbal fut dressé de mes réponses et envoyé au conseil d'administration à Batavia. On fit des perquisitions de tous mes papiers à mon bord, et tout ce que l'on trouva fut expédié conjointement avec le procès-verbal. En attendant j'eus la forteresse pour prison. Seulement il me fut interdit de m'avancer sur la plate-forme du côté de la rivière, de crainte, je crois, que je n'établisse des colloques ou une correspondance avec mes gens demeurés dans mon navire.

Le Néderlandais établi dans l'Inde a une manière de vivre différente de ce qu'elle est en Europe.

Sa pesanteur se change dans l'Inde en une indo-

lence étonnante : il se lève pour fumer sa pipe, et prend son verre de *soupkie* qui est une boisson forte. Ensuite, quand il a déjeûné, il va faire des visites; là, cérémonieux de son naturel, il passe sa journée dans des entretiens insignifians. Ces colons à leurs repas ne se nourrissent que de grosses viandes avec beaucoup de beurre; ils font la sieste, vont en visite ou en reçoivent, et les intervalles de ces occupations sont remplis par le divertissement de fumer sa pipe.

Apathiques de leur naturel, les Hollandais ne songent nullement à acquérir de l'instruction : aussi sont-ils autant ignorans que paresseux. Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement? Dès leur enfance, ils n'ont d'autre instituteur que l'esclave auquel ils sont confiés, en sorte qu'ils ont plutôt un domestique de leurs caprices qu'un instituteur chargé de les corriger de leurs vices et de leurs mauvaises inclinations.

Quant aux femmes, elles contribuent peu à l'agrément de la vie du Hollandais indien. Elles ne participent pas à la conversation. Bien que les dames assistent à toutes les visites que l'on fait au chef de la maison, elles ne sont l'objet d'aucune attention, d'aucun égard. Après qu'on leur a adressé les saluts d'usage, on tourne la conversation sur les affaires politiques et commerciales, et les dames sont-là tout comme si elles ne s'y trouvaient pas. Aussi se négligent-elles beaucoup pour la parure: tout le jour on ne les voit guère

qu'en jupon qui même est quelquefois sale, et les cheveux négligemment rassemblés; le soir, il est vrai, elles font toilette. Quant à leur esprit, il n'est pas plus cultivé que celui des hommes; leur éducation n'est pas plus soignée que celle des enfans mâles, c'est-à-dire, que, livrées aux soins de leurs esclaves, elles ne s'appliquent à donner aucune culture à leur esprit; elles ne se piquent d'aucune connaissance, elles ne marquent de la prédilection pour aucun art d'agrément.

C'est durant mon séjour dans le fort de Spilwyck, que j'eus l'occasion de connaître la société hollandaise : la population qui vivait dans l'enceinte des murs m'offrait un échantillon de la colonie entière, les femmes des employés qui n'étaient pas européens ou qui n'étaient pas venus d'Europe avec leurs moitiés, appartenaient à cette classe élevée qui est l'aristocratie de l'Inde; mais je ne retrouvai rien en elles de la grace des Françaises, ni de la solidité des Anglaises.

Je sollicitais du commandant une décision sur la ridicule affaire qui m'avait été intentée. J'étais d'autant plus pressé d'en venir à une terminaison, que la saison s'avançait, et que la mousson d'hiver pouvait me surprendre dans les mers des Indes, qui durant ces vents contraires sont extrêmement orageuses. Le commandant en écrivit à Batavia. Je joignis à sa missive une protestation contre les griefs dont on m'accusait. Les développemens dans lesquels j'entrais me

paraissaient devoir désabuser l'administration sur ses fausses alarmes.

Peu de temps après, je fus appelé par devant le commandant, et je subis un nouvel interrogatoire : il roula principalement sur la conversation que j'avais eue avec le sultan. Tout avait été étranger à la politique : on fit appeler le ministre interprète qui avait traduit mes paroles, et l'interrogatoire qu'on lui fit subir fut consigné dans un procès-verbal. Ce procès-verbal, ainsi que celui qui avait été dressé de mes dépositions, fut envoyé à Batavia.

Dans cet intervalle de temps, le sultan fut instruit de ma détention : on ne manqua pas de colorer la chose à son avantage, et de lui dire que ses alliés, les Hollandais, effrayés de voir sa santé compromise entre les mains d'un médecin qui n'avait pas les titres nécessaires pour exercer, voulaient, en souvenir d'un si affreux danger, prendre toutes les mesures possibles pour que pareille chose n'arrivât plus à l'avenir. Le prince fut, sans doute, sensible aux marques d'affection de ses bons amis, mais tout cela ne put faire taire la reconnaissance de son cœur envers moi. Faut-il le dire, soit que le régime doux et lénitif auquel je l'avais soumis eût opéré en bien sur sa constitution; soit que l'eau dont je lui avais conseillé de laver ses yeux, eût atténué l'inflammation : le fait est, que Sa Majesté se trouvait infiniment mieux depuis le jour de ma visite; aussi lorsqu'il eut appris que l'on mettait en doute ma capacité, malgré les belles paroles dont on le berçait,

il écrivit au commandant de Spilwick en ma faveur, disant qu'il me tenait pour médecin et habile médecin.

Je craignis qu'il ne poussât son zèle jusqu'à écrire au commandant de Batavia, ce qui n'aurait pas peu contribué à réveiller les soupçons de connivence. Sa reconnaissance officieuse pouvait m'être plus préjudiciable qu'il ne pensait; mais cependant je ne pouvais guère reprimer les démonstrations et les témoignages de mon malade en ma faveur. Heureusement dans le temps que les choses en étaient-là, et que le sultan réclamait avec instance ma mise en liberté auprès du chef néderlandais, il arriva qu'à Batavia la confrontation des deux procès-verbaux avait été faite. Comme ces deux témoignages séparés étaient parfaitement d'accord, le conseil d'administration ne vit pas sujet à une plus longue détention, on décida que le repos de la colonie n'avait couru aucun risque dans ma visite au sultan, et que son avenir n'était nullement compromis.

Les appréhensions dissipées, le conseil se trouvant suffisamment persuadé que la politique était étrangère à cette démarche de ma part, il me renvoya mes papiers, qui ne contenaient guère que des rélations de voyage et des livres de compte relatifs à la cargaison. Je pus enfin franchir le seuil de la citadelle, et revoir mon équipage qui était inquiet sur ma destinée.

J'aurais voulu mettre à la voile sur-le-champ, mais la baie était houleuse : le mauvais temps, les grains,

régnaient au large et rendaient la sortie dangereuse Je craignis de me voir retenu durant toute la mousson à Bantam. Je n'avais, il est vrai, pas à me plaindre du traitement que j'avais éprouvé du commandant du Spilwyck; mais ce que je redoutais, c'étaient les caprices de la politique méticuleuse de son gouvernement, c'était le réveil de ses soupçons qui pouvaient le porter à de nouvelles vexations à mon égard, qui auraient pu finir par un exil dans l'intérieur de l'île de Java ; tant ce gouvernement est jaloux du monopole des épiceries, tant il appréhende de voir la France, ou toute nation, s'immiscer dans le commerce de ces précieuses denrées, dont la Hollande a le privilège de fournir l'Europe.

J'étais à l'ancre, attendant que le vent changeât. Tout était prêt pour mettre à la voile, mes deux amis, les *Inghebis*, vinrent me visiter : ils me temoignèrent combien Sa Majesté était joyeuse de l'amélioration de son état. Le rare talent de la médecine, que le hasard avait créé chez moi, aurait pu être exploité par tout autre, car le sultan désirait me revoir, il voulait m'envoyer un de ses palanquins royaux. Nul doute que mieux cette fois-ci que la première, l'artillerie du fort du *Diamant* aurait fêté ma bien-venue; mais j'étais désabusé des honneurs de ce monde dans ce pays. Je m'excusai le mieux que je pus sur l'obligation où j'étais de mettre à la voile pour sortir des mers de la Sonde avant d'être au cœur de la mousson. L'excuse ne devait pas être bien valable auprès d'un prince

absolu, mais il pouvait bien voir à travers ces raisons le véritable motif de mon refus; et peut-être sentit-il pour la première fois le joug que ses amis, les Néderlandais, faisaient peser sur lui, malgré toutes leurs protestations d'amitié et de bienveillance. Cependant depuis ma cure merveilleuse, il n'y avait pas une femme dans le harem qui ne désirât me consulter sur sa santé. Chacune s'apercevait de quelque incommodité, sans doute imaginaire, et réclamait les médicamens du docteur français : ç'aurait été le cas d'exploiter cette réputation qui m'était acquise à si peu de frais; mais outre que le hasard pouvait fort bien ne m'être pas toujours favorable, je pouvais aussi n'être pas toujours aussi heureux que par le passé, et compromettre ma célébrité. J'ai dit les véritables raisons qui me portèrent à m'éloigner avec toute ma gloire, quoique j'eusse bien désiré ne pas affliger par un refus ce bon sultan.

Il m'envoya des présens, témoignages de sa gratitude. Un matin nous vîmes arriver le long du rivage un détachement de Javans au son de leur musique discordante; du plus loin que nous les vîmes, ils commencèrent à jouer de leur tam-tam, de leurs flageolets d'airain, de leurs clarinettes. Cette pompe nous annonçait quelque chose d'important; aussi les ministres du roi déposèrent-ils à mon bord les cadeaux qu'ils étaient chargés de me remettre. C'étaient d'abord des pâtisseries, des confitures de poulets, des poissons conservés en saumure, tout ce qu'enfin le

pays offrait de plus délicat. Un coffret était enveloppé de soie et scellé du cachet du monarque : j'en fis l'ouverture et j'y vis des brillans de différens prix.

Je fis à mon tour quelques présens aux délégués, et on s'en retourna, mais sans faire de la musique, attendu que le présent royal n'était plus avec eux. C'était en l'honneur de ces objets que tous les instrumens avaient été mis en mouvement le long de la route.

Je reçus encore une visite de Poang-hug et de Pantou-Kahr. Le sultan avait deviné le vrai motif qui m'avait empêché d'accéder à ses vœux. Une reine était malade; c'était justement la favorite; elle réclamait mes médicamens. Le sultan pestait contre le commandant du Spilwick qui m'avait emprisoné pour l'avoir guéri d'une fluxion. Il menaçait de fouler aux pieds des traités qui le rendaient esclave au milieu de ses sujets, et ne faisaient de lui qu'un honorable captif. Il voulait avoir des explications avec le gouverneur de Batavia, et secouer le joug, si la gêne dans laquelle on le tenait continuait encore à peser sur lui.

Ces symptômes d'une rupture, juste il est vrai, mais intempestive pour moi, ne me présageaient rien de bon. Les Néderlandais n'auraient pas manqué d'attribuer à mes suggestions, à mes insinuations cachées, la mutinerie de leur captif; si la discorde avait éclaté entre eux et lui, nul doute que l'on n'eût vu l'auteur de tout cela en moi. Dussé-je me briser sur les îles nombreuses qui ferment la baie,

et qui, selon les Indiens, sont comme un collier de perles, placé autour de la rade, je m'éloignai de mon mouillage; je sortis de la rivière par la haute marée, et bientôt je perdis de vue le fort de Spilwyck.

Il fallut louvoyer toute la journée, pour trouver le goulet de la rade. Ce fut un jour de fatigue et d'épuisement. Des coups de vent inattendus nous forçaient à naviguer avec nos basses voiles; mais, vers le soir, le temps changea, nous sortîmes par une brise de terre extrêmement favorable, et la dernière chose que nous vîmes, étant à trois lieues en mer, ce fut la haute tour du palais du sultan, dans la citadelle du *Diamant*, tour dont nous avons parlé, et qui, couverte de tuiles vernissées, réfléchissait les derniers rayons du soleil couchant.

J'emportais cependant avec moi l'inquiétude d'avoir peut-être compromis l'existence de ce chef indien; car, avant mon arrivée, il ne sentait pas le poids de ses fers, et en les brisant dans un moment de beau dévouement et d'héroïsme, que pouvait-il gagner à cette levée de boucliers? Les Néderlandais sont maîtres de toutes les fortifications; ils ont les armes, ils ont les ressources, ils ont le talent; le sultan, sur qui peut-il compter? Les Javans, dispersés dans l'intérieur, n'ont ni discipline, ni courage. Le sultan ne peut pas lutter contre les Néderlandais qui, prodigues de démonstrations amicales, n'ont pas oublié de le priver de tout moyen de s'insurger, et s'emparant de tous les avantages locaux,

ne lui ont laissé d'autre parti que de se mettre en tutelle sous eux.

Lorsque, dans un de ces grands ports de commerce qui sont comme le rendez-vous des quatre coins de l'univers, au cap de Bonne-Espérance, à Rio-Janeiro, à Marseille, lorsque, dis-je, j'ai eu occasion de voir quelque capitaine revenu de Batavia, je n'ai pas manqué de chercher des éclaircissemens sur les évènemens postérieurs à mon départ de Bantam. Je n'ai nulle part appris qu'il y eût eu des affaires sérieuses, et je me livre à la croyance que le bon sultan n'aura pas compromis sa sûreté et son existence par des hostilités qui, dans sa malheureuse situation, ne pouvaient que lui être funestes.

COLONIE DE FERNANDO PO.

SUITE (1).

Clarence Cove, 5 janvier 1828.

Notre établissement réussit à merveille : l'île est très fertile, l'eau douce y abonde; il y a d'excellens mouillages. Il est probable qu'elle deviendra une colonie importante, et j'espère qu'elle sera heureuse. Cependant ne serait-ce pas une sorte de mauvais présage que l'emplacement préféré par nous fût le même que celui sur lequel les Espagnols avaient fixé leur choix pour leur malencontreuse colonie. Nous le conjecturons d'après la découverte que nous avons faite de pièces de monnaie et d'une grande bouteille espagnole trouvées en creusant; néanmoins on n'aperçoit pas la trace la plus légère de bâtimens ni de retranchemens. Les objets dont je viens de parler, et que le capitaine Owen a envoyés à l'amirauté, sont les seuls indices sur lesquels se fonde cette opinion. Toutefois les arbres sont plus petits dans cet endroit que dans le reste de l'île, et ont dû être coupés à une époque peu reculée.

(1) Voyez tome VIII de la 2e série.

Les Espagnols évacuèrent Fernando Po vers la fin de 1782. Suivant un document qui m'est tombé entre les mains, la colonie fut composée, dans le principe, de 3,000 hommes. Ils étaient bien munis de canons de fonte et de munitions de guerre; mais les indigènes furent si mécontens de leur conduite, qui, dit-on, fut remarquable par la perfidie et la mauvaise foi, qu'ils empoisonnèrent le vin de palme qu'ils leur fournissaient; de sorte qu'il n'échappa guère que 200 de ces étrangers. Les canons furent démontés et enterrés; il est donc possible que nous les rencontrions dans nos fouilles. Aussitôt après le départ des Espagnols, les indigènes abattirent tous leurs ouvrages, et jetèrent dans la mer les pierres qui y avaient été employées.

Le jour de Noël, le capitaine prit possession solennelle de notre nouvel établissement. Il l'a nommé *Clarence*. La cérémonie parut faire beaucoup de plaisir aux indigènes, qui avaient reçu trois barres de fer en paiement du local. Tout se passa en règle. Les troupes formant le cortège se rangèrent autour du mât de pavillon de la pointe William. La bannière britannique fut hissée. La proclamation fut lue à haute voix. Après trois acclamations, suivit le salut royal d'artillerie. Toutes les personnes présentes signèrent l'acte que j'ai nommé proclamation.

Le fer payé aux indigènes pour le droit de nous établir à Clarence, semble seulement avoir accru leur passion pour ce métal. Certainement ils sont

en général très honnêtes; mais ils ne peuvent résister à la tentation toute puissante du fer. Plusieurs vols audacieux ont été commis. L'autorité des officiers a été insuffisante pour empêcher nos gens de dérober du fer pour faire des échanges avec les indigènes. Auparavant l'on n'avait pas éprouvé de difficultés à réclamer d'eux les objets volés, quand le délit était de leur fait; mais lorsqu'ils les eurent d'un de nos gens en échange de quelque chose, il fut impossible de les retrouver.

C'est pourquoi le capitaine Owen, afin de maintenir la discipline, résolut de faire un ou deux exemples sur les coupables. En conséquence, il désigna deux des larrons les plus déterminés parmi les Africains pour les punir. L'un d'eux fut fouetté, puis renvoyé à terre; l'autre se noya probablement en sautant à la mer, pendant qu'il étoit enchaîné. Nul acte de violence n'a eu lieu envers les indigènes. Une confiance mutuelle semble être établie entre eux et nous. Ils ont un grand respect pour le capitaine Owen, et sa parole sera bientôt une loi pour eux.

Grace à Dieu, nous avons tous, jusqu'à présent, joui d'une bonne santé. Nous avons abondance de tortues, poissons, moutons, volailles et ignames. Mais après le mois de mars, lorsque la saison des pluies aura commencé, je serai en état de parler plus pertinemment de la salubrité de l'île. Nous y sommes depuis près de cinq mois, et nous avons

certainement été exposés à de rudes et nombreuses fatigues. Cependant sur 170 Européens, il n'en est mort que dix, et en y comprenant les Africains, notre perte n'a été que de six hommes sur 500. La maladie dominante paraît être une espèce d'ulcère contagieux; trente hommes en sont attaqués en ce moment.

16 janvier 1828.

La baie de Maidstone nous ayant semblé, par sa localité, le lieu le plus convenable à un établissement, nous y avons d'abord laissé tomber l'ancre; ensuite on s'est occupé immédiatement de défricher la pointe William, qui était moins boisée que les autres parties de la baie, et qui, par sa position quasi-insulaire, était le lieu le mieux calculé pour la défense. Nous avons examiné l'île jusqu'à sa pointe orientale, et n'ayant rien trouvé qui pût entrer en comparaison avec la pointe William, le capitaine Owen prit son parti, appela ce point *Clarence*, et y débarqua les troupes et les nègres pour s'y loger. Cette opération fut terminée en moins d'une semaine. Tout notre monde s'est mis à l'ouvrage avec la meilleure volonté. Vous serez surpris quand je vous dirai qu'en deux mois nous avons défriché un espace d'un quart de mille carré, qui était couvert de bois et de broussailles. Nous avons ouvert des routes pour les voitures dans toute la colonie, dont l'étendue est d'un mille carré. Nous avons construit un hôpital en

gros mâdriers, une maison pour le maître charpentier, plusieurs grands magasins, des ateliers, une boulangerie, etc. Deux fois la semaine il y a un marché, où nous achetons toutes sortes de denrées en échange de cercles, de barres de fer et de couteaux communs. Nous avons un bon mouton ou huit poules ou un quintal d'ignames pour six pouces d'une barre ; les fruits sont rares : ils croissent sans culture, et sont par conséquent insipides.

Les indigènes sont doux et inoffensifs, mais très sales ; ils tressent leurs cheveux en longues nattes qui leur tombent sur les épaules, et qui sont garnies d'huile de palme et de terre rouge, mélange qui leur coule autour du cou, sur le dos et la poitrine. Les gens du commun se frottent le corps de cette composition ; les chefs, par manière de distinction, s'enduisent le corps, le visage, etc., d'une couche épaisse d'argile grise, qui leur donne un air extraordinaire, leurs yeux seuls restant noirs dans leur personne. Ils n'ont pas de quoi se vanter de leurs vêtemens : leurs bonnets sont en plantes tressées, ornées de plumes, de crânes de singes, d'ossemens, etc.; les chefs y ont des cornes de bélier, pour marque de leur dignité. Leurs armes sont des lances de bois, longues et barbelées; ils ont aussi des frondes, et sont très habiles à les lancer. Ils sont extrêmement jaloux de leurs femmes; mais, en vérité, il n'y a pas grand sujet de crainte à cet égard, car, en conscience, jamais je ne vis créatures hu-

maines aussi semblables à des singes. Tous ces nègres, hommes et femmes, ont le visage horriblement couturé : il est coupé par des entailles qui se croisent et sont faites avec des couteaux; ce qui ne relève pas beaucoup leurs agrémens et leur beauté. Ils continuent à montrer une grande frayeur au bruit d'un coup de fusil : quoiqu'on leur en ait expliqué le mécanisme et l'usage, ils n'en approchent qu'avec des précautions et des alarmes extrêmes.

On peut se procurer l'huile de palme à un penny le gallon. On a trouvé des muscadiers et d'autres arbres à épices qui croissaient sauvages.

Séjour d'une semaine chez les indigènes.

J'ai fait une longue promenade dans les montagnes avec quelques indigènes, et j'ai fini par arriver à leurs cabanes : elles sont généralement de forme carrée; les murs sont en morceaux de bois fendu, entrelacés de feuilles de palmiers. Le feu brûle nuit et jour au foyer qui est au milieu de la maison. Mes nouveaux amis étaient très complaisans : l'un portait mon hamac, un autre mon sac, qu'ils tatèrent sans cesse pour s'assurer s'il ne s'y trouvait pas des couteaux, grand objet de leurs désirs. Le sentier était glissant et fatigant, mais cet braves gens m'aidèrent en tout autant qu'ils purent. La cabane dans laquelle je dormis avait à peu près quinze pieds carrés d'étendue; elle était très sèche et propre. On me

servit à souper des ignames; mes compagnons en mangèrent de hachées avec des fruits et de l'huile, mets dont le goût me parut nauséabonde. Le repas fini j'allai me coucher, et je dormis un peu; l'arrivée de quelques personnes me réveilla. Aucune femme ne dormit dans ma case. Les nouveaux venus, après avoir mangé des ignames roties, se couchèrent et s'endormirent.

Le 9 novembre, au point du jour, les indigènes se levèrent, et l'un d'eux, que je crois être un prêtre, commença à crier d'une manière terrible, pendant que tous les autres faisaient des signes de croix sur différentes parties de leurs corps. Cette cérémonie terminée, il leur donna de la terre glaise pour s'en frotter. Alors une vieille femme apporta dans un pannier des ignames bouillies et des herbes dans un plat de terre. Mon hôte les servit. Il paraît que ces gens mangent tantôt dans une cabane et tantôt dans une autre : lorsque quelqu'un entre, on ne lui en demande pas le motif, mais on lui offre sa part du repas.

Après avoir mangé les ignames, celui des indigènes qui m'accompagnait plus particulièrement, et que j'appelais *Canning*, me conduisit à la cabane du roi, qui était plus grande que celle dans laquelle j'avais passé la nuit, mais n'était pas entourée d'une enceinte. Le roi et quelques-uns de ses principaux chefs, ses femmes et ses enfans, étaient assis en rond; tous me prirent la main très cordialement : il y avait

dans la cabane tantôt vingt, tantôt trente personnes, parce que le temps était très pluvieux. On nous donna cinq ou six fois des ignames dans la journée. Les femmes et les enfans du roi couchaient dans une demi-douzaine de cases voisines. Je n'aperçùs pas le moindre indice de chair de volaille ou de mouton; mais, vers le soir, on apporta un grand rat qui fut rôti tout entier, sans avoir été écorché ni vidé. Je fus très content de pouvoir prendre congé avant que ce mets friand fût mangé. Les présens du capitaine Owen au roi, consistant en haches et en fer, furent étalés en grande parade, et je fus importuné pour apporter avec moi des couteaux et des morceaux de fer quand je renouvellerais ma visite. Je revins coucher dans mon ancienne demeure.

Le 10, au point du jour, le prêtre répéta la cérémonie religieuse de la veille, et but abondamment du topy, ou vin de palme. Au bout d'une heure une femme apporta plusieurs morceaux d'ignames et une portion du rat que le roi envoyait expressément pour moi. Je me fis grand honneur en le donnant aux personnes qui étaient avec moi. Ayant demandé par signes de l'eau pour me laver, on dépêcha un petit garçon avec des calebasses pour en aller chercher. Les indigènes furent très surpris de mes ablutions, car elles ne sont nullement en usage chez eux. Alors je leur fis comprendre que je voulais laver mes vêtemens, et ils me menèrent à un ruisseau où j'exécutai cette opération, puis je pendis mes hardes à

des pieux pour qu'ils pussent sécher. On n'y toucha pas de la journée.

J'allai à plusieurs cabanes, et de même que les indigènes je fus bien accueilli partout où je me présentai. En passant devant une case où une poule était attachée, je fis signe à Canning que je désirais en avoir une. Il dit quelques mots aux habitans du logis, et porta l'oiseau à une autre cabane où le roi et un certain nombre de chefs étaient assemblés. Ils étaient sur le point de tuer un chevreau ; deux d'entre eux tenaient l'animal par les jambes ; le roi lui coupa la tête et frotta les chefs avec le sang. Pendant tout le temps un prêtre adressait un sermon à la compagnie. Le corps fut ensuite livré à mon ami Canning pour l'écorcher, ce qu'il fit avec beaucoup de promptitude ; puis il coupa le chevreau en morceaux. Le prêtre en présenta à chaque personne qui les plaçèrent sur le feu, sans même en excepter les entrailles, et tout fut consommé ensemble.

Une des femmes du roi étant entrée, montra son poignet au prêtre ; celui-ci le saisit, le pinça très fort pendant quelque temps, puis fit un geste comme s'il en eût tiré quelque chose et chassé la maladie par ce charme. Ensuite il frotta la partie avec de l'argile, et cette cure habile fut terminée.

A la cabane du roi on me donna pour souper des ignames et une partie de la poule. J'emportai le reste avec moi. Il y a près de ce lieu un vaste espace vide que je regarde, d'après ce qu'on m'a dit,

comme servant aux assemblées générales des habitans.

Le 11, j'allai avec Canning un peu plus avant dans le village; et, à ma grande surprise, je vis un enfant, non pas absolument blanc, mais d'un jaune pâle. Aussitôt qu'il m'aperçut il courut se cacher dans une cabane, paraissant beaucoup plus effrayé que les autres enfans.

Canning me fit ensuite grimper plus haut sur la colline, vers un autre groupe de maisons où je crois qu'il habite, car on lui servit des ignames et des herbes, dès qu'il se fut assis. Son repas achevé, il alla dans une autre cabane, et atteignit une calebasse où il y avait des bracelets; il y posa son couteau. Ses compatriotes désiraient beaucoup avoir le mien; une vieille femme surtout ne cessa de m'importuner pendant tout le temps; elle m'aurait donné tout au monde pour le posséder. Après être restés là assez long-temps, nous reprîmes le chemin par lequel nous étions venus; les femmes et les enfans nous suivaient en poussant des cris de joie. Nous nous arrêtâmes à une cabane située à moitié route, et qui, je le suppose, est au vieux chef que nous voyons souvent à bord; un chapeau et un manteau dont le capitaine Owen lui avait fait cadeau étaient suspendus à la paroi. Un homme âgé entra et me donna trois ignames; ayant faim, je dis aux gens de la case d'en faire cuire une pour moi. Mon repas fini, nous allâmes à la cabane du roi où une compagnie

mangeait des ignames : depuis le prince jusqu'au plus mince de ses sujets, tout le monde s'en nourrit; c'est un véritable extraordinaire d'avoir un chevreau ou une chèvre.

Nous allâmes ensuite dans une autre case où l'on rôtissait un rat et un animal du genre du blaireau, mais bien plus petit. On ne les avait pas écorchés, et quand ils furent cuits on les suspendit à la paroi, parce qu'on ne comptait les manger que le lendemain. Je n'ai pas vu aujourd'hui de vin de palme dans le village, ce qui me fait supposer qu'il a été envoyé au navire; mais dans la soirée les femmes en apportèrent une bonne provision. Bientôt après le roi quitta l'assemblée et fut promptement suivi par Canning; le chef chez lequel je couchais s'en alla aussi avec moi. Sur mon chemin je vis deux albinos, un petit garçon et une petite fille.

Le 12, j'étais si las des ignames que je pouvais à peine y toucher. Après une consultation le roi envoya des petits garçons chercher une poule pour moi. Quand ils l'eurent apportée ils la plumèrent vivante et ne la tuèrent que lorsque je leur eus indiqué par signes de le faire. Ils allaient la griller tout entière; mais je leur montrai qu'il fallait l'ouvrir, et pour leur peine je leur donnai les entrailles. On fit de nouveau rôtir le rat et on me pressa beaucoup d'en prendre ma part; mais je leur persuadai que le capitaine Owen me couperait la gorge si j'en mangeais, de sorte qu'ils cessèrent de me persécuter. Etant sorti

je vis une femme albinos; elle était grasse et avait une figure hideuse. A l'instant elle décampa.

Je retournai au ruisseau laver mes vêtemens. Une troupe d'enfans vint me regarder, et un petit garçon s'approcha de moi et m'aida. Quand j'eus fini, j'étendis mes habits devant la cabane. Le chef me dit que le roi désirait me voir. Je portai donc mes papiers chez lui, j'écrivis quelque chose, et je lui expliquai que cela devait être lu. On apporta un agneau, on en fit rôtir une partie, et on en suspendit un morceau pour que je l'emportasse; les indigènes mangèrent la viande sans aucune herbe potagère; on me donna un morceau d'igname que j'avais laissé le matin. Ils commencent à s'apercevoir que j'aime la viande avec l'igname. Nous eûmes du vin de palme en abondance, et on m'en présenta une petite calebasse que je pris avec moi.

Le 13, je déjeûnai avec l'agneau et des ignames, et ensuite j'allai à la case du roi. Aujourd'hui je me suis long-temps promené seul, mais sans oser beaucoup m'éloigner des maisons. J'étais confié aux soins d'un vieux sot qui, pendant tout le temps, resta assis et chantant. Je n'ai rien eu à manger durant le reste de la journée, jusqu'à l'arrivée des chefs chez eux. Je suppose qu'ils sont allés à la chasse, car ils ont rapporté deux jeunes cerfs. Partout où j'allais j'étais sûr d'avoir à mes trousses une vingtaine de femmes et d'enfans; mais dès que je faisais mine de me tourner, cette foule disparaissait à l'instant.

Le 14, étant allé faire un tour de promenade, j'aperçus quelques personnes dans un enclos : c'étaient le roi et des chefs qui creusaient la terre avec de gros bâtons; quatre d'entre eux les enfonçaient dans la terre, puis la retournaient; ils ne fouillaient ainsi que les endroits où ils avaient l'intention de planter. Vers midi ils s'en sont allés. Je n'ai pas pu savoir ce qu'ils devaient mettre en terre.

D'autres Anglais firent une excursion dans l'intérieur de l'île, et allèrent occuper la même cabane dans laquelle avait logé celui dont nous venons de donner le récit. Bientôt disent-ils, nous fûmes rejoints par Canning qui examina notre sac où il y avait des cercles de fer et d'autres choses qu'il eut bientôt trouvées.

Le lendemain nous fûmes réveillés au point du jour, et on nous mena chez le roi avec toutes ces choses précieuses; il fallut donner six morceaux de fer avant que Sa Majesté noire fût satisfaite.

Dans nos promenades, nous essayâmes d'apprendre des indigènes le nom de divers arbres et végétaux nouveaux pour nous; mais nous ne pûmes comprendre les réponses qu'on nous fit.

Le soir, ayant voulu sortir encore une fois, nous en fûmes empêchés; un des indigènes nous fit signe que si nous mettions le pied dehors, le *coukaloukou*, c'est-à-dire le roi, et ce nom est vraiment sonore,

leur couperait le cou. Un chef entra saisi d'étonnement d'avoir vu quelqu'un des nôtres tuer un singe d'un coup de fusil, et le pria d'en faire autant avec un bâton; demande qui ne put être satisfaite.

Le lendemain nous vîmes la femme et les enfans albinos; leurs traits ressemblent à ceux de leurs compatriotes; mais les enfans paraissaient plus effrayés de l'approche de gens qui sont presque de leur couleur, que ne l'étaient les petits nègres.

Deux navires furent aperçus au large; quelques indigènes crurent que le capitaine Owen se trouvait sur l'un des deux. Quand on leur eut fait signe qu'ils se trompaient, ils eurent l'air très contens. Nous observâmes un naturel qui faisait une pagaye; il avait adapté un morceau de cercle de fer à un morceau de bois recourbé dans la forme d'un couteau de tonnellier à deux manches, et son ouvrage était aussi uni et aussi régulier qu'un charpentier aurait pu l'exécuter avec un rabot et un ciseau.

Un certain nombre de chefs que nous n'avions pas encore vus se trouvaient aujourd'hui avec le roi. Ce prince, après avoir dit à une de ses femmes de nous donner du topy, nous fit entendre par signes qu'il avait besoin de vingt couteaux, vingt haches et un sabre. Pour désigner ce dernier objet, il applanit un morceau de bois, attacha une pièce d'écorce autour du manche en guise de poignée, puis se mit à pourfendre l'air autour de lui. Nous ne voulûmes pas comprendre cette pantomime; avant de s'en aller

il nous donna une sorte de panier fermé, et quand nous l'eûmes ouvert il nous fit signe de le garder.

A souper on nous servit une plante dont le goût ressemblait à celui de la pomme de terre, mais qui par la figure en différait beaucoup. Un animal que nous prîmes pour une civette fut rôti tout entier avec les intestins, et mangé par les indigènes. Nous voulûmes aller au rivage au-devant de M. Holman, le voyageur aveugle que nous attendions; mais les naturels, après nous avoir accompagnés à une certaine distance, nous forcèrent de rebrousser chemin en nous intimant que nous ne pourrions pas partir avant quatre jours, terme fixé pour notre séjour. Cependant M. Holman arriva dans la soirée avec Anderson, l'interprète prétendu. M. Holman ayant demandé à être conduit au roi, on lui répondit que ce prince dormait.

Le lendemain, au point du jour, Canning et plusieurs autres chefs entrèrent dans la cabane et nous apportèrent une igname et du vin de palme. De temps en temps nous nous informions du roi, et on nous répondait qu'il allait venir; mais après deux heures d'attente inutile nous dîmes à Anderson d'aller voir où le roi se trouvait, et apprendre la cause de ce retard extraordinaire. Notre messager revint avec la nouvelle que le roi se faisait coiffer, et que dès que sa toilette serait achevée il viendrait. En effet, à huit heures nous le vîmes arriver avec plusieurs chefs; d'abord ses manières furent très réser-

vées. Mais une courte conversation dans laquelle on lui laissa entrevoir qu'il pourrait recevoir des présens et un cadeau de grands couteaux de la part de M. Holman, changèrent la face des affaires, éclaircirent le visage du roi, et rendirent ce prince très gracieux. Il parla beaucoup, s'anima extrêmement et manifesta sa bonté; le vin de palme circula librement. Au bout d'une heure le monarque se retira.

On reçut bientôt après six ignames. Un prêtre, resté en arrière, s'était long-temps occupé à se barbouiller de terre jaune, et presque aussitôt après la sortie du roi commença à exercer les fonctions mystérieuses de sa profession, en répétant fréquemment diverses phrases fort courtes dans lesquelles il était de temps en temps question du sujet de ses incantations magiques; puis il secouait un paquet de baguettes au-dessus de la tête des spectateurs, imitant en même temps le cri d'un petit cochon. Ce prêtre était dans la cabane depuis que nous nous y trouvions; mais, à l'exception des prières du matin et du soir, nous ne lui avions rien vu faire qui ressemblât à une pratique religieuse, que lorsqu'il appliqua sa bouche sur l'œil d'un homme comme pour en extraire quelque chose, car il répéta l'opération plusieurs fois, et chaque fois cracha une substance pierreuse de couleur blanche.

En revenant de la promenade, après dîner, on passa devant une cabane sur le devant de laquelle pendaient cinq chapeaux. Nous apprîmes que le

maître de ces objets était mort récemment dans cette maison. Leurs chapeaux, couteaux, lances et quelques babioles sont évidemment, parmi les choses qu'ils possèdent, celles qu'ils prisent le plus. Aujourd'hui nos gens ont été extrêmement incommodés par les chauve-souris.

Le lendemain nous retournâmes chez le roi, et nous revînmes bientôt pour jouir d'un régal qui nous avait été envoyé par un chemin plus court. Le roi, qui durant notre visite avait fait asseoir M. Holman à sa droite, sur une pierre basse, nous rejoignit bientôt; alors les chefs se préparèrent à tuer le mouton. Ils le suspendirent par les pattes de derrière, puis lui coupèrent la gorge, ayant l'intention de ne pas toucher son cou jusqu'à ce que le sang fût presque entièrement coulé. Ils conservèrent ce sang, probablement pour quelque cérémonie religieuse, car ce fut le prêtre qui le prit. L'animal fut ensuite écorché, en commençant par la patte de devant et par celle de derrière, qui lui correspond et après avoir écarté la partie qui couvre le ventre ils ôtèrent le reste à la manière ordinaire; ils enlevèrent la graisse et la peau qui adhère à la chair, et séparèrent les épaules et un des gigots, laissant le reste attaché à l'autre, puis ils ouvrirent le ventre; et, en ayant arraché le fiel et la vessie qu'ils jetèrent, ils prirent tout l'estomac et les intestins. Ayant après cela découpé un grand morceau de l'épaule, ils l'envoyèrent au roi qui le tailla en un long cor-

don, commençant par le dehors, et continuant jusqu'à ce qu'il fût parvenu au centre; il le roula autour d'un bâton qu'il tint au-dessus du feu; quand ce fut à moitié cuit, il le subdivisa en petits morceaux dont il donna un à M. Holman, et successivement à chaque personne de notre troupe et aux chefs. Le morceau du roi mangé, on apporta le reste de la carcasse, et on posa les intestins sur le feu, sans autre préparation préalable que celle de serrer l'estomac et les entrailles pour les vider; quand cette masse fut un peu plus que chauffée, chacun en mangea sa portion avec des marques évidentes de plaisir. Le reste, à l'exception d'un gigot, d'une épaule, d'une hanche et de la poitrine présentée aux étrangers, fut dépecé cru par le roi pour les chefs qui en pouvaient faire ce qu'ils voulaient; il ne se réserva pour lui que la tête; il la fit cuire à moitié, et la fit emporter par un de ses fils. Bientôt après il sortit.

Dans la soirée, le tonnerre gronda avec force, et les éclairs brillèrent. A la nuit tombante, nous entendîmes pour la première fois les indigènes pousser des hurlemens terribles; vers onze heures, ils agitèrent avec bruit les boîtes que quelques-uns d'entre eux portent autour du cou, et qui ressemblent à la partie supérieure de la bouteille de cuir d'un chasseur : chacune a pour fermoir une machoire de brebis. Le tapage que cela produisait ayant cessé, ils parlèrent beaucoup et très haut, la conversation étant

de temps en temps interrompue par des hurlemens et le bruit de leurs boîtes; ce qui dura toute la nuit.

Le lendemain, les indigènes témoignèrent le désir de nous scarifier ou tatouer avec un rasoir, de la même manière qu'ils pratiquent cette opération sur le visage et généralement sur l'abdomen, où la mode du pays est de représenter des feuilles de palmier. L'heure du départ était arrivée, et, en bons Anglais, nous voulûmes d'abord dîner, et demandâmes des ignames pour les manger avec le reste du mouton. On nous les refusa d'abord; ensuite on nous en apporta une quantité insuffisante : il fut impossible, malgré nos efforts, d'en obtenir davantage, et les indigènes finirent par montrer de la mauvaise humeur et même la rudesse de vrais sauvages. Ils essayèrent de nous intimider, et Canning se leva en prenant un air menaçant, et mit la main sur des lances et un bouclier qui étaient passés sur les traverses de la cabane. Ne nous souciant pas de pousser les choses plus loin, nous dînâmes tranquillement, aussi bien que nous pûmes; nous empaquetâmes nos effets, et nous partîmes. En chemin, nous atteignîmes les gens qui portaient au capitaine Owen un présent de moutons, volailles, etc., et nous rencontrâmes le roi retournant chez lui avec un fardeau de bois sur ses épaules, et accompagné d'un chef et de quelques petits garçons, tous chargés de divers objets. Personne ne parut disposé à nous escorter jusqu'au rivage et à aller à bord avec nous, comme nous

aurions pu nous y attendre; toutefois le roi nous prit la main fort amicalement, et nous continuâmes notre marche, suivis d'une foule nombreuse qui nous importunait pour avoir du vin de palme, du fer, etc. Nous traversâmes deux ruisseaux. Sur la plage, nous remarquâmes un hameçon attaché à une ligne à pêcher, fait du bois d'un arbre, et pris dans la partie où se trouve une épine; ce qui formait le crochet de l'hameçon, dont la pointe était très aigue. Les enclos d'ignames sont entourés de pieux hauts de sept pieds, et défendus par des trappes contre les animaux qui voudraient y pénétrer.

Troisième excursion à terre et séjour dans un autre village.

3 décembre 1827. Coupe-gorge, un des indigènes, qui était souvent venu au vaisseau et à notre établissement à terre avec un de ses compagnons, doué d'une voix très forte, et que le capitaine Owen avait baptisé *Incledon*, dîna et passa la soirée avec le capitaine; parce que l'on regardait ce Coupe-gorge comme le représentant d'un grand personnage. Ce dernier se montra hier près du navire; mais ni prières, ni promesses ne purent l'engager à monter à bord; toutefois il dit qu'il reviendrait le lendemain chercher du fer. Comme il était important de constater le degré de pouvoir de cet homme dont Coupe-gorge était le délégué, car il avait souvent donné des preuves de son

amitié et de sa bienveillance pour nous, tant en nous faisant rendre les objets volés, qu'en déployant une grande autorité sur la foule nombreuse réunie à la place du marché; un officier fut désigné pour aller à terre le voir chez lui avec Coupe-gorge et Incledon. Le journal de cet officier contient des particularités très curieuses.

Une heure après le point du jour, le chef étant arrivé à terre, le capitaine Harrison lui fit cadeau d'une hache et de morceaux de fer. Bien différent des autres chefs, il ne donna même pas le moindre signe de joie; mais, de même qu'eux, il demanda d'une manière importune du *bouillio* (fer en barre). On le lui promit, s'il revenait avec moi, après que j'aurais passé deux jours chez lui. Le capitaine Harrison accompagna jusqu'à la ligne des limites notre troupe composée du chef, de ses deux femmes et d'une de ses filles, de Coupe-gorge, d'Incledon, de trois indigènes, d'un krouman pour porter mon bagage, enfin des narrateurs. En arrivant au saut de Barn, on se dirigea davantage vers l'intérieur. Ce saut est ainsi nommé d'après le chirurgien de l'Éden qui en fit la découverte. L'eau tombe d'une hauteur de douze pieds; il paraît qu'il a été formé par de grands rochers que le courant a emportés des montagnes; mais ils sont si bien joints qu'on croirait qu'ils ont été placés là par la main de l'homme.

A une petite distance du saut, nous traversâmes une rivière dont l'eau était très basse et coulait au

S. O., 1/4 S. On suivit la même direction jusqu'à une autre rivière nommée Horton-Brook, plus grande que la première, et roulant ses eaux presque du même côté. On la passa également, et au bout d'une heure nous sortîmes tout à coup des bois touffus, et nous entrâmes dans un délicieux bocage de palmiers. Durant deux autres heures, nous marchâmes, sur un plan incliné, vers la base beaucoup plus abrupte de la montagne. Tout cet espace était cultivé, soit en ignames, soit en cacao, et ces plantations étaient coupées de de temps en temps d'un bois de palmiers. Nous ne rencontrâmes pas un seul indigène; nous n'aperçûmes pas une seule habitation. Ayant fait halte brusquement, Coupe-gorge fit un signal par un sifflement aigu, comme celui des troupes de bandits dans les romans; et à l'instant, comme par un effet de magie, un indigène parut avec une grande calebasse de topy à la main; vue bien agréable pour mon gosier desséché. La liqueur bienfaisante fut servie par l'actif Coupe-gorge, qui certes ne s'oublia pas. Le chef ne voulut pas boire; mais il n'en fut pas de même de ses femmes et de sa fille, qui firent volontiers usage d'une grande tasse de faïence anglaise; les hommes refusèrent de s'en servir, et préférèrent les petites calebasses qu'ils portent généralement avec eux.

Le topy bu, nous poursuivîmes notre marche droit au Sud pendant deux heures, en montant un coteau très roide, presque entièrement à travers une forêt de palmiers, où on voyait de temps en temps un

bouquet de cacaotiers; le sentier était marqué par des pierres disposées comme des degrés d'un escalier. Enfin nous aperçûmes une cabane : elle était ouverte de tous les côtés. Les groupes différens qui y étaient rassemblés me firent penser que c'était un lieu de halte et de repos, ou caravanseraï africain, si nécessaire pour préserver les indigènes des pluies abondantes ou de la chaleur excessive du soleil, lorsqu'ils vont à la côte maritime pour vendre leurs moutons, leurs volailles, etc.

Me trouvant très fatigué, je persuadai à mes compagnons, à l'exception du chef, d'entrer avec moi dans le hangar. Les gens qui s'y trouvaient m'offrirent de leur topy et des ignames roties, qui me furent bien agréables dans mon état d'épuisement. En sortant de la cabane, nous continuâmes à monter, et à une demi-mille de distance, nous rencontrâmes douze hommes armés, chacun de trois lances. A notre approche, ils se retirèrent de la route et restèrent en place jusqu'au moment où le chef alla à eux et leur parla; alors ils firent volte-face et nous formèrent une escorte à l'arrière-garde. Il me sembla qu'ils étaient en route pour le rivage dans le dessein de savoir ce que leur chef était devenu. Celui-ci avait passé la nuit près de notre comptoir, afin d'être prêt à recevoir les présens du matin, et cette absence avait inquiété ses gens.

Le soleil dardait ses rayons verticalement; la montée était plus roide qu'auparavant; le terrain argileux;

les dernières pluies avaient rendu le chemin extrêmement difficile et fatigant. Mes chutes furent fréquentes, et amusèrent beaucoup les indigènes : ils les attribuèrent à mes souliers et m'offrirent de les ôter; mais préférant le mal au remède, je fis de mon mieux pour avancer en chancelant; et bien que je ne pusse pas toujours conserver mon équilibre, au moins mes pieds n'étaient pas dépourvus de défense.

Au bout d'un autre demi-mille nous arrivâmes à une seconde cabane où l'on se reposa et se rafraîchit de nouveau; mais de même qu'auparavant, le chef resta dehors. Il refusa de boire du topé et le donna à sa fille pour laquelle il paraissait avoir plus de tendresse que pour ses deux femmes. Elle avait à peu près quinze ans et l'air très spirituel : en présence de son père, elle prenait comme lui un visage grave et pensif. Pendant toute la marche, le père gardait constamment un silence morne et solennel; il se tenait toujours à une assez grande distance en arrière avec sa fille. A un mille au-delà de la seconde cabane, on parvint à un espace circulaire, entièrement découvert et de 450 pieds de diamètre. Je supposai que c'est le lieu où les indigènes de cette partie de l'île font l'exercice, tiennent conseil, se divertissent, pratiquent leurs cérémonies religieuses et toutes celles qui sont en usage chez eux. A une extrémité, il y avait une cabane ouverte; tout cet espace était uni sans un seul brin d'herbe; au centre s'élevaient trois petits arbres, entourés d'une enceinte

en pierres proprement arrangées. Il semblait que c'était une sorte de mur de défense, car dans l'intérieur tout était très bien conservé.

On entra ensuite dans une large ruelle; et à quelques centaines de pas, on rencontra une troupe de plusieurs centaines d'hommes, de femmes et d'enfans qui, en nous apercevant, poussèrent des cris tumultueux. Épuisé de fatigue et brûlant de chaleur, je fus presque suffoqué par la puanteur provenant du mélange d'huile de palmiers, de terre-glaise et d'autres émanations que produisait le grand nombre de gens se pressant autour de moi, et me tirant d'un côté et d'un autre. Quand je vis que je ne pouvais me débarrasser de cette foule, et notamment des femmes, qui réellement avaient le poignet très ferme, je fus obligé d'appeler Coupe-gorge à mon aide: il m'eut bientôt tiré de presse, et me plaça au milieu d'une troupe qui fut chargée d'écarter la foule. A six cents pieds de distance de la place circulaire, nous arrivâmes à un village composé d'une cinquantaine de cabanes, situées alternativement de chaque côté du chemin; et après avoir passé peut-être une douzaine de ces hameaux, car le calme et le bruit m'empêchaient de faire des remarques exactes, nous parvînmes dans celui où résidait le chef.

On me dit de m'arrêter d'un côté de la porte de la cour pendant que le chef et toute sa troupe y entrèrent avec plusieurs centaines de gens des deux sexes venus des cantons voisins; ensuite on me mena dans

une grande cabane située vis-à-vis de l'entrée de la cour; et, comme la foule s'était rassemblée tout à l'entour, j'eus beaucoup de peine à y pénétrer. Le chef était assis au milieu de la cabane sur un bloc de bois orné et creusé en forme de cercueil. Une de ses femmes l'enduisait d'une couche d'argile qui paraissait avoir été brûlée et mêlée avec du vin de palme au lieu d'huile. Cette cérémonie terminée, une autre de ses femmes entra et fixa de petites branches vertes dans chaque partie de sa parure. Quand cela fut fini, les chefs s'assirent sur de petits blocs un peu en avant du sien; les autres se placèrent à terre partout où ils purent; une partie fut obligée de rester en dehors de la cabane. J'étais sur un petit bloc de bois à droite du chef, qui alors adressa un discours très énergique à l'assemblée; il y fut fréquemment question de moi, comme je m'en aperçus aux pauses qu'il faisait, et durant lesquelles chacun jetait les yeux sur moi. Comme je ne lui répondais pas, il reprenait tranquillement le fil de son discours.

Etant malheureusement placé près d'un brasier, car il y en avait trois dans la cabane, je me trouvai presque suffoqué par la chaleur au bout de dix minutes, de sorte que, me levant, je m'éloignai à la hâte, ce qui étonna singulièrement l'assemblée. Cinq minutes après, le roi m'envoya chercher, et force me fut de reprendre ma place, à mon déplaisir et mon tourment extrêmes : la puanteur qui s'exhalait de tous les êtres autour de moi, l'ardeur

du feu, le défaut de circulation de l'air qu'interceptaient les gens en dehors; il n'y avait plus moyen d'y tenir, et j'allais m'évanouir lorsque, très heureusement pour moi, le chef finit sa harangue; et, comme chacun sortit de la cabane, je pensai que c'était le signal du départ. Le chef fit comme les autres, et adressa quelques paroles à la multitude quand chacun se retira pour regagner sa case. Durant le discours du chef, l'assemblée garda le plus profond silence et la plus stricte bienséance; le chef, de son côté, conserva la dignité d'un monarque et la gravité d'un juge.

Le voyant seul, je profitai de l'occasion pour lui demander quelque chose à manger; il envoya aussitôt chercher une poule et me la donna. Je la remis à un krouman pour qu'il la tuât et la fît cuire, et elle fut bientôt mise au feu. Sur ces entrefaites je priai le chef de me dire où je coucherais; il me ramena dans la cabane et m'y indiqua une place dans un coin. Je lui représentai que le toit était presque totalement enlevé, et que cette maison était ouverte de tous les côtés. Je le conduisis à une autre case qui était à l'abri de la pluie, et je lui demandai la permission d'y dormir; il eut l'air de très mauvaise humeur; et, me prenant par la main, il me ramena au précédent endroit et me fit comprendre que je devais y passer la nuit. Je lui fis de nouveau remarquer le mauvais état du toit; alors il dit quelques mots à un homme qui était à côté de lui; celui-ci

s'en alla aussitôt, puis revint au bout de quelques minutes avec six autres pourvus des matériaux nécessaires. Le chef les mit à l'ouvrage; en dix minutes la cabane fut complètement réparée de tous les côtés.

La poule était cuite; j'entrai dans la case pour la manger; mais à peine j'en étais au premier morceau qu'un homme m'apporta de la part de Cocolacó une quantité d'ignames bouillies; elles firent très grand plaisir au pauvre krouman qui, depuis long-temps, se plaignait de la faim, et qui ne voyait pas dans une poule le moyen de la satisfaire. Le chef étant survenu, je lui offris une partie de la poule qu'il accepta; mais à l'instant il en fit part aux gens qui étaient près de lui.

Comme je voulais m'arranger une espèce de lit, j'allai à la recherche de Coupe-gorge pour qu'il m'aidât; n'ayant pu l'apercevoir, je résolus d'entrer dans les cabanes pour l'y découvrir. Fort heureusement la première où je mis le pied me le montra dormant au milieu de sept femmes. L'une d'elles l'éveilla; dès qu'il m'eut aperçu il eut l'air mécontent; mais bientôt il reprit sa bonne humeur ordinaire. Le krouman m'eut bientôt préparé, avec des branches et des feuilles de palmier, un lit aussi bon que je pouvais le désirer. A la chute du jour plusieurs chefs vinrent rendre visite à mon ami, et ils parlèrent quelque temps ensemble. Chacun d'eux avait une bouteille de topy; j'ai observé que c'était un usage

général d'apporter avec soi ce dont chacun doit se régaler. La nuit venue le chef me quitta. Je me promenai quelque temps dans la cour, et je remarquai que les feux que l'on n'entretenait que faiblement durant le jour, reprenaient leur force ordinaire. Dans chaque cabane dix à vingt indigènes étaient réunis autour du feu, mangeant des ignames et buvant du topy. Rentré dans ma case j'y trouvai un grand feu qui ne me parut nullement superflu, car l'air de la nuit était devenu très froid ; Coupe-gorge, Incledon et neuf autres naturels étaient assis autour du brasier; je pris place à leurs côtés; alors ils commencèrent à chanter chacun à son tour, et il fallut que le krouman et moi nous suivissions leur exemple. Ce divertissement dura à peu près trois heures, tant qu'il y eut des ignames et du topy; quand il n'en resta plus, chacun regagna son logis, à l'exception de Coupe-gorge, d'Incledon et de deux autres qui couchèrent dans ma cabane pour me garder. On attisa le feu et on y mit du bois; la température était devenue extrêmement froide. Je me couchai, et en quelques minutes je m'endormis profondément.

Le 4 décembre, je fus réveillé par Coupe-gorge qui me secoua violemment. J'étais presque gelé, tant le froid avait été vif pendant la nuit. Quoique je fusse enveloppé d'une couverture de laine et que je fusse vêtu de mes habits, toutes les jointures de mon corps étaient engourdies. Mon pauvre krou-

man fit entendre les lamentations les plus amères, disant qu'il n'avait pu fermer l'œil de toute la nuit, tant le froid l'avait pénétré. Il paraissait n'aimer nullement sa position, et désirait beaucoup retourner à Clarence. J'eus beaucoup de peine à le tranquilliser. M'étant réveillé une ou deux fois dans la nuit, je m'aperçus que les indigènes étaient serrés aussi près du feu que c'était possible sans se brûler; couchés sur la terre nue, ils avaient un bloc de bois pour oreiller, et se tenaient embrassés les uns les autres.

En me levant, j'envoyai le krouman chercher de l'eau à un ruisseau voisin; et quand elle fut arrivée, je commençai à me laver aussi bien que me le permettait le manque de toutes les choses nécessaires, ce qui amusa beaucoup une troupe de femmes et d'enfans dont j'étais entouré, et qui poussaient des cris perçans. Sur ces entrefaites, j'avais dit à mon compagnon de voyage de préparer une poule qu'on nous avait donnée pour notre déjeûner; ce fut bientôt fait : l'oiseau fut plumé vivant, puis tué, posé pendant quelques minutes sur les cendres chaudes qui restaient du feu de la nuit; enfin il me fut servi à peine cuit. J'ai souvent remarqué que ces gens mangent le mouton et la volaille à peine échauffés par le feu. De même qu'hier, le Cocolaco m'envoya des ignames bouillies et du topy, qui complétèrent mon déjeûner.

Voulant aller aujourd'hui dans les montagnes, aussi

loin que ce serait possible, je proposai à Coupe-gorge et à Incledon de partir, suivant la promesse qu'ils m'avaient faite la veille de me suivre : ils le refusèrent positivement, et me dirent qu'il fallait que j'attendisse, parce que Cocolaco avait envie de me voir. Après avoir attendu quelque temps, j'essayai de gagner la case du chef; mais on ne voulut pas me le permettre. Absolument décidé à voir mon ami Yâpâ, c'est le nom de ce chef, je prétendis que j'avais besoin de faire un tour dans la cour; un détachement composé de mes compagnons de la nuit, m'accompagna, mais profitant d'une visite qu'ils firent à un malade, je leur échappai, et je me dépêchai d'arriver à la case de Coco laco, grimpant par-dessus les palissades qui l'entouraient par derrière; ensuite je m'avançai en rampant, afin de n'être pas aperçu, et j'arrivai ainsi devant la maison; alors je remuai avec la plus grande précaution une grande planche qui tenait lieu de porte; mais le bruit que je fis réveilla mon ami qui couchait dans l'appartement extérieur, au milieu d'une douzaine de femmes. Il se leva aussitôt et vînt à moi d'un air fâché. Persuadé de la nécessité de m'assurer sa bienveillance, je me retirai à une certaine distance de la porte; et quand il s'approcha de moi, je m'avançai vers lui, je lui pris la main, et je lui fis entendre que je venais chercher le mouton qu'il m'avait promis la veille au soir, pensant que ce serait le meilleur moyen de détourner sa colère. Je ne me trompai point, son visage ordi-

nairement sombre se dérida ; alors je lui proposai de l'accompagner dans sa cabane pour boire du topy avec lui. Cette tentative échoua, il me répondit brusquement qu'il m'en enverrait, dès que le soleil serait levé; car ce peuple calcule le temps d'après l'ascension ou le déclin de cet astre. Pour dernière ressource, je lui demandai la permission, en montrant d'abord l'intérieur de la cabane, puis plaçant mon index sur mes yeux, qui est leur manière de nous prier de leur laisser voir quelque chose; je lui demandai, dis-je, la permission de visiter l'intérieur de sa demeure. Je reçus un refus péremptoire; Cocolaco me prit par la main et me ramena à ma case où il me confia à la garde de Coupe-gorge et d'Incledon qu'il avait appelés, et qu'il parut gronder de ce qu'ils m'avaient laissé approcher de son harem.

Peu d'instans après, Yâpâ m'envoya chercher, me fit cadeau d'un monton, et en même temps me donna à entendre que le lendemain à notre retour à Clarence, et il indiquait du doigt la position de ce lieu, il espérait qu'on lui donnerait un morceau de *bouillio* de la longueur du bras. Je lui répondis affirmativement, parce que je m'aperçus que ces gens ne donnaient rien à moins de s'attendre à un retour équivalent. Le mouton fut attaché à mon poignet, ce qui est la manière de présenter une chose, et le chef me frappa trois fois de la tête aux pieds, cérémonie fort peu agréable. Je remis le mouton à Coupe-gorge pour qu'il le tuât; et en cette occasion, il justifia parfai-

tement son surnom par l'adresse et la dextérité avec lesquelles il immola le pauvre animal. En cinq minutes le mouton fut écorché, dépecé et suspendu dans ma case. J'en envoyai deux quartiers à Cocolaco, et je réservai les deux autres pour notre dîner, parce que le krouman m'assura que lui seul en mangerait un, et qu'il m'aiderait pour achever le second.

(La suite à un cahier prochain.)

NOTICE SOMMAIRE

SUR LA GÉOLOGIE DE L'INDE,

PAR M. J. CALDER.

Si l'on jette les yeux sur une carte de l'Inde, on est frappé des grandes et vastes rangées de montagnes qui forment ses principales limites. Au nord nous avons la chaîne immense de l'Himalaya, qui s'étend des confins de la Chine au Cachemire et au bassin de l'Oxus. Des pics gigantesques, les plus hauts du globe, y sont amoncelés sur une si grande étendue, qu'un plateau, s'appuyant sur des élévations de 21,000 pieds, et au-dessus duquel s'élancent des cimes plus hautes qui montent encore jusqu'à 6,000 pieds de plus, peut être prolongé d'un côté jusqu'à l'Hindoucouch, à une distance de 1,000 milles. Jusqu'à présent on n'a trouvé que des roches primitives dans tout ce qui a été exploré de la portion la plus haute de cette chaîne, le gneiss étant, selon le capitaine Herbert, la roche dominante, avec le granit, le mica, le schiste, l'amphibole, la chlorite, l'ardoise et le calcaire cristallin. A ces roches sont superposés le schiste argi-

leux et le schiste siliceux. Vers la base on trouve du grès qui compose les gradins inférieurs de la chaîne et forme la borne la plus septentrionale de la vallée de la Jemnah et du Gange, et par qui, ainsi que par les plaines alluviales de l'Indoustan supérieur, cette grande zone est séparée des chaînes des montagnes de la péninsule. La limite opposée, ou méridionale de cette vallée est de la même roche.

En allant au sud on arrive à trois chaînes de montagnes inférieures sur lesquelles on peut dire que s'appuye le plateau de la péninsule de l'Inde, ou plutôt auxquelles il doit sa forme et ses qualités distinctives. On peut considérer ces chaînes séparément, savoir : l'occidentale, ou celle du Malabar, l'orientale, ou celle de Coromandel, et la centrale, ou celle de Vindhya. La principale par son élévation et la principale par sa continuité est l'occidentale qui, l'on peut dire, commence dans le Candeiche, et file le long de la côte de Malabar, à peu de distance de la mer, jusqu'au cap Comorin, en une ligne non interrompue, excepté dans l'endroit où elle est coupée par la grande ouverture qui fait la vallée de Coïmbetour. La direction de cette chaîne dévie peu de celle du nord au sud, et se courbe un peu à l'est vers son extrémité méridionale. Elle augmente en élévation à mesure qu'elle s'avance vers le sud; ses points les plus élevés étant probablement entre 10° et 15° de latitude, où les pics de granit atteignent à 6,000 pieds et plus au-dessus de la mer.

La partie septentrionale de cette chaîne est entièrement couverte par une partie de la vaste formation supérieure de trapp, dont je parlerai bientôt, et qui, dans ces cantons, s'étend des rivages du Concan supérieur à une distance considérable à l'est, au-dessus et au-delà des Ghâts, jusqu'aux rives du Tomboudrah; et à Nagpore, à l'est et au sud. Ces roches prennent toutes les formes variées du trapp basaltique, passent du colomnaire, dont on voit de beaux échantillons vis-à-vis de Basseyn, près de Bombay, au globulaire, au tabulaire, au porphyritique, à l'amygdaoïdal, ces deux derniers contenant une quantité extraordinaire et une diversité intéressante de minéraux particuliers à ces sortes de roches. Le paysage montre dans ces lieux tous les traits caractéristiques des pays basaltiques ; les monts s'élèvent brusquement en masses perpendiculaires de forme tabulaire, ou en terrasses verticales placées les unes au-dessus des autres et fréquemment séparées par des ravins immenses; le tout revêtu de forêts touffues de tek et d'autres arbres, et offrant quelques-uns des tableaux les plus beaux et les plus pittoresques de l'Inde. L'élévation de cette partie de la chaîne excède rarement 3,000 pieds; mais en avançant au sud elle augmente graduellement, et le granit commence à reparaître, continuant à former, avec peu d'interruption, le sommet de la chaîne jusqu'au cap Comorin.

Presque sous le même parallèle, on observe cette

formation de trapp se terminant aussi sur la côte maritime, un peu au nord du fort Victoria ou Bancoute, où il est remplacé par l'argile ferrugineuse ou latérite, roche contemporaine et associée du trapp, et qui de là s'étend, comme roche supérieure, avec peu d'interruption, jusqu'à l'extrémité de la péninsule, couvrant la base des montagnes et la totalité de la ceinture étroite de terre basse qui les sépare de la mer, offrant une suite de collines basses arrondies et d'ondulations, et s'appuyant sur des roches primitives qui se montrent quelquefois au-dessus de la surface, comme à Malwar, à Melendy, à Calicut, et sur quelques autres points où, dans un espace borné, le granit devient la roche de la superficie. Du continent, la latérite passe à Ceylan, où elle reparaît sous le nom de kabouk, et forme un dépôt de quelque étendue sur les rivages de cette île.

Quand on va de la côte occidentale, ou de Malabar à l'est, en doublant l'extrémité de la péninsule, on laisse derrière soi cette vaste formation d'argile ferrugineuse, et après avoir traversé les plaines granitiques du Travancore, qui sont jonchées de blocs énormes de roches primitives, on arrive au bout de la chaîne. Là, les rangées de montagnes qui supportent le plateau central, se rencontrent venant des deux côtés de la péninsule, et convergent à peu près à 30 milles du cap Comorin, en un point qui finit brusquement par un pic de granit, haut de 2,000 pieds, et de la base de laquelle un chaînon

de roches semblables, formant une barrière naturelle au royaume de Travancore, se prolonge au sud jusqu'à la mer. La totalité de cette chaîne occidentale et la côte étroite qui borde sa base est remarquable par l'absence de rivières et de vallées d'une grande largeur, et par conséquent de plaines d'alluvion ou de dépôt. Les flancs roides et escarpés des montagnes qui s'élèvent presque perpendiculairement du bord de la mer, sont cependant couverts en général de forêts d'arbres gigantesques et de djengles impénétrables, qui ne permettent d'obtenir qu'une connaissance vague et imparfaite des trésors minéraux dont probablement ils sont remplis, s'il est permis de tirer des inductions de l'analogie frappante, sous le rapport géologique, offerte par l'aspect et les traits caractéristiques entre les chaînes de montagnes de la côte occidentale de l'Amérique méridionale et celle que nous venons de décrire, on a trouvé dans celle-ci des traces de cuivre, d'or, d'argent et d'autres métaux.

En avançant sur le côté oriental de la péninsule et allant au nord le long du pied des montagnes, on observe un pays différant considérablement de la côte de Malabar par l'aspect et le caractère géologique. Les plaines de la côte Coromandel forment entre les montagnes et la mer une ceinture large, quoique inégale, de terre basse montrant des dépôts d'alluvion de presque toutes les rivières et de tous les torrens qui descendent de la partie méridionale

du plateau. La chaîne de montagnes formant la limite orientale de la péninsule, après avoir couru un peu au nord depuis le cap Comorin, commence à tourner à l'est, près de l'endroit où la grande vallée de Coïmbetour, déja citée, interrompt sa continuité. De là elle se partage en une suite de chaînons parallèles, inférieurs en élévation à la chaîne occidentale et d'ailleurs moins continus; et qui en s'avançant au nord, après s'être divisés en files de collines subordonnées, occupent un vaste espace de pays non parcouru et offrent des vallées pour le passage des grandes rivières qui portent presque toutes les eaux de la péninsule dans le golfe du Bengale ; on peut dire que cette chaîne orientale finit sous la même latitude que celle où commence la chaîne occidentale. Des rochers de granit et principalement de siénite semblent former la base de la totalité de ces chaînons occidentaux, car ils se montrent à la plupart des sommets accessibles, depuis le cap Comorin jusqu'à Haïder-Abad. Le gneiss et le mica-schiste composent les flancs et la base des montagnes, et on les y voit quelquefois, de même que le schiste argileux, l'amphibole, le schiste, le schiste siliceux, la chlorite verte ou grise, enfin le calcaire primitif ou cristallin qui présente dans quelques endroits des marbres de couleurs variées, par exemple dans le territoire de Tennivelly, où le granit paraît aussi s'élevant au-dessus de la surface en concrétions sphériques remarquables et en masses parfaitement stra-

tifiées, formant des collines basses, isolées près de Palemcotta, et dont les couches inclinent au sud-ouest, sous un angle de 45 degrés. Il y a aussi dans ce canton des dépôts de roches superposées et du terrain noir à cotonier que l'on suppose être produit par les débris du trapp. Dans le voisinage de Pondichéry, il y a des couches de calcaire coquiller compact, et quelques pétrifications siliceuses fort curieuses, principalement de tamarinier, qui n'ont pas encore été bien décrites. Les lits du Cavery, ou plutôt les dépôts alluvieux du voisinage de Tritchynopally, fournissent une diversité de gemmes correspondantes à celles de Ceylan. Cependant la surface du pays uni paraît en général consister, en allant au nord jusqu'aux rives du Pennar, en débris de roches granitiques, en plaines de sable marin laissé probablement par la retraite de la mer, en dépôt alluviaux d'eau douce, en couches éparses d'argile ferrugineuse et en masses de diverses roches supérieures isolées. En approchant du Pennar, la formation d'argile ferrugineuse s'étend sur une plus vaste surface, et l'argile, le schiste et le grès commencent à paraître. Sur les coteaux derrière Nellore, on trouve des échantillons d'un minerai de cuivre très riche, donnant 50 à 60 pour cent de métal pur, selon le docteur Heyne, indépendamment de la galène argentifère. »

C'est aux observations des docteurs Heyne et Voysey que nous sommes redevables de ce que nous savons sur les vallées du Pennar, de la Kistna et du

Godavery. Cette intéressante étendue de pays n'est pas plus remarquable comme étant la source ancienne des productions les plus précieuses du règne minéral, puisque c'est là qu'est le gisement des diamans de Golconde, que par le caractère géologique vraiment extraordinaire qu'elle présente. La chaîne de Nella-Malla, dans laquelle se trouve la brèche contenant le diamant, est décrite par le docteur Voysey comme offrant une structure géologique qui ne peut s'expliquer ni par la théorie de Hutton, ni par celle de Werner, les différentes roches étant tellement mêlées ensemble, relativement à l'ordre des positions, chacune à son tour étant superposée, qu'il est difficile de donner à la formation un nom applicable à tous les cas. Le nom de formation de schiste argileux est celui que M. Voysey a adopté; il comprend le schiste argileux, toutes les variétés du calcaire schisteux, le grès, le quartz, le grès quartzeux, la brèche, le schiste siliceux, le schiste amphibolique, et un tuf calcaire renfermant des fragmens arrondis et anguleux de toutes ces roches, toutes passant de l'une à l'autre par des gradations tellement insensibles, ainsi que par des transitions tellement brusques, qu'elles défient tout arrangement et rendent toute description inutile; mais cette formation est bornée de tous côtés par le granit, qui passe par dessous et forme sa base. Quelques points élevés, tels que le Nez de Naggery, ont seulement le tiers supérieur de leur masse composé de

grès et de quartz, tandis que la base est de granit.

Les rochers que l'on vient d'énumérer occupent avec l'argile ferrugineuse et les roches basaltiques, de vastes portions des vallées de la Kistna et du Godavery, couverts en quelques endroits d'un terrain de trapp noir. Les rochers de granit auxquels ils sont superposés sont souvent pénétrés, et paraissent comme boursoufflés par des veines ou des masses de trapp et des filons de diabase. Les eaux de la Kistna et du Godavery s'épandent en approchant de la mer, se divisent en bras nombreux, et déposent les matières qu'elles tiennent en dissolution sur une étendue considérable de terre bordant la côte. La plus grande partie du dépôt d'alluvion consiste en matières végétales en décomposition, fournies par les vastes forêts que ces fleuves traversent; et l'on peut noter ici la différence caractéristique qui signale les dépôts d'alluvion des principales rivières au sud du Cavery. Ce fleuve, coulant dans un cours très long, à travers le Maïssour, sur une vaste surface de rochers de granit et de siénite généralement nus, et n'ayant sur ses bords presque pas de bois ni de djengles, ne dépose qu'une très petite quantité de matières végétales; mais il apporte une argile jaune et grasse, produite par le feld-spath qui domine dans les granits du Maïssour et du sud, et qui, mêlée avec le carbonate de chaux, rend les plaines du Tanjaour les parties les plus fertiles de l'Inde méridionale.

Quand on va plus loin, à Vizagatapam et à Gandjam, le granit est quelquefois couvert par la latérite. Le granit de Vizagapatam prend une apparence nouvelle et singulière : il est à petits grains, et mêlé intimement avec des grenats amorphes ou non cristallisés, en grains ou taches de forme ronde. Cette roche particulière se prolonge dans la province de Cottak. Les roches de la classe du granit forment la base et les hauteurs prédominantes de ce canton; elles sont remarquables par leur ressemblance avec le grès, et abondent en grenats formés imparfaitement, et disséminés avec des veines de stéalite. L'on a aussi découvert là des traces de houille qui paraissent devoir être productives. L'or se trouve fréquemment dans le sable du Mahaneddi; il provient vraisemblablement de la vallée de Sombelpore. On rencontre ensuite la latérite qui s'accroît en étendue jusqu'à Midnapore, et continue au nord par Bassounpore et Bancorah jusqu'à Birboum.

(*Asiatic Journal*, octobre 1828.)

FRAGMENT

D'UN OUVRAGE INÉDIT

SUR

LES PEUPLES NOMADES ANCIENS ET MODERNES.

(Lu à l'assemblée générale de la Société géographique de Paris, le 5 décembre 1828.)

Un voyageur célèbre, le seul peut-être qui ait su donner à ses récits le vrai caractère de l'histoire, Volney, réfléchissant au contraste que présentent les mœurs des Arabes scénites avec celles des peuplades sauvages de l'Amérique, en a attribué la cause à la nature du sol, lequel, formé en majeure partie de plaines rases en Arabie et en Libye, aurait rendu, selon lui, les habitans exclusivement pasteurs, et couvert de forêts en Amérique, les y aurait rendus chasseurs. De ces habitudes contraires, il induit que les Arabes scénites se nourrissant principalement de laitage et du produit de leurs récoltes, ont dû contracter des mœurs douces et sociables, et que les Sauvages de l'Amérique accoutumés à verser le sang et à déchirer leurs proies, se sont familiari-

sés avec le meurtre, et ont été conduits insensiblement à dévorer leurs semblables (1).

J'avoue que ces idées ont, au premier abord, quelque chose de plausible, non par la comparaison que fait Volney de deux états sociaux que l'on ne peut mettre en parallèle, ils n'ont de commun que la vie errante; mais par d'autres qui remontent à des époques antérieures, et qui ne sont pas moins d'accord avec son observation. En effet, si l'on consulte les traditions que l'histoire a laissées sur les mœurs des peuples nomades qui habitaient dans l'antiquité les mêmes lieux que les Scénites actuels, on reconnaît chez ces peuples des mœurs qui prouvent évidemment un état social à peine formé; mais l'on est surpris de ne trouver chez aucun d'entre eux l'usage atroce de confondre la chair humaine parmi les alimens, et, quoique infidèles en bien des points aux habitudes qui constatent historiquement la vie pastorale, se nourrir tous et plusieurs exclusivement de laitage et de fruits. Néanmoins, en fournissant ces faits qui appuient l'opinion de Volney, faut-il l'admettre sans autre examen? Je ne le crois pas; bien plus je me dispose à la combattre.

Tous ces systèmes qui tendent à modeler les penchans de l'homme soit sur la différence des climats, soit sur les productions ou sur la disposition du sol, ressemblent assez à ces combinaisons ingénieuses

(1) Volney, *Voyage en Syrie et en Egypte*, t. II, c. 2.

qui, divisant la nature par cases ou par échelles, trouvent un certain nombre d'individus qui s'y rapportent ; mais on a beau faire, les aberrations viennent déjouer les calculs, la nature triomphe, et ses irrégularités mêmes qui dépitent le faiseur de systèmes, prouvent la filiation imperceptible et harmonieuse de tout ce qu'elle produit.

Ainsi, pour m'en tenir au sujet qui m'occupe, pourquoi les nombreux habitans du mont Atlas ont-ils mené une vie pastorale au sein de leurs vastes forêts, et se sont-ils même abstenus de toute nourriture animale (1)? Pourquoi ces farouches Garamantes qui fuyaient toute communication humaine hors de leur peuplade, ont-ils préféré aller chercher au loin de la terre fertile pour en couvrir le sol imprégné de sel qu'ils habitaient, et le rendre, par ce moyen, labourable, plutôt que d'aller faire la chasse aux animaux des forêts voisines de leur canton (2)? Pourquoi les Asbytes errant sur les terrasses boisées des monts de la Cyrénaïque, se sont-ils nourris presque exclusivement de silphium (3), et ont-ils transmis aux Grecs le secret de ce mets frugal, au lieu de leur apprendre à poursuivre de leurs traits les timides gazelles et les innocens bubales? Pourquoi les Maxyes qui habitaient primitivement les vallées formées par les prolongemens orientaux de

(1) Hérodote, l. IV, 184.

(2) *Id, ibid.* 174, 183.

(3) Solin. Polysth. c. 44.

la chaîne atlantique, se trouvant au milieu d'un pays couvert de bois touffus et rempli de toutes sortes de fauves, ont-ils négligé les faciles moyens d'existence que leur offrait la chasse, pour s'adonner entièrement à l'agriculture? Pourquoi ces habitans des forêts se sont-ils même distingués des autres Libyens par leur inclination pour la vie sédentaire; inclination qu'ils manifestaient en se construisant de petites maisons au milieu de leurs champs (1), et qu'ils ne perdirent pas même lorsqu'une partie d'entre eux fut remplacer, sur les bords inhospitaliers de la Syrte, les Nasamons fuyant devant les aigles de Rome? En outre, pourquoi les seuls Libyens qui se soient nourris de temps à autre du produit de la chasse, furent-ils ceux précisément qui occupaient les plaines éloignées des forêts, et parconséquent les moins favorables à une pareille ressource, tels que les nomades littoraux de Pomponius (2) et les Africains chasseurs de Lucain (3)? Il faut faire remarquer, il est vrai, que les premiers ne recouraient à ce moyen de subsistance que pour épargner leurs troupeaux, et lorsqu'ils étaient privés des baies de l'arak, seul arbrisseau à fruit comestible que l'on trouvât dans leurs mapalia; et que les seconds formaient une caste de Libyens à part, dont la profession était de purger les solitudes de

(1) Hérodote, l. IV, 191.
(2) Pomp. Méla, l. I, c. 8.
(3) Lucain, *Phars*. l. IV, v. 685-687.

leurs hôtes les plus nuisibles, des tigres et des lions, de telle manière que ces chasseurs n'avaient point de demeure en propre et pouvaient s'arrêter, chemin faisant, dans toutes les cabanes des bergers, dont ils protégeaient les troupeaux contre leurs terribles ravisseurs.

Ces exemples auxquels je pourrais en joindre plusieurs autres, prouvent, ce me semble, que l'opinion de Volney est plus spécieuse qu'elle n'est fondée sur la réalité, puisque de nombreuses exceptions viennent détruire ses raisonnemens. Cependant son observation première séparée des inductions qu'il en a tirées, n'en est pas moins réelle, et elle acquiert même plus de prix par le témoignage de l'antiquité. Cherchons donc quelle en peut être la cause. Si je ne me trompe, la voici.

Quel que soit le sol que l'homme habite, qu'il soit éternellement couvert de glaces amoncelées, ou brûlé par un soleil ardent; qu'il soit ombragé d'épaisses forêts, ou formé de plaines nues et sans horizon, ce n'est point aux glaces, aux plaines, aux forêts, en un mot, ce n'est point à la nature qu'il doit les heureux penchans de son ame ou ses funestes travers; c'est plutôt à tout ce qui n'est pas elle, c'est aux idées que l'homme se plaît à se forger, c'est à ses bizarres inventions, à ses fantastiques croyances; et plus ces croyances sont dénaturées, plus les mœurs des hommes sont cruelles.

Ainsi, par une inconcevable erreur de l'esprit hu-

main, nous voyons la plupart des plus anciens peuples sauvages de l'Amérique, que nous ayons connus, quoique environnés du spectacle attrayant des dons que leur offrait la nature, se créer néanmoins des croyances funestes, et de rendre des honneurs atroces à l'auteur de tout ce qui les entourait. Nous les voyons abattre les arbres des forêts, les dépouiller de leur belle verdure, pour en façonner eux-mêmes des divinités hideuses, et se tuer ensuite réciproquement, pour arroser de leur propre sang les autels de leurs monstrueux ouvrages.

D'un autre côté, dans les contrées qui nous occupent, contrées en majeure partie d'une aridité affreuse, où l'homme eût été plus pardonnable de se créer des dieux dont l'horreur aurait présidé à l'horreur de ces solitudes, d'arroser leurs autels de sang humain, faute d'en trouver d'autre, et de dévorer son semblable, faute de pouvoir apaiser sa faim ; par un contraste non moins étonnant, nous voyons les Libyens épars dans ces tristes déserts, ne point déshonorer leur raison par des créations mensongères; nous les voyons suivre de temps immémorial un culte raisonnable, le seul même qui paraisse, à défaut de révélation, devoir être inspiré naturellement aux hommes; nous les voyons adorer, tous indistinctement, l'astre qui faisait mûrir leurs rares moissons et celui qui les guidait la nuit dans leurs migrations pastorales (1). Des sacrifices en-

(1) Hérod. l. IV, 88.

sanglantaient aussi quelquefois, il faut le dire, ce culte innocent; mais ces sacrifices, du moins, ne furent jamais inhumains; les victimes furent toujours choisis parmi les troupeaux.

Que si, pour ne pas nous borner à des spécialités que l'on pourrait croire accidentelles, nous confrontons ces observations avec d'autres contrées, nous y rencontrerons des preuves non moins frappantes. Quittons la Libye pour pénétrer en Asie, continent de tout temps parsemé d'un grand nombre de peuples nomades; franchissons d'un seul trait la région montueuse qui sépare la mer Méditerranée du Pont-Euxin, et arrêtons-nous seulement aux plaines qui s'étendent au nord de la Chersonèse-Tauride. Nous voici arrivés dans un pays bien propre, selon le système exposé, à inspirer à ses habitans des mœurs douces, à les porter vers la vie pastorale; nulle forêt ne peut les détourner d'une impulsion naturelle: nous n'y apercevons, dans toute son étendue, que le petit bois d'Hylée. Cinq fleuves principaux, l'Ister, le Tyras, l'Hypanis, le Borysthène et le Tanaïs, subdivisés en mille canaux, arrosent ces plaines en tous sens, les couvrent d'excellens pâturages, les meilleurs même que l'on connût dans l'antiquité, et durent originairement, là plus que partout ailleurs, inviter les hommes à la paix, à la concorde et à s'entr'aimer. Il n'en fut rien pourtant. Ceux qui habitaient cette contrée dans les temps antiques, s'ils ont acquis quelque célébrité, ce n'est pas sûrement

par la douceur des mœurs, ni par l'innocence de la vie pastorale; quoique nomade, leur vie fut toute guerrière, et les annales en furent sanglantes : qui ne se rappelle pas les habitudes des Scythes?

Quoique cette nombreuse nation fût divisée en plusieurs peuples, dont les usages offraient entre eux des nuances marquantes, que les uns en aient été surnommés agriculteurs, les autres guerriers, et d'autres encore spécialement nomades; néanmoins nous n'en voyons aucun s'adonner exclusivement, ainsi que les Libyens, à la vie pastorale, et la plupart se distinguer au contraire par une grande répugnance pour cette vie paisible. La raison de cette turbulente inquiétude, nous la trouvons encore dans le culte religieux. Malgré leur éloignement pour les usages étrangers, dont le sage Anacharsis en fut une preuve et une victime, ils avaient emprunté à la mythologie des Grecs, leurs voisins, leurs principales divinités. Mais cette riante mythologie, en émigrant dans leurs camps, avait quitté sa physionomie attique; elle marchait à la tête de leurs chariots, avec des noms barbares et de noires couleurs.

Vesta (1), sous le nom de *Tabiti*, ne présidait plus qu'aux grands feux allumés dans les camps; Jupiter, sous celui de *Papœus*, n'avait conservé de toute sa puissance que le droit de conjurer

(1) Il me paraît superflu d'employer les noms originaires de ces divinités, préférablement à ceux par lesquels elles sont vulgairement connues. Je ferai remarquer en passant

les orages ; Vénus elle-même dépouillée de sa magique ceinture, n'avait d'autres charmes pour eux, que de guider du haut des cieux, sous le nom d'*Artimpasa*, leurs courses nocturnes. Mars, le terrible Mars, était le seul qui ne se fût point dénaturalisé chez eux ; c'était aussi leur dieu suprême, le souverain arbitre de leurs destinées, le seul auquel ils élevassent des statues et des temples : ce dernier trait suffirait pour peindre leurs mœurs.

Faut-il ajouter que les cérémonies du culte répondaient à la barbarie du choix ? Le temple était une immense agglomération de broussailles que chaque nome ou tribu réparait annuellement ; la statue, placée au sommet, était un cimeterre, symbole digne du dieu qu'il représentait ; et les victimes, outre les chevaux, étaient souvent choisies parmi les hommes, sinon de la nation même, du moins parmi les prisonniers qu'ils faisaient sur leurs ennemis. La manière d'offrir ces perfides offrandes en augmentait l'horreur : le sang de la victime servait à arroser la statue, à la faire luire sanglante dans les airs ; les membres en étaient dépecés et dispersés tout autour ; la tête seule était réservée pour être cédée au vainqueur : celui-ci en détachait le crâne, et, l'ornant d'or ou d'argent, il le métamorphosait en coupe qui passait de famille

que, quoique le culte de Vesta paraisse avoir été plus répandu chez les Romains que chez les Grecs, on ne peut être surpris de le voir adopté par les Scythes qui habitaient un pays très froid.

en famille ; et la peau préparée et garnie encore de ses ongles allait servir de revêtement aux carquois, de tablier aux hommes, ou de harnois aux chevaux !.... Mais ces preuves suffisent, il me semble, car l'on ne peut sans dégoût continuer à décrire ce culte sanguinaire parmi des plaines fertiles et riantes, qui auraient dû inspirer de tout autres penchans à leurs habitans, si les hommes tenaient leurs penchans de la terre.

C'est une conséquence naturelle de notre opinion qu'un pareil culte, servant de lien social au plus grand peuple nomade de l'antiquité, et reproduit sous diverses formes parmi les peuplades diverses qui avoisinaient les Scythes, les ait portées à des mœurs non moins barbares et aussi éloignées de la vie pastorale, soit qu'elles habitassent des forêts, soit des plaines dépourvues d'arbres, telles que les Sauromates, les Bodins, les Tyssagètes, les Yrques et autres; et qu'il ait même entraîné une d'entre elles à l'état complet de brute, à celui d'androphage, quoique Hérodote, pour revendiquer l'honneur des Scythes, ait pris le soin d'affirmer qu'elle ne faisait point partie de leur nation.

Ce n'est pas ici le lieu de pousser plus loin ces investigations, d'autant plus que pour les exposer avec quelque clarté, il faudrait nécessairement dépouiller la vérité des fables qui l'entourent : on sait que l'antiquité a peint avec l'imagination les hommes et les pays qu'elle n'a pu apercevoir de ses yeux. Ainsi,

me bornant à joindre les faits que je viens d'exposer à ceux qui ont suggéré ma première comparaison, nous ne trouverons point surprenant qu'une si grande différence de mœurs ait existé entre des peuples à peu près semblables par les formes sociales, et si différens par le culte religieux; que les uns habitués à faire rougir les autels du sang de leurs semblables, n'aient point hésité à dévorer les restes palpitans de ces atroces offrandes qu'ils jugeaient agréables à leurs divinités; et que les autres épurant leurs vœux en les adressant au ciel, à des dieux dont ils éprouvaient sensiblement et chaque jour les bienfaits, n'aient jamais eu l'idée de ces perfides holocaustes et des horribles festins qui les suivaient. La différence des croyances religieuses et non la nature fut donc la cause de mœurs si opposées, et les plaines ni les forêts n'occasionèrent jamais chez leurs habitans, convenons-en, l'innocence ou la perfidie, l'humanité ou la plus aveugle cruauté.

PACHO.

GROTTES SEPULCRALES

DES ENVIRONS DE CORNETO.

Il existe, à environ deux milles de la petite ville de Corneto une colline remplie de grottes sépulcrales qui paraissent avoir servi d'hypogées à l'ancienne et puissante ville étrusque de Tarquinium, dont l'emplacement se reconnaît sur une colline voisine de celle-là, et qui en est séparée par une vallée assez profonde. La plupart de ces grottes ouvertes et fouillées à diverses époques, ont été depuis comblées, lorsque la cupidité qui n'y cherchait que des trésors et qui n'y trouvait le plus souvent que des vases de terre et des instrumens ou armes de métal, en eut retiré tout ce qui pouvait la satisfaire. Les parois de quelques-unes, découvertes dans un temps plus voisin du nôtre, sont couvertes de peintures. Ces grottes étant restées ouvertes aux observations des curieux, la plus grande partie de ces peintures y sont devenues absolument méconnaissables par les dégradations que le temps, l'influence de l'air extérieur et surtout la main des hommes y ont occasionées. Telle est entre autres la grotte dite du Cardinal Garampi, parce qu'elle fut ouverte aux frais de ce prélat. Elle se compose de

plusieurs chambres soutenues par des piliers taillés dans le tuf, et ornées sur tout leur pourtour d'une frise de figures peintes représentant les scènes principales du passage et du séjour dans l'autre vie. Ces peintures sont aujourd'hui à peu près détruites, et n'existent plus guère que dans les planches de l'*Histoire de l'art démontrée par les monumens*, de M. d'Agincourt; planches reproduites par Micali dans son *Italia avanti il dominio dei Romani*; et qui du reste n'offrent qu'une idée bien imparfaite de ces compositions étrusques sous le rapport de la couleur et du dessin. La même observation s'applique plus rigoureusement encore aux représentations des diverses peintures tirées de ces hypogées et publiées par Passeri, Dempster, Gori, Caylus et d'autres encore à l'époque où l'on n'attachait pas à l'exacte et fidèle représentation des monumens antiques, la même importance qu'aujourd'hui et où manquaient ordinairement les moyens de se la procurer.

Ces peintures, si elles étaient bien conservées, offriraient les indices les plus sûrs, touchant le caractère des arts de l'ancienne Éturie, parce que ne pouvant avoir été exécutées que sur les lieux mêmes et très probablement par des artistes du pays, elles réunissent ainsi tous les élémens d'une école nationale. Malheureusement elles sont toutes dans un état de dégradation qui ne permet guère d'en porter un jugement certain, et encore moins d'y saisir ces variétés de style, de goût et de manière, qui servirent

en est aussi beaucoup moins soignée, bien que la proportion des figures en soit plus forte. La troisième, où les sujets, les costumes, les accessoires paraissent purement grecs, offre un goût de dessin tout-à-fait semblable à celui des vases grecs d'ancien style, qui appartiennent aux fabriques siciliennes ; et c'est aussi celle dans laquelle est déployé un plus grand luxe de couleurs. L'enduit par lequel ces couleurs sont appliquées, égale pour la finesse et l'éclat, les plus fameux stucs de Pompéi ; et ces couleurs sont encore en beaucoup d'endroits, aussi fraîches et aussi vives que dans les peintures de Pompéi, au moment où elles sont rendues à la lumière. (*Extrait du Journal des Savans.*)

BULLETIN.

I.

ANALYSE CRITIQUE.

Reise Sr. Hoheit des Herzogs Bernhardt zu Sachsen-Weymar-Eysenach durch Nord-America. — *Voyage de S. A. le prince Bernard de Saxe Weymar-Eysenach dans l'Amérique Septentrionale, en* 1825 *et* 1826, *publié par H. Luden.* 2 vol. in-8°, avec planches.

Lorsque les princes allemands voyagent, c'est ordinairement vers la France, la Suisse et l'Italie qu'ils dirigent leurs pas. Ils visitent rarement les autres contrées de l'Europe, et plus rarement encore entreprennent-ils des voyages dans les autres parties du globe : voyages qui sont toujours accompagnés de plus ou moins de fatigues et de dangers.

Voici pourtant une altesse allemande, frère d'un prince souverain, qui passe les mers pour visiter une contrée qui ne lui offrira ni cours brillantes, ni palais somptueux, ni aucun de ces monumens des arts, fruits de plusieurs siècles de civilisation. Il sait qu'il y trouvera la démocratie sous toutes ses formes : il n'en est point effrayé. Certes, il est difficile de ne pas prendre de ce prince une opinion favorable : la lecture du journal où il a consigné ses observations et ses impressions de chaque moment ne peut que

confirmer l'idée avantageuse que l'on a conçue de son auteur.

Le prince débarque à Boston; voici comme il rend compte de l'impression qu'il éprouve en descendant sur le sol américain :

« Il était dix heures du matin quand je mis le pied *en*
« *Amérique*, sur un large bloc de granit. Il m'est impos-
« sible de décrire le sentiment dont je fus pénétré en cet
« instant. Deux momens jusque-là m'avaient laissé de
« beaux souvenirs : le premier, quand à dix-sept ans,
« j'obtins, après la bataille de Wagram, la croix de la lé-
« gion d'honneur; le second, lorsque mon fils Guillaume
« vint au monde; mon arrivée dans l'Amérique du Nord,
« dans le pays que, dès mon enfance, j'avais le plus grand
« désir de visiter, demeurera pour toute ma vie un troi-
« sième souvenir aussi beau que les deux premiers. »

L'auteur avait cru pouvoir garder le plus complet incognito, et se vit bientôt détrompé, mais d'une manière agréable. Plusieurs des principaux habitans de Boston lui rendirent visite et il reçut de nombreuses invitations. On le présenta à l'ancien président Adams, père du président actuel. Ce vénérable vieillard, âgé de quatre-vingt-dix ans, était un des signataires de l'acte d'indépendance du 4 juillet 1776. Il vivait à sa campagne, à dix milles de Boston, entouré des soins respectueux de sa famille et révéré de toute la nation qui le regarde comme un père. (Il est mort le 4 juillet 1827.)

Pendant les quinze jours que le prince passe à Boston, il en examine tous les établissemens ainsi que ceux des environs. L'université de Harward à Cambridge compte près de trois cent cinquante étudians; sa bibliothèque contient dix-huit mille volumes, mais elle manque d'un observatoire, et l'amphithéâtre d'anatomie a dû être transporté à

Boston, faute d'un local convenable. L'arsenal de Watertown renferme des armes pour trente mille hommes. Après avoir recueilli bon nombre d'observations, l'auteur part pour Albany; il traverse *Worcester*, ville de 4,000 ames, qui a trois imprimeries, passe le *Conecticut*, fleuve de 500 pas de largeur, voit la ville de *Northampton* dont les habitans sont d'une piété remarquable et remplissent les temples quatre fois par semaine. Une bible fait partie intégrante du mobilier de chaque chambre à coucher des auberges. Près de là, à un mille de *Springfield*, est la fabrique d'armes de l'Union qui occupe deux cent soixante-quatorze ouvriers et livre annuellement 15,000 fusils. L'auteur s'embarque sur le canal Eriè, qui a 362 milles de longueur avec 88 écluses, ce canal fait honneur à ceux qui l'ont entrepris et fini; mais pour qui a vu le canal du Languedoc, ceux d'Angleterre et des Pays-Bas, il est évident que l'art a encore du chemin à faire dans le Nouveau-Monde. Le paquebot sur lequel s'embarqua le prince avait 70 pieds de longueur sur une largeur de 14; il ne tirait que 2 pieds d'eau; mais la grande quantité d'écluses ralentissait beaucoup sa marche. D'*Albany* à *Troy* le canal court parallèlement au Hudson, ensuite il longe le Mohawk. Comme la continuation du canal sur la rive droite offrait beaucoup de difficultés, on l'a fait passer de l'autre côté du fleuve, au moyen d'un aqueduc en bois appuyé sur vingt-six piles en pierres. Cet aqueduc a 1188 pieds de longueur. Douze milles plus loin, le canal revient, au moyen d'un autre aqueduc, sur la rive droite du Mohawk. D'*Albany* à *Shenectady* on compte vingt-sept écluses, et de cette dernière ville à Utica vingt-six. *Utica* n'était, en 1794, qu'une simple auberge, c'est à présent une ville de 4,000 ames, comme les deux précédentes. C'est à Utica qu'on quitte ordinairement le paquebot pour prendre le

les prérogatives et les revenus dont il jouissait sous le régime français, et s'est ainsi assuré la soumission de ce corps.

Le duc visite Saragota, célèbre par ses bains; là il trouve réuni tout le beau monde des environs. La manie de courir les sources thermales dans la belle saison se retrouve ici dans toute sa force. La source du Haut-Rocher (*High Rock spring*) ressemble à la fameuse grotte del Cane; un animal placé au-dessus expire presque sur-le-champ. On a aussi découvert une source inflammable dans ces environs. Ses eaux sont, à leur sortie de terre, recueillies dans une espèce de tonneau; elles ont un fort goût de soufre. Au milieu du tonneau on a placé un autre vase ouvert par le bas et au haut duquel est adapté un tuyau. Si l'on présente une lumière à l'issue supérieure de ce tuyau, on voit paraître une flamme brillante; si on enlève le vase en entier et qu'on présente la lumière à la surface de l'eau, il s'y forme de même une flamme qui, quoique également forte, s'éteint bientôt d'elle-même.

Le prince se rend ensuite à New-Libanon, colonie des Shakers; il est admis chez ces sectaires, grace à la recommandation du gouverneur de la province. Ecoutons-le parler lui-même. « Le 13 septembre (1826), je me rendis, accompagné de M. Van-Tromp, à New-Libanon. Toute cette contrée est extrêmement pittoresque. Les sommets des monts sont couverts de beaux bois, leurs flancs sont en pleine culture; la large vallée est garnie de jolies habitations et a l'air d'un vaste jardin. C'est au pied des montagnes, sur une petite colline, que s'élève le village des Shakers. Sa longueur est d'un mille environ. Les maisons ne se touchent point; une assez grande distance les sépare; elles sont bâties en bois et peintes en jaune; l'église seule est blanche avec un toit couvert en ardoises. La secte des

shakers est originaire d'Angleterre; elle fut fondée par Anna Lee, fille d'un forgeron de Manchester; ils admettent, comme principes fondamentaux, la communauté des biens, la plus sévère retenue dans les communications des deux sexes et un culte rendu à la divinité en dansant. La fondatrice était inspirée, faisait des miracles et annonçait le prochain retour du Christ sur la terre, le règne de mille ans et maintes merveilles. Elle commença par faire de nombreux prosélytes en Angleterre parmi les plus basses classes du peuple qui l'entouraient pendant ses prédications, et prenaient part aux nombreuses assemblées réunies pour la prière, ou plutôt pour la danse, ce qui ne laissait pas de troubler l'ordre public. La prophétesse et ses adhérens furent jetés en prison à diverses reprises; elle fut même une fois sur le point d'être lapidée par la foule des incrédules; car les *malveillans* prétendaient que sa danse et ses mouvemens convulsifs étaient excités par l'usage des liqueurs fortes. Anna Lee prit le parti d'émigrer avec son mari et sa famille. Plusieurs de ses partisans la suivirent. Elle arriva à New-York en 1774. Son mari s'éloigna bientôt d'elle; ennuyé des privations auxquelles se soumettait sa chaste moitié, il prit une autre femme. Anna se rendit alors à Albany, et s'établit près de Waterfliet, où elle reprit le cours de ses prédications. Mais ses assemblées parurent suspectes aux Américains, alors dans le fort de la guerre de l'indépendance; ils la mirent en prison avec quelques-uns des siens et la livrèrent aux Anglais. Mais elle revint quelque temps après et fonda la colonie de New-Libanon. Anna Lee est morte en 1784. Depuis que la secte se tient tranquille on la laisse en paix.

« La colonie est composée de 600 individus, divisés par famille. Chaque famille occupe un groupe de maisons séparées et a un ancien à sa tête. Si une famille étrangère

désire s'associer à la secte, le mari et la femme doivent en adopter la doctrine platonique et les enfans être élevés dans les mêmes principes. Les anciens forment un conseil qui veille au bien-être de la colonie. La propreté la plus recherchée règne dans toutes les habitations; les hommes demeurent d'un côté, les femmes de l'autre; ils ont un réfectoire commun, mais où les sexes sont encore séparés. Leur église a des bancs en amphithéâtre pour les spectateurs et les anciens à qui la danse est devenue un exercice pénible. Le plancher est en beau bois de cèdre bien poli. Le service commence par un discours que les individus des deux sexes, toujours séparés, écoutent debout. Parfois l'esprit de Dieu s'empare de quelques membres de l'assemblée qui commencent à pérorer, et les auditeurs ne tardent pas à s'agiter avec des contorsions extraordinaires. On chante ensuite des prières en chœur avec accompagnement de danses. Chaque membre a un espace de quelques pieds carrés pour ses cabrioles. Ils y mettent tant d'ardeur que souvent on les voit tomber sans connaissance.

« Ces shakers sont très industrieux. Chaque famille expose dans sa boutique les produits des travaux de ses membres. Ils s'entendent parfaitement à l'éducation des bestiaux, entretiennent des troupeaux de toute espèce, et font de bon beurre et d'excellens fromages; leurs porcs surtout ont une grande réputation; et c'est un vrai plaisir de visiter leurs étables. Ils cultivent aussi avec succès diverses plantes médicinales dans leurs jardins. »

Notre voyageur revient de New-York à Baltimore, traverse la Caroline et la Virginie, suit le Mississipi, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'au fort Saint-Louis, remonte l'Ohio et revient à New-York à travers la Pennsylvanie. Nous ne le suivrons pas, comme nous l'avons fait;

le long du grand canal; et, pour employer utilement l'espace qui nous reste, nous terminerons par quelques observations de l'auteur qui méritent d'être méditées.

Au sujet des prisons, il fait remarquer les graves inconvéniens attachés aux *penitenciary*, dont le *solitary confinement* (le secret) lui paraît manquer entièrement le but qu'on s'était proposé. Le criminel condamné pour la vie à l'isolement, à la constante privation de toute espèce d'exercice, de toute conversation, sans autre lecture que celle de la Bible, lui semble bien plus puni que s'il eût subi la mort, que ce supplice de tous les jours est destiné à remplacer.

Les mariages entre les blancs et les femmes de couleur sont défendus à la Nouvelle-Orléans; et comme les quarteronnes à leur tour méprisent les noirs et les mulâtres et ne veulent pas s'allier avec eux, il ne leur reste qu'à devenir ce qu'on appelle les amis des blancs. Les quarteronnes considèrent cet engagement comme un mariage, et il n'a lieu que sur un contrat formel, en vertu duquel l'*ami* s'engage à payer une certaine somme au père ou à la mère de la quarteronne. Les quarteronnes prennent alors le nom de leur ami, et l'on prétend qu'elles sont plus fidèles à cette union que beaucoup de femmes mariées à l'église. Beaucoup de ces jeunes filles ont hérité de leur père ou de leur ami et possèdent une belle fortune. Néanmoins leur position est toujours subalterne. Elles ne peuvent aller en voiture dans les rues, et ce n'est que le soir que leurs amis osent les conduire au bal dans leur propre voiture. Ce que l'on aura encore plus de peine à croire, c'est qu'elles ne peuvent s'asseoir en présence des blanches, ni entrer dans une chambre où celles-ci se trouvent, sans une permission spéciale. Les blancs ont le droit, sur une accusation soutenue par deux témoins, de faire fouetter

ces malheureuses comme des esclaves. Cependant plusieurs de ces jeunes filles ont été bien mieux élevées que beaucoup de blanches, ont une conduite en général plus décente, et leurs amis sont souvent bien plus heureux que les maris des blanches.

L'établissement de New Harmony devait exciter la curiosité de notre voyageur. M. Owen en est le fondateur. Il a formé le dessein de régénérer le monde en bannissant toute religion, en rétablissant l'égalité primitive et instituant la communauté des richesses; mais son principe d'égalité primitive a bien de la peine à s'établir. Le besoin de se classer, de se distinguer paraît inhérent à la nature humaine. Dans une assemblée générale, au moment même où M. Owen prêchait sa théorie favorite, notre voyageur remarqua que ceux des membres de la colonie qui paraissaient avoir reçu une meilleure éducation faisaient bande à part, se réunissaient entre eux et ne se mêlaient pas avec les autres. Il fut aussi témoin de la mésaventure d'une jeune personne que le chagrin d'amour avait amenée à *New Harmony*. Tandis qu'elle jouait du piano et chantait des romances, on vint l'avertir que c'était à son tour de traire les vaches; elle sortit en pleurant et rentra toute meurtrie, maudissant sans doute dans son cœur l'égalité absolue et la régénération universelle.

Au reste, l'institution menaçait ruine; les journaux ont même dit depuis qu'elle n'existait plus.

M. Owen avait acheté New Harmony d'un autre visionnaire nommé Rapp, né dans le Wurtemberg, qui avait fondé un établissement du même genre, avec cette différence essentielle, qu'il faisait d'une croyance religieuse le lien et la base de sa société, tandis que M. Owen prétend s'en passer. Ce M. Rapp se transporta de New Harmony à Pittsburg sur l'Ohio; il avait réuni, en 1826, 700 per-

sonnes dans un lieu nommé Economy; il paraît avoir exercé sur elles un empire extraordinaire. Comme il trouvait que la population prenait un accroissement trop rapide, il imagina de suspendre jusqu'à nouvel ordre le rapprochement des sexes dans la colonie : ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il fut obéi. On prétend que son fils, ayant contrevenu à la loi, en fut martyr; que le vieux Rapp, pour punir sa désobéissance et la rendre désormais impossible, lui fit subir une opération qui lui coûta la vie. Quoi qu'il en soit, on voit à quoi peuvent se soumettre par choix des hommes qui ont la liberté à côté d'eux. Le prince fut reçu par M. Rapp à la tête des anciens de l'établissement, tous vieillards vénérables qui avaient suivi leur chef à son départ d'Allemagne, il y avait vingt-un ans. Cette colonie lui parut fondée plus solidement que celle de M. Owen.

SÉANCE GÉNÉRALE

DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Les assemblées générales de la société de géographie n'avaient encore été ni aussi nombreuses ni aussi brillantes. A cette dernière assistait M. Caillé, intrépide et heureux explorateur de l'Afrique centrale. On peut croire qu'il était l'objet principal de la curiosité, et que le désir de le voir et d'entendre raconter quelque chose de son périlleux voyage, avait grossi la foule qui remplissait la salle des séances. Des dames élégamment parées, des Français et des étrangers distingués ajoutaient à l'éclat de cette réunion.

Elle a commencé par un discours de M. le baron Cuvier, président de la société, discours aussi bien pensé que bien écrit et tel qu'on était en droit de l'attendre de l'illustre savant. M. Cuvier, n'a pas oublié de célébrer la gloire de la France dans la carrière des découvertes géographiques, parmi lesquelles les travaux de M. Caillé vont tenir un rang élevé et de signaler l'influence que les encouragemens de la société exercent sur ces grandes entreprises d'un zèle persévérant.

Un rapport fait par M. Jomard, au nom de la commission chargée de l'examen du voyage de M. Caillé, a été écouté avec un vif intérêt (1). M. le Rapporteur a indiqué les obstacles que le voyageur avait à surmonter pour exécuter toutes les conditions du programme, dont quelques-unes, il faut le dire, sont à peu près inexécutables. Il a fait voir que si les travaux de M. Caillé n'étaient pas complètement dans les termes du programme relativement à Timboctou, ce voyageur avait à présenter des explorations qui n'avaient pas été demandées et que ses découvertes dans le sud, du fouta Dhiallon et du Bambara, étaient de nature par leur importance, à entrer en compensation. La commission d'enquête a pensé à l'unanimité que le prix proposé par la société pour un voyage à Timboctou, en partant du Sénégal, devait être adjugé à M. Caillé. Ces conclusions ont été adoptées par la commission centrale.

Un fragment d'un ouvrage inédit sur les peuples nomades anciens et modernes, par M. Pacho, où l'érudition a paru réunie à l'élégance du style, a été justement applaudi.

Ces deux dernières lectures avaient été précédées de

(1) Cette commission était composée de MM. Jomard, Eyriès, Jaubert, de Larenaudière, baron Roger, Cadet de Metz.

l'exposé des travaux de la société, par M. le secrétaire-général de la commission. Plusieurs parties de ce résumé appartiennent à l'histoire de la science. Nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de le leur faire connaître en entier.

Cette séance s'est terminée par le dépouillement du scrutin ouvert pour la nomination à la place vacante par la mort de M. le comte Andreossy. M. le baron Roger, ancien gouverneur du Sénégal, ayant réuni la majorité des suffrages, a été proclamé membre de la commission centrale.

Notice des travaux de la Société de Géographie, pendant l'année 1828, lue à la séance publique du 5 décembre, par M. de Larénaudière, secrétaire-général de la commission centrale.

Messieurs,

Dans les années précédentes, fidèles au but de votre institution, vous vous occupiez de rattacher à la société comme à un point central, les travaux des voyageurs et des écrivains théoriques, de ceux qui vont à la conquête des faits nouveaux ou des hommes sédentaires, qui les soumettent à la froide critique de l'examen; vous réclamiez des uns et des autres le fruit de leur courage et de leur savoir; vous leur demandiez d'utiles communications et jetiez ainsi les bases d'une véritable correspondance géographique. Vos vœux sont accomplis.

Mais avant de vous entretenir des résultats de votre persévérance, je croirais manquer à la reconnaissance la plus respectueuse et la plus sacrée, si je ne commençais

par vous rappeler que dans les premiers jours de l'année, S. M. a daigné agréer la présentation de vos mémoires, féliciter les membres de votre bureau du zèle avec lequel vous poursuiviez vos travaux, et les assurer de son auguste protection. La même assurance leur a été donnée par LL. AA. RR. Monseigneur le Dauphin et Monseigneur le duc d'Orléans. Les ministres du Roi, les chefs des grandes administrations se sont empressés de leur côté, de vous communiquer les documens qui leur parvenaient, et, vous continuant une bienveillance toute particulière, ils vous ont mis à même de multiplier les récompenses et d'exercer un utile patronage.

A de nombreuses spécialités déja mises au concours, vous avez ajouté un prix destiné à la découverte géographique la plus importante de l'année. Ici point de limites tracées. C'est à la sagacité des explorateurs, c'est à leurs connaissances acquises, que vous remettez le soin de découvrir les lacunes existantes, c'est à leur zèle que vous confiez la tâche de les faire disparaître. Ce prix qui sera sans doute plus d'une fois renouvelé, doit contribuer aux progrès de la science. Il attestera toujours votre sollicitude pour ses intérêts.

Vous regretterez que la plupart des sujets particuliers inscrits sur vos programmes n'aient pas été traités. Quatre mémoires seulement nous sont parvenus, deux relatifs au nivellement hydrographique de la France, deux autres qui avaient pour objet la description d'une contrée naturelle du même royaume. Les auteurs des deux premiers, MM. Lependry et Jodot, ont rempli les conditions du programme; chacun d'eux a obtenu une des médailles d'or, destinées à l'encouragement de ces utiles opérations. Vous avez également récompensé les travaux de MM. Manet et Fabre, en accordant au premier, un prix de 400 francs,

pour un mémoire sur l'état ancien et moderne de la baie du mont Saint-Michel et de Cancale, et au second, une médaille d'or à titre d'encouragement pour sa description physique du bassin du Cher.

Si ce dernier ouvrage, comme l'a remarqué votre rapporteur, laisse à désirer; si toutes les conditions du programme n'y sont pas remplies; si le premier n'est pas exempt de lacunes, ces imperfections signalées n'ont pu vous déterminer à écouter les conseils d'une critique sévère et décourageante. Vous avez cru devoir, en distinguant de tels travaux, vous attacher dans les départemens des correspondans instruits et zélés, capables de propager l'amour et la culture de la géographie.

Vos programmes et règlemens traduits en anglais, ont été répandus dans toutes les parties du globe. La Société royale asiatique de Londres vous a offert le secours de ses nombreux correspondans pour les faire circuler en Asie. La plupart des propriétaires des *revues* et *magasins* de la Grande-Bretagne, en les faisant imprimer dans leurs recueils, ou en les y joignant, n'ont pas voulu recevoir la rétribution ordinaire pour ces sortes d'insertions; nous nous empressons donc de leur offrir ici l'expression de notre reconnaissance, et nous l'adressons également à MM. les consuls de France à Londres, et d'Angleterre à Paris, et à MM. C. Moreau, Warden, Yosy et Skiddy qui, dans cette circonstance, ont secondé vos efforts.

La société royale de Londres, en vous envoyant les transactions philosophiques qu'elle publie, en vous plaçant sur la liste peu nombreuse des sociétés savantes auxquelles elle les accorde, en vous demandant le recueil de vos mémoires, a fait avec vous un de ces échanges dont vous appréciez l'avantage.

Deux étrangers, M. le duc de Saxe Weymar et M. le

capitaine de Capell Brooke, ont été reçus comme membres donateurs.

La publication de vos mémoires se poursuit avec activité, le beau travail de M. Bruguière est en grande partie imprimé, et l'impatience de l'Europe éclairée sera bientôt satisfaite ; nous allons vous entretenir dans quelques instans d'un autre travail qui leur est destiné et qui les fera rechercher avec plus d'empressement encore par les savans de tous les pays.

Votre bibliothèque et vos archives, conservées avec beaucoup de soin et de zèle par M. Noirot, votre agent, se sont enrichies d'un grand nombre d'ouvrages imprimés ou manuscrits, offerts à la société par MM. d'Abrahmson, Albert Montemont, Bennet, Andreossy, d'Allonville, Brué, Busset, Bitouzé-d'Auxmenil, de Capellen, de Capell Brooke, Coulier, Dupin, Denaix, Jomard, Klaproth, Durozoir, Giraldez, Lapie, Mangon de Lalande, Méase, Minano, Moreau, Pacho, Reinganum ; Roussin, Roger, Spencer Smith, de la Roquette, Shumacher, Taillefer, Thomas, Teissier, duc de Saxe Weymar, de Verneuil, Walckenaer, Van Wick Roelandszoon, etc., etc., etc. Votre Bulletin a consigné les titres de ces divers ouvrages avec l'expression de votre reconnaissance ; le même recueil vous a déja fait connaître les rapports dont quelques-uns de ces ouvrages ont été l'objét, et les noms des rapporteurs ; les reproduire ici serait douter de votre mémoire et de l'intérêt qu'ils vous ont inspirés.

Des communications originales et d'intéressantes lectures ont également animé les séances de votre commission, vous les devez particulièrement à MM. d'Abrahmson, Berghaus, Bresson, Barbié du Bocage, Bianchi, de Capellen, Corroy, Damery, Eyriès, Guys, Freycinet, Girard, Gauttier d'Arc, de Hammer, Huttmann, Jomard, Jaubert,

Mease, Moreau, Pacho, de Peyssac, Roux de Rochelle, Sabine, Skiddy, Warden, Yosy, etc., etc.

Une de ces communications par son importance, a droit à une mention particulière. J'entends parler ici de la découverte d'un nouveau manuscrit complet de l'Edrisi, faite par M. Amédée Jaubert. La part que vous allez prendre à cette publication et l'heureuse influence qu'elle peut avoir sur les progrès de la géographie du moyen âge, justifient les détails dans lesquels je vais entrer.

Abon Abdallah Mohammed ben Mohammed *el Edrisi*, appelé quelquefois le géographe de Nubie, possesseur de toute la science de ses compatriotes et des connaissances de l'Occident, réunies à la cour de Roger, roi de Sicile, appartient au 12e siècle.

L'abrégé tronqué de son grand ouvrage nous avait été donné, et ce seul abrégé aux mains d'un d'Anville, d'un Bochart, d'un Reiske, d'un Hartmann et de quelques autres savans avait jeté de vives lumières. Que ne devait-on pas attendre de l'ouvrage complet. On le supposait dans les bibliothèques Bodleïenne et d'Oxford. Il était aussi plus près de nous dans le précieux dépôt de notre bibliothèque royale. C'est là que M. Jaubert l'a rencontré; rencontre d'autant plus imprévue, que ce manuscrit écrit à Almeria, en Espagne, en caractères arabes africains, assez peu lisibles, n'était pas catalogué. En apprenant cette découverte, votre première pensée fut d'en faire jouir le monde savant. Vous priâtes M. Jaubert d'entreprendre la version complète de cette géographie que vous lui offrîtes de publier. Trop éclairé pour se dissimuler les difficultés de l'entreprise, son zèle n'a cependant pas reculé devant votre invitation. L'Edrisi formera le 4e volume de vos mémoires; ce sera le pendant de votre édition de Marco-Polo.

Le système de version auquel M. Amédée Jaubert s'est arrêté est celui qu'adopta, en 1800, le savant W. Ousely dans sa traduction de la géographie d'Ebn Haukal, sans notes détaillées, sans commentaires. Le travail de M. Amédée Jaubert sera complet, en ce sens que rien d'essentiel n'y sera omis. Nous devons ajouter que notre collègue n'est pas le seul qui s'occupe en ce moment d'une version de l'Edrisi. Le rév. M. Renouard poursuit en Angleterre une semblable tâche. Les deux orientalistes sont entrés en correspondance. Des deux côtés il y a eu combat de procédés délicats, et, quelles que soient les déterminations prises, il y aura certainement profit pour l'Europe éclairée dans ce concours de deux talens distingués.

Si la géographie du moyen âge est sur la voie d'une conquête, la géographie positive moderne, cette géographie mathématique, qui laisse rarement quelque chose à faire à la sagacité de la critique, marche chaque jour à de nouveaux succès. Ce mouvement imprimé depuis le commencement du siècle a été constamment entretenu par les travaux des dépôts de la guerre et de la marine, des ingénieurs géographes et des ingénieurs des ponts et chaussées, travaux portés aujourd'hui à une perfection qui semble parvenue à son dernier terme. Ces progrès sont sensibles dans les œuvres géographiques qui vous ont été offerts pendant le cours de cette dernière année.

L'atlas de Danemark par M. d'Abramhson, dont presque tous les détails sont empruntés aux cartes de l'académie de Copenhague, a paru réunir l'exactitude aux soins de l'exécution. Vingt-neuf cartes nouvelles ont complété l'atlas de M. Brué, qui se présente aujourd'hui comme un guide d'autant plus sûr que ce guide sait oublier ce qui n'est plus pour n'enseigner que ce qui est. C'est dans les feuilles qui ont l'Océanie et l'Afrique pour objet que la

nouveauté des détails prend une importance toute scientifique. La réputation de M. Lapie justifie l'intérêt qui s'attache à ses nouvelles publications. Ses dernières cartes de la Grèce et de la Turquie d'Europe, qu'on peut regarder comme le résumé de ses grands travaux sur les mêmes contrées, ont satisfait des exigences difficiles. On en peut dire autant des essais de géographie comparative de M. Denaix, dont la publication se poursuit avec une activité qui n'ôte rien au mérite de l'exécution. Les cinq tableaux qu'il a fait paraître en 1828 sont dignes de ceux qui les ont précédés; leur construction méthodique simplifie l'étude et rend les rapprochemens faciles, en procédant toujours du connu à l'inconnu. Dans le tableau orographique du globe, par exemple, l'importance relative des arêtes formées par les chaînes de montagnes et par les lignes de partage des eaux, se trouve déterminée par la dépendance successive des divisions naturelles qu'elles circonscrivent. Cette marche est féconde en applications.

L'atlas du Puy-de-Dôme par M. Busset, bien supérieur à la carte physique de l'ancienne Auvergne, par feu Desmarets, et qui repose sur un grand nombre de points trigonométriquement déterminés; le nivellement des principaux points du cours de la Seine par M. de Berigny; les topographies du Segeberg, par M. de Schumacher; et du canton de Pontorson, par M. d'Auxmenil; plusieurs cartes et plans relatifs aux côtes de l'Amérique-Méridionale, par M. le capitaine Skiddy; et la carte d'une partie de la Bythinie par M. de Hammer ont mérité vos suffrages.

Vous avez remarqué que les cartes de la Gambie, au-dessous de Coussaye, et du cours du Sénégal, au-dessous de Moussala, par M. Jomard, apportaient de nouvelles lumières sur les contrées comprises entre le parallèle du cap Blanc et celui des sources du Dhioliba, que la route

nouvelle de Beaufort s'y trouvait tracée, et que plusieurs positions sur la Gambie et le Sénégal, portées jusqu'ici trop à l'est, telles que Bakel et le fort Saint-Joseph, étaient, avec raison, rapprochées de l'Océan; mouvement que doivent suivre les villes de l'intérieur et le cours du Dhioliba.

Vous avez reçu la carte manuscrite des côtes occidentales de Borneo, copiées sur celle de l'infortuné Muller, et dont la plupart des détails sont entièrement nouveaux. Vous la devez, ainsi que les documens sur lesquels elle a été construite, à l'obligeance de M. le baron de Capellen, ancien gouverneur de l'Archipel indien.

Un fait qui ne doit pas être oublié, c'est l'utile direction qu'on aperçoit dans la plupart des travaux géographiques dernièrement publiés. On y distingue le but de populariser la science. Seconder une telle marche est un devoir. Si la terre a été donnée à l'homme comme un vaste patrimoine, l'avantage de la bien connaître ne doit pas rester un privilège.

Vous avez décidé que le *Tableau des positions géonomiques du globe*, par M. Coulier, et le *Géographical Index of all places of India*, publié par MM. Kinsbury, Parbury et Allen, seraient admis au concours de 1829 et renvoyés à la future commission qui doit être chargée de les juger. Cette décision m'impose l'obligation de garder le silence sur ces deux ouvrages.

La statistique, long-temps bornée à des calculs de détails et isolés, a pris, dans ces derniers temps, une méthode plus philosophique en admettant le système comparatif et en généralisant ses chiffres et ses formules. Ainsi traitée, elle rend aujourd'hui de véritables services à la géographie et lui communique ce caractère d'utilité politique que la

nature de nos institutions nous fait chercher dans tous les travaux de l'intelligence. Ces nouveaux points de vue de la science se font remarquer dans les statistiques de Paris, des Bouches-du-Rhône, de l'île Bourbon, des frontières nord-est de la France et de quelques autres points du royaume, et dans les travaux de MM. Dupin, Balbi, C. Moreau, Warden, etc., etc., etc.

Vous continuez à prendre aux publications de MM. de Freycinet, Duperrey et Pacho tout l'intérêt qu'elles méritent, et le nom de Colomb justifie l'accueil que vous avez fait à la traduction de ses voyages. La relation du premier surtout, écrite en partie par ce grand navigateur, jette un nouveau jour sur la plus mémorable entreprise des temps modernes. Vous suivez le capitaine d'Urville sur les mers, et le récit de ses dangers et de ses découvertes a plus d'une fois appelé votre inquiétude et vos éloges. Nous attendons son retour, pressés de jouir du fruit de ses travaux et de ceux de ses intrépides compagnons; nous le désirons encore comme des amis qui redoutent l'inconstance de cette fortune qui les a tant de fois protégés contre la tempête et les écueils.

Nos savans et courageux compatriotes ne sont pas les seuls voyageurs en relation avec la société. Vous comptez dans les différentes contrées de l'Amérique, MM. Bertero, David, Lesseps, Noyer, Soleau, Ruger, Vasseur; en Asie, MM. Gibert, Pallegoix; en Afrique, MM. Duranton, Gérardin, Hertzog, Muller. Plusieurs de ces voyageurs sont munis de vos instructions, et pour eux, MM. Brué, Coquebert de Mombret, Warden et d'autres membres ont redigé de nombreuses questions indiquant les lacunes de la science dans les pays qu'ils doivent visiter.

Sur cette liste manque aujourd'hui le nom d'un homme distingué, M. Choris ne s'y trouve plus; il est tombé sous

les coups d'un assassin à son entrée dans les états mexicains, le 22 mars 1828, presque au début de la nouvelle carrière qu'il se proposait de parcourir. Né à Iekatterinoslaw, le 22 mai 1795, il était dans cet âge où l'on se promet un long avenir. Ses jours, s'il eût vécu, eussent tous appartenu à son art et aux sciences. Cette double passion l'avait conduit sur le Rurik, presqu'au sortir de l'enfance; c'est en qualité de peintre qu'il fit avec M. de Kotzbue ce voyage de trois années qui enrichit à la fois l'histoire naturelle et l'hydrographie, et restera comme un monument du patriotisme éclairé de M. le comte de Romanzow. M. Choris fit un très grand nombre de dessins pendant cette expédition. A son arrivée à Paris, on lui conseilla de les publier. Nos savans lui offrirent d'utiles secours. M. Cuvier et quelques hommes éminens dans les sciences voulurent bien se charger de l'histoire naturelle, et M. Eyriès consacra tous ses soins à la rédaction générale de la relation. Il est peu de voyages de ce genre qui présentent une masse plus considérable d'objets divers, et surtout de portraits de différens peuples : ce qui distingue ces derniers, c'est une scrupuleuse fidélité de pinceau, c'est la nature telle qu'elle est, ce sont les traits carastéristiques, la couleur et la physionomie de ces hommes sauvages. On peut, grace à cette exactitude, lire sur leurs visages le degré de leur intelligence, l'expression habituelle de leur pensée et le mouvement de leurs passions. Cette œuvre d'un beau talent promettait à l'histoire naturelle un de ces artistes qui lui sont nécessaires pour parler aux yeux et suppléer à l'insuffisance des descriptions, et la société de géographie a d'autant plus de sujet de le regretter, qu'il s'était proposé de la faire jouir la première du fruit de ses nouveaux travaux.

Une autre perte beaucoup plus récente, et qui vous

touche de plus près, vous afflige profondément. M. le lieutenant-général comte Andreossy, membre de l'institut, vice-président de votre commission centrale, a été enlevé tout à coup à son pays et à la science qu'il cultivait comme s'il n'eût attendu que d'elle seule toute sa renommée. C'était un de ces caractères antiques, qui ne sacrifient qu'à ce qu'ils croient la vérité. Une vaine ambition de fortune et d'honneurs n'agitait pas cette ame calme et toute préoccupée de ses devoirs. C'était pour les remplir qu'il se distinguait sur les champs de bataille et devant les forteresses ennemies, où ses talens furent remarqués d'un grand capitaine. Il faisait partie de cette expédition d'Egypte, un des beaux souvenirs de la France. De retour dans sa patrie, il prit part à quelques-unes de nos grandes journées. Admis dans le conseil, sa ligne fut celle de la probité politique, et cependant dans cette voie difficile, il rencontra la faveur. Il dut ses hautes fonctions à cette honorable conviction, qu'elles ne pouvaient être mieux remplies que par lui. Il représenta la France auprès de puissans monarques. C'était au temps des conquêtes; il en fit à Vienne, à Londres, à Constantinople; il obtint l'estime et la considération de ceux avec lesquels il avait à traiter; et lorsqu'après un long repos, son pays eut jeté les yeux sur lui pour le représenter, il fut encore l'homme de la modération, l'ami du trône et des libertés publiques. Les idées positives et arrêtées qu'il avait en politique, le dirigèrent également dans la carrière des sciences. Les preuves mathématiques étaient de son goût, et sa prédilection pour les faits constatés, lui inspirait quelque chose qui ressemblait à une aversion insurmontable pour les théories de l'imagination. Aussi ne se perd-il pas en raisonnemens systématiques, lorsqu'il observe et décrit la rade de Damiette, l'embouchure du Nil, le lac de Menzaleh, la

vallée de Natron et le fleuve sans eau; et l'on reconnaît la même direction d'idées positives dans son mémoire sur l'irruption du Pont-Euxin dans la Méditerranée, dans son histoire du Canal du Midi, et dans son dernier ouvrage *Constantinople et le Bosphore*, si riche de faits observés et de détails du plus haut intérêt.

Vous apprîtes sa mort inattendue à la suite d'autres pertes, qui sans être personnelles à la société, affectaient cependant tout le monde savant. Cette année a vu se confirmer de tristes nouvelles. La fin déplorable du capitaine Clapperton, du major Laing, du colonel Denham, a été officiellement connue. Dans cette pénible circonstance, vous avez confondu vos regrets avec ceux de l'Angleterre; car l'étroit esprit de nationalité n'entre pas dans votre généreuse institution. Ce n'était pas sans douleur que vous voyez s'évanouir les nouvelles espérances qui s'attachaient à de pareils noms, et vous étiez loin d'en nourrir alors pour le compte de la France. Sa fortune lui ménageait cependant la gloire d'une grande découverte. Vous savez qu'un Français est entré dans cette Timboctou tant cherchée. M. Caillé, plus heureux que le major Laing, qui l'y avait précédé, a revu sa patrie. Une telle exploration qui fut, depuis Ledyard et Houghton, l'écueil de l'audacieuse constance de tant d'hommes distingués, devait naturellement appeler la voix sévère de l'incrédulité. Elle n'a pas manqué aux travaux de M. Caillé, et, le dirai-je, elle l'a bien servi. Votre commission a provoqué un examen rigoureux, et l'enquête à laquelle le voyageur s'est soumis, comme un homme qui tient à honneur de faire triompher la vérité par la critique, n'a laissé aucun doute sur la sincérité de son récit, l'exactitude et la nouveauté de son itinéraire. Une fable ingénieuse, le costume musulman, la langue et les habitudes religieuses des marchands maures,

lui ont permis de se mêler aux caravanes de l'intérieur, et de voir sans être deviné. Il a traversé le Bafing et le Dhioliba près de leurs sources, il a observé d'autres courans qui ne sont pas encore indiqués sur nos cartes, il a confirmé les données de M. Molien et les observations du major Laing, sur le point ou le Dhioliba prend naissance. Les montagnes qui séparent le fouta Dhiallon du Bambara, ces hauteurs devant lesquelles des Européens épuisés de fatigues avaient été obligés de s'arrêter, ont été franchies, et M. Caillé, a tracé une ligne nouvelle du Rio Nunez à Timé, en passant entre Labbé et Timbou, et traversant la ville de Kankan, ce dépôt de l'or des mines de Bouré. A Timé, le climat d'Afrique faillit encore dévorer un Européen : mais le climat fut vaincu. Après 5 mois de souffrances, M. Caillé se relève et reprend sa marche vers le N. E., en s'écartant à droite des rives du Dhioliba. Ses compagnons de voyage l'entretiennent de Sego, de Bamakou, et de la position et du commerce des villes qui bordent le fleuve. Il le retrouve ce fleuve à Jenné, s'embarque et après un mois d'une périlleuse navigation, il atteint Timboctou, l'objet de tous ses vœux. Son séjour est rapide dans cette ville d'Afrique, mais il est mis à profit. Le départ des caravanes le force à prendre la route du retour. Elle le conduit, par la voie du désert, à El Arawan, à Tafilet, à Fez. La prudence lui commande d'éviter la capitale du Maroc, résidence d'un despote cruel et ombrageux, et de gagner à la hâte le toit protecteur d'un consul de France. Il se voit bientôt à Tanger, sous celui de M. Delaporte. Vous savez ce qu'a fait cet ami des sciences pour le voyageur malade et entouré de périls, et quels ont été ses soins empressés pour le rendre promptement à ses foyers.

Ce n'est pas dans notre patrie qu'une entreprise aussi

bardie, aussi difficile et mise à fin, sans secours étrangers, manque d'admirateurs, et que de tels services restent sans récompenses. L'espoir de M. Caillé, dans le suffrage de ses compatriotes, dans la munificence du gouvernement et de votre société n'a pas été chose vaine. Déja votre commission centrale a décidé que le prix proposé pour un voyage à Timboctou, en partant du Sénégal, lui était acquis. Ce prix vous sera d'autant plus agréable à offrir à l'heureux explorateur, que ce fut la lecture de votre programme qui fortifia chez lui la courageuse résolution de pénétrer au cœur de l'Afrique. Le nom de M. Caillé appartient désormais à l'histoire de la géographie, et son succès est un titre pour la France.

II.

MÉLANGES.

False-Baye.

Le 9 juillet 1825, pour la seconde fois, nous entrâmes dans False-Baye (fausse baie). Des vents peu favorables nous forçaient de louvoyer. Ce contre-temps n'en était pas un pour moi, puisqu'il obligeait notre navire à s'approcher de l'un et l'autre des rivages qui circonscrivent la baie à l'est et à l'ouest. Les terres environnantes, qu'un trop court séjour dans ces parages ne nous permettait point de visiter, devenaient par là bien plus apparentes à nos regards curieux. A droite, nous avions laissé le cap False et les hautes montagnes qui le couronnent; à gauche, cette autre pointe de terre plus prolongée encore, nommée le cap de Bonne-Espérance : là les flots étaient blan-

chis; ils venaient s'y briser avec force contre deux écueils terribles, le Rocher et l'Enclume. Des dunes d'un sable extrêmement blanc sur lesquelles les rayons du soleil venaient se refléter en cent nuances diverses, s'élevaient de l'un et l'autre côté, et eussent présenté au pinceau d'un paysagiste les couleurs les plus brillantes. Tout au fond se montrait la partie sud de cette montagne si connue, à cause des récits que nous en ont faits les voyageurs; la montagne de la Table. Plus proche de nous, et du même côté du cap de Bonne-Espérance, était la petite baie de Simon (Simons' baye); c'était là où nous devions nous arrêter. Sur l'autre rive, en longeant le cap False, nous apercevions des montagnes immenses, et entre chacune d'elles des vallées où se trouvaient jetés çà et là plusieurs villages. C'est ce canton, comme je l'avais appris à mon premier voyage, qui est nommé le Coin-Français (Franshoeck). C'est là que le neveu du grand Duquesne et de malheureux compagnons, victimes du fanatisme, vinrent fonder une colonie. Encore aujourd'hui, il existe des rejetons de ces infortunés Français : mais leur patrie est perdue pour eux; ils se sont pour ainsi dire identifiés à la terre qu'ils habitent; leurs noms seuls indiquent qu'ils sont enfans de la France (on rencontre parmi eux des *Duplessis*, des *Duvilliers*, etc.); mais la langue que parlaient leurs pères leur est tout-à-fait inconnue. Serait-ce l'effet des circonstances où ils se sont trouvés, ou bien serait-ce que les malheureux réfugiés, en interdisant à leurs fils la langue nationale, voulussent en même temps leur interdire les regrets qu'ils auraient pu conserver d'une patrie qui avait été si barbare envers eux? Si c'est cela, leurs efforts ont été inutiles : car ces derniers n'ont point oublié le jour exécrable de la révocation de l'édit de Nantes; ils ont élevé, depuis quelques années, un monu-

ment qui rappelle ce jour et celui où leurs ancêtres vinrent s'exiler au milieu des déserts de l'Afrique, préférant mourir sous la dent des bêtes féroces que sous le sabre de leurs compatriotes.

Tout en faisant des réflexions affligeantes sur les tristes résultats de l'intolérance religieuse, je ne m'apercevais pas que notre vaisseau n'en continuait pas moins sa course et que déja nous approchions de l'attérage. La ville de Simon, les monts qui semblent vouloir l'abîmer, sur l'un desquels on remarque le télégraphe pour signaler les navires, et la cabane du garde; tous ces objets se dessinaient à nos yeux; le pilote était arrivé à bord, et le cri: Mouillez! se fit entendre.

False-Baye, située tout-à-fait à l'extrémité de l'Afrique, est vaste, ouverte seulement du côté du sud. Ce qui fait que les navires, ancrés d'ailleurs dans cette baie sur un excellent fonds, se trouvent presque à l'abri de tous les vents. On a dit que dans la région du cap de Bonne-Espérance, les vents soufflant du N.-O, depuis mars jusqu'en septembre, et du S.-E. depuis septembre jusqu'en mars, False-Baye, à l'abri des vents du N.-O., était plus avantageuse aux navires en été; et Tables' baye, dans le fond de laquelle se trouve la ville du Cap, à l'abri des vents de S.-E., plus avantageuse en hiver. Mais si l'on fait attention à la différence d'ouverture entre les deux baies; si l'on remarque que la rade de la ville du Cap est tout à découvert contre les vents de N.-O.; tandis que celle de Simon est protégée en grande partie par les montagnes contre les vents de S.-E., qui soufflent principalement au fond de la baie; les marins auront juste raison d'aller relâcher à False-Baie. D'ailleurs (et ce motif n'est pas le moins plausible) Tables' baye compte des naufrages par centaine, False-Baye n'en compte peut-être pas un seul.

(Je n'en connais pas du moins.) L'entrée de False-Baye est facile : ce n'est que pour mouiller qu'on a besoin d'un pilote. Près de la baie de Simon, il existe néanmoins deux rochers, l'un dit l'*Arche de Noé*, et l'autre le *Rocher des Amans*, séparés de terre d'une distance peu considérable. En dehors de ces rochers, nul danger existe pour le passage des navires. Entre eux, même, il y a une passe; mais malheur à celui qui serait assez téméraire pour s'aventurer dans ce court canal, sans le connaître parfaitement. Pendant mon séjour à Simon, un navire anglais tenta ce passage; il talonna, et on fut obligé de l'abattre en carêne, chose fort dispendieuse dans ce port où les ouvriers sont rares et les matériaux fort chers.

Les eaux de la baie sont extrêmement poissonneuses. En deux jours, nous eûmes la satisfaction de remplir une demi-barrique de poissons, qui étaient en grande partie des orphies et des rougets. Nous prîmes, en outre, une morue; ce qui nous fit supposer que l'endroit n'en est pas dépourvu. Une grande quantité de phoques se montrèrent à nous à la surface des eaux et sur les rochers. Il nous arriva même un évènement qui n'eut heureusement aucune suite fâcheuse, et qui nous convainquit que ces animaux se défendent, mais n'attaquent jamais. La première fois que nous entrâmes dans la baie, un matelot-novice tomba à la mer; aussitôt il fut entouré de plus de vingt phoques qui avaient été attirés par le bruit qu'il fit dans sa chute : il les éloigna par ses mouvemens; aucun d'eux n'osa s'en approcher davantage. On y voit souvent des baleines, et j'y fus même témoin d'un combat entre cet horrible animal et l'espadon. J'avoue que ce spectacle était intéressant, et qu'il eût offert plus d'une situation piquante à la muse d'un poète. Pendant le séjour que fit de Lalande au Cap, un de ces cétacées d'une énorme di-

mension fut jeté sur le rivage, et s'offrit ainsi de lui-même aux regards du savant naturaliste et à ceux moins innocens des naturels du pays. False-Baye est aujourd'hui le port du gouvernement anglais, Tables' baye est celui de la compagnie des Indes.

Simons' town (ville de Simon).

Cette petite ville, située dans la baie du même nom, à sept lieues de la ville du Cap, est placée au pied de montagnes élevées, qui sont à elle ce que la montagne de la Table est à celle du Cap. Elle peut présenter une soixantaine de maisons et bâtimens, parmi lesquels on remarque un arsenal dans lequel il y a des ateliers de forgeonnerie, de serrurerie, de menuiserie, etc., pour les besoins de la marine et de la colonie; en outre, une église petite et très simple, des casernes assez spacieuses, un hôpital destiné aux militaires et aux marins, des magasins assez considérables et plusieurs habitations élégantes dont quelques-unes sont ornées de jardins charmans. Toutes les maisons sont construites en briques, enduites d'un ciment que l'on colore à volonté; elles sont recouvertes également en briques placées sur un plan horizontal; elles se trouvent à peu près toutes rangées en ligne droite sur le quai; quelques-unes néanmoins (et ce sont les casernes et celles qui ont des jardins) se rapprochent de la montagne et s'élèvent au-dessus des autres; ce qui fait que la ville se présente en amphithéâtre.

Vers sa partie méridionale se trouve une batterie qui répond à une semblable de la partie nord. L'une et l'autre servent à défendre l'entrée de la baie de Simon. Plus loin, est une enceinte dont les petits monumens épars, les gazons, les plate-bandes recouvertes de fleurs, emblêmes de la tris-

tesse et de la fidélité, indiquent assez la sainteté, c'est (je n'ai pas besoin de le dire) le cimetière. Là, ne se trouvent point de ces mausolées somptueux, élevés plutôt par le luxe et l'ostentation que par le deuil et le regret. Une moitié est destinée aux chrétiens, l'autre aux naturels du pays. Ma curiosité me portait vers ce dernier : j'apercevais de petits tertres entourés d'une sorte de muraille très peu haute, et couverts de fleurs odoriférantes. Au lieu où répond la tête du mort est une pierre que les parens du défunt viennent soulever tous les jours, pour placer dessous un peu de riz ou de blé. Sur ce parterre, on voit rangés un nombre de cailloux plus ou moins considérables : chacun d'eux représente une année de celui qu'ils pleurent; enfin aux pieds est une petite grotte renfermant une lampe qu'ils allument les jours de leurs fêtes.

Plus loin encore, en côtoyant toujours le rivage du même côté est une fort jolie habitation, construite à l'italienne, embellie d'un superbe jardin. C'est celle du colonel Scott, alors commandant de la ville : mais pour l'amateur des scènes agrestes et pittoresques, elle n'était rien comparativement à celle que nous vîmes à peu de distance de là.

Dans le flanc de deux montagnes, séparées l'une de l'autre par un fort court espace, de chacune desquelles tombe en cascade une masse d'eau qui vient former un ruisseau sur les limites d'un jardin où le goût et l'art président, s'élève une petite maison privée de ce luxe architectural qui émerveille, mais construite avec cette pureté et cette simplicité qui plaisent à tout le monde. Sur ses parties latérales se trouvent deux plateaux verts; ce sont des champs d'avoine et de blé. Sur les collines environnantes, la vigne étend ses rameaux. Au devant du jardin est une prairie verdoyante qui conduit par une pente douce vers

la mer. Là demeure avec sa famille, le respectable M. Sturt, ministre du lieu.

Le côté opposé de la ville de Simon ne présente qu'une nature sauvage, sans embellissemens de la part de l'homme. C'est de ce côté que se trouve la route pour la ville du Cap, coupée en divers endroits par de larges ruisseaux, qu'on pourrait appeler de petites rivières, qu'il faut traverser à gué. Dans les pluies abondantes, ces ruisseaux deviennent des torrens qui renversent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage : plantes, hommes et animaux. Les maisons ne sont point à l'abri de leur ravage, et comme, ce que nous avons déja dit, Simon est placé au-dessous d'énormes montagnes, plus d'une fois les torrens qui roulaient de ces monts en ont entraîné des pans de murs entiers : le temple venait d'être détruit en partie par cette cause à l'époque de notre arrivée. De ce côté se trouvent aussi, mais à trois milles de la ville, les *balaineries*. C'est là que les pêcheurs, après avoir traîné leurs baleines sur le rivage, les dépècent pour en faire de l'huile. Là, les limites des propriétés sont marquées par des côtes de cétacées, plantées en terre.

Simons' town est une des communes de la colonie du cap de Bonne-Espérance; elle est du district du gouvernement du Cap; elle a un commandant, une église, une école et une cour de mariage, suivant les usages de l'Angleterre. Deux compagnies d'un régiment anglais y tiennent garnison. Elle est peuplée d'Anglais, d'Hollandais, de Hottentots et de quelques noirs, émigrés de l'Inde et de l'archipel indien.

Son commerce consiste principalement en tout ce qui regarde l'approvisionnement ou l'équipement des navires. On y rencontre néanmoins des *sécheries* où l'on prépare le poisson salé et des magasins immenses de liquides, d'où

l'on tire en partie les vins pour les besoins de la ville du Cap. Les transports de Simon au Cap se font avec des grands chariots traînés par des bœufs, attelés deux à deux ; le conducteur est placé sur un siège au-devant de sa voiture, comme nos cochers ; il dirige son attelage au moyen de bride, et le stimule avec un grand fouet. Ces bœufs diffèrent des nôtres par leurs cornes beaucoup plus longues, leur taille est plus élancée, et les Européens accoutumés à contempler les bœufs de leurs pays, s'avançant toujours *lento gradu*, sont tout étonnés de voir ceux-ci sans cesse au galop. Les chevaux, d'une belle race et en assez grande quantité, servent principalement de monture : accoutumés à courir au milieu de rocs escarpés, ils en acquièrent une sûreté dans le pied, qu'il serait rare de trouver chez ceux de nos contrées.

La nourriture des indigènes consiste principalement en poissons qu'ils font sécher au soleil ou qu'ils fument, ils les mangent après les avoir fait légèrement griller, et y joignent du riz bouilli, ou du pain qu'ils ont soin avant de tremper dans de l'eau chaude. La viande du bœuf et celle du mouton à queue large et pesante, sont celles que l'on trouve dans les boucheries. On voit à Simon tous les légumes et beaucoup de fruits de France, qui y conservent toute leur saveur. Les oranges y sont communes et fort bonnes. Beaucoup de fruits des Indes y mûrissent en été et y conservent leur saveur et leur parfum. Le beurre et les œufs coûtent fort peu cher. Le gibier est rare, on trouve cependant, dans les environs de la ville, des lièvres, des perdrix, même des cailles, et sur le rivage une assez grande quantité d'oiseaux aquatiques.

Mais s'il est difficile de rencontrer les oiseaux propres à la nourriture, en revanche tout ce que l'ornithologie offre de plus brillant, se trouve dans la campagne voisine de la

ville. A la verdure du feuillage, les colibris viennent unir l'or et l'azur, les loxies le pourpre de leur plumage : mais gardez-vous, dans cette herbe que vous foulez se cache un serpent dangereux, ou bien au ramage de ce paisible chantre des buissons, un bruit terrible vient se joindre, c'est le mugissement d'un tigre (1), ou bien enfin du haut de la montagne qui domine votre tête, un singe, de l'espèce des baboins, très commune au Cap, vous menace par ses grimaces et par ses gestes. La botanique n'est pas moins riche que la zoologie dans les parties cultivées qui sont voisines des montagnes; mais, proche de la ville, la nature est aride : les bruyères et les protées sont ce qu'on voit en grande quantité. Le sol est une argile ocreuse qui recouvre une roche quartzeuse en certains endroits, et un grès dans d'autres.

Constance.

Ce fameux vignoble est placé à peu près à moitié chemin de la ville du Cap à la baie; il consiste en deux habitations, dont la plus considérable appartient à M. Rollin, Français d'origine, propriétaire extrêmement riche (c'est celle que nous visitâmes). Les vignes sont, comme toutes celles du canton, plantées dans un lieu extrêmement bas : répandues sur un terrain très circonscrit, elles produisent tout au plus trente pipes de vin par année. On peut dès lors concevoir quelle énorme quantité de vins de Constance on falsifie en Europe. Les étrangers sont parfaitement accueillis chez M. Rollin. Après que nous eûmes parcouru les vignes, on nous fit entrer dans une cave immense, tenue avec la plus grande propreté, dans laquelle plus de trois cents

(1) Pendant que j'étais sur la rade de Simon, on trouva dans les montagnes un soldat anglais à moitié dévoré (on supposa) par un tigre.

pièces de vin étaient placées. Sur les murs, étaient écrits au crayon un grand nombre de noms : c'étaient ceux des personnes qui étaient venues visiter l'établissement ; entre autres, nous remarquâmes celui de Lalande, du contre-amiral Baudin, alors capitaine de vaisseau, de l'état-major de la frégate française l'Armide, etc. Le gardien nous ouvrit un registre, sur lequel il nous pria de coucher chacun à la suite de milliers qui s'y trouvaient, nos noms, prénoms, professions et résidences habituelles, ainsi que la date du jour de notre visite en ce lieu.

Les vignes de Constance proviennent originairement d'un plant apporté de Chyraz. La colonie du cap de Bonne-Espérance fournit beaucoup d'autres vins, qui, sans être exquis comme ceux de Constance, sont assez agréables, et surtout très capiteux ; ils servent à la boisson journalière des habitans. Leurs plants originels viennent de Madère et du midi de la France.

A. A. Lecadre

L'étendard du Prophète.

L'étendard sacré (sandjaki-cherif), qui ne se déploie jamais que lorsqu'un péril imminent menace l'empire du croissant, a été porté par le sultan Mahmoud au camp de Ramis-Tchifflick, sous les murs de Constantinople, où il fait maintenant sa résidence : on ne l'a point encore sorti du fourreau dans lequel il est renfermé. Il faudrait pour cela que l'armée d'invasion russe eût dépassé Andrinople.

Nous recueillons, et nous avons cru intéressant pour nos lecteurs de publier sur ce palladium des Musulmans, la note historique ci-après :

« C'est un article de foi pour les Turcs de croire que le

témoin caché, l'internonce de la cour d'Autriche à Constantinople avait retenu une chambre chez un mollah, à un prix très élevé; en trouvant une autre ailleurs, il s'y rendit. Pour se venger, le mollah alla dénoncer la curiosité de cet ambassadeur aux janissaires, qui, transportés d'une rage fanatique, coururent à la maison qui recelait l'imprudent spectateur et sa famille, cachés derrière une jalousie. Les furieux enfoncèrent les portes; et, s'ils n'osèrent mettre la main sur la personne sacrée du ministre, qui représentait Joseph II, le rang, le sexe et l'âge n'imposèrent point à leur brutalité. Ils maltraitèrent cruellement l'épouse et les filles de l'internonce, M. de Brognart, et massacrèrent dans la rue grand nombre de chrétiens tout-à-fait innocens de cette indiscrétion. Le divan chercha, par de riches présens, à réparer cet attentat, et le cabinet de Vienne rappela son plénipotentiaire.

« Rien de pareil n'a eu lieu dernièrement. Aucun Européen ne s'est fait voir dans les rues lors du départ du sultan; mais l'œil de la malveillance aurait pu surprendre plus d'un profane retranché derrière les persiennes de certaines maisons.

« En tout, les temps sont bien changés. »

Squelette de baleine.

M. Kessel, naturaliste à Gand, a enrichi le muséum d'histoire naturelle de cette ville du squelette d'une baleine énorme, qui a 95 pieds de long et 18 de haut. Lorsqu'on dépeça le cétacée, on en tira, 20,000 kilogrammes de lard et 65,000 kilogrammes de chair. M. Kessel a réussi à con-

server la peau et la queue de ce monstrueux animal. Suivant l'opinion de plusieurs naturalistes, entre autres de M. le baron Cuvier, cette baleine devait être âgée au moins de 900 à 1,000 ans.

Principales hauteurs du Jura.

On a mesuré récemment les principales hauteurs de la chaîne du Jura, depuis la Valsorine, près Bellegarde, département de l'Ain, jusqu'à l'Orbe, canton de Vaud. Les hauteurs sont calculées au-dessus du niveau du lac Léman, élevé de 1,150 pieds au-dessus de la mer.

Sommités. — Pré des Marmiers, au-dessus de Saint-Genix, département de l'Ain, 4,150 pieds.

Reculet, point le plus élevé du Thoiry, 4,140.

Grands Colombiers, au-dessus de Croset, 4,060. (Il se trouve dans la seconde chaîne du Jura deux autres hauteurs du même nom, l'une au-dessus de Chéserax, 4,070, l'autre au-dessus de Seyssel, 3,710.)

Miroir, au-dessus du Fort de l'Ecluse, 4,060.

Mont-Tendre, au-dessus de Montricher, dans le canton de Vaud, 4,030.

Fin-Château, que Saussure nomme le Vouvre, au nord-est de la Dôle, 3,890.

Grand-Chalet, au-dessus de Gex, départemens de l'Ain et du Jura, 3,440.

Dent de Vaulion, au-dessus de Vaulion, canton de Vaud, 3,420.

Marchaira, au-dessus de Bière, canton de Vaud, 3,340.

Passages. — Col du Mont-Tendre, chemin à petit chars, 3,860 pieds.

Col de la Porte, canton de Vaud, sentier conduisant aux Rousses, 3,670.

Col de la Vasserolle, département de l'Ain et du Jura, sentier conduisant aux Rousses, 3,480.

Col de Saint-Jean de Conville, départemens de l'Ain, sentier conduisant à Chéserex, 3,390.

Col de Marchairu, chemin à voitures allant au Chenit, 3,340.

Col de Villeneuve, département de l'Ain, sentier conduisant à Mijoux, 3,220.

Col de la Faucille, départemens de l'Ain et du Jura, grande route de Saint-Claude à Paris, 2,820.

Col de Saint-Cergues, canton de Vaud, grande route de Paris, 2,710.

Col de Vaulion, chemin à chariots, 2,430.

Naïveté des Birmans.

Comme on parlait de la bravoure des Anglais, les Birmans remarquèrent qu'il était inutile, quand un Anglais voulait franchir un retranchement, de lui couper la main avec laquelle il se tenait, car il se servait aussitôt de l'autre, et qu'après le combat les médecins anglais allaient sur le champ de bataille et ramassaient les jambes et les bras perdus pour les remettre en place.

Un Birman blessé ayant été amené au camp anglais, le chirurgien se vit dans la nécessité de lui couper une jambe. L'opération terminée, le pauvre soldat tendit tranquillement l'autre jambe au docteur pour qu'il la coupât aussi, s'imaginant que c'était une sorte de torture à laquelle il fallait qu'il se soumît.

(*Two years in Ava.*)

Arabes des environs du Caire.

Ces Arabes ont le teint basané; ils impriment leurs noms en caractères arabes sur leurs poignets ; les femmes ont de même une marque indélébile empreinte en couleur verte et qui s'étend depuis la bouche jusqu'au menton.

(*Letters from the East*, by. J. Carne.)

Monnaies frappées aux États-Unis.

Il a été frappé, en 1827, 9,097,645 pièces, valant 3,022,675 dollars; savoir :

En or	27,713 pièces.	—	131,563 dollars.
En argent	672,400	—	2,869,200
En cuivre....	8,397,732	—	21,910

Les mines d'or de la Caroline méridionale ont fourni pour 21,000 dollars dans cette somme.

(*Columbus.*)

Français en Egypte.

A Laxor, M. Carne, voyageur anglais, reçut l'hospitalité d'un Français qui était occupé là à des recherches et à des travaux scientifiques, pour le compte de M. Drovetti. Il y avait seize ans que ce Français demeurait dans cette partie de l'Egypte, tantôt dans un canton, tantôt dans un autre. Il avait pour compagnon de ses travaux un autre Français nommé Maurice Bonnet. M. Carne ne pouvait trop admirer la patience et l'enthousiasme de deux étrangers, et surtout de deux Français qui ont été capables de

supporter un séjour aussi prolongé dans un pays tel que la Haute-Egypte.

Il ne trouva pas la même résignation dans un colonel français qui, après la chute de Napoléon, était venu en Egypte offrir ses services au pacha, et qui sous le nom de *Soliman-Aga*, commandait à Esné. Mohamed-Aly, auquel le colonel avait déclaré qu'il ne voulait point changer de religion, n'avait fait que rire de cette protestation, et n'avait exigé de lui, pourvu qu'il servît bien, qu'une seule chose, c'était qu'il prît un nom turc. Soliman-Aga vivait dans une solitude qui lui était à charge, et avait prié un voyageur de lui envoyer une Anglaise ou une Italienne qu'il pût épouser, afin de se procurer une société qu'il ne pouvait trouver dans aucune femme du pays qu'il habitait.

On rencontre fréquemment dans les rues du Caire des mameloucs français : il y en avait, lors du séjour de Carne en Egypte, une cinquantaine au service du pacha ; ils jouissaient d'une haute-paie, et étaient fort en faveur auprès de lui, parce que, dans une occasion où ses troupes s'étaient mutinées, faute d'être payées de leur solde, et où il avait couru personnellement les plus grands dangers, il n'avait dû son salut qu'à la fidélité et à l'intrépide bravoure des renégats français.

Carne était en Egypte en 1821.

Consommation annuelle de la houille en Europe.

Iles britanniques...	230,000,000	quintaux.
Pays-Bas............	55,100,000	

France................ 19,450,000 quintaux.
Prusse................ 13,300,000

L'Autriche et quelques autres pays, la Suède même, ont aussi des mines de houille; mais on n'en tire encore que très peu de parti, le bois étant très commun dans ces divers Etats.

Caractère des Siamois.

Le trait le plus saillant du caractère des Siamois est la vanité, portée à un point réellement extravagant. Ils parlent, sans réserve, d'eux et de leur pays comme de modèles de perfection; l'habillement, les mœurs, les coutumes, la figure et la tournure des étrangers sont pour eux des objets de ridicule. Dans la première entrevue que l'ambassade anglaise eut avec les Siamois, on reconnut qu'ils se regardaient comme la première nation du monde, et considéraient tout service de domesticité rendu à un étranger, comme une action dégradante. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés et sans une répugnance extrême de la part des chefs, que ceux-ci consentirent à fournir les hommes nécessaires pour porter les litières des Anglais. Leurs vertus sont négatives, ils sont généralement modérés, paisibles et obéissans; leur caractère domestique est recommandable; ils n'ont pas d'usages barbares ou révoltans; leurs femmes ne sont pas renfermées comme dans la plupart des autres pays de l'Asie, ni soumises à de mauvais traitemens, bien qu'on ne leur montre pas beaucoup d'égards.

Les Siamois sont une nation cérémonieuse; de même

que la plupart des autres peuples de l'Orient, ils attachent une importance déraisonnable et ridicule à de simples formes et à des choses de pur cérémonial : y manquer est regardé plutôt comme un crime politique que comme une infraction à l'étiquette. Rarement un Siamois marche ou se tient droit; jamais un inférieur ne conserve cette posture devant son supérieur. Dans ce dernier rapport, l'attitude la plus fréquente est de se courber presque jusqu'à terre. Les embrassemens les plus tendres entre égaux consistent, suivant l'expression usitée dans leur langue, à flairer l'objet de leur affection. Cette pratique leur est commune ainsi qu'à beaucoup d'insulaires de l'Inde. Entre amis, ou bien quand on veut témoigner de l'amitié, on s'embrasse souvent des deux bras. Durant notre séjour dans le pays, il n'y a pas un seul de nous qui, dans un moment ou dans un autre, n'ait pas été assujéti à cette cérémonie incommode. Nos nouvelles connaissances qui s'avisaient de se passionner pour nous, nous donnaient généralement cette marque de leur attention, d'une manière tout-à-fait soudaine et inattendue, et souvent au milieu de la rue.

Comme bouddhistes, les Siamois sont exemplaires pour la façon dont ils traitent les animaux. Ils n'ont aucune de ces superstitions affreuses qui règnent dans l'Orient. Cependant leur charité envers les animaux a donné naissance à un usage dégoûtant qui se pratique souvent aux funérailles, conformément à la volonté du défunt. Il consiste à couper des tranches de la chair du cadavre et à en nourrir des chiens et des oiseaux de proie qui fréquentent les temples afin de participer à cet horrible repas.

C'est une singulière anomalie dans l'histoire d'un peuple, que la science soit interdite aux prêtres; c'est cependant ce qui arrive à Siam. Toute étude, toute connaissance qui n'a pas de rapport avec la religion, est réputée

condamnable. La littérature des Siamois est maigre et peu intéressante; leur littérature profane, écrite dans la langue usuelle, consiste en chansons, en romans et en histoires ou chroniques; ils n'ont pas de compositions dramatiques régulières écrites. Le style des écrits siamois est simple et exempt de ces métaphores hardies et de ces expressions hyperboliques que l'on attribue communément aux compositions orientales. Leur littérature sacrée qui est en langue pali, est la seule branche des sciences à laquelle les Siamois attachent quelque importance, ou qui leur paraisse digne d'une attention sérieuse.

En traçant le caractère des Siamois, on ne peut nier que le sombre ne contrebalance grandement le côté brillant. A les juger par ceux avec qui nous avons eu des rapports, je n'hésite pas à confirmer ce que des auteurs européens ont si souvent avancé sur les Siamois ; qu'ils sont serviles, rapaces, paresseux, fourbes, pusillanimes et vains jusqu'à l'extravagance. Une grande partie de ces défauts doit être imputée au gouvernement sous lequel ils vivent. Il est aussi despotique que le peut rendre l'absence de tout frein légal. Le nom du roi ne peut pas être prononcé; on ne peut pas s'informer de l'état de sa santé; c'est presque un crime de lèse-majesté de le supposer malade ou sujet aux infirmités corporelles ; et imaginer la possibilité de sa mort, est un crime capital. Les titres ordinaires du roi sont : « Seigneur sacré des têtes ; Seigneur sacré de la vie; « possesseur de tout, Seigneur très élevé, infaillible, et « infiniment puissant. » On ne parle jamais de ses membres, de son nez, de sa bouche, de ses oreilles, sans faire précéder leurs noms des mots seigneur ou seigneur sacré. Une portion considérable de la vénération attachée à la personne du roi est dérivée de la croyance que son corps est le receptacle d'une ame parvenue à un degré supérieur

dans le cours de sa migration vers son état final de béatitude, de repos ou d'extinction.

M. Crawfurd estime d'après des documens imparfaits, la population de l'empire de Siam 2,790,500 ames. La surface du pays étant de 190,000 milles carrés, il en résulte que le nombre des habitans n'est que de 14 à 15 par mille carré; proportion bien chétive, observe ce voyageur pour un état si étendu. Elle fournit une preuve évidente de la barbarie et de la mauvaise nature du gouvernement.

Embassy to Siam, by J. Crawfurd.

III.

NOUVELLES.

On a eu des nouvelles du jeune Ravergie, auquel, sur la recommandation des professeurs du jardin du Roi, le ministre de l'Intérieur a accordé un traitement temporaire pour aller visiter les provinces asiatiques d'Akaltzik et de Kaas, et en rapporter des notices sur la zoologie, la botanique, la minéralogie et sur toutes les parties de l'histoire naturelle.

Ce jeune Français était à Tifflis au mois d'août dernier, et il se proposait alors de partir sous peu pour le district d'Elisabethpol, où se trouvent des exploitations d'alun qui n'ont jamais été vues par aucun naturaliste européen.

M. Ravergie devait, après cette excursion, rentrer à Tifflis par les montagnes de Bambaki et par le Soumkhéti, contrées fort peu connues jusqu'à ce jour, mais dans lesquelles il serait peut-être possible d'ouvrir des relations utiles au commerce.

Evènemens dans la colonie de New-South-Wales.

En 1827, le nombre des condamnés arrivés dans l'île a été de 2,801 hommes et 502 femmes.

Une mine d'argent a été découverte dans le pays de l'Ouest, par M. W. Lawson; des échantillons de minerai ont été envoyés à Sydney.

L'établissement formé au commencement de l'année dernière au Port-Western est entièrement abandonné. Toutes les personnes qui s'y trouvaient sont revenues à Sydney. Pendant un certain temps la sécheresse de la saison avait rendu l'eau extrêmement rare; le ruisseau d'eau fraîche près duquel on commençait à bâtir, et d'autres petits étangs épars çà et là ne fournissaient que d'une manière incertaine une quantité d'eau insuffisante.

On espérait que le gouvernement renoncerait aussi aux essais de colonies partielles faits King George's Sound, à l'île Melvill, à Port-Raffles et à Port-Essington. Les maladies, et surtout le scorbut, avaient fait de grands ravages dans ces divers endroits; une partie des hommes avait été ramenée à Sydney; d'autres avaient été envoyés pour les remplacer. L'*Australian*, feuille publique publiée à Sydney, attribue moins le triste état de ces établissemens à l'insalubrité de l'air qu'aux moyens insuffisans employés pour les former.

Les bords du Swan-river sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, paraissent au contraire devoir devenir le siège d'une colonie importante. On pensait à Sydney qu'on allait envoyer au Swan-river une expédition composée entièrement d'émigrans, pour y commencer un établissement. Tous les avis reçus de cette contrée s'accordent à la dépeindre comme une des plus belles, des plus fertiles et des plus précieuses du continent d'Austra-

lie. Quoique située sous la même latitude que le Port-Macquarie (31°), le climat y est beaucoup plus tempéré à cause de la constance des vents d'ouest venant de la mer des Indes, ce qui produit un plus grand degré d'humidité qu'on ne l'éprouve sur la côte orientale du continent, et des pâturages très abondans pour les bestiaux.

Il est possible que le Swan-river fasse du tort à Sydney et attire l'attention de beaucoup de personnes disposées à émigrer au New-South-Wales; en effet elles auraient à Swan-river le choix de terres excellentes. D'ailleurs le Swan-river a le grand avantage d'être moins éloigné de la Grande-Bretagne; la différence est de 1,000 lieues. En quinze jours on peut y arriver par mer de Bencoulen et de Batavia, en trois semaines de Sincapore et de l'île Maurice; un mois de navigation suffirait pour un voyage au golfe du Bengale, à la mer de la Chine ou au cap de Bonne-Espérance.

(*Asiatic Journal.* — Septembre 1828.)

Selon des nouvelles plus récentes, communiquées à l'Académie des Sciences, dans sa séance du 29 décembre, par M. le capitaine Freycinet, c'est le capitaine Sterling qui a été chargé de l'expédition. Il a trouvé la côte habitée par des sauvages qui parurent d'abord très hostiles, mais il parvint assez facilement à les apaiser. Ils ne sont couverts que de peaux des kangourous et n'ont d'autres armes que des flèches dont l'extrémité est garnie de cailloux et de pointes. Ils se réunissent fréquemment sur les bords de la mer, trouvant là une température plus élevée par la réflexion des rayons du soleil sur un terrain sablonneux. Leur intelligence n'avait pas encore pu s'élever jusqu'à la construction de la barque la plus grossière; ils vivent surtout de poisson, très abondant sur cette côte: les baleines et les requins y sont même assez nombreux. Le climat de cette côte est temperé: on y trouve une très grande quantité d'oiseaux d'espèces très variées, des pigeons, des faucons, etc. Les tortues de terre y sont aussi en assez grand nombre. Le capitaine Sterling est nommé gouverneur de la nouvelle colonie.

Le Propriétaire, T. E. GIDE père.

VOYAGE A MADAGASCAR.

M. C. T. Hilsenberg d'Erfurt, cédant à son goût pour l'histoire naturelle et pour les voyages, partit en 1821 pour l'île de France, avec M. Bojer, jardinier de Kloster Pless en Bohême. Une proposition fut faite à M. Hilsenberg d'accompagner une ambassade anglaise qui allait à Madagascar. L'expédition consistait en une frégate et une corvette. Le chef de l'ambassade était un colonel; des artistes et des artisans le suivaient. Il avait embarqué des machines, des outils, des ustensiles. Tout cela était destiné à mettre Radama Mansaga, roi des Houvas dans l'intérieur de l'île et ami de la civilisation européenne, en état de pourvoir aux besoins les plus pressans de ses États, surtout à une époque où il était en guerre avec quelques-uns de ses voisins, qu'il n'avait pas encore vaincus avec l'aide des Anglais. L'ambassadeur devait débarquer au port de Tamatavi, peu éloigné du comptoir français de Foulpoint, et emmener toute sa suite et ses effets à Tannanariva, résidence du roi, à douze journées de route dans

l'intérieur de l'île, afin d'y exécuter les ordres du gouvernement britannique.

Les deux bâtimens sortirent du Port-Louis, de l'île de France, le 1er mai 1822. On se dirigea d'abord sur l'île Bourbon, afin de prendre de là son point de départ vers le lieu de la destination ultérieure. Les principaux officiers débarquèrent à Saint-Denis, chef-lieu de l'île Bourbon. Après un court séjour, on continua le voyage, et au bout de huit jours de navigation, on s'approcha des côtes pittoresques de Madagascar; on longea ce littoral pendant quelques jours, et on se trouva dans le voisinage de Tamatavi, qui appartient à Radama.

« A peine, dit M. Hilsenberg, nos navires s'étaient approchés du rivage, et se préparaient, voiles basses, à entrer lentement dans le port, que du milieu de la foule des spectateurs et des indigènes, sortit brusquement une troupe d'une soixantaine de jeunes négresses très jolies, toutes dans la fleur de la jeunesse, bien faites, la physionomie expressive; à un signal donné, elles se précipitèrent dans l'eau en poussant un grand cri et nagèrent vers les vaisseaux. Les entourant comme des syrènes, elles empoignèrent tout ce qui présentait, voiles, cordages, barriques, gouvernail, puis avec une promptitude et une adresse sans exemple, semblables à des Barbaresques montant à l'abordage, elles grimpèrent le long du bord et s'élancèrent sur le pont. Encore toutes mouillées de l'eau de la mer, elles fondirent

avec une vivacité incroyable sur les matelots, se pendirent à leur cou, les embrassèrent, les caressèrent avec tendresse, comme si c'eussent été des objets chéris qu'elles revoyaient enfin après une longue et douloureuse absence. Nous restions immobiles et muets de surprise, M. Bojer et moi; nous ne nous attendions pas à un tel spectacle; nous ne pouvions le supposer d'avance.

« Quand notre bâtiment eut laissé tomber l'ancre, il vint encore d'autres jeunes filles à bord; force fut à chacun, depuis le commandant jusqu'aux officiers, de se conformer à l'usage, et d'attendre qu'elles eussent fait toutes leurs cajoleries et leurs caresses aux matelots.

« Le roi Radama, instruit depuis plusieurs jours de l'arrivée prochaine de l'expédition, avait donné ses ordres pour que nous fussions reçus avec tous les égards possibles, et fait prendre les mesures nécessaires pour que le départ pour l'intérieur s'effectuât au plus tôt. Des centaines de Madécasses se tenaient prêts lorsque les bagages, les marchandises et les ustensiles, seraient débarqués, à les transporter sur des brancards et sur leurs épaules, à une distance de douze journées de marche de la côte. Tout fut promptement mis à terre. Le colonel Hastings pressait ardemment le départ; en peu de jours on se mit en route. J'avais des lettres de recommandation pour des négocians et des facteurs français établis dans le lieu. Durant mon séjour je fus com-

blé de leurs marques d'attention, et j'obtins des renseignemens sur beaucoup d'objets intéressans.

« La Flore de ce canton est remarquable, riche, et extrêmement intéressante. Nous avons trouvé sur le rivage les plantes les plus belles et les plus rares, mais il y en avait peu de l'île de France, à moins que ce ne soient celles qui depuis long-temps y ont été introduites et plantées : par exemple, le magnifique *Urania speciosa*, *l'arbre* du voyageur ou *Ravenala* dont on peut percer ou couper à toute heure du jour les stipules membraneux, et être sûr d'y trouver l'eau la plus pure et la plus fraîche, soutirée de l'atmosphère comme une rosée, et réunie par les grandes feuilles plates de cet arbre; elle sert à rafraîchir et à ranimer le voyageur altéré et éloigné de toute espèce de sources et de ruisseaux.

« En conséquence de la commission du gouverneur de recueillir et de lui envoyer toutes sortes d'objets d'histoire naturelle pour le muséum britannique, nous eûmes des gens à notre disposition, et sous tous les rapports, nous étions entièrement libres. Nous profitâmes à l'instant de l'occasion pour parcourir les environs et cueillir des plantes qui étaient destinées pour M. Robert Brown. Les forêts sont, de même que celles de l'île Maurice, remplies d'arbres de dimensions gigantesques. Les lianes, les épidendrons, les fougères arborescentes, les palmiers, rendent presque tous les cantons impénétrables. Tous les végétaux sont touffus, croissent avec force, s'entre-

mêlent et s'entrecroisent les uns dans les autres. C'était le sabre à la main que nous parvenions à nous frayer un chemin. Nous revenions toujours chargés d'un riche butin de plantes entièrement inconnues.

« Aussitôt que la caravane composée de plusieurs centaines de porteurs, fut réunie, nous nous avançâmes dans l'intérieur. Le voyage dura trois jours : tantôt nous traversions des plaines, tantôt nous marchions entre des fentes de rochers, ou bien nous gravissions sur des collines et des montagnes. Nous parcourûmes la plus grande partie de cette route fatigante en remontant en bateau de grands fleuves. Ici on débarquait la cargaison, là on la rembarquait; et assez souvent les bateaux étaient portés à dos d'hommes d'une rivière à une autre. Partout de nouvelles troupes de Madécasses nous attendaient par ordre du roi : ils prenaient les bagages aux hommes qui arrivaient, et nous accompagnaient plus loin. Parmi nos compagnons de tente, il y avait deux nègres de la côte de Cafrerie : nous les avions amenés de l'île de France comme des gens auxquels nous pouvions nous fier. L'un deux s'avisa d'ouvrir nos paquets, de les fouiller et d'y prendre douze piastres fortes. Il fut trahi, et l'affaire portée devant le colonel Hastings. Ce pauvre diable fut fouetté jusqu'au sang devant toute la caravane, afin que son châtiment servît d'exemple ; ensuite, de crainte que ses plaies ne fussent suivies du tetanos, ce qui dans ces cantons est souvent le résultat des blessures, on lui sécha bien le dos qu'on

revêtit d'un fort enduit de poudre à canon, et l'on y mit le feu. Cet infortuné poussa des cris pitoyables, car c'était un nouveau tourment ajouté à ses souffrances.

« En errant ainsi au milieu des forêts les plus épaisses, sur des rivières et des fleuves, dans des ravins et des vallées, nous eûmes fréquemment l'occasion d'admirer la richesse et la fécondité de la végétation du pays. Elle se montrait sous les formes les plus extraordinaires pour nous. Quelle plante singulière, entre autres que le *népenthès!* Tout en admirant, nous nous occupions de recueillir et des plantes et des oiseaux d'un plumage magnifique, que nous n'avions pas encore vus; dès qu'ils étaient tués, nous les vidions pour bourrer leur peau. D'heure en heure, de pas en pas, nous trouvions constamment de nouveaux sujets d'étonnement, d'enchantement, de ravissement. Cependant le terrain s'élevait, les rivières devenaient moins considérables, les épaisses forêts vierges étaient touffues et plus basses; on voyait de grands arbres s'élancer isolément; nous ne rencontrions plus que des buissons et des arbrisseaux; nous étions déja sur le pied des montagnes : leur pente était plus roide, le chemin plus escarpé vers la cîme des monts qui se présentait dans le lointain. Nous nous sentions débarrassés d'un poids bien lourd; la chaleur accablante des vallées était disparue.

« Enfin on nous annonce que nous sommes dans le voisinage de la capitale. De nombreux villages se

présentent en groupes; et les habitans qui nous attendaient le long de la route et nous examinaient d'un œil curieux, nous parurent, par leur physionomie, leur maintien et leurs vêtemens, ainsi que par leurs maisons et leurs ameublemens, annoncer un plus haut degré de civilisation madécasse, et par conséquent l'approche de la ville, résidence du monarque. A mesure que nous avançions, des troupes d'habitans qui se suivaient, nous accueillaient avec des cris terribles et des acclamations bruyantes : ce fut au milieu de tout ce bruit qu'ils nous accompagnèrent jusqu'à la ville.

«Nous observâmes des traces de l'activité européenne : telles que des redoutes construites d'après les règles de l'art des fortifications adoptées parmi nous, et garnies de canons fondus en Angleterre. L'ambassade et sa suite furent saluées par une salve d'artillerie et de mousqueterie. Des soldats madécasses, d'un brun noir, à demi-nus, comme les Cipayes de l'Inde, passablement bien exercés, et munis d'armes européennes, se présentèrent devant nous : nous aperçûmes dans le nombre plusieurs Anglais. Ces troupes, composées de plusieurs centaines d'hommes, tirèrent avec assez de régularité, lorsque le colonel Hastings et sa suite passèrent à cheval devant leur front.

«Des palissades et des fossés font jusqu'à présent l'enceinte fortifiée d'une ville qui peut contenir 80,000 habitans. La résidence royale qui occupe

une partie distincte de la ville, est beaucoup plus forte et défendue par des retranchemens, des fossés, des palissades, des remparts, des ponts-levis. Vêtus de nos plus beaux habits, nous y fûmes admis immédiatement à notre audience de présentation. Nous passâmes avec peine à travers une foule muette d'étonnement; cependant l'artillerie des forts nous salua, et ce fut ainsi, qu'escortés par un détachement de troupes anglaises, nous fîmes notre entrée dans la grande cour.

« Le frère du roi reçut le colonel avec les plus grands égards; et avec un cortège et un appareil imposans, le conduisit dans la salle d'audience : nous l'y suivîmes tous. Mais quelle fut ma surprise, lorsque j'y aperçus la magnificence d'un monarque européen et non celle d'un roi de Madagascar; je n'étais pas préparé à un tel spectacle. Nulle salle de l'île de France ne peut montrer la moitié de cet éclat. Des tableaux peints à l'huile et des gravures encadrées, suspendus le long des murs; de grands miroirs avec leur encadrement en or; des girandoles et des candélabres dorés; des lustres dans le goût antique; des draperies, des rideaux en soie, en brocard et en tissus les plus précieux; des tapis de pied étendus sur un parquet artistement travaillé; de superbes ouvrages en ébénisterie, sortis de la main des artisans anglais les plus habiles, et incrustés en or et en argent; des statues en bronze et en albâtre, dans des niches et sur des piédestaux; des fénêtres garnies de glaces :

voilà ce qui me rendit muet d'étonnement; car tant de magnificence que je n'avais vue que rarement en Europe, me semblait incroyable dans l'intérieur de Madagascar, et je ne pouvais concevoir comment elle s'y trouvait.

« Le roi Radama était vêtu simplement, assis sur son trône, et entouré d'une cour très brillante. Sa physionomie est belle, agréable et très expressive. Il est évidemment d'origine arabe, et âgé au plus de vingt-six ans. Remarquable par son extrême activité, son ardeur et sa présence d'esprit, tous ses sujets le respectent, l'aiment et le redoutent. Son équité, la perspicacité de son jugement et l'impossibilité de le tromper et de le duper sont généralement reconnues; de sorte que dans toutes les difficultés, on s'en remet à sa décision seule pour les terminer. Depuis la mort de son père, il a entrepris dans ses États les réformes les plus importantes et les plus utiles, établi un trésor public, contraint à la tranquillité, à la soumission et à l'obéissance plusieurs peuplades turbulentes, augmenté en peu de temps son territoire et sa puissance, ouvert et consolidé le commerce avec les Anglais, et su profiter de la manière la plus avantageuse dans les échanges et les ventes des précieuses et excellentes productions de son pays si fécond. Grace aux armes des Anglais, il a fini par être redouté dans toute l'étendue de l'île, et ses efforts les plus assidus tendent à répandre sous tous les rapports la culture de l'Europe.

« Ses soldats sont vêtus et exercés à l'européenne ; sa cavalerie est organisée de la même manière, et dans ses campagnes il est accompagné par de l'artillerie légère.

« Les artisans et les artistes de tous les genres sont les bien-venus chez lui, et c'est à eux qu'il témoigne le plus de bienveillance. Quand il en arrive un, il obtient un logement, des domestiques et toutes sortes de commodités. Les ouvriers de toutes les classes tels que maçons, charpentiers, forgerons, serruriers, menuisiers, tanneurs, tisserands, boulangers, tailleurs de pierres, etc., ont autant de jeunes Madécasses qu'ils en veulent pour les aider dans leur travail, et apprendre leur métier. Le Madécasse est docile, adroit, actif, robuste; il n'a pas l'indolence du nègre de Guinée et de Mozambique, dont il diffère d'ailleurs par l'extérieur ; sa couleur n'est que bronzée, et par la régularité des traits du visage, il ressemble à l'Arabe, au Caffre et à l'Abyssin. Bientôt Tannanariva rappellera une ville de l'Europe, parce que chacun s'empresse à remplir en tout point les désirs du roi, et à prendre exemple sur tout ce qu'il fait. Des maisons, des ponts, des chemins sont construits d'après les plans et sous la direction des Anglais qui se sont établis dans le pays, et que le gouvernement britannique y a envoyés.

« Après un séjour de onze jours dans la capitale, après que tous les présens et toutes les marchandises demandées eurent été remises au roi qui examina

chaque chose avec attention, et se fit expliquer une partie des détails par son interprète, et écouta une partie des explications en anglais, car il se livre à l'étude de cette langue avec beaucoup d'ardeur, le colonel Hastings, avec toute sa suite prit congé du monarque, et alla par une autre route à Foulpoint où une frégate l'attendait. Le roi lui-même l'accompagna et se sépara de lui avec les marques les plus touchantes et les plus sincères d'amitié.

« Bojer et moi nous restâmes; le colonel nous avait recommandés au roi de la manière la plus particulière, lui avait donné une idée du motif de notre séjour, et lui avait expliqué que notre objet était de recueillir et de dessiner les minéraux, les plantes, les graines et les fruits, les insectes, les oiseaux, les quadrupèdes et autres curiosités naturelles, de sécher, et d'empailler celles qui avaient besoin de ces préparations; il lui apprit que toutes ces choses étaient destinées pour le musée britannique de Londres, qui nous avait expédiés avec notre attirail. Le roi nous mena donc immédiatement dans son palais, nous donna un vaste logement dans le voisinage de ses femmes qui venaient nous voir sans le moindre scrupule, et plusieurs fois le jour il nous surprenait par ses visites.

Quand il eut connu que nous dessinions, il fallut que Bojer lui fît le dessin de la vue et du plan de son palais, que nous envoyâmes au gouverneur de l'île Maurice avec une vue à vol d'oiseau. Il nous

donna des gens et des chevaux pour nous accompagner dans nos excursions, parce que nous étions obligés de nous éloigner pendant plusieurs jours en nous enfonçant dans des vallées profondes, afin d'arriver aux forêts vierges et aux lieux où se déploie la végétation des tropiques; la ville étant située dans un climat tempéré, qui ressemble à peu près à celui d'Erfurt, et ses environs ne nous offrant ainsi, dans la saison chaude, que peu d'objets intéressans. Chaque fois que nous revenions, le roi accourait pour examiner ce que nous apportions, et se faisait donner des explications; je lui développai alors la structure et l'utilité des fleurs, la fructification, et chaque fois j'excitais ainsi son intérêt. Il envoyait à la chasse des gens qui prenaient ou tuaient les oiseaux et les quadrupèdes connus et les plus remarquables, et nous les rapportaient les uns morts, les autres vivans. Il admirait la préparation des oiseaux dépouillés et ensuite empaillés; rien n'échappait à son attention. Dès les premiers jours après le départ du colonel Hastings, il ne nous laissa plus manger seuls; il nous invitait à sa table, et nous demandait conseil en toute chose et cherchait à s'instruire de tout. M. Bojer m'aidait pour ce qui concernait l'agriculture et le jardinage, la culture des fruits et des fleurs, et pour beaucoup d'autres choses; j'entreprenais l'explication en anglais ou par le moyen d'un interprète. Enfin après quelques mois de séjour j'étais parvenu par des efforts assidus, à apprendre la langue des

Houvas, de sorte que mes conversations avec le roi étaient plus promptes et plus faciles. Ce prince ne cessait de faire des questions sur l'Europe; je n'avais pas imaginé que je serais en état de lui donner des renseignemens sur tant d'objets tels que les mœurs, les usages, les arts, les métiers, etc. Jamais l'entretien ne roulait sur la religion; si par hasard il y tendait, le roi ne le poursuivait pas sur ce sujet.

« Un jour, peu de temps après le départ du colonel, on se hâta d'aller raconter au roi que nous avions un instrument, un gros bâton, qui rendait un son très doux lorsque nous le tenions à la bouche. On lui en dépeignit la mélodie comme si ravissante, qu'il nous envoya chercher sur-le-champ, en nous faisant prier instamment d'apporter ce bâton avec nous pour le lui montrer. C'était une flûte, qu'à force de sollicitations j'avais obtenue de M. Sieber, avec divers morceaux de musique, peu de temps avant mon départ de Prague, et à laquelle il tenait beaucoup parce qu'elle lui avait été léguée par son frère. Le roi n'avait encore ni vu ni entendu une flûte; je fus obligé de lui jouer un air et une ariette. Il trouva cet instrument si agréable, que tous les soirs, après le repas, il fallait en jouer devant lui durant une demi-heure au moins. Il ne pouvait jamais entendre assez long-temps les tons suaves, tendres et mélodieux. Je jouais tous les airs que je savais; quelques ariettes de la *Flûte enchantée* et de *Don Juan* furent ce qui lui plut davantage.

Mais ce qui est assez singulier, l'air qu'il aimait le plus, et que je devais jouer tous les jours, était celui d'une chanson des Alpes ou du Tyrol, qui est très connue. Il y prenait tant de plaisir qu'il l'écoutait sans oser presque respirer ni remuer. Ne pouvant, faute de notes, pousser plus loin les variations, je lui dis qu'il y en avait une continuation pour la flûte que j'avais vue chez un de mes amis à Port-Louis. Aussitôt il me supplia avec instance d'écrire à cet ami pour la demander, et dépêcha tout de suite un messager pour porter en toute hâte ma lettre au port de Tamatavi, et la remettre à un navire partant pour l'île de France. L'observateur ne peut s'empêcher d'éprouver un vif sentiment de sympathie en voyant un homme né dans un état presque sauvage, mais doué de talens remarquables, prendre un intérêt si soudain et si durable pour certaines choses fort ordinaires, ou considérées comme futiles.

« Peu de temps après on reçut des cantons de son royaume les plus reculés, la nouvelle que des tribus voisines avaient fait une invasion sur son territoire. Radama-Monsaga rassembla ses troupes et ses vassaux, marcha contre ses ennemis, les vainquit, conquit leur pays, et les soumit presque tous à son obéissance. Au bout de trois mois, il fut de retour dans sa capitale.

« Au milieu du tumulte des armes, il n'avait oublié ni nous, ni l'objet de nos travaux. Il nous envoya

par des émissaires spéciaux des animaux rares et toutes sortes de curiosités d'histoire naturelle. Mon estime pour lui croissait à chaque chose qu'il entreprenait et exécutait; car rien n'échappait à son attention, et rien ne pouvait se dérober à sa mémoire. Il vivait dans une sécurité parfaite et exempt de toute sollicitude. Il avait dans ses frères des hommes prêts à le servir et des amis fidèles.

« Un évènement arrivé dans sa famille l'avait singulièrement affligé. Un de ses neveux, enflammé par ses efforts pour civiliser la nation des Houvas, lui avait demandé d'aller à l'île Maurice, avec une suite nombreuse composée d'hommes capables de s'instruire, d'étudier les mœurs, les usages, les arts, les sciences des Anglais, en un mot tout ce qui caractérise leur état social. Enrichi de connaissance et d'expérience, il devait revenir à Tannanariva, et avec ses compagnons aider Radama dans l'exécution de ses projets de réforme. Soit que ce prince noir eût déja conçu un projet secret, soit qu'il ne l'eût formé que depuis son arrivée à l'île de France, où le gouverneur lui fit l'accueil le plus distingué, montra les plus grands égards pour les lettres de recommandation dont il était porteur, et le mit en rapport avec les Français et les Anglais les plus instruits; après qu'il eut séjourné un an dans l'île, où l'on observait avec plaisir ses progrès extraordinaires dans tout ce qu'il apprenait, on entendit parler d'une conjuration,

qui bientôt fut découverte par l'aveu que l'on arracha à plusieurs conspirateurs.

« On sait que la population de l'île de France se compose de blancs et de nègres, que ces derniers en forment plus des trois quarts, et qu'un quart d'entre eux consiste en esclaves madécasses qui, par leur intelligence, leur habileté, leur connaissance des langues française et anglaise, bref en tout se distinguent des autres esclaves et nègres de la côte orientale d'Afrique. Ce prince les ayant vus en esclavage, ne put qu'être très ému du sort de ses compatriotes; et leur grand nombre, car ils étaient près de 16,000, put l'engager à s'en servir dans une conspiration contre les blancs. Après avoir égorgé les Français et les Anglais, il devait s'emparer de tous les navires du port, y embarquer toutes les munitions de guerre, les ustensiles, les meubles, les productions de tout genre, et possesseur de ce riche butin, faire voile pour Madagascar, où il gagnerait les montagnes de l'intérieur. Avant que des secours pussent arriver du cap de Bonne-Espérance ou de Calcutta, tous les nègres auraient pu s'enfuir dans leur patrie, et l'île de France aurait été déserte et dévastée.

« Déja tous les Madécasses étaient gagnés, et la plupart des autres nègres d'intelligence avec eux, lorsque par bonheur des colons français furent instruits du complot par des esclaves fidèles. Le gouverneur Farquhar, d'un caractère peu défiant,

ne voulait pas ajouter foi aux rapports qu'on faisait. Cependant on acquérait des preuves indubitables de l'existence d'une conspiration, et plusieurs indices tombaient sur le prince. Dans une nuit, des feux allumés sur le Pouce, le Pieter-Boot, le Morne-Brabant, le Piton-des-Gardes et autres montagnes très hautes de l'île, devaient donner soudainement le signal. Mais la garde nationale, composée de Français, prit les armes, fit le service le jour et la nuit, et arrêta plusieurs nègres qui confirmèrent les soupçons. Enfin le gouverneur céda, mit la troupe sous les armes, et l'on n'eut plus aucun doute sur la conspiration. Le prince voyant ses projets découverts et déjoués, voulut, avec quelques-uns des siens, se cacher dans les bambous près de la mer, afin de se jeter dans un canot pendant la nuit et de s'enfuir à Madagascar, mais on le trouva et on le conduisit prisonnier au Port-Louis.

« Mené devant un conseil de guerre avec les principaux conjurés, ils furent tous condamnés à mort. Cependant le gouverneur, considérant que le prince était de race royale et proche parent de Radama, fit différer l'exécution de la sentence, et écrivit à Madagascar pour que l'on consultât le roi sur la conduite que l'on devait tenir. En apprenant ces nouvelles, Radama témoigna un grand mécontentement, et fut très irrité. Il déclara qu'il ne reconnaissait plus le prince pour son parent, afin de ne pas arrêter le bras de la justice des Européens, et de ne pas donner

lieu de supposer qu'il avait pu participer au crime et à la perfidie de cet homme envers les paisibles habitans de l'île Maurice.

« Cette réponse reçue, on procéda aussitôt à l'exécution, et le prince avec huit de ses complices fut pendu. Cet évènement se passa en 1820. Si ce projet hardi et déloyal eût été effectué et eût réussi, quelques milliers d'Européens auraient difficilement pu résister à plus de soixante mille esclaves des deux sexes, et le port, dont ceux-ci se seraient emparés, aurait favorisé leur évasion. Il arrive rarement que le succès d'une entreprise heureuse n'excite pas à en entreprendre une nouvelle, ainsi Radama aurait bien pu avoir à se défendre d'une seconde conspiration dans son propre royaume. L'évènement est hors de doute, on n'en connaît pas les causes premières.

« Madagascar est une île très fertile, partagée entre plusieurs rois. Radama est le plus puissant de tous, il ne posera les armes que lorsqu'il aura soumis à sa puissance la plus grande partie de ce vaste pays. Une immense chaîne de montagnes qui le parcourt dans toute sa longueur est susceptible de toute espèce de culture sur les hauteurs.

« Tannanariva, capitale des États de Radama, semble, d'après sa végétation, être beaucoup plus élévée que la montagne du Pouce de l'île de France : sa hauteur au-dessus de la mer serait donc de plus de 700 toises; les autres cimes de montagnes sont encore plus hautes.

La richesse en minéraux rares et en métaux précieux, doit, d'après les indices existans, être très considérable. Nos collections nous mettront en état de rectifier une infinité d'erreurs sur cette île unique et parfaite : entre autres idées ridicules qui la concernent, on la regarde comme étant insalubre et le tombeau des Européens, ce qui vient uniquement de la maladresse de ceux qui ont fondé des établissemens à Madagascar, et qui au lieu de choisir des cantons élevés, d'abattre les forêts et de se procurer ainsi des emplacemens ouverts et susceptibles de culture, se sont fixés dans des terres basses, parmi des marécages qui leur offraient pour unique avantage la proximité d'un port sûr. Par conséquent toutes les tentatives d'établissement faites de l'île Sainte-Marie au Fort-Dauphin ont dû échouer. Qui est-ce qui oserait soutenir que les terres des bouches du Danube, le long de la mer Noire, étant extrêmement malsaines, et la plupart des colons qui ont voulu s'y établir ayant été enlevés par des fièvres pernicieuses, tous les autres pays que le Danube arrose et traverse depuis sa source, sont mortels et inhabitables, et ont dû être le tombeau des Marcomans, des Goths, des Huns, des Vandales et des Romains. La fausseté et l'absurdité de cette assertion sont évidentes, puisque Java, Bornéo et Sumatra, qui ressemblent tant à Madagascar par leur situation et leur nature, ont depuis long-temps des colonies qui ont parfaitement réussi. On pourrait présenter pour objection l'insalubrité de

Batavia comme port de mer; mais le Mexique, le Pérou, le Brésil, où les rivières sont bien plus considérables que dans toutes ces îles, et où la végétation est aussi riche, fourniraient la preuve incontestable que l'accusation est trop précipitée : du moins nous ne nous sommes jamais mieux portés qu'à Madagascar. La longueur de cette île est de 340 à 360 milles géographiques; sa plus grande largeur peut être de 70 milles. Radama paraît étendre son autorité sur près d'un million d'hommes. Le nombre de ses sujets augmente journellement. Madagascar produit du riz, toutes sortes de fruits et d'épices; et, par l'industrie de ses habitans, du café et du sucre pour l'usage de ceux qui sont plus civilisés. Cette île donne une quantité d'autres productions importantes, et convient extrêmement à la culture de ce qu'on nomme les denrées coloniales.

« Des forêts couvrent les plaines de l'île, et s'étendent jusque sur les plus hautes montagnes dont les cimes des dos sont nues, mais revêtues d'excellens pâturages. Le bas prix des choses de première nécessité paraît incroyable : un bœuf gras ne coûte qu'une piastre forte. Les navires ont coutume d'aborder à Madagascar pour s'y approvisionner de vivres : les poules, les œufs et toutes les choses qui servent à la nourriture s'y obtiennent pour une vraie bagatelle.

« Le Madécasse coupe la piastre espagnole et la subdivise en petites parties dont quelques-unes n'ont que la grosseur d'un grain de froment. Chacun porte

avec soi une petite balance avec ses poids, et soit en vendant, soit en achetant, les emploie pour déterminer la valeur de ces parcelles d'argent et le prix de la marchandise. Pour une couple de morceaux d'argent de la dimension d'un haricot, on achète la moitié du fonds d'un petit marchand, et néanmoins l'argent paraît ne pas être rare. Du reste les Madécasses ne manquent pas d'habileté pour les ouvrages d'orfévrerie : ils façonnent avec beaucoup d'art divers bijoux en or, tels que chaînes, bracelets et plusieurs ornemens qui sont d'un travail très fin. Ils imitent avec une adresse vraiment admirable tous les objets de manufacture européenne, les vases et les choses en métal, soit or, argent ou fer qu'on leur montre.

« Nous sommes depuis huit mois à Madagascar, nous y avons fait un grand nombre d'excursions. Après avoir long-temps attendu la saison des pluies, nous l'avons supportée sans inconvénient. Dans les lieux élevés, la végétation est d'une beauté ravissante; quand je parviens à une hauteur un peu considérable, je crois me trouver dans les montagnes de Salzbourg et du Tyrol, car j'y ai rencontré et recueilli une quantité de plantes dont je pensais que les genres n'étaient indigènes qu'en Europe; cependant, les espèces sont absolument différentes; j'en citerai de particulières des genres, *galium*, *veronica*, *poa*, *festuca*, *saxifraga*, *campanula*, *alchemilla*, *cerastium*, *ranunculus*, *lamium*, *draba*, *trifolium* et plusieurs autres. Un tableau de la vé-

gétation des pays hauts de cette île ne peut manquer d'être du plus haut intérêt pour les botanistes européens.

« Dans les cantons bas, lorsque la végétation des tropiques commence à disparaître, on est assez surpris de voir le caractère distinctif de celle du cap. On sait que la cime du Pouce, près du Port-Louis, a trois espèces de *gnophalium*. Ici, dans le voisinage de Tannanariva, j'ai découvert et décrit, entr'autres plantes, vingt nouvelles espèces de ce genre si riche dans les environs du cap. Quand même quelques-unes se retrouveraient dans ce dernier pays, ce qui, d'après l'exemple des trois de l'île Maurice qui ne se rencontrent pas ailleurs, me semble extrêmement douteux, puisque je ne les ai pas aperçues à Madagascar qui est si proche de cette île, il n'en est pas moins vrai que Madagascar est une des plus belles du monde, sous le rapport de la botanique, parce que indépendamment d'une flore très remarquable en plantes des tropiques, elle possède celle du cap et y réunit celle de l'Europe.

« Au commencement de la saison des pluies, les coups de tonnerre et les orages sont extrêmement fréquens; jamais je n'en avais entendu de si majestueux. Quand la pluie a cessé, le soleil brille avec un éclat redoublé, et je respire un air balsamique qui nulle part ne m'a semblé aussi suave. Dans mes momens de loisirs, je m'occupe de la grammaire de

la langue madécasse, et j'en fais un petit vocabulaire. Ce travail me dispose à étudier les autres dialectes de l'île, lorsque je parcourrai les cantons où ils sont en usage. »

M. Hilsenberg, avant de partir pour l'Afrique, avait, en 1820, parcouru en botaniste, les Alpes du Tyrol.

Après un séjour de six mois à Madagascar, il en partit bien portant, et le 19 octobre 1823, il aborda à l'île de Bourbon où il passa un mois. Il revint ensuite à l'île de France, et s'occupa avec son compagnon Bojer à mettre en ordre tous les objets d'histoire naturelle qu'ils avaient recueillis. Sur ces entrefaites, Hilsenberg céda aux sollicitations du capitaine Owen, commandant la frégate *Luven*, qui depuis deux ans, s'occupait de la reconnaissance des côtes orientales d'Afrique, s'embarqua, le 15 juillet 1824, sur son vaisseau pour remplacer le botaniste de l'expédition, mort à Senna. Mais bientôt attaqué de la fièvre de Madagascar, il mourut le 11 septembre à l'île Sainte-Marie, petit établissement français voisin de la partie nord-est de Madagascar. Le capitaine l'y avait débarqué pour qu'il pût herboriser.

Des nouvelles de l'île de France ont annoncé que le roi Radama est mort le 27 juillet 1828, son fils aîné lui a succédé sous la tutelle de sa mère. Il faut espérer que l'attachement dont ses frères lui donnaient des témoignages, les aura portés à suivre les

projets de ce monarque pour faire connaître aux Madécasses les bienfaits de la civilisation. Voilà de nos jours le second exemple d'un chef animé du dessein généreux de tirer son peuple de la barbarie et de la grossièreté, et de le faire participer aux avantages que les arts procurent à l'homme. De même que Tameamea, roi des îles Sandwich, Radama fut conquérant; doit-on lui en faire un reproche? Il fallait pour assurer son ouvrage, qu'il se débarrassât des obstacles qui pouvaient en empêcher l'exécution, et certes il ne pouvait se flatter de réussir, aussi long-temps que des voisins jaloux de la prospérité de ses États, seraient assez forts pour venir la troubler.

NOTICE

D'UN ATLAS CHINOIS

DE LA BIBLIOTHÈQUE MAGLIABECHINA,

A FLORENCE.

Par M. KLAPROTH.

Le célèbre voyageur *François Carletti*, natif de Toscane, était en 1599 en Chine et y fit un séjour de deux ans; il rapporta de ce pays un Atlas chinois, qu'on conserve à la bibliothèque de Magliabechi, à Florence. Pendant mon séjour dans cette ville j'ai eu occasion d'examiner cet ouvrage curieux, et je crois que les lecteurs des NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES liront avec quelque intérêt la notice que j'en ai faite.

Cet Atlas se compose de quarante-deux cartes accompagnées de tableaux géographiques et statistiques. Carletti a ajouté à plusieurs noms la transcription italienne, à l'aide d'un interprète de Macao; ainsi leur prononciation, de même que celle de tous les noms chinois qui se trouvent dans la relation de son

voyage (1), est conforme à celle du dialecte ou du patois de cette ville.

L'auteur de l'Atlas est le célèbre géographe *Tchu-szu-pen* qui vivait dans la première moitié du XIVe siècle sous la dynastie Mongole. Il naquit dans le district de *Lin-tchhouan*, situé dans le département actuel de Fou tcheou fou; province de Kiang si. Dans sa première préface il dit qu'il a parcouru, entre 1311 et 1312, tout l'empire, pour dresser les cartes des différentes provinces. Dans la seconde, on lit que ses cartes avaient originairement sept pieds chinois de largeur et autant de hauteur, mais qu'on avait été obligé de les réduire pour les faire entrer dans le format de l'Atlas actuel.

Le titre de l'ouvrage est *Kouang yu thou*, ou *Tables géographiques*. J'en connais plusieurs éditions. La plus ancienne, en un volume, se trouve dans la bibliothèque de l'académie impériale des sciences à Saint-Pétersbourg; elle fut publiée en 1561, par *Sin kieou kao;* dans cette édition le travail primitif de Tchu szu pen, a été revu et augmenté par *Lo houng sian* de Ky choui; il a été mis au jour et complété par *Hou soung*, originaire de Szu tcheou, dans le Kiang nan, et, à l'époque de cette publication, trésorier de la province de Tche kiang.

(1) *Ragionamenti di Francesco Carletti, Fiorentino, sopra le cose da lui vedute ne' suoi Viaggi, si dell' Indie Occidentali, e Orientali, come d'altri paesi.* Firenze 1701. In-8°.

La seconde est en deux volumes; elle fait l'objet de cette notice. Elle parut en 1595, ou la vingt-troisième des années nommées *Wan-ly*, sous le règne de l'empereur Chin-tsoung de la dynastie des Ming. Enfin, la troisième et la plus complète a été apportée en Europe par *sir G. Th. Staunton*, et se trouve actuellement à Londres, dans la bibliothèque de la Société royale asiatique. Elle fut publiée en 1615, sous le même empereur que la précédente, et se compose également de deux volumes in-folio carré; elle paraît plus considérable, mais cet accroissement de volume vient de l'épaisseur du papier et de quelque feuilles supplémentaires.

Pendant mon séjour à Florence en 1814, j'eus l'honneur de dire à M. le Comte *G. B. Baldelli* que cet Atlas datait du temps de la dynastie mongole en Chine. Dans son édition des voyages de Marco Polo, ce savant me cite sur ce point, mais quelques pages plus loin il ajoute : « Quoique d'après la *conjecture* « de M. Klaproth j'aie dit que l'Atlas chinois de « la bibliothèque Magliabechina était du temps « des Tchingizkhanides; je désirais pourtant en « obtenir une certitude plus complète. L'arrivée « du chevalier *G. Th. Staunton* à Florence m'en « fournit heureusement l'occasion ; je le priai donc « d'examiner l'Atlas de la Magliabechina, et quoique « le frontispice de cet ouvrage eût été déchiré, mal- « gré le bel étui qui l'entoure, M. Staunton a trouvé « la date précise de l'impression, qui est de la

« vingtième année de l'empereur Wan-ly, nommé
« aussi Chin-tsoung, de la dynastie des Ming, année
« qui correspond à l'an 1595 de l'ère chrétienne. »
Le temps n'a vraisemblablement pas permis à mon savant ami le chevalier G. Th. Staunton d'examiner les différentes préfaces de l'Atlas de Florence, car il y aurait trouvé la véritable époque de sa composition, et M. le comte Baldelli aurait alors reconnu que mon assertion relative à ce point, n'était pas une simple *conjecture*.

Mais je reviens à l'Atlas même. L'édition qui est à Londres donne une explication des signes employés dans les cartes; je ne me rappelle plus si on la trouve également dans l'exemplaire de Florence.

Les montagnes sont à peu près représentées comme sur nos anciennes cartes. Les rivières par une ligne à double trait. Les frontières sont indiquées par une ligne noire et épaisse, les chemins par une ligne ponctuée; les autres signes sont :

Un carré, pour les *fou* ou villes du premier ordre, ou départementales;

Un parallélipipède, pour les *tcheou* ou villes du second ordre;

Un rond, désigne les *hian* ou villes du troisième ordre;

Un triangle, les *y* ou relais de poste;

Un carré noir, les *ouei* ou forteresses;

Un parallélipipède noir, les *so* ou bourgs;

Un rond noir, les *tun* ou colonies militaires;

Un triangle noir, les *phou* ou forts dans les montagnes ;

Un carré, avec un point intérieurement, un *tchhing* ou ville murée;

Un parallélipipède, avec un point intérieurement, un *yai* ou défilé fermé par une fortification;

Un cercle, avec un point intérieurement, un *yng* ou camp militaire;

Un triangle, avec un point intérieurement, une station (*tchan*) ;

Un carré, avec deux lignes horizontales au-dessus, un *kouan*, passage ou barrière ;

Un cône, avec deux lignes au-dessus, un *se* ou une redoute;

Un cône, avec un crochet au-dessus, un *tun* ou colline avec un corps-de-garde;

Un cône, surmonté d'un rond, une *tha* ou tour de garde ;

Un carré noir avec un point blanc au milieu, désigne un mandarinat héréditaire sous le nom de *siuan ouei szu* ;

Un parallélipipède noir, avec un point blanc au milieu, les mandarinats héréditaires, *siuan fou szu*;

Un rond noir avec un point semblable, les mandarinats héréditaires *ngan fou szu*;

Un triangle noir avec un point semblable, les mandarinats héréditaires, *tchhang kouan szu*;

Au lieu des degrés de latitude et de longitude, les cartes de ces Atlas sont divisées en carrés de cent

li de longueur et autant de largeur. Voici la liste de ces cartes avec leurs véritables titres en chinois. J'ai mis entre deux parenthèses la mauvaise prononciation de Macao, que Carletti y a ajoutée.

PREMIER VOLUME.

1. *Yu ti tsoung thou*, c'est-à-dire carte générale de la terre. Elle représente toute la Chine avec les pays adjacens.

2. *Pe Tchy li yu thou*, (Poteuleuto), carte de la province septentrionale de la Cour. L'expression de *Tchy li* signifie province dans laquelle est la résidence de l'empereur. Comme actuellement les monarques chinois font exclusivement leur résidence à Peking, la province dans laquelle est située cette capitale, ne porte que le nom de Tchy li, et non pas Pe Tchy li, comme on croit ordinairement. Cette dernière dénomination date encore du temps des Ming, qui avaient deux capitales.

3. *Nan Tchy li yu thou*, (Lante le) (1), carte de la province méridionale de la Cour. C'est la province de Kiang nan, qui a pour capitale Nanking, seconde résidence sous les Ming.

4. *Chan toung yu thou*, carte de la province de Chan toung (Samton).

5. *Chan si yu thou*, carte de la province de Chansi (Samse).

(1) A Macao et sur les côtes méridionales de la Chine, le *n* au commencement des syllabes est ordinairement remplacé par un *l*.

6. *Chen si yu thou*, carte de la province de Chen si (*Siamse*).

7. *Ho nan yu thou*, carte de la province de Honam (Halam).

8. *Tche kiang yu thou*, carte de la province de Tche kiang (Ciacam).

9. *Kiang si yu thou*, carte de la province de Kiang si (Cam se).

10. *Hou kouang yu thou*, carte de la province de Hou kouang (Houcuam).

11. *Szu tchhuan yu thou*, carte de la province de Szu tchhuan (Suciam).

12. *Fou kian yu thou*, carte de la province de Fou kian (Ochiam).

13. *Kouang toung yu thou*, carte de la province de Kouang toung (Cam tom).

14. *Kouang si yu thou*, carte de la province de Kouang si (Com se).

15. *Yun nan yu thou*, carte de la province de Yun nan (Fonam).

16. *Kouei tcheou yu thou*, carte de la province de Kouei teheou (Cui ciù).

Sur le premier volume de cet Atlas, on lit la note suivante, écrite de la main de Carletti : « Breve in-« terpretatione di questo primo libro di geografia delle « XV provincie della China, fatta dichiarare de Fran-« cesco Carletti, stando in quel paese à un Chinese, « suo amicò. »

Deuxième Volume.

Le second volume est précédé d'une préface datée de 1534. Il contient les cartes suivantes :

1. *Kieou pian tsoung thou* (Quin Pianto), ou carte générale des neuf frontières. C'est sous ce nom que les Chinois comprennent les anciennes limites terrestres de leur pays, en commençant au nord-est par le Liao toung, et en finissant au sud-ouest au Szu tchhuan; puis allant de là à l'est par le Kouang si jusqu'aux bords de la mer, entre le Kouang toung et le Fou kian. Ce sont les 14 cartes suivantes qui donnent les détails de ces limites, défendues par un grand nombre de forts et de redoutes.

2. *Liao toung pian thou*, carte de la province de Liao toung (Liau ton), située au nord-est de Peking, en dehors de la grande muraille, et limitrophe de la Corée.

3. *Ki tcheou pian thou*, carte de la frontière de Ki tcheou (Quiciu). Elle comprend la partie nord-est de la province de Tchy li, traversée par le *Louan ho* (Lan ho sur les cartes de d'Anville), et terminée au nord par les montagnes sur lesquelles passe la grande muraille. Cette carte comprend Peking et se termine à l'ouest au fort de Khiu yu kouan.

4. *Nei san kouan pian thou*, carte de la frontière des trois passages ou barrières de l'intérieur. Elle commence où la précédente finit; comprend Pao-

ting et une partie des frontières du Tchy li et du Chan si.

5. *Suian fou pian thou*, carte de la frontière du pays de Siuan fou (Zuan fu), ville nommée actuellement Siuan houa fou, et située dans la partie nord-ouest du Tchy li.

6. *Taï thoung wai san kouan thou*, carte des trois passages ou barrières extérieures de Taï thoung (Taiton). Elle comprend la partie septentrionale du Chan si près de la grande muraille.

7. *Yu lin pian thou*, carte de la frontière de Yu lin (Ziu liam). Elle comprend la moitié orientale de la grande muraille dans le Chen si.

8. *Ning hia Kou lan thou*, carte des pays de Ning hia (Lenha) et de Kou lan, également près de la grande muraille du Chen si, mais plus à l'ouest.

9. *Tchouang Ning Liang Young thou*, carte du pays de Tchouang lang ouei (Cionlem), de Si ning, Liang tcheou et Young ning, toutes villes fortifiées, voisines de la grande muraille du Chen si, et plus occidentales que les précédentes.

10. *Kan Sou Chan tan thou*, carte du pays des villes de Kan tcheou, de Sou tcheou et du fort de Chan tan ouei, près la grande muraille, dans la pointe nord-ouest du Chensi.

11. *Thao ho thou*, carte du pays traversé par la rivière Thao ho (Tiac ho), à la frontière occidentale du Chen si. C'est le pays de Lin thao fou.

12. *Soung phan thou*, carte du pays voisin du

que les Chinois ont faites jusqu'au règne de Khang hi, ou jusqu'à l'époque où ce grand monarque fit lever une nouvelle carte de son empire par les mathématiciens jésuites, qui séjournaient alors en Chine. Le *Novus Atlas sinensis* du P. Martin Martini, publié en 1655 à Amsterdam, et qui fait aussi partie des différentes éditions de l'Atlas de Bleau, est également basé sur le travail de Tchu szu pen; quoiqu'il ne le présente pas en son entier, et n'indique pas tous les lieux qu'on voit sur les cartes de ce célèbre géographe chinois.

COLONIE DE FERNANDO PO.

SUITE ET FIN (1).

Les choses ainsi arrangées pour la journée, je pris congé d'Yapa, et je partis pour la montagne avec Incledon et mon compagnon de voyage : toute la petite communauté nous accompagna à une certaine distance. Nous marchâmes au sud, vers le sommet de la moins haute des chaînes de montagne, à peu près à cinq milles de sa base. Après être sorti du village d'Yapa, je n'en vis qu'un petit composé d'une douzaine de cabanes, et deux cases près d'un champ d'ignames, au haut du coteau. Au bout d'un mille, je remarquai que les palmiers devenaient rares, je n'apercevais de tous côtés que des broussailles impénétrables ; alors nous suivîmes pendant plusieurs milles un sentier montant, tortueux, raboteux et très malaisé. Les champs d'ignames n'étaient pas nombreux ; et la pluspart des ignames étaient aussi petites et d'aussi chétive apparence que celles que

(1) Voyez page 18 de ce volume.

l'on me donnait à manger, et bien différentes de celles des environs de Clarence, dont le poids commun est de sept à douze livres ; j'en ai même pesé qui allaient à dix-huit livres, tandis que dans le pays haut, leur poids commun n'était que de quatre livres. Cette dissemblance vient-elle de la diversité du sol, ou bien les vents froids qui pendant la nuit soufflent du haut des montagnes arrêtent-ils la croissance de ces racines, c'est ce que je ne puis décider ; mais il est certain qu'il existe un contraste frappant et très grand pour la grosseur, l'apparence et le goût entre les productions des deux terrains.

A peu près à deux milles du sommet de la chaîne, nous perdîmes toute trace de sentier, alors Incledon me pria de retourner au village et devint très importun ; mais déterminé à apercevoir, si c'était possible, la mer au sud de l'île, je poursuivis ma marche à travers les broussailles. Ce ne fut qu'avec peine que je décidai Incledon à avancer. Il appelait sans cesse mon attention sur les vertèbres d'un serpent qu'il portait à ses côtés, et montrant du doigt les hautes herbes dont nous étions entourés, il voulait me faire croire que nous serions mordus par ces reptiles si nous faisions un pas de plus. Les supplications les plus pressantes et des promesses de récompense purent seules l'engager à continuer, et alors il resta considérablement en arrière, tandis qu'auparavant il m'avait toujours précédé. Je n'étais pas bien loin de l'accomplissement de mes vœux, lorsque mes

efforts furent presque rendus inutiles par mon krouman; partageant les sentimens d'Incledon, il se joignit à lui pour me conjurer de ne pas aller plus avant. Sourd à leurs discours, je marchai seul pendant quelque temps. Le terrain était couvert de broussailles, avec des bouquets de grands arbres. A force de persévérance, je réussis à apercevoir distinctement la mer dans le sud, et je fus ravi de plaisir, m'imaginant que j'étais le premier Anglais qui eût pu s'avancer autant dans l'intérieur. Le pays qui m'entourait ressemblait beaucoup à celui que je parcourais depuis les deux derniers milles. Je désirais beaucoup aller un ou deux milles plus loin vers le pic de la montagne; mais, à mon chagrin et à mon regret extrêmes, je fus obligé de rebrousser chemin, mon conducteur ayant refusé obstinément de me laisser continuer ma course.

Je trouvai que le pic était presque parallèle avec l'extrémité orientale de l'île, que l'on peut, je crois, appeler sa base en longueur, puisque de ce point on monte graduellement vers l'E.-S.-E. Du lieu le plus élevé où je sois parvenu, la montée vers la cime paraissait si roide et coupée de tant de ravines, que, dans mon opinion, elle aurait bravé tous les efforts humains pour y parvenir de ce côté. De cet endroit la vue était admirable; tous les objets qui autour de moi attiraient mon attention étaient grands, magnifiques et variés. D'un côté les gigantesques Camerouns, les rivages brûlans de l'Afrique s'étendant au

loin, et la surface azurée de l'Océan, de l'autre la montagne majestueuse de Fernando Po avec ses délicieux bocages de palmiers, et ses pentes s'abaissant doucement jusqu'aux bords de l'immense Atlantique, offraient des tableaux que l'on n'a pas l'occasion de contempler tous les jours. Un observateur superficiel aurait dit que c'était beau, que c'était délicieux, un homme plus réfléchi se serait écrié que c'était sublime et ravissant.

Incledon me pressait si fort de retourner sur mes pas, que je me conformai à ses désirs, et nous suivîmes à peu près le même chemin qu'en venant : tout à coup le krouman accourut vers moi en s'écriant qu'il avait trouvé un très bon emplacement pour bâtir la maison du capitaine et un autre pour celle de M. Macaulay, se rappelant sans doute celle de ce dernier à Sierra-Leone, et il ajouta : « Je sais bien que tous « les hommes blancs bâtissent leur demeure sur des « coteaux ; et je sais que vous êtes venu ici pour « trouver un lieu convenable. » La descente me parut pire que la montée, étant obligés de parcourir quelquefois en courant un espace de quelques centaines de pas avant de pouvoir nous arrêter. L'aspect du pays sur le sommet de la chaîne que je vis, me fait présumer que les montagnes sont inhabitées, car je n'y aperçus même pas l'apparence d'un sentier. Près de la fin de notre course, nous rencontrâmes le même homme qui m'avait donné une bouteille de topy : il m'en fit cadeau d'une autre, sans

rien demander en retour. Sa conduite jointe au bon traitement que j'ai éprouvé chez ces insulaires, me persuade que, malgré leurs défauts, ils sont très bons et très hospitaliers.

J'arrivai vers trois heures à ma cabane : Yapa et toute sa bande m'accueillirent très cordialement. Plusieurs bouteilles de topy me furent apportées par des gens desquels j'en avais déja reçu, et qui me donnèrent encore des preuves pareilles de bienveillance. J'étais à peine assis depuis cinq minutes, lorsqu'à ma grande surprise, Coupe-gorge entra dans la cabane avec un quartier de mouton rôti. Incledon le suivit avec un autre bouilli. D'autres insulaires apportaient des poules rôties et bouillies; la tête et les poumons du mouton cuits, à ce qu'il me sembla, dans du vin de palme; le foie dans de l'huile de palme avec des épices, des ignames bouillies et roties, etc. Enfin il y avait un dîner aussi varié que le pouvait fournir la moitié d'un mouton pesant dix livres : ce qui n'ajouta pas peu à mon étonnement en voyant ces mets devant moi, et jetant par hasard les yeux sur l'endroit où la moitié de mon mouton avait été suspendue, fut de l'y apercevoir encore. Ce que l'on venait de m'apporter me sembla être les deux quartiers que, dans la matinée, j'avais envoyés à Cocolaco. A l'exception des étuvées, qui étaient dans des pots de terre, les autres morceaux me furent donnés de la main des porteurs. Très reconnaissant de ce que l'on prévenait ainsi mes désirs, je reçus tout de la meilleur grace, me gardant

soigneusement de laisser imaginer qu'il y eût rien qui me déplût. J'envoyai chercher Yapa pour qu'il prît part au festin. Il s'assit à côté de moi, mais il ne voulut ni boire ni manger la moindre chose. Alors mon krouman et moi, nous fîmes fête au repas; et bien que les mets fussent peu tentans pour les yeux et le palais d'un Anglais, j'avoue que jamais dîner ne me sembla meilleur; cependant j'étais entouré d'une centaine, au moins, d'insulaires des deux sexes qui tenaient constamment leurs yeux fixés sur moi, et dont les émanations arrivaient jusqu'à mon odorat. Quoi que l'on en puisse penser, je trouvai excellent le foie cuit dans l'huile de palme. Suivant sa promesse, mon krouman fit honneur à un quartier de mouton, et aida aussi à faire disparaître l'autre. Le reste fut bientôt achevé par Coupe-gorge et les autres personnes qui m'environnaient. Quand j'eus fini, Yama me donna deux bouteilles de topy.

Dans le cours de la soirée, l'ayant vu sortir du village, je resolus de pénétrer dans sa cabane; le sort favorisa ma tentative. Tandis que je causais avec une de ses treize femmes qui étaient assises en dehors de ma case, elle, comme une jeune fille, se leva et courut à sa cabane; naturellement je la suivis. Je vis que ce logis était divisé en quatre compartimens: la cuisine, ou le lieu où l'on se tient dans le jour, occupait la première de ces divisions; un grand feu brûlait dans le milieu; il y avait çà et là des ustensiles en terre. La seconde division était une salle très propre,

avec un foyer au centre : tout autour étaient rangés une douzaine de blocs de bois tenant lieu de sièges, et à l'extrémité, un plus grand et plus joli pour les chefs. Le troisième compartiment paraissait être la chambre des enfans, car il en était plein. Le quatrième était un magasin rempli d'objets grossièrement faits dont je ne pus, en les regardant en passant, deviner l'utilité : l'ensemble était vraiment singulier.

Le chef étant revenu peu de temps après que je fus sorti de la case, je le conduisis vers l'endroit où ses femmes étaient assises. Dans le cours de la conversation, si je puis m'exprimer ainsi, il me dit qu'il avait vingt-une femmes et deux fois autant d'enfans. Cela peut paraître incroyable, mais quand je dirai que j'avais autour de moi quinze des premières, et à peu près trente des derniers, on me croira facilement. Environ une heure avant le coucher du soleil, j'allai rendre visite au chef d'un des villages du voisinage, qui la veille au soir était venu voir le chef chez lequel je me trouvais, et qui paraît être le principal de tous ceux de cette partie du pays. Il me combla de marques d'attention et me mena dans la cabane des voyageurs ou d'audience de son village. Elle ressemblait à celle où j'étais logé. Il me traita avec bonté et d'une manière très hospitalière. Son habitation était composée d'une soixantaine de cases, tandis que celle d'Yapa n'en avait que vingt, car il n'était entouré que de ses principaux officiers. J'étais placé à sa droite, tout près du feu.

Autour de lui étaient assis ses officiers, et derrière eux, dans différentes parties de la case au moins cent personnes des deux sexes très serrées l'une contre l'autre, et deux fois autant en dehors, et garnissant toutes les avenues qui y aboutissaient. Dès que je me fus assis, il appela quelqu'un qui était dans la partie postérieure de la case, et une voix de femme répondit; alors une coulisse en planche s'ouvrit derrière lui, et dix femmes sortant d'une espèce de balcon extérieur, entrèrent dans l'appartement; c'étaient ses épouses : la première portait un coq, et plusieurs des autres des calebasses de vin de palme. Elles s'assirent immédiatement derrière le chef. Le coq me fut présenté en forme, avec la cérémonie ordinaire de frotter et d'orner ma personne de branchages; mais étant placé près du feu, et de plus la foule qui se trouvait en dehors empêchant la libre circulation de l'air, je me voyais dans une position bien pire que la veille. Cette affaire terminée, je fus de nouveau placé le long du feu, et toutes les tentatives pour m'en éloigner furent rendues inutiles par les prévenances bien incommodes, quoiqu'à bonne intention, des chefs.

Alors on commença à boire du topy; on me remettait chaque bouteille et j'en versais. Après avoir vidé cinq grandes calebasses, je demandai à quitter la place car la chaleur du feu jointe à l'action du topy m'avait presque anéanti; mais cela ne put m'être accordé : le chef et le krouman étant devenus très bons amis, on envoya chercher une nouvelle bou-

teille pour lui. La discussion à ce sujet ayant été fort gaie, je me levai dans le dessein de m'en aller; peine inutile, force me fut de reprendre ma place.

Une autre calebasse fut apportée et me fut donnée par le chef avec les mêmes cérémonies désagréables qu'auparavant, et à mon grand déplaisir; cependant l'ayant distribuée, principalement aux femmes qui s'empressaient de me tendre leurs petites calebasses pour que je les remplisse, je me décidai à m'en aller. La séparation ne s'effectua qu'avec beaucoup de peine, car le vieux chef me saisissait par le cou et me suppliait de rester, et de prendre une autre calebasse, semblant me dire, alors nous nous séparerons : puis il m'apprit qu'il comptait emmener avec lui le lendemain matin deux moutons à Clarence, et nous nous quittâmes. Suivi de ses gens il m'accompagna jusqu'à l'entrée de la cour d'Yapa. Les dames étaient si curieuses de savoir si toutes les parties de mon corps étaient de la même couleur, qu'elles furent sur le point de me déchirer mes habits sur le dos; et je fus obligé d'ôter ma veste et mon gilet et de les porter à la main. Le coq est le présent qui me semble être l'offrande de paix ou la manière de féliciter un ami sur son arrivée, les chefs m'en ayant toujours donné quand ils venaient visiter notre marché.

A mon retour chez moi, le jeune homme qui m'avait toujours fourni de topy, m'attendait avec une nouvelle provision de cette liqueur. Il se passait à peine une heure, pendant que j'étais là, sans qu'il

m'apportât une calebasse fraîche. Je visitai quelques-unes des cases voisines de la mienne, mais ce ne fut pas sans difficulté, quatre à cinq femmes fermant toujours l'entrée quand je m'approchais. Je ne réussis qu'en commençant un jeu de main avec elles, ce qui les eût bientôt mises en fuite. Je trouvai ces cases à peu près dans le même état que celle du chef, sauf le manque d'ustensiles de cuisine et de divers objets que j'avais observés dans la première. Aussitôt qu'il fit obscur, je revins chez moi, où je fus rejoint par Coupe-gorge, Incledon et une dixaine de leurs amis. Un grand feu fut allumé, ils s'assirent à l'entour, la plupart avec leurs femmes, ou plutôt une femme. Des ignames furent placées sur le feu, et on apporta une douzaine de calebasses de topy. Le chef vint à l'entrée de la cabane et me donna une bouteille de topy. Je l'accompagnai chez lui, et je lui demandai la permission de boire avec lui; elle me fut refusée, et je reçus l'injonction de rentrer chez moi; je lui serrai cordialement la main et j'obéis.

Je trouvai mes compagnons occupés à faire cuire leurs ignames; ils m'invitèrent à m'asseoir avec eux, je le fis; le topy circula de l'un à l'autre, et chacun chanta à son tour. Les ignames étant prêtes, le souper commença; quant à moi je sortis et j'allai visiter plusieurs cabanes; dans toutes on passait le temps comme dans la mienne. Partout je fus invité à prendre part au repas. Dans les six cabanes que je vis, il y avait un grand feu allumé, et une vingtaine de

personnes dans chacune. Les femmes étaient les plus nombreuses. Tout annonçait la gaîté et le bonheur domestique. Quand je fus revenu chez moi, les chants commencèrent à l'instant, et suivant l'usage, furent accompagnés de rasades. M'apercevant que l'on était disposé à consacrer la soirée au plaisir, je détachai les deux quartiers de mouton qui étaient encore suspendus au-dessus du lieu où était mon lit, et je les présentai à la compagnie. A l'instant un homme fut dépêché au dehors, et revint bientôt avec six calebasses de topy. En quelques minutes le mouton fut cuit à leur goût, dépecé et distribué par portions égales, la mienne comprise, et pas une de plus. Quoique la viande fût à peine chauffée, j'en mangeai tant que je pus, pour faire plaisir à mon monde. Le topy circula abondamment, et les plus habiles chanteurs s'empressèrent de déployer leurs talens. Les femmes chantaient de leur côté; leurs voix n'étaient nullement désagréables. Il me semble que leurs chansons ne consistaient pas dans plus d'une douzaine de mots, qui, soit en solo, soit en chœur, continuèrent pendant un quart-d'heure chaque fois. Krouman et moi nous fûmes obligés de chanter à notre tour. Quand on eut vidé quinze à seize calebasses de topy, je m'aperçus que plusieurs personnes de la société devenaient trop bruyantes; je gagnai mon lit, je m'enveloppai dans ma couverture et je me couchai; plusieurs de mes hôtes quittèrent la cabane. Coupe-gorge et Incledon ayant fini le

reste du topy, s'endormirent avec leurs femmes le long de mon lit; d'autres à peu de distance. J'assurai au krouman une petite place près du feu, qui fut arrangé de manière à brûler toute la nuit. Je n'aurais pas pu passer une soirée d'une manière plus douce, chacun s'étant efforcé de me la rendre agréable et gaie.

Le 5 décembre, je fus éveillé au point du jour par Coupe-gorge, qui me pria de nous mettre en route; bientôt après parut le chef, qui m'adressa la même demande. Alors on apporta une poule qui, je crois, fut tuée, cuite et mangée dans l'espace d'un quart-d'heure. Le repas fini, et une bouteille de topy bue, je partis au milieu des cris de joie et des acclamations de tout le village assemblé. Mon hôte de la soirée de la veille se trouva à l'entrée de la cour avec les deux moutons qu'il m'avait promis. Nous fûmes dans notre marche entourés de troupes si nombreuses d'indigènes venus des différens hameaux, que j'avais beaucoup de peine à avancer. Tous étaient amenés par la curiosité de me voir et d'examiner ma personne. Les femmes étaient surtout importunes, et paraissaient enhardies par mon séjour au milieu d'eux. Mes efforts pour les écarter furent inutiles, et elles me tirèrent de côté et d'autre avec une sorte de violence. Les bonnes intentions de ces braves gens devinrent enfin si incommodes, que je fus obligé d'appeler le chef pour qu'il envoyât quelques personnes pour m'aider à me dégager, car j'étais

presque suffoqué par la chaleur et la puanteur. Bientôt arrivèrent quatre hommes. Voyant que les paroles ne pouvaient venir à bout de disperser la foule, ils eurent recours à leurs bâtons, dont ils usèrent un peu rudement, ne ménageant ni l'âge ni le sexe. Le passage ainsi obtenu, je me hâtai d'aller joindre le chef, qui m'attendait. J'eus soin de me tenir tout près de lui, pendant que je continuai à traverser le village. Les cris, les vociférations, les hurlemens qui remplissaient l'air à mesure que je passais, étaient absolument nouveaux pour moi, je ne puis en donner une idée. Les coups donnés par mes libérateurs leur en attiraient autant en retour. Je craignais beaucoup qu'il ne résultât de tout cela une scène désagréable; fort heureusement la patience de mes défenseurs prévint la tournure fâcheuse que les choses menaçaient de prendre.

Ma joie fut grande lorsque nous atteignîmes le cirque; là chacun s'en retourna, sauf les gens de ma bande; elle consistait en une cinquantaine de personnes, tant hommes que femmes; celles-ci portaient sur leur tête de fortes provisions de topy pour notre marche. Le chef avait avec lui deux femmes et la fille qu'il aimait le mieux; celles-là avaient sur la tête trois à quatre grandes calebasses, la dernière, un petit panier contenant les vases à boire du chef et de la peinture rouge et blanche pour sa parure.

Nous revînmes par le même chemin que nous avions suivis en venant. A peu près à un mille de la

ligne de nos limites, on fit halte; le chef se tenant debout en avant de sa troupe, fut enduit complètement de peinture blanche par ses deux femmes, depuis la nuque jusqu'aux talons; l'opération terminée, sa fille appliqua de la peinture rouge à ses tempes, à ses joues et à son front; ensuite il m'envoya chercher; me frotta les tempes et les joues de la même couleur, et me fit une marque longitudinale s'étendant du haut du front au bout du nez. Sur ma demande, on me donna un peu de la composition; j'ai appris depuis qu'elle est faite des cendres du bois et des feuilles d'un arbre particulier.

On avait fait au chef un siège en branches de palmier, il s'y assit; je fus placé à quelque distance de lui, à sa droite; les autres étaient encore plus loin. Un panier fut déposé devant lui, après l'avoir examiné, il le donna à Coupe-gorge; celui-ci en distribua à toute la bande le contenu qui consistait en bananes bouillies froides, et une partie d'un singe également bouilli. Cinq bouteilles de topy, leur nombre favori, furent de même servies à la ronde, par Coupe-gorge, après que le chef les eut goûtées; la jeune fille commença par remplir la petite calebasse de son père avec la bouteille qu'il avait désignée; il la but; c'était la première fois que je voyais ses lèvres toucher quelque chose, quoique je l'eusse souvent prié de participer à mon repas.

Durant mon séjour chez lui je n'avais jamais aperçu personne, à l'exception de sa femme et de

ses enfans, entrer dans l'enceinte des pieux qui entouraient sa maison. Lorsque quelqu'un demandait à lui parler, Coupe-gorge ou Incledon, qui paraissaient être ses serviteurs les plus intimes, allaient à l'entrée de l'enclos et l'appelaient, il venait dans ma cabane et y recevait ceux qui se présentaient, ce qui me fit présumer que c'était la case d'audience. On me donna à entendre que l'on n'osait pas pénétrer dans l'enclos, sous peine d'avoir le cou coupé. Cette circonstance me suggéra l'idée que la personne comme la demeure du chef sont sacrées.

Mais pour revenir à notre repas, quand il fut fini, nous poursuivîmes notre voyage. Pendant que nous étions assis, plusieurs troupes qui allaient au marché des Anglais, s'approchèrent de nous, s'assirent aussitôt et ne bougèrent plus, personne n'osant prendre les devans sur le chef. Nous étions en ce moment près d'une centaine. A la ligne de limite, nous rencontrâmes le capitaine Harrison qui accueillit le chef avec beaucoup de bonté. Pendant que nous attendions un canot pour nous porter à bord, on fit voir au chef l'atelier du forgeron, alors en pleine activité; mais il ne se décida pas tout de suite à y entrer; il ne fit pas la moindre attention à un gros morceau de fer que l'on façonnait en ce moment; elle fut entièrement absorbée par une barre de ce métal qui avait d'abord attiré ses regards. Il la saisissait, la remettait en place, la posait à ses pieds, l'examinait d'un air qui semblait dire : je voudrais

bien l'avoir. On s'en aperçut, et en lui montrant le navire, on lui dit, que s'il consentait à aller à bord, le capitaine lui donnerait du fer.

En marchant vers le canot, nous passâmes devant l'atelier des scieurs, l'action de la scie alors en mouvement frappa beaucoup le chef; il la considéra quelque temps, comme se rendant compte de son usage; on ne le tira de là qu'avec difficulté. Un peu plus loin, un krouman abattait un arbre, le chef empoigna la hache et commença à s'en servir avec beaucoup de dextérité, à notre grande surprise, ce qui nous persuada qu'une longue pratique lui avait appris à se servir de cet outil.

Malgré toutes les promesses qu'on lui avait faites de fer et de couteaux qu'il désirait si ardemment, on ne put le déterminer à entrer dans le canot. Coupe-gorge vint à sa place; arrivé à bord il descendit tout de suite dans la chambre du capitaine, avec la familiarité d'une vieille connaissance. Après qu'il eut pris quelques rafraîchissemens, le capitaine lui donna pour son chef, un morceau de barre de fer, plusieurs couteaux et divers autres objets, et aussi du fer pour lui. Il suivit le capitaine à terre, et remit tous les présens au chef qui les reçut sans montrer le moindre signe de joie, et sans dérider son visage sérieux. Je le reconduisis ensuite à l'extrémité de notre ligne; après avoir acheté de ces gens tout ce qu'ils avaient apporté pour vendre, et avoir donné de petits présens à ceux qui m'avaient témoigné tant

de bontés à la demeure du chef, je me séparai d'eux de la manière la plus cordiale, et en leur adressant mes vœux pour leur bonheur.

VOYAGE A LA MEKKE,

DANS LES ANNÉES 1826-1827.

Par M. DESCOUDRAY, ancien officier de marine.

L'Arabie, depuis le commencement du XIXe siècle, semble s'être réveillée de ce long sommeil dont elle était sortie d'une manière si brillante et si vive au VIe siècle, lorsqu'elle enfanta Mahomet. Le wahabisme a redonné l'essor au génie natal de ses habitans : cette péninsule, terre sacrée des croyans, où le bruit de la conquête n'avait pas retenti depuis les combats du prophète, a vu dans ces derniers temps d'immenses mouvemens politiques. La Mekke a été prise, reprise, ce qui n'était jamais arrivé durant toute l'ère de l'Hégire.

Aussi, peut-on dire que, sortie de cet apathie et de ce long repos voisin du néant, l'Arabie se présente au voyageur avec une physionomie plus mâle, plus animée. La lutte de l'esprit novateur contre l'esprit stationnaire, là comme partout en Europe, est digne de l'attention de l'observateur. C'est un curieux spectacle que celui d'une réformation toute

puissante, long-temps triomphante, et devant ses succès à l'invincible progression de l'esprit humain, obligée de reculer, de céder devant le régime stationnaire, aidé des arts de l'Europe et des secours de la civilisation occidentale. Tel est le schisme des Wahabis refoulé dans les déserts où il fermente de plus en plus; refoulé, dis-je, par les armes musulmanes de Mohammed-Ali, aidé d'artilleurs et d'officiers jetés sur les dunes de l'Égypte par les factions politiques de la France.

Depuis la conquête, les relations sont très suivies entre Cosseïr et Djidda, port de l'Arabistan voisin de la Mekke. C'est là qu'arrivent les vaisseaux de toute la mer Rouge apportant les pèlerins et les caravanes du Kaire, de la Nubie, du Darfour. Aussi le commerce est-il florissant : on y voit nombre de bazars remplis des productions embaumées de Saba, d'Hadramaut, des tissus de l'Hindoustan, des denrées de l'Égypte, des esclaves noirs de l'Abyssinie et du Dongola, des odalisques de la Géorgie, de l'Imirette ou de la Grèce.

Djidda fortifiée au commencement de ce siècle par le schérif de la Mekke, qui s'y retira avec ses trésors quand la ville sacrée fut prise par les Wahabis, l'a encore été davantage depuis que le vice-roi d'Égypte s'en est emparé. M. Dussap attaché à l'armée d'Ibrahim durant l'expédition de celui-ci dans l'Arabistan, a couronné cette place d'un bastion assez respectable pour des Arabes dépourvus de canons.

Mohammed-Ali a confié à Rustan-Aga le commandement et le gouvernement de Djidda, qui est, pour ainsi dire, le pendant de Cosseïr sur ce bord de la mer Rouge. Il a une physionomie fière et martiale comme celle d'un Musulman de haute stature et plein de confiance en ses forces physiques, qui chez les peuples incivilisés sont le thermomètre de la considération et de l'estime. Mais dans cette majesté qui caractérise le Turc, il se trouve toujours une indolence, une apathie qui revèlent le néant de l'ame et l'incapacité intellectuelle, et qui détruisent le prestige aux yeux des Européens : il entre de la sottise dans cette dignité.

Rustan-Aga est investi d'une omnipotence illimitée dans son gouvernement; aussi il a une cour, des thuriféraires et de secrets envieux. Yellanny et Hussein sont ses deux acolytes ou plutôt ses adjudans de place; ils sont attachés à ses pas pour recevoir les ordres qui lui passent par la tête.

Pour le secrétaire des commandemens, c'est un scribe copte. Sa mise et son peu d'importance sont une vivante preuve du peu de cas que les Islamites font du lettré. Son écritoire pend à sa ceinture en guise du poignard ou de l'athagan des guerriers. Il a toujours dans son sein des feuilles de papier. Aux ordres de l'aga, il tire un carré de papier, prend son roseau taillé en guise de plume, et se met à écrire sur ses genoux la lettre que lui dicte son maître. Le caractère n'est ni fin, ni élégant ; on peut

en juger d'après le bambou avec lequel l'écriture est tracée, et l'incommodité de la posture du scribe. Lorsque la missive est finie, elle est lue par l'aga et scellée de son anneau qu'il jette au scribe pour cette opération.

Une vingtaine de subalternes composaient, en outre de ces personnages, l'entourage de l'aga ou plutôt l'ameublement de son divan. Immobiles, debout, durant l'audience, ils sont là pour obéir au moindre signe du petit despote, et exécuter aveuglément ses ordres quels qu'ils soient. Une chaîne d'argent supporte leur sabre recourbé qui pend devant eux; leur turban est élevé et ordinairement de mousseline; leurs manches, leurs vestes brillent chargées de broderies; les pistolets et l'athagan sont l'accomplissement de rigueur de cette toilette martiale, et reposent à la ceinture. On ne peut disconvenir que le costume oriental ne relève infiniment plus que l'uniforme militaire des Occidentaux, la bonne mine de l'homme. Nos habits serrés, déguisant trop peu les formes souvent grêles de nos héros, flattent moins le coup-d'œil que les draperies aux plis flottans de l'habillement turc. Notre feutre à trois pointes ou arrondi en shakos, ne saurait égaler la grace d'un turban de cachemire décoré d'une riche aigrette.

Depuis leur soumission, les Wahabis n'ont rien perdu de leur caractère primitif : religionnaires enthousiastes, sectateurs fervens, c'est dans leurs

dogmes qu'ils puisent leurs bonnes et mauvaises qualités. Aussi suivant les circonstances on peut en dire beaucoup de bien, ou déclamer vigoureusement contre eux. L'égalité des temps patriarcaux, la frugale simplicité des mœurs des ismaélites, l'énergie de conception et d'exécution, la bravoure, feraient de ces sectaires le modèle des hommes et les recommanderaient à l'Orient, si la cruauté contre les vaincus, l'instinct de la déprédation dont tout l'odieux est lavé à leurs yeux par les pratiques et l'esprit du wahabisme, la superstition, la malpropreté ne déconsidéraient cette race d'hommes.

Les inclinations des Wahabis varient suivant les localités. Les populations maritimes sont principalement adonnées à la piraterie, qu'ils exercent en toute conscience. Cette vie dure, cette existence périlleuse a renforcé les traits de leur figure, décharné leur physionomie, et empreint dans leur aspect leur féroce énergie; leur tempérament est sec, leur teint olivâtre.

Dans les villes de l'intérieur, ces Arabes perdent de cette âpreté. Leur air a quelque douceur, les traits sont beaux chez la plupart d'entre eux; il y a même de la délicatesse européenne dans leur physionomie. Ils serrent leur tête d'un bandeau colorié à la manière des anciens rois mythologiques que nous voyons sur nos théâtres, et leurs cheveux descendent sur leurs épaules en boucles arrondies. Comme les femmes orientales, ils font un point de

coquetterie de se noircir l'intérieur des paupières avec la pointe d'un pinceau, ce qui, suivant les idées du pays, donne plus d'expression et de feu à la physionomie. Ce sont ceux-là qui sont appelés *Ul-beït, hommes des maisons.*

Il y a encore les Wahabis Bedoins, qui diffèrent, sous beaucoup de rapports, de ces Wahabis citadins. On les qualifie de *Tahta-sûf*, ou *habitans de tentes*. Noircis d'une huile chargée d'une décoction de poudre à canon, on les prendrait pour des spectres infernaux. Leur accoutrement est d'ailleurs très propre à donner d'eux cette opinion. Une pièce de toile leur prend la ceinture et descend jusqu'à leurs genoux; ils sont serrés d'une lanière où ils conservent les cartouches. Ajoutez à cela un linge qu'ils se lient autour de la tête, et vous pourrez vous faire une idée de ces tribus nomades, qui émigrent journellement des vastes solitudes de sables sur de légers chameaux, et s'y retirent en cas de poursuite. Là, ils jouissent en toute sûreté des fruits de leurs déprédations. L'atmosphère brûlante de ces solitudes, la sécheresse, l'aridité de ces lieux de désolation, d'où nul être humain ne peut les aller débusquer, sous peine de mourir de soif ou de chaleur, et où eux seuls peuvent vivre avec leurs chameaux, font leur sécurité.

Les indigènes de la péninsule, très soigneux, comme l'on sait, des généalogies, ne font pas remonter la leur au-delà d'Ad, d'une manière suivie

et certaine. Ils entrevoient bien par delà un Yarab, fils de Kathan, qui donna son nom à ce pays. Ils remontent aussi à un Ismaël, fils d'Abraham, par Agar, du nom duquel ils s'appellent parfois Ismaëlites; mais leur arbre généalogique, à partir d'Ad, se prolonge jusqu'au moment actuel sans interruption.

Entourée de mers sous tous les points, excepté du côté du nord, où s'étendent les campagnes pétrées et solitaires que le Bedoin seul peut franchir sur ses infatigables chameaux, en se dirigeant sur les astres, l'Arabie a vu passer à côté d'elle toutes les grandes révolutions politiques de l'antiquité, sans en être troublée dans son indépendance. Ce pays n'est que peu ou point impliqué dans les annales grecques, romaines et perses.

De Djidda à la Mekke la route est sans cesse fréquentée. D'abord c'est une plage aride qui paraît avoir été jadis couverte par la mer, s'il faut en juger d'après les concrétions marines, les débris de coquillages que l'on trouve çà et là dans les sables. Le chameau à la démarche lente et posée est l'hôte de ces déserts; la tête recourbée vers le ciel, chargé de fardeaux, il est comme le vaisseau du désert. Aussi les Arabes lui donnent-ils cette qualification.

Plus loin, à mesure qu'on s'avance dans les montagnes, le sol perd cette aridité, il se couvre de palmiers; et dans les sites les plus heureux, là où s'é-

panchent quelques sources, l'oranger, le caffier, l'azérolier, le figuier, reposent agréablement sur leur vert foncé les yeux éblouis et fatigués de la réverbération du sable.

Kal-Fadyr est un paysage délicieux, la possession de ses sources coûta à Tessoun-Bey, qui commandait un détachement d'Egyptiens, un combat opiniâtre contre les Wahabis. Le khasuader Youssuf, chef des Albanais, arriva à propos pour lui donner la victoire au moment où il allait être taillé en pièces.

La province d'Héjaz est fameuse par les deux villes saintes des islamites, Médine et la Mekke. Plus bas se trouve Moka, dans le Tehama. De même que les autres Arabes, les habitans de ces cantons suivaient tranquillement, depuis le temps de Mahomet, les préceptes du Coran, lorsque la réforme des Wahabis vint les troubler.

L'auteur de cette révolution religieuse fut un nommé Abdoul Waheb qui était natif de Haianeh, ville de la province de Nejd; il passa sa jeunesse à Bassora, plongé dans l'étude des sciences; de là, il se mit à parcourir le Farsistan, l'Yrak, la Syrie, toute l'Arabie, l'Égypte, examinant les mœurs, et partout approfondissant l'étude du cœur humain dans les diverses conditions des individus. De retour dans sa patrie, vers 1766, il s'attacha à réformer l'islamisme et à l'épurer; il harangua les cheiks qui gouvernaient les cantons du Nejd, combattit l'autorité des sunna sur le Coran. Les points princi-

paux de ses doctrines étaient que Mahomet était un grand prophète, mais que c'était un sacrilège que de lui adresser des prières, que Dieu savait ce qui est nécessaire à l'homme et qu'il était superflu de l'importuner par des supplications. Le Coran est un livre divin; mais Mahomet dont il contestait le caractère sacré, y a introduit beaucoup d'erreurs. C'est pourquoi Abdoul ne voulait pas qu'on suivît ce code à la lettre.

Ce schisme eut un rapide accroissement parmi les tribus du Nejd, d'Yamama, de Téhama, d'Hédjaz. Le pouvoir du réformateur prit de l'étendue en proportion de celle du prosélytisme; les cheiks de l'Yémen, du Téhama et de tout le midi de l'Arabie, songèrent à réunir leurs efforts contre ce novateur; sous le commandement du cheik de Laksah, ils vinrent l'attaquer dans sa résidence, au sein de la province de Nejd. Il les repoussa avec une armée de quatre mille néophytes; ses succès décidèrent en sa faveur tous les indifférens qui n'avaient pas encore pris parti pour ou contre, et sa puissance atteignit bientôt à son apogée; car, connaissant l'inclination naturelle des Arabes pour le pillage, il les anima par la licence de piller les inconvertissables encroûtés dans leurs vieux préjugés; il déclara profanes leurs propriétés et les abandonna à la discrétion des siens. Beaucoup d'Arabes, pour soustraire leurs biens à de pareils déprédateurs, embrassèrent la réforme, et se mirent à la suite de

Waheb, pour piller les anciens religionnaires (1).

A sa mort, il était maître de presque toute la péninsule. Abdulaziz, son fils, lui succéda. Il augmenta encore le nombre des réformés dans le désert. Les Bédouins lui envoyèrent leur acte d'adhésion, accompagné de présens, fruits de leurs rapines sur les musulmans de la Perse et de la Syrie, que, suivant les dogmes de Waheb, ils dépouillaient de leurs profanes richesses.

La partie méridionale de l'Arabistan, ainsi que celle de l'ouest, où les habitans, propriétaires d'un sol riche et fécond, ont des mœurs plus paisibles que ceux des autres provinces et des inclinations moins déprédatrices, se dérobèrent plus long-temps à l'influence de la nouvelle secte. Les imans de Mascat, de Sana, chefs de l'ancienne religion, s'opposèrent aux doctrines de ces puritains; mais les cheiks, pour se soustraire à leur autorité théocratique, firent cause commune avec les Wahabis. Suud avait succédé, en 1803, à son père Abduluziz, assassiné dans une mosquée. Accru de ces nouvelles forces, il songea à soumettre la lisière occidentale de la presqu'île où la Mekke et Médine, pleines des souvenirs de Mahomet, étaient des foyers du pur

(1) On trouve des détails plus précis et plus exacts sur les Wahabis, dans un petit ouvrage intitulé : *Mémoire sur les trois plus fameuses sectes du Musulmanisme, les Wahabis, les Nosaïris et les Ismaëlis,* par M. Rousseau ; Paris 1818, 1 vol. in-8.

islamisme. Tout le Téhama le reconnut pour chef. Les villes de Loheia et de Moka firent cependant une résistance opiniâtre, et arrêtèrent long-temps les Wahabis autour de leurs fortifications, parce que les assiégeans n'avaient pas d'artillerie; mais ils vinrent enfin à bout de ces deux boulevarts d'Islam.

Dès lors on songea sérieusement à la conquête de la Mekke. Le schérif de cette métropole, Galib, était odieux aux siens même, qui se voyaient chaque jour exposés à ses avanies et à ses spoliations. Il voulut traiter avec les réformés. Son beau-frère, Mozeif, fut chargé par lui des articles de la transaction qu'il leur proposait; mais celui-ci renia l'ancien islamisme et embrassa le nouveau. Suud lui donna 12,000 hommes, vers la fin de 1803. Mozeif remporta plusieurs avantages sur les troupes du schérif de la Mekke, et vint mettre le siège devant Tayif, où étaient les plus grandes richesses de son beau-frère. Galib accourut défendre cette ville; mais affaibli par la défection de son neveu Abdallah, le schérif se voyant dans l'impossibilité de se défendre, mit le feu à ses palais et s'enfuit à la Mekke avec ses pierreries et son harem.

Suud croyait tenir en son pouvoir le chef de la théocratie musulmane; mais quel fut son désapointement en apprenant à Haianeh que Galib s'était sauvé! Peut-être soupçonna-t-il son général Mozeif; quoi qu'il en soit, il vint prendre le commandement de l'armée et laissa celui-ci gouverneur de Tayif.

Il arriva devant la Mekke, il campa sur le revers du mont Arafa; mais déja le schérif s'était sauvé à Djidda avec ses trésors, laissant son frère Ayoub, avec permission de traiter, si les Wahabis voulaient entendre à quelque arrangement. L'ultimatum fut proposé et accepté. La Mekke fut livrée aux vainqueurs, qui, aux termes de la capitulation, s'abstinrent du pillage; mais leurs inflexibles principes religieux renversèrent beaucoup de monumens de l'ancienne idolatrie. Toutefois la Kaaba fut respectée.

Durant le temps que les Wahabis employaient à des réformes, Galib se fortifiait dans Djidda, en sorte que lorsqu'ils se présentèrent pour s'emparer de ce port, ils furent reçus par une décharge de l'artillerie des vaisseaux, dont le schérif avait fait transporter les canons sur le rempart. Des troubles qui survinrent à la capitale de Suud, dont un frère prétendait à la souveraineté, l'obligèrent à quitter brusquement le siège de Djidda. Galib reprit l'avantage et chassa les Wahabis de la Mekke.

L'usage que le schérif avait fait de l'artillerie lui avait été trop favorable pour qu'il ne songeât pas à chercher dans cette arme des gages de succès futurs. Il fortifia sa capitale d'une telle manière, que Suud tourna ses conquêtes d'autres côtés. Il soumit l'yman de Mascate, revint vers le couchant, prit Médine, en sorte que les réformés dominaient dans presque toute l'Arabie et les pays limitrophes, depuis Moka

jusqu'à Bagdad, à Bassora et à Damas, lorsqu'en 1807 il eut repris la Mekke.

Le pacha d'Égypte confia plus tard à son fils Ibrahim la direction de la guerre qu'il porta aux Wahabis. Les pèlerinages étaient interrompus, les croyans étaient peu disposés à se fier aux assurances de ces réformés qui leur garantissaient sûreté et protection pour leur visite à la Kaaba. Mohammed-Ali envoya des troupes contre les nouveaux schismatiques, sous les ordres d'Ibrahim. Djidda appartenait toujours aux Turcs : le pacha y fit débarquer de l'artillerie et des canonniers, car les victoires des Français dans l'Égypte et la Syrie avaient trop appris aux Turcs de quel secours était l'artillerie dans les batailles pour qu'il négligeât, avec la sagacité qu'on lui connaît, ce moyen de succès. Les Égyptiens instruits par des artilleurs français et des Mamelouks, qui avaient servi en Europe sous Bonaparte, mirent le siège devant la Mekke. Ils coupèrent l'aqueduc de la Sultane; ils formèrent un cordon dans la vallée de Mina. Les Wahabis se portèrent avec impétuosité sur les musulmans; mais emportés par les décharges d'artillerie, leur fanatisme fut inutile; ils succombèrent par milliers. La Mekke fut prise. Les tombes de Kadidja et des descendans du prophète furent réédifiées. Ibrahim fut proclamé par tous les croyans le vengeur de la Mekke et le restaurateur d'Islam. Cependant il ne poussa pas loin ses conquêtes. Le wahabisme refoulé dans les déserts n'a pas moins de

ferveur. Il a abandonné la capitale de l'Arabistan; mais le triomphe de la vieille doctrine sur la réforme est dû bien plus au canon d'Ibrahim qu'à la persuasion.

Quoi qu'il en soit, la Mekke a repris un nouvel aspect depuis l'expulsion des Wahabis. Les Européens attachés au vainqueur, et d'après les conseils desquels il se dirigeait, ont donné un certain aspect de civilisation à la métropole des Islamites. M. Scotti, médecin génois de la suite d'Ibrahim et mort depuis en 1822 dans le Sennaar durant l'expédition d'Ismayl-Pacha, fit bâtir un hôpital militaire dont il fut le directeur, et qui maintenant est administré par un jeune Toulonnais, nommé M. Devaux.

Tossoun-Bey est chargé du gouvernement de la place. La garnison peut bien être de trois mille Albanais et de quelques nègres amenés du Kordoufan pour le recrutement de la milice. Sève, à Assouan, dans la haute Égypte, les a jadis formés à la discipline militaire. Ils exécutent les manœuvres avec cette précision qui ravit d'admiration les Asiatiques et les passionnent pour le service militaire.

Les casernes construites par M. Dussap, architecte et médecin, sont aérées, avantage qui ne se rencontre pas dans les maisons des villes arabes; car les chambres ont plus l'air d'un corridor que d'une salle. Les naturels ne connaissent pas l'usage des poutres, ou du moins ils n'ajoutaient pas assez de confiance à de pareils supports, aussi leurs ap-

partemens n'avaient jamais plus de largeur que la portée du chevron; mais ils tâchaient de suppléer à la largeur des chambres par leur longueur.

Le *Kasnadar* ou *colonel des Albanais*, habite une maison assez regulière, bâtie sur des dimensions européennes, attenant à la caserne. Il est là comme surveillant; mais son harem est dans une autre maison de peu d'apparence dans l'intérieur de la ville.

Giotti, un Corse qui remplit à la Mekke l'emploi de *Khasné-Katipy* ou *trésorier*, a eu la faiblesse d'apostasier, ce qu'il attribue à des idées philosophiques qui lui font envisager toutes les religions comme agréables ou plutôt indifférentes à l'Être-suprême. Comme il est exempt de la jalousie particulière aux Orientaux, grace à sa philosophie et à ses mœurs européennes, il me fit visiter son harem, au grand scandale des odalisques, qui n'avaient jamais entendu parler d'une pareille aberration de principes dans leur commérage au bain. Son colombier était composé de six tourterelles. Elles n'avaient jamais vu un homme face à face, hormis leur mari et maître. Mon ami me parut partager les goûts orientaux; car toutes ses femmes avaient beaucoup d'embonpoint. Elles avaient réellement, suivant les expressions de Saadi, l'Anacréon persan, *une figure comme la pleine lune*.

L'ameublement consistait en sophas et en un divan qui faisait le tour de l'appartement. Les odalisques étaient là assises sur leurs talons; un tapis d'assez

bon goût était étendu sur le parquet. Ces dames avaient les paupières bordées d'une ligne d'antimoine en décoction, conformément aux lois de la coquetterie du pays. Les sorbets et le café, conformément aussi à l'étiquette des visites, vinrent compléter les honnêtetés que me fit Abdalla-Giotti; mais ses femmes me parurent très embarrassées dans toutes leurs manières; ce qu'il fallait peut-être attribuer à l'insolite présence d'un étranger dans le harem.

Les Égyptiens ont tout remis sur l'ancien pied dans la Mekke pour ce qui se rapporte au culte public. Quant aux institutions militaires, tout est à l'européenne: à la pointe du jour, la diane sur les remparts; à midi, la parade; le soir, la retraite battue dans tous les quartiers de la ville par les tambours de la garnison.

La Kaaba est un bâtiment plus imposant par son antiquité que par sa structure. Autour d'elle, il règne une colonnade. Dans cette enceinte, les croyans vont baiser une pierre noire très vénérée. Le toit de l'édifice est couvert par le *mahamel* ou tapis de brocard d'or qui chaque année est renouvelé et envoyé par le sultan de Constantinople en grande pompe.

C'est aussi dans cette enceinte que l'on voit le puits de Zemzem dont l'eau est réputée sacrée : aussi tous les pèlerins s'empressent-ils d'en boire dévotement. Il y a une foule d'autres pratiques, toutes plus puériles les unes que les autres, dont les hadjis s'acquittent avec un religieux empressement.

La Mekke dont il est parlé dans l'Écriture sainte

sous le nom de Mesca (chap. X vers. 30), est indifféremment appelée par les Arabes *Mekka* ou *Bekka*, mots qui signifient *point de réunion*, *lieu de grand concours*. Cette métropole est, comme l'on sait, le rendez-vous de tous les pèlerins du monde musulman. Dans les dogmes du sabéisme c'était une pratique religieuse que ce pèlerinage; on y venait des trois Arabies baiser le pierre noire de la Kaaba sur laquelle Abraham s'est assis. Mahomet lorsqu'il imagina ces nouveaux rites qu'il prêcha le cimeterre en main, sanctionna ce point de la religion des Ismaëlites; dans le Coran il recommande expressément le pèlerinage de la Mekke comme une œuvre agréable à Allah; adroit politique, il voyait dans cette centralisation des affections musulmanes sur la métropole de l'islamisme, une conservation de patriotisme, un aliment à cet esprit de famille qui entre dans la législation des sectaires de l'Orient, et que les juifs avaient dû et doivent encore au temple de Salomon après la réédification duquel ils soupirèrent durant toutes leurs captivités.

Avant que les troupes de Mohammed-Ali eussent vaincu les Wahabis, le pèlerinage des croyans avait beaucoup à souffrir de ces protestans arabes. Aussi Ibrahim fut-il proclamé le vengeur de la Mekke, le libérateur de *Beith-Allah* ou *maison de Dieu*. Cependant c'était ce concours seul de fidèles qui pouvait maintenir cette ville, car son terroir est complètement stérile et improductif; située dans

une vallée pierreuse, entre le mont Adiah et le mont Qôaikaahn, elle est privée de sources. On ne boit d'autre eau que celle des citernes, car si quelques rigoles descendent des montagnes environnantes, elle est si désagréable à boire, si mal-saine, qu'il faudrait déserter ce lieu. Il faut excepter cependant celle que l'on tire du puits de Zemzem.

On ne saurait trop faire attention aux révolutions de la face de la terre, aux changemens que le temps y apporte; à l'aspect des colonnades de Palmyre et de Balbek au milieu d'incultes solitudes de sables; à l'aspect de l'aridité des côtes où se trouvaient jadis les ports si vivans, si commerçans d'Aylath et d'Asion-Gaber; en contemplant le rocher nu de Cerigo qui fut jadis le séjour des amours et des jeux et la couche émaillée de fleurs de Cythérée, on se demande comment dans deux milliers d'années de si grandes détériorations ont pu s'opérer, comment des lieux où s'agitaient de grandes populations sont devenus aujourd'hui d'inhabitables déserts! La Mekke eût subi la loi commune, elle eût laissé des ruines comme seules attestations de l'existence d'une opulente cité dans les gorges de ces deux monts, si la religion ne fût venue à son secours, et faisant de ce lieu un point de pèlerinage, n'y eût versé ces richesses qui soutiennent la capitale du mahométisme et en font encore une place importante. La piété a ainsi paré à la loi de destruction des siècles, l'homme a vaincu le ciel; et la Mekke au milieu de ses dé-

serts, environnée d'un territoire inculte, subsiste sur ses fondemens tandis que Balbek, Thèbes ou Luqsor, Palmyre, Aylath, Asion-Gaber, Ephèse et mille autres cités ont disparu ou gisent comme des cadavres, comme des momies de villes sous les amoncèlemens des sables.

La sultane Validé, femme de l'empereur des Turcs, Soliman, fit dans une intention pieuse construire un long aqueduc qui amène à cette ville déshéritée du ciel, les eaux d'une source lointaine, située dans une des anfractuosités du mont Arafat. Il n'y a dans les environs que quelques dattiers dont les productions sont bien insuffisantes pour la nourriture de la population. Mais comme les trésors laissés par les caravanes ont enrichi tous les habitans, on fait venir d'Egypte ou de la fertile province d'Yémen par le port de Djidda, tout ce qui peut faire l'agrément de la vie.

CANTON.

Le morceau suivant a paru pour la première fois dans le *Oriental Magazine* de Calcutta; le journal asiatique de Londres en a fait un extrait dont nous reproduisons ici la traduction; il nous a paru intéressant, parce qu'il fait connaître plusieurs particularités de la vie sociale des Chinois. Nous devons pourtant observer que la description que l'auteur donne du grand temple de Canton est tant soit peu confuse, et qu'il s'est trompé chaque fois qu'il a voulu comparer les divinités chinoises avec celles de l'Olympe ancien. Nous aurions pu supprimer ces comparaisons, mais nous avons pensé qu'il fallait les laisser subsister pour montrer les écueils dont est menacé tout voyageur qui entreprend de vouloir raisonner sur les sciences, les mœurs, les lois et les religions des peuples qu'il visite, sans avoir une connaissance, au moins légère, de leur langue et de leur littérature. Quelques notes explicatives que nous avons ajoutées à ce morceau serviront à rectifier les erreurs de l'auteur. K.

Parmi les curiosités de Canton, nulle ne mérite mieux que les *maisons* des *Djoss*, la visite des étran-

gers. Ce mot de *Djoss* est une altération du mot portugais *Deos*, de sorte que maison de Djoss signifie un temple; mais la divinité qu'on y adore, et qui est Fo, est devenue, par la suite des temps, familière aux Européens sous le nom de Djoss (1). Les maisons de Djoss, dont il est question ici, sont situées

(1) Le nom chinois de ce temple est *Hai tchhang szu*, ou *du rideau de la mer*. Il se trouve sur le bord septentrional de l'île de Ho-nan, et sur la rive méridionale de la rivière de Canton, opposée aux factoreries européennes. Il est bâti sur l'emplacement d'un jardin appartenant originairement à la famille de Kouo. Un prêtre de Bouddha nommé *Tchhi yue*, y fonda, il y a environ 800 ans, un temple, qu'il nomma *Thsian-thsieou-szu*, ou de *mille printemps*. Ce ne fut que vers l'an 1600 que ce temple devint fameux par un prêtre généralement estimé pour sa grande piété. *O tsu*, disciple de ce dernier, y résida après lui, et sut se concilier les bonnes graces du beau-fils de l'empereur Khang-hi, envoyé en 1700 pour punir les rebelles de Canton, et pour exterminer les habitans de l'île de Ho-nan, qui avaient pris une part très active à la rebellion. Ce général mandchou, qui portait le titre de *Phing-nan-wang*, ou de pacificateur du midi, apaisé, selon la tradition, par un miracle, amnistia les habitans et protégea O tsu et son temple de la manière la plus efficace. Il y ajouta le *pavillon des rois célestes*. L'épouse du général mandchou, fille de l'empereur, avait eu l'intention de bâtir un palais couvert de tuiles vertes, mais comme son père refusa son consentement à une si grande distinction, les tuiles déja fabriquées furent données au temple, et couvrent un de ses pavillons; c'est pourquoi on l'appelle communément *Lou-oua-szu*. K.

sur le bord du fleuve opposé à celle où Canton est bâti. J'appris d'une personne qui avait accompagné lord Amherst à Péking que ces temples ne le cèdent ni en dimension ni en splendeur à aucun de ceux que l'ambassade avait rencontrés, soit en allant à la capitale, soit dans le séjour qu'elle y fit. On entre dans l'enceinte sacrée par un grand portail couvert (1), dans l'intérieur duquel l'admiration est attirée par quatre figures gigantesques et assises; il y en a deux dans un enfoncement de chaque côté du passage. Toutes quatre étaient magnifiquement vêtues et avaient aux jambes des bottes énormes, qui auraient pu faire envie à un postillon français.

Le premier de ces personnages célestes, qui avait un maintien très féroce, était représenté dans l'action de tirer son épée du fourreau : sans doute le dieu de la guerre (2). Le second jouait d'une guitarre à quatre cordes : probablement l'Apollon de la bande. Le troisième avait la main droite levée au-dessus de la tête, et tenait une boule dorée entre l'index et

(1) Ce portail est appelé en chinois *chan-men*, ou la porte de la montagne; c'est la dénomination générale de toutes les grandes portes des temples bouddhiques en Chine, parce que les prêtres qui les occupent sont censés vivre retirés du monde dans les montagnes. K.

(2) Ces quatre personnages sont les quatre grands rois célestes, révérés par les bouddhistes de la Chine, leurs statues gigantesques sont ordinairement placées à l'entrée des temples. Ils n'ont rien de commun avec les divinités grecques auxquelles notre auteur les compare. K.

le pouce ; de la gauche, il empoignait un serpent; autour de la taille, il portait une grande corde verte, tombant par devant, et formée, à ce qu'il semblait, d'un cactus qu'on avait voulu imiter. Par conséquent ce devait être l'Esculape chinois, la boule dorée indiquant vraisemblablement les vertus d'un bol. On sait qu'un serpent est dans beaucoup de pays l'emblême de la faculté, et les propriétés médicales du cactus sont également connues. Le quatrième portier avait à la main droite un grand parasol, et dans sa gauche un animal qui était peut-être un rat, un lapin ou un cochon d'Inde : on me dit que c'était le dieu du commerce.

Chacun de ces gardiens du temple avait à peu près vingt pieds de haut. Ils nous laissèrent passer sans la moindre difficulté, et arriver à un second portail où il y avait deux statues de la même dimension et dans une posture semblable : l'une tenait à la main une espèce de massue, l'autre un cercle ; la première était peut-être un Hercule, la seconde un Archimède (1).

Après avoir traversé ces portails, nous entrâmes dans une espèce de carré, à droite et à gauche du-

(1) Ces deux figures représentent les guerriers déifiés, qui pendant leur vie humaine furent connus sous le nom des deux *Heng-ha*. Celui qu'on voit à droite, en entrant dans le temple, est appelé *Tchin-khi*, et celui de gauche *Tchhing-lun*. Ce sont eux qu'on regarde comme les véritables gardiens des temples de Bouddha, aussi ne manquent-ils dans aucun. K.

quel il y avait un petit temple renfermant une seule image de Bouddha ou Fo : l'un était représenté priant, le second, si je m'en souviens bien, était armé de pied en cap pour le combat (1). En face de nous, ce qui formait le troisième côté du carré, il y avait une grande et belle maison de Djoss : son toit qui offrait la courbure particulière que l'on observe dans les dessins des porcelaines de la Chine, était orné de dragons, de serpens, de chats sauvages et dc toutes sortes de monstres extraordinaires. On ne nous permit pas d'entrer dans cet édifice, mais nous pûmes apercevoir par une des portes, et il y en avait une sur chaque face, qu'il contenait un monument en marbre blanc, sur chacune des faces duquel était sculptée une femme vêtue à l'hindoue et assise sur un lion. Étant allés au côté opposé du temple, nous en vîmes devant nous un autre absolument semblable; on nous y laissa pénétrer. Nous nous trouvâmes dans une grande salle où une centaine de lampes de formes fantastiques étaient suspendues au plafond; et des gong, des cloches, et autres curieux instrumens de musique ou de culte étaient placés dans différentes parties du vaisseau.

(1) Ici l'auteur se trompe. Les idoles qu'il a vues dans ces deux pavillons ne sont pas des représentations de Bouddha. Dans celui de la gauche est l'image de *Kouan-yun-tchang*, héros déifié qui vivait dans le 3e siècle de notre ère, et qui est le patron de la dynastie mandchoue, actuellement regnant en Chine. Dans l'autre pavillon on voit la statue de *Ouei-tho*, contemporain du précédent. K.

Au milieu s'élevait une immense statue de Fo debout. De même que Siva, il avait trois yeux, le troisième au milieu de l'espace qui sépare les deux autres chez les mortels; de derrière sa tête, on en voyait sortir plusieurs petites, chacune couronnée d'une haute tiare dorée et très ornée; de chacune de ses épaules pendaient de longues épaulettes bleues à cordelières, dans le goût de celles d'un officier-général; le reste de son habillement était d'une magnificence correspondante; tout cela était très soigneusement sculpté en marbre, ou une composition qui lui ressemble. Cette auguste divinité était derrière une longue table de chêne bien polie, pareille au comptoir d'un marchand, et sur laquelle était posée une quantité de vases de cuivre et d'étain sculptés à trois et à quatre pieds, etc., d'où l'encens fumait perpétuellement pour régaler les narines du dieu (1). Des offrandes de toutes sortes de fruits et de fleurs de la saison étaient étalées devant lui; et une jatte d'eau consacrée (*chan cheï*) était prête dans le cas où il

(1) Ces vases étaient remplis de sable où l'on avait fiché de petites baguettes allumées, nommées en chinois *hiang*. On les laisse brûler jour et nuit; au coucher du soleil on en allume un paquet devant la porte de chaque maison de Canton pour défendre ses habitans de la visite des mauvais esprits. La fumée qui s'échappe de tous ces paquets brûlant à la fois, est si grande, qu'elle forme un nuage épais qui plane au-dessus de la ville; de même que le résultat des exhalaisons plus denses des cheminées de Londres.

voudrait boire ou faire ses ablutions. Une lampe antique, suspendue au-dessus de la table, répandait sa lumière sainte, faible, mais qui ne s'éteint jamais, sur la figure céleste. Un petit cabinet placé sur la table contenait l'image en bronze d'une divinité avec un grand nombre de bras, la plupart tenant des instrumens de guerre : deux étaient des corps plats et unis, peut-être des miroirs ou des cymbales ; deux autres mains empoignaient chacune un enfant au-dessus de la tête de la statue ; l'enfant paraissait sortir de celle-ci. En nous expliquant cette variété de la divinité, les ho chang ou prêtres nous apprirent que Fo, de même qu'un autre Protée avait le pouvoir et fréquemment l'envie de prendre différentes formes, et de se présenter sous divers caractères à l'admiration de ses sectateurs, et que c'était une des nombreuses métamorphoses de sa substance divine auxquelles il avait daigné condescendre pour l'édification des fidèles. Au haut du petit cabinet, il y avait une petite figure d'homme aussi peu vêtu que les Hindous, car il n'avait qu'un chiffon autour des reins : on nous dit que c'était une autre incarnation de Fo.

Étant passés de l'autre côté du temple, nous vîmes un autre carré, dont deux côtés étaient occupés par le cloître des saints moines, et le côté qui nous faisait face offrait, comme dans les cours précédentes, une grande maison de Djoss. Un pont de marbre traversait un réservoir dont la surface était cou-

verte de nenufar, plante consacrée à Bouddha, et très célèbre dans les poésies, de même que dans les superstitions de l'Orient. Au-delà du pont, nous entrâmes dans le temple ; ainsi que les autres, il était à deux étages et adapté au logement des prêtres comme à celui de la divinité. Ce fut là que logea lord Amherst durant son séjour à Canton ; et un grand nombre de dieux inférieurs déménagèrent pour faire place à ce mortel distingué. Dans un appartement du rez-de-chaussée, il y avait une statue de femme vêtue à l'hindoue, assise, les jambes croisées, la tête coîffée d'une tiare, les mains placées l'une contre l'autre et élevées, comme en supplication devant le trône des graces ; les ho chang la désignent sous le nom de sainte-mère ; on dit qu'elle est généralement représentée avec un enfant à son côté.

Dans une salle au second étage (1), il y a trois énormes statues de Fo, vêtues à la manière de l'Orient.

(1) D'après le plan de ce temple dessiné en Chine, cette salle s'appelle *Ta-hioung-pao-fian*, ou la salle du grand, puissant et précieux. Parmi les trois statues de Fo ou Bouddhas, (*san-pao-fo*) qui y sont assises sur des lions, celle de droite représente le *Omi-to-fo*, ou celui de la période antérieure du monde ; celle du milieu le *Che-kia-fo*, de l'époque actuelle ; celle de gauche le *Mi-le-fo*, qui doit encore venir. Devant la figure du milieu est placée une petite statue de Chekia, en enfant debout, et levant sa droite vers le ciel. Elle représente cette divinité à sa naissance, et disant : « Dans le ciel et sur la terre, il n'y a que moi « qui mérite d'être honoré. » K.

ou plutôt de l'Hindoustan. Elles avaient des cheveux noirs de Cafres, des oreilles monstrueuses et des traits décidément éthiopiens, comme les petites images de Bouddha à Gayah. Chaque figure était assisse sur un lion en mabre, couché, de proportion régulière et bien sculpté. De chaque côté de la salle on voyait une rangée de statues de grandeur naturelle; les prêtres nous dirent que c'étaient des héros et des demi-dieux, ou des mortels qu'une postérité reconnaissante avait déifiés pour leur supériorité éminente dans les arts ou dans les armes, pour leur sagesse à instruire ou à gouverner les hommes, pour les préceptes qu'ils leur avaient enseignés, pour les vertus qu'ils avaient pratiquées (1); chacun tenait à la main le symbole de la sorte de mérite qui lui avait valu l'immortalilé. De la bouche de plusieurs sortait ce qui probablement était destiné à marquer leur haleine, et à l'extrémité de cette vapeur solide, il y avait une petite maison, une ville, un arbre et diverses autres choses qui sans doute devaient leur existence, leur invention, ou la découverte de leur utilité, au souffle, à la parole, au commandement de ces personnages illustres. La physionomie et l'habillement de la plupart d'entre eux étaient décidément hindous; et tous avaient des oreilles énormes. Le visage d'un ou deux avait le caractère grec; et ce qui

(1) Ce sont les statues des dix-huit *Lo han* ou *Rahan*, ou disciples de Bouddha. K.

est remarquable, leur costume était plus dans le goût occidental que celui des autres.

Nous trouvâmes là que les portiers gigantesques qui nous avaient étonnés aux portails étaient réduits à la dimension humaine, et occupaient seulement une place dans la maison de leurs égaux. Un dessin exact de ces statues, faute d'une notice descriptive bien intelligible, fournirait peut-être le moyen aux personnes qui se livrent à l'étude de la mythologie, de découvrir l'origine et l'histoire de ces figures singulières.

Je ne me souviens pas d'avoir vu d'autre variété de la divinité dans les maisons de Djoss; mais dans celle qui èst au nord des fauboürgs de Canton, j'aperçus une statue immense et dorée d'un Djoss prodigieusement gras et riant, représenté couché. On me dit que c'était l'image de Fo dans un état de béatitude; et son apparence corroborait cette assertion.

Il me parut qu'il y avait une nombreuse communauté de prêtres attachés aux maisons de Djoss que je viens de décrire sommairement, elle est entrenue par les contributions des laïques dévots; mais il semble que ceux-ci ne sont pas multipliés dans le pays : car bien différens des prêtres de plusieurs autres pays, les lamas étaient maigres, hâves, blêmes comme s'ils eussent réellement pratiqué par choix ou par nécessité l'abstinence et la pénitence que se bornent à affecter les prêtres des autres religions. Ils avaient la tête rasée, et étaient vêtus d'une grande robe d'une sorte de camelot gris,

comme un ordre de moines de l'Occident; ils portaient au cou un cordon de grains qu'ils touchaient sans cesse en marmottant.

On nous mena dans une grande salle, où tous les moines de ce prieuré chinois étaient rassemblés pour dîner. Le repas était servi sur deux ou trois grandes tables à peu près de la même manière que dans les collèges à Oxford. Chaque moine se tenait debout devant sa place. La cérémonie commença par un da-lama ou prêtre principal qui sonna sa clochette; alors tous chantèrent en chœur la formule sacrée : « *Om mani padma houm.* » Les savans ne sont pas d'accord sur le sens de cette phrase mystique; mais probablement dans cette occasion elle signifie : « *Gloire à Fo* » (1) ou quelque chose de semblable. Le chant ayant duré à peu près cinq minutes, la clochette se fit de nouveau entendre et chacun s'aidant de ses deux petites baguettes entama sa ration avec une avidité remarquable.

Cette communauté possède de vastes toits à porcs. Les porcs de Djoss, c'est-à-dire ceux qui sont consacrés à Fo ou plus probablement au supérieur des ho-chang, sont très gros et très gras : ils obtiendraient incontestablement le prix à l'exposition de Noël, dans quelque ville d'Angleterre que ce soit. La nature particulière de leur forme, la concavité de leur dos et la convexité de leur ventre qui touche pres-

(1) *Om mani padma houm* est une phrase hindoue qui signifie : Oh ! lotus précieux. K.

que à terre, les rend doublement intéressans, et sans doute un peintre ajouterait : doublement pittoresques.

Tout l'établissement, y compris les maisons de Djoss, les cloîtres, les toits à porcs, les cuisines et le jardin potager, la ferme et le cimetière, est aussi complet qu'on puisse l'imaginer et couvre un espace immense de terrain. Il paraît que ces moines brûlent leurs morts : et notre attention fut attirée par un mausolée où, nous dit-on, étaient déposées les cendres des chefs de la communauté.

Un dîner chinois est une curiosité du premier genre, et tout homme qui aime les choses bizarres doit désirer d'en voir un. Pan ke koua, surnommé généralement *le Squire*, un des négocians membres du Hong, donna un dîner à un parti choisi de la factorerie anglaise, et j'eus le bonheur d'en être. Sa demeure située du côté du fleuve opposé, me donna une idée exacte de l'habitation d'un Chinois aisé. On ne pouvait pas dire que ce fût précisément une maison, car c'était une suite de bâtimens épars, mais réunis et entremêlés de parterres et de réservoirs couverts de nénufar. En avançant à travers ce labyrinthe d'appartemens, de passages, de vérandahs, nous passâmes sous plusieurs arcades circulaires comme celles qu'on voit fréquemment sur la porcelaine de la Chine. Parmi les diverses pièces que nous parcourûmes, il y en avait une arrangée comme une chapelle; c'était où la famille faisait ses dévotions.

Enfin nous arrivâmes à la salle du banquet, qui était un appartement fort remarquable; mais je ne puis m'en rappeler tous les détails. Nous étions à peu près une quinzaine de convives. La première chose qu'on servit, fut une soupe de nids de salangane, servie dans de petites jattes de porcelaine; je la trouvai très bonne et très délicate, ressemblant plus à un potage au vermicel qu'à tout autre dont je me souvenais, mais cela ne peut soutenir le parallèle avec la soupe à la tortue ou au canard sauvage. Il y eut vingt services et des plats sans nombre. J'en comptais soixante à la fois sur la table, c'étaient de petites jattes ou coupes de la plus belle porcelaine, placées sur trois rangs au milieu de la table. On nous fit entendre, mais j'ignore jusqu'à quel point c'était vrai, que nous avions le bonheur d'être régalés d'œufs de pigeon à l'étuvée, de chat sauvage, de grenouilles en fricassée, de vers secs recommandés particulièrement pour bien goûter le vin au dessert, de trépang, de nageoires de requin et d'une diversité d'autres friandises que les préjugés européens seraient tentés de nommer tout différemment; mais quoique ces mets aient pu être réellement, l'addition d'un peu de soui du Japon ou d'essence de cloporte la meilleure que j'aie jamais goûtée, le rendait extrêmement savoureux. Toute la viande, comme faisans, perdrix, gros gibier, était coupée menue et servie dans de petites jattes, ce qui, vu que nous n'avions au lieu de couteaux et de fourchettes que deux pe-

tites baguettes d'ivoire bien arrondies, unies et glissantes, garnies d'argent, était extrêmement embarassant à manger; en effet, durant la première demi-heure, je désespérai entièrement de faire parvenir la moindre parcelle de ces chairs appétissantes à mon palais impatient. Enfin, ayant découvert, comme par une inspiration soudaine, la véritable manière de me servir de mes armes, je vins à bout de ce que je désirais, et à la fin du régal je me trouvai si adroit que je pouvais prendre les plus petites miettes avec mes bouts d'ivoire.

Tous les mets sont extrêmement succulens, de sorte qu'il est très nécessaire d'avaler une quantité considérable de sêï hing pour prévenir des conséquences désagréables. Ce sêï hing est une espèce de vin ou plutôt d'esprit de couleur blanche et dont le goût n'est pas désagréable. La petite tasse dans laquelle on le boit est à peu près de la dimension de celles des ménages des enfans; la cérémonie de boire à la santé de quelqu'un est de prendre la tasse à deux mains, et de *tchin-tchin*, c'est-à-dire baisser et remuer la tête l'un à l'autre, pendant quelque temps; puis on boit le vin, et l'on montre à son ami le fond de la tasse, afin qu'il puisse se convaincre qu'il n'y reste rien. C'est l'étiquette, dans le courant de la soirée, de demander à votre ami de vous faire raison. Pan kekoua proposa plusieurs toasts auxquels nous nous joignîmes très cordialement: nous bûmes à la santé de l'empereur, du roi d'Angleterre, de la

compagnie des Indes, de la factorerie, des négocians du Hong, de notre digne hôte, et enfin de messieurs B.... et F.... missionnaires, récemment arrivés de Taïti.

Quelques jours après, Tchoun koua, autre négociant du Hong, donna un grand dîner et un sing song ou une comédie. La représentation eut lieu dans une salle immensse, dont une extrémité était occupée par le théâtre et l'autre par les tables pour le dîner, préparé pour une centaine de convives. Toutefois, dans cette occasion, le dîner fut entièrement à l'anglaise. Le spectacle commença au moment où nous nous mîmes à table; il n'était pas fini quand nous en sortîmes et probablement continua long-temps après. Il s'ouvrit par un tintamarre de cymbales, gongs, sonnettes, trompettes et tam-tams, auquel se joignait le son des harpes, des luths, des hautbois et des tympanons; affreuse caricature de la musique; mais c'était peut-être une nouvelle ouverture, fruit du génie d'un Rossini chinois. On joua ensuite une espèce de pantomime historique, où il me parut qu'il y avait fréquemment des rois placés sur le trône et déposés. Durant la première heure, ce furent des batailles continuelles avec des succès différens; les guerriers, très richement vêtus, étaient quelquefois ornés de banderolles placées sur diverses parties de leur corps; ils avaient pour armes des haches de combat, des boucliers, des arcs, des massues, etc., et ressemblaient assez à quelques-uns des Djoss que nous

avions vus dans les temples. Ces héros couraient au combat par un mouvement de rotation comme celui des fusées, et tournaient çà et là avec une grande vitesse, brandissant leurs armes de tous côtés, et cependant passant tout près l'un de l'autre sans se toucher. Les sons de la musique accompagnaient et animaient toutes ces évolutions, jusqu'à ce que tous les empereurs prédestinés à être tués ou couronnés, eussent successivement combattu et achevé leur dernière heure sur le théâtre.

Cette pièce fut suivie d'une sorte de comédie ou farce, dont le sujet et les caractères étaient plus modernes et plus intelligibles. Il y avait aussi un essai d'action : un personnage entr'autres nous sembla particulièrement être spirituel et facétieux, à en juger par les applaudissemens et le rire qu'il excitait parmi les spectateurs chinois. Les rôles de femme étaient remplis par des eunuques qui ne déplaisaient pas à la vue. Leur coîffure leur allait très bien : les cheveux ramenés en pointe sur le front étaient ornés de ce qui devait imiter l'or et les pierreries ; par derrière ils étaient réunis en une touffe à la grecque, que traversait une épingle d'or. Il y avait une très jolie scène destinée probablement à représenter l'intérieur d'un harem chinois : six demoiselles imitaient les mouvemens et les procédés usités quand on dévide de la soie, et s'accompagnaient de leur voix dont le son résonnait d'une manière très mélodieuse, probablement par le contraste qu'il offrait avec les

tons rudes qui avaient auparavant frappé nos oreilles.

Dans les entr'actes de cette farce, des sauteurs exécutèrent avec beaucoup d'agilité toutes sortes de tours de souplesse. Ils auraient pu, dans plusieurs de leurs prouesses, rivaliser avec les plus habiles de l'Europe en ce genre.

Voici un de leurs tours réellement singulier : une table fut placée au milieu du théâtre, et toute la troupe, au nombre d'une trentaine, se jeta par dessus, la tête en avant, l'un après l'autre, avec toute la vitesse possible, et quelquefois trois et quatre se précipitaient à la fois comme un banc de marsouins. Un autre tour fut la pyramide humaine : quand tous les hommes furent placés les uns au-dessus des autres, ils tournèrent en rond avec une rapidité incroyable. Je pense que j'ai vu le même tour exécuté en Angleterre, et il me semble très singulier qu'il existe une si grande ressemblance entre les tours de force et de souplesse à Londres et à Canton. Il y eut aussi des sauts périlleux très remarquables. Mais je ne crois pas qu'aucun de ces cabrioleurs chinois entreprît, comme le paillasse d'Astley, de sauter par dessus huit chevaux et un âne.

Les jardins de Fa ti sont une des curiosités de ces lieux; ils se trouvent à vingt minutes de navigation au-dessus de Canton, et le goût dans lequel ils sont disposés les rend très dignes d'être vus. De chaque côté, les sentiers sont bordés de rangées d'orangers et de camélia en pots placés sur des échafaudages en bois.

Il y a aussi une grande variété de végétaux nains que l'on obtient par un procédé très connu des botanistes. Les Chinois savent faire des nains de toutes les espèces d'arbres, de manière que la miniature ressemble exactement à l'original sous le rapport de l'âge et du caractère général. Souvent on voit ces petits arbres sortir du dos de petits buffles en faïence, de la tête d'un oiseau, de la queue d'un chien, etc. Plus l'idée est absurde plus elle est belle suivant l'opinion de ces gens-là.

En effet les choses monstrueuses et ridicules ont un charme particulier pour les Chinois. Le type de leur goût paraît être opposé à celui de toutes les autres nations, puisque la difformité au lieu de la symétrie semble être le but de l'art et l'objet de l'admiration. Leur écriture, leur langue, leurs usages, etc., sont comme une carricature de ceux des autres nations; leur personne offre complètement le burlesque de la forme humaine. Ils sont une race non-seulement aimant le rire, mais l'excitant. Durant les deux mois que j'ai passés avec eux, je croyais assister continuellement à une comédie. C'est pourquoi, vous, disciples de Démocrite, qui pensez que la véritable philosophie consiste à rire de nos malheurs et de nos imperfections plutôt que de s'en chagriner, je vous conseille de venir ici et de rire tout votre saoul; car il y a ici ample sujet pour ceux qui par dessus tout aiment le facétieux.

Mais pour revenir aux jardins de Fæ ti: après que

l'on a parcouru les avenues d'orangers, etc., dont je viens de parler, on trouve tout le reste du jardin très proprement arrangé : il y a généralement un bassin au milieu et de petits temples en bois ou des pavillons d'été dans différentes parties du jardin.

Une demi-douzaine de ces jardins qui se ressemblent tous, sont situés tout près les uns des autres. Un soir que sortant de là je retournais à la factorerie dans un canot à six rameurs, je vis passer plusieurs petits champans, conduits chacun par un seul homme; tous ceux-ci, avec leur impudence ordinaire, se réunirent en chœur pour nous dire des injures, et l'un d'eux frappant exprès l'eau de sa pagaye nous inonda de la tête aux pieds : aussitôt nous virâmes de bord et nous poursuivîmes l'insolent; mais la grande foule de bateaux qui montaient et descendaient le fleuve, retarda notre marche et le coquin atteignit le rivage quelques minutes avant nous et courut dans le village où il aurait été inutile de le chercher. Nous nous contentâmes donc de saisir son canot que nous amarrâmes à l'arrière du nôtre et que nous emmenâmes triomphalement à la remorque et à la vue de tout le peuple qui, peut-être heureusement pour nous, n'essaya pas de reprendre notre prise.

Du côté du fleuve opposé à la factorerie et à près de quatre milles de Canton, il y a une petite plantation de thé; j'y allai en compagnie de plusieurs personnes : les arbrisseaux à thé étaient d'un vert foncé, plantés très serrés, de forme ovale, et en pleine

fleur qui était de couleur blanche, à étamines très nombreuses. On dit que dans d'autres parties du pays l'arbrisseau à thé devient arbre; j'imagine que ce doit être une espèce différente, car ceux que je vis ici ne me parurent pas susceptibles d'une telle métamorphose.

Le thé vert est fait avec les feuilles de la même plante qui donne le thé noir; mais les Chinois le mettent au premier rang et le boivent rarement. En effet durant tout le temps que j'ai passé en Chine, je n'ai jamais goûté du thé vert; le noir est le seul dont les Européens ainsi que les Chinois fassent usage. Le pou tchong est regardé comme le premier des thés noirs; le thé poudre à canon et le thé haï song passent pour les meilleurs thés verts.

Les Chinois boivent continuellement du thé : dans chaque boutique il y a toujours quelques petites tasses à thé sur le comptoir; on met les feuilles de thé au fond de la tasse et on verse de l'eau chaude dessus, puis on place un couvercle sur la tasse, et on attend que le thé soit bien infusé; on n'y ajoute jamais de lait et que rarement du sucre. Leur goût pour ce breuvage et le commerce immense que nous faisons du thé, leur donne lieu de croire que c'est la base de la nourriture des Anglais; dans un édit que publia le hoppo pendant que j'étais à Canton, ce magistrat s'étendit sur la générosité du céleste empire qui permettait aux « diables d'étrangers... d'Anglais » qui vivent dans une petite île au milieu de

l'Océan, de venir acheter à Canton le thé nécessaire pour soutenir leur existence.

En allant à cette plantation et en en revenant, chaque village que nous traversâmes vit sortir sa population hommes, femmes et enfans qui nous regardèrent et nous huèrent nous appelant *Fan Koui Ki si* (diables à cheveux rouges) *canderou*, *tounama*, et nous adressant toutes les épithètes injurieuses de leur vocabulaire.

Mais ils ne se bornèrent pas à nous assaillir de paroles offensantes, ils voulurent essayer l'effet de morceaux de briques, de bâtons, de pierres qu'ils nous jetèrent; nous n'opposâmes à tous ces outrages que l'apathie la plus stoïque, conformément aux ordres de la compagnie, enjoignant l'observation du principe que « si ton voisin te frappe sur la joue droite, présente lui la gauche; » ou dans d'autres termes : « s'il te brise la face avec un morceau de brique, présente-lui aussitôt la nuque, » de crainte que le commerce ne soit arrêté. Il est mortifiant pour la fièreté d'un Anglais, qui, à l'exception de la génération à cou roide dont nous parlons, est peut-être la créature humaine la plus présomptueuse, qu'une nation quelconque bien loin de le contempler avec ce respect et cette admiration qu'il considère comme lui étant dus, puisqu'il est un être d'un ordre supérieur, ose au contraire le regarder du même œil qu'un orang-outang, qu'une pièce curieuse; en un mot comme un objet d'un aspect si étrange et si bizarre, qu'il

ne mérite que le ridicule et peut-être le mépris du spectateur.

Mais il est bien plus satisfaisant de savoir que la factorerie anglaise est tenue par les Chinois dans une plus haute estime que celle de toute autre nation; en effet, le hoppo ou inspecteur de la marine sur le fleuve, a déclaré expressément dans un édit, publié pendant que j'étais en Chine, que le tay pan ou chef britannique comprenait seul les principes de la convenance morale et agissait en conséquence. La résolution, la fermeté et l'influence de la factorerie anglaise sont très avantageuses aux autres dans diverses occasions, et la suppression de ce comptoir, à la dissolution de la charte de la compagnie, paraît être une mesure d'une utilité douteuse, sous le rapport de l'intérêt de notre patrie ou de celui des autres pays. C'était une opinion généralement admise, qu'en rendant le commerce libre, on diminuerait la qualité et on augmenterait le prix du thé importé en Angleterre; jaloux des empiètemens des nations étrangères, les Chinois exercent une vigilance sans relâche, afin non-seulement de prévenir l'accroissement, mais aussi, s'il est possible, de resserrer les limites de notre influence.

Afin de combattre ces efforts pour restreindre et dominer, un corps de chefs fermes et considérés, revêtu de l'autorité sur tous les commerçans anglais et du pouvoir d'arrêter le commerce, si l'occasion l'exigeait, paraît indispensable; car dans la confu-

sion générale qui s'ensuivrait, personne n'ayant individuellement le pouvoir ni ne connaissant par expérience le caractère des Chinois, chacun serait sujet à être trompé par les négocians du Hong, aux mesures desquels, quelque arbitraires qu'elles puissent être, rien, excepté la crainte de perdre le commerce, ne peut s'opposer.

Les magasins de thé des négocians du Hong, qui approvisionnent toute l'Angleterre, sont, comme on peut le supposer, très vastes, et à l'époque de l'expédition des vaisseaux, présentent une scène d'activité extrême. Afin d'éviter les supercheries, les thés sont examinés par les supercargues; voici comme on procède à cette opération : deux à trois cents caisses de thés sont apportées à l'inspection; le supercargue en choisit vingt à trente, au hasard, constate le poids de chacune; puis il en fait ôter le thé et peser la caisse à part. Les examinateurs ordinaires du thé vérifient alors la qualité des thés, en le flairant et le goûtant, et l'habitude leur a fait acquérir la faculté de juger, jusqu'à la minutie, les différens degrés de bonté de chacun. Quelquefois ils introduisent une baguette d'acier magnétisé qui, en l'enfonçant et en la retirant, paraît couverte de nombreuses particules de limaille d'acier; les Chinois la mêlent au thé pour en augmenter la saveur ou le poids, mais plus probablement le dernier. La nature des fonctions départies aux supercargues n'est ni intéressante, ni agréable. Toutes les affaires de la factorerie

étant dirigées entièrement par le chef et les membres du comité, il ne reste aux supercargues et écrivains rien autre à faire qu'à passer le thé et à copier les lettres, occupations qui, dans l'Inde, seraient laissées à un commis ordinaire.

Il y a une bibliothèque pour ceux qui aiment la littérature, une cour pour la paume, des billards et des canots pour ceux qui préfèrent les exercices gymnastiques. Les appartemens publics à Canton sont grands et bien meublés, et ceux des particuliers sont petits et fort jolis, embellis de cheminées, de cordons, de sonnettes, etc., à la manière anglaise. La compagnie entretient, pour la factorerie, une table publique, qui est une des mieux servies que j'aie rencontrées dans l'Orient; elle n'est jamais surchargée comme on le voit dans l'Inde; mais tout y est très propre et très recherché comme en Angleterre.

Les Chinois aussi, sont des cuisiniers admirables, ils font des pâtiseries, des gelées et des confitures excellentes. Les meilleurs fruits ne sont pas encore mûrs; cependant les oranges des mandarins viennent de paraître; elles sont plus plates que les oranges ordinaires; leur couleur est un très beau cramoisi, ce qui est un grand ornement dans un dîner. Elles ont un parfum particulier, plus suave que celui de nos oranges de l'Inde ou même que celui des oranges de la Chine; leur écorce rouge n'est pas très adhérente; on les pèle avec beaucoup de facilité.

Les ananas sont très petits, mais assez bons. Le

litchi que nous avons au Bengale, y a été apporté de la Chine. Ici on les fait sécher au soleil ou au four; opération qui les fait devenir semblables à des raisins secs; on s'en amuse volontiers en buvant du vin après dîner.

A Macao, il y a une grande variété de toutes sortes de bons poissons, tels que saumons, morue, soles. Partout où il n'y a que peu d'affaires ou d'amusemens pour occuper l'esprit, bien manger et bien boire passent pour d'assez bons divertissemens pour le corps; en conséquence les grands dîners étaient très à la mode. La campagne fut ouverte par les différentes factoreries qui se régalèrent respectivement chacune à leur tour; exemple qui fut suivi par les maisons de commerce et par les capitaines des vaisseaux de la compagnie. Le temps, à cette époque qui était le milieu de novembre, fut très froid; la mousson du nord-est venant de commencer. Les changemens soudains dans la température sont alors très grands, et souvent nuisibles à la santé des étrangers. On a vu le thermomètre de Fahrenhait baisser de vingt degrés dans une nuit. Le vent de nord-est est âpre et perçant; et à moins de grandes précautions les étrangers sont alors sujets à des attaques de dyssenterie. En résumé quelque profitable et agréable que puisse être un voyage à la Chine, je ne crois pas que le climat de ce lieu puisse le recommander comme un séjour favorable aux malades. Dans la saison chaude la chaleur est presque aussi

forte à Macao qu'à Calcutta; il n'y a d'autre avantage que celui de la brise de mer.

Le loyer d'une maison pour une famille est très cher; les maisons des Anglais domiciliés sont en général, trop petites pour pouvoir admettre des étrangers. Peut-être aussi les habitudes des Anglais leur inspirent-elles de l'aversion pour se déranger beaucoup afin de loger des étrangers, envers lesquels ils ont probablement la réserve propre à leur nation.

Mais malgré la réputation équivoque, sous le rapport de l'hospitalité, que leur ont faite leurs compatriotes établis dans l'Hindoustan qui viennent les voir, je mettrai mon grain de reconnaissance et de remercîmens dans le bassin opposé de la balance, pour les marques constantes de bienveillance et d'attention que j'ai reçues de chaque membre de la loge anglaise; et autant que j'ai pu l'observer, je puis attester qu'au lieu de manquer d'égards pour les étrangers, l'hospitalité de ces Anglais, ne m'a paru connaître de limites que celle du nombre de personnes qu'elle pouvait atteindre.

Asiatic Journal. (Janvier 1829.)

BULLETIN.

I.

ANALYSE CRITIQUE.

Essais de Géographie méthodique et comparative, Par M. A. DENAIX, officier supérieur au corps royal d'état-major. Avec atlas composé de cartes et tableaux, 1re et 2e livraison.

Introduction à la Géographie physique et politique des États de l'Europe, par le même. Un cahier in-8° et atlas, 1re et 2e livraison. Paris, 1827 - 1828. Chez Piquet et Denaix.

Les méthodes géographiques se sont multipliées avec les progrès des découvertes. L'abondance des observations a fait naître chez les uns, le besoin ou plutôt l'idée de créer des circonscriptions de convention; ceux-ci ont entrevu la marche des divisions naturelles, mais sans étudier leurs rapports; ceux-là se sont attachés à une classification arbitraire des données obtenues; d'autres, proscrivant les réflexions de l'intelligence se sont mis à rédiger le procès-verbal du globe, en détaillant les faits comme s'ils avaient pris pour modèle l'inventaire d'un officier de justice. Il n'y avait rien de philosophique dans tout cela, et c'est ce dont se sont plaint les hommes de la France et de l'Allemagne, auxquels il est permis d'avoir une opinion en géographie.

Comme eux, M. Denaix a été frappé de l'imperfection de ces méthodes élémentaires, qu'il accuse de n'offrir qu'une instruction morcelée, des données incomplètes et des rapports tronqués. Il cherche une route toute opposée à celle de l'ancien enseignement, il entreprend d'élever tout l'édifice de nos connaissances, sur les deux bases fondamentales de la géographie naturelle et de la géographie comparative. Tels sont en effet les deux points de vue élevés d'où M. Denaix considère tout le vaste champ de la science.

Cette marche philosophique n'est pas complètement nouvelle : on sait que le savant Ritter s'est occupé, dans un ouvrage justement célèbre, de la géographie considérée dans ses rapports avec la nature et l'histoire de l'homme; qu'avant lui Ph. Buache avait déja mis sur la voie des divisions géographiques naturelles, et que M. Balbi, dans un traité élémentaire publié en Italie en 1808, avait adopté cette méthode comme base d'instruction, et moyen de généraliser les idées.

M. Denaix, tout en reconnaissant le mérite des vues philosophiques de Ritter, a pensé que la connaissance de la superficie du globe peut s'acquérir sans remonter à l'histoire de sa formation et de ses révolutions, sans recourir à l'*oryctologie*. L'ensemble de son système peut être bien plutôt considéré comme le développement modifié de l'excellente méthode de disséquer le globe, donnée par M. Lacroix, dans son *Introduction à la Géographie phisique et mathématique*, ouvrage dans lequel ce savant géomètre, pénétré comme Newton, Brentley et Jurin, des avantages du système de géographie générale que nous devons à Varénius, s'est aussi appliqué à exposer les principes de la géographie, indépendamment de toute description particulière des lieux. Dans ce système qui bannit les li

mites éventuelles comme trompeuses, et qui les rejette de l'enseignement, toute la science repose sur l'inaltérabilité des grands traits du globe, par lesquels tout est lié dans l'étude de la terre. De cette étude du sol ou des couches superficielles, on passe par voie de conséquence à l'étude des climats, puis à celle des produits qu'ils favorisent, puis enfin à la distribution des êtres organiques, à la connaissance des races humaines, et successivement à la formation des sociétés et des empires.

Tout entier à cet enseignement rigoureux et positif, M. Denaix commence sa tâche longue et difficile, par la base sur laquelle tout roule dans ce vaste système, *l'anatomie du globe.*

Pour exprimer les dépendances relatives des lignes de partage des eaux, il part de cette observation déja faite, qu'une chaîne principale a ses deux versans généraux partagés en plusieurs massifs particuliers, ou rameaux à peu près disposés comme le sont les côtes d'un quadrupède, relativement à l'épine dorsale. Ces similitudes et d'autres, communes à quelques êtres naturels, l'ont probablement conduit à recourir à une nomenclature artificielle, empruntée en grande partie aux sciences anatomiques et botaniques. Le but que M. Denaix se propose d'atteindre, l'exercice de l'intelligence et le soulagement de la mémoire, est encore trop éloigné des bases qu'il a posées, pour que l'on approuve ou que l'on rejette les moyens qu'il emploie. Le temps apprendra s'il s'est bien rendu compte des obstacles que des mots nouveaux peuvent apporter à l'adoption d'une nouvelle méthode; qu'il n'oublie pas toutefois qu'une nomenclature n'est que la chose dont on parle, réduite à sa plus simple expression, ou l'expression elliptique de la chose même. La moins difficile oblige encore, pour être promptement comprise, à certaines combi-

naisons de la pensée. Toute nomenclature doit être d'autant plus simple que la science à laquelle elle s'applique est plus populaire, et cette simplicité balance même les avantages d'une précision plus rigoureuse: on triomphe plus difficilement des mots que des idées, l'habitude dans l'expression est une puissance qu'on ne détrône pas facilement.

La seconde partie du texte est consacrée à l'introduction de la géographie physique et politique de l'Europe. Ici Kunz, Hahnzog et Hoffmann ont été mis à profit, et M. Denaix, assez riche de son fonds, pour ne pas nier ses emprunts, reconnaît encore qu'il doit au professeur Bisinger, l'idée de ne présenter en géographie aucun objet isolément, mais toujours en rapport avec ce qui se trouve de correspondant ou de différent dans d'autres lieux. C'est dans son exposé comparatif de la puissance fondamentale, et de l'importance relative des états de l'Europe, publié à Vienne, que l'auteur allemand a fait avec beaucoup d'art et de succès, l'usage le mieux entendu de cette méthode philosophique.

L'atlas de M. Denaix, parfaitement exécuté sous le rapport de la gravure du trait et de la lettre, de la clarté de l'ensemble et des détails, en est une heureuse application. Les cartes et les tableaux, dont se composent les livraisons qui ont paru, peuvent être partagés en deux sections. L'une toute géographique, l'autre historico-géographique. La première s'occupe du sol d'une manière plus spéciale, mais cependant encore en rapport avec ses habitans. A cette classe appartiennent les *tableaux orographiques du globe et de l'Europe*. La *carte mathématique physique politique* en 4 feuilles, et cette partie du monde, et le *tableau géographique comparatif*, dont l'objet est de présenter le rapprochement des lieux en situation corres-

pondante à l'égard de l'équateur et du méridien, enfin une *mappemonde en deux feuilles*, qui nous semble comme le résumé général du système de l'auteur. Dans cette dernière se voient réunis tous les élémens mathématiques, physiques et politiques, essentiels à la connaissance générale du globe, qui s'y trouve partagé en huit sections, dont la première composée des contrées les plus connues sert comme d'échelle de comparaison pour arriver successivement à la juste appréciation des parties les plus éloignées ou des lieux sur lesquels nos données sont encore imparfaites. Des chiffres et des signes conventionnels placés sur ces cartes, les lient en quelque sorte aux tableaux historico-géographiques qui doivent en être regardés comme une dépendance. Un de ces derniers indique la distribution des peuples par races et par religions. Un second applique ce classement d'une manière plus spéciale à l'Europe, et comprend encore l'origine, la durée et la chute des principales souverainetés qui se sont succédées dans cette partie du monde depuis le renversement de l'empire d'Occident jusqu'à nos jours. Un troisième étend ce mouvement aux principaux états et empires du monde depuis les temps les plus reculés et s'appuie sur la chronologie de Dillon, de Koch, de Heeren, etc. etc. Ce dernier a particulièrement servi à M. Denaix pour la rédaction de son *tableau des établissemens faits par les Européens dans toutes les parties du monde*, et de la formation des états modernes par lesquels la plupart sont remplacés. Dans ce travail dont nous avons plus d'une fois vérifié l'exactitude, on suit facilement toutes les vicissitudes des colonies de la nouvelle Europe, depuis les voyages de Gama et de Colomb jusqu'aux dernières révolutions politiques.

La partie statistique de cet atlas est digne d'éloges.

Peut-être M. Denaix a-t-il cependant accordé trop entière confiance aux statisticiens allemands. Quel que soit le mérite du savant Hassel, plusieurs de ses chiffres et de ses calculs hypothétiques auraient dû être rejetés comme s'écartant des données plus récentes et plus officielles. Ce reproche, au reste, est d'une mince valeur, car l'ouvrage de M. Denaix n'est pas destiné à l'existence rapide des ableaux de statistique, et tous ses chiffres de population, fussent-ils exacts aujourd'hui, que seraient-ils l'année prochaine ?

Résumons-nous sur la marche et la direction de ce grand travail, reconnaissons que les caractères qui le distinguent sont de s'adresser particulièrement aux yeux; de considérer le globe comme un entier dont les parties ne peuvent pas être étudiées isolément, mais toujours dans leurs relations absolues avec les masses dont elles sont un dénombrement; de procéder à l'analyse des superficies en passant graduellement des plus grands ensembles aux élémens d'un ordre immédiatement inférieur; de subordonner les descriptions politiques aux circonstances physiques locales; de donner ainsi à chaque chose l'appréciation réelle qui la détermine, et de faciliter par la combinaison de l'ordre chronologique et de l'exposition synchronistique l'étude de la géographie de chaque époque, de la filiation des peuples et de la généalogie des états.

Nous sommes loin de penser que cette méthode, toute rationelle, ne puisse être améliorée dans ses détails, que l'ensemble même n'ait aussi ses difficultés, mais ce qui ne peut être méconnu, c'est qu'elle s'appuie sur les progrès de la science, sur le besoin d'une direction mathématique et sur l'esprit d'analyse qui domine toutes les branches des connaissances humaines.

Larenaudière.

Tables des principales positions géonomiques du globe, recueillies et mises en ordre d'après les autorités les plus modernes, par Ph. J. COULIER. Paris, Hector Bossange, quai Voltaire, n° 11. 1828.

Par positions géonomiques il faut entendre des points terrestres astronomiquement rapportés au ciel. La science qui s'occupe de les déterminer ainsi a reçu le nom de *géonomie*, nom qui n'est pas de vieille date, comme la science de les mesurer a pris celui de *géodésie*, mot qui n'est guère plus âgé. Je crois que M. Coulier aurait fort bien fait de nous donner d'abord cette petite définition, et de se rappeler que ces expressions techniques sont pour beaucoup de gens comme le latin pour M. Jourdain.

Maintenant que nous savons à quoi nous en tenir sur le titre, occupons-nous de l'ouvrage; il a certainement droit à l'estime des véritables savans; il est le résultat d'immenses lectures, de recherches longues et laborieuses, il est conscientieusement fait et d'une utilité évidente pour le marin et pour le géographe; on réussit à moindres frais par le temps qui court.

« La difficulté d'obtenir des longitudes rigoureuses, dit « M. Coulier, semble faire naître l'idée de construire une « carte en chiffres afin d'y suppléer autant que possible, « et c'est principalement dans cette intention que ces ta- « bles ont été conçues : elles sont l'*extrait* du relevé gé- « néral de tous les chiffres écrits jusqu'à ce jour sur les « positions du globe. Ensemble qui formerait trois ou « quatre volumes in-4°, et qui ne peut être imprimé que « par le gouvernement. »

C'est de l'astronomie, a dit M. de Laplace, que la géographie, livrée jusqu'ici au hasard des conjectures, attend

des lumières pour fixer irrévocablement les positions géographiques.

Cette importante vérité paraît avoir servi de guide à l'auteur des *Tables*. Il s'est abstenu de toute vérification sur les cartes en ce qui regarde les minutes et les secondes. Il se borne à écrire le chiffre de l'observateur, ou donne pour les points les plus remarquables ceux de deux ou trois autorités lorsque leur accord n'est pas suffisant. Il ne discute pas les élémens d'un calcul par ceux de plusieurs autres : c'est le chiffre intact qu'il transcrit, et dont on pourra toujours faire tel usage qu'on voudra, soit qu'on adopte telle ou telle expression d'aplatissement au pôle, que l'on considère le globe comme un polyèdre d'un nombre infini de côtés, qu'on admette des données plus ou moins vraies pour les attractions locales et les déviations du niveau, ou des corrections plus ou moins grandes pour la réfraction, la parallaxe et les diamètres des corps observés.

Ces tables, écrites dans l'ordre alphabétique, sont divisées en cinq colonnes : la première contient le nom des lieux et les *points fixes* auxquels les chiffres doivent se rapporter : ces *points fixes* sont d'une haute importance, et l'auteur a fort bien fait d'apporter beaucoup de soin à les exprimer toutes les fois qu'ils lui ont été connus. On sait le peu d'accord qui règne sur les méridiens de départ. Les Anglais en particulier comptent encore aujourd'hui du méridien de Saint-Paul de Londres, sans en avertir, et leurs calculs sont ensuite introduits dans les livres comme rapportés à Greenwich. Les Français convertissent le méridien de l'île de Fer par 20° 30′ tel qu'il est donné par la connaissance des temps, tandis que les rédacteurs de cet ouvrage ont toujours adopté 20° ou moins. On ne peut pas dire que le lieu vrai soit suffi-

samment indiqué par *ville*, *port*, *baie*; ces expressions peuvent entraîner dans des différences notables. Le *lieu spécial* est donc particulièrement utile à connaître pour régler la marche des chronomètres, et mérite par conséquent la plus grande attention de la part de l'observateur. C'est par la plus rigoureuse précision qu'on juge aujourd'hui du mérite comparatif des navigateurs, chargés de recueillir des chiffres de position. Il en doit être ainsi lorsque les sciences sont parvenues au plus haut degré de perfection. La plus importante, celle d'où dépendent la vie et la fortune des hommes, ne doit pas rester en arrière. Comme exemple de cette méthode rigoureuse, suivie par l'auteur dans le cours de l'ouvrage, nous citerons le mot *Barbade* à la suite duquel on trouve trois chiffres différens pour les pointes N. et S. et la ville de Bridgetown, pris dans trois auteurs. Un jour à venir ce rapprochement servira certainement à faire d'heureuses comparaisons pour arriver au résultat le plus approchant de la vérité.

La seconde colonne contient les noms des pays et des mers. La troisième renferme les latitudes avec la désignation de leur nature. La quatrième donne les longitudes. Ici se trouvent consignées les variations de chiffres existantes entre deux ou plusieurs auteurs. Quelquefois comme au mot *Barcelore* ils diffèrent entre eux d'une manière notable, et cependant les auteurs cités sont MM. Ducom (Français), Hamilton (Anglais), et la petite table donnée par la *Connaissance des Temps*. Les noms des auteurs cités remplissent la cinquième et dernière colonne. Un grand nombre de notes courtes et substantielles, placées au bas des pages, éclaircissent les difficultés, établissent quelquefois une curieuse synonymie, et contiennent une multitude de détails hydrographiques et géographiques, dont

plusieurs ont le mérite de la nouveauté et presque tous celui de l'intérêt.

On a déploré plus d'une fois la manie d'imposer des noms nouveaux à d'anciennes découvertes, manie dont les Anglais sont vraiment possédés. Les tables de M. Coulier en montrent un grand nombre d'exemples. On sait quels reproches de ce genre ont mérité Cook, Vancouver et la plupart des navigateurs du 18e siècle. Ceux de notre âge n'en font pas d'autres, il paraît que c'est un parti pris. La baie de Fleurieu, découverte par Baudin à la côte E. de la terre Van Diemen, a été récemment changée par Evans en Great-Swan-Port; le nom de l'île *Bruny* de d'Entrecasteaux, altéré et nationalisé en Burne par le même, et dans cette partie le nom sacré de Diémen n'est-il pas menacé par celui de Britannie australe qu'on cherche à lui substituer? L'établissement des Anglais à la Nouvelle-Hollande finira par effacer jusqu'aux souvenirs des visites françaises dans ces parages, et changera toute la nomenclature en *Hood*, *King*, *Edward*, *Flinders*, *Hunter*, *Melville*, *Thunder*, *Burne*, *Swan*, *Britannie*: l'orgueil d'un côté, et l'apathie de l'autre suffisent pour opérer cette métamorphose.

Mais ce qui conspire avec ce ridicule orgueil à obscurcir la terminologie géographique, c'est la niaise ignorance de certains traducteurs et constructeurs de cartes. L'exemple suivant est pris entre mille. Une île découverte dans l'Océan Pacifique par les hardis navigateurs néderlandais du 17e siècle, reçut le nom de Zonder Grond, littéralement sans fonds ou en anglais Bottomless. Malham ne trouva rien de mieux à faire que d'adopter ce dernier nom. Puis de zélés cartographes sont survenus et ont inscrit à la fois comme deux conquêtes sur le grand Océan, l'île Bottomless de Malham et l'île *Londer Grond* des Néderlandais

en estropiant toutefois le nom hollandais. De telles découvertes se multiplient d'une manière déplorable.

L'auteur ne s'étant point dissimulé les difficultés qu'il avait à vaincre, les obstacles qu'il ne pouvait surmonter à raison de l'insuffisance des matériaux existans, la critique se trouve dispensée de signaler un bien petit nombre d'imperfections inévitables, et qui disparaîtront à mesure que les observations se multiplieront et deviendront plus précises. Dans l'état actuel de la science ces tables me paraissent aussi exactes qu'il est permis de l'exiger.

Il me reste une tâche pénible à remplir, mais cette tâche est un devoir. Je dois à mes honorables collaborateurs et amis, je me dois à moi-même de relever une phrase très inconvenante de la préface de M. Coulier. Il s'agit du capitaine Baudin. « Tout en rejetant, dit-il, les grossièretés dont les rédacteurs des nouvelles Annales des voyages accablent un homme mort, qu'une basse jalousie nous peint sous les plus sombres couleurs, j'adopte les explications données par cet ouvrage, etc., etc., etc.» Que M. Coulier se constitue le défenseur d'un marin attaqué, c'est fort bien; mais ce qui est fort mal de la part d'un avocat, c'est d'injurier gratuitement toute une réunion d'hommes, parce qu'il croit que l'un d'eux a mal jugé son client. Ici l'erreur était impossible. L'article des Annales dont il s'agit porte pour signature des initiales trop connues de l'Europe savante et le cachet d'un talent trop remarquable, pour que M. Coulier ait pu s'y tromper, cet article est de Malte-Brun. Je l'ai lu avec attention, j'y ai trouvé des expressions sévères, dures si l'on veut, mais rien de ce qu'on entend par grossièretés. Je n'y rencontre non plus traces de basse jalousie. Et à quel propos Malte-Brun eût-il été jaloux du capitaine Baudin? Qu'avaient de commun ces deux hom-

mes? L'un regardé comme un marin consommé par les cinq directeurs de la république, l'autre comme un des premiers géographes de son époque par les Humboldt, les Ritter, les Berghaus, les Krusenstern, les Hoffmann et par d'illustres savans français. Que de tels noms eussent éveillé l'envie chez Malte-Brun, c'est chose dont ses ennemis pourraient l'accuser, mais le croire jaloux de la renommée du capitaine Baudin, c'est en vérité lui supposer un genre de simplicité qu'il n'avait pas.

Je ne sais si M. Coulier conserve quelques préventions fâcheuses contre les rédacteurs des Nouvelles Annales, mais je suis sûr que mon article ne lui fournira pas l'occasion de les accuser de rancune et de partialité.

LARENAUDIÈRE.

Dictionnaire classique et universel de géographie moderne, contenant la description succincte des pays et principaux lieux du globe, d'après un nouveau plan pour les généralités décrites sous les deux grandes divisions de la géographie physique et politique, avec leurs subdivisions par ordre de matières; extrait et traduit des meilleurs ouvrages géographiques, avec les sources citées à côté de chaque article, rédigé et mis en ordre, par H. Langlois, tome Ier, grand in-8° à 2 colonnes, A.-J. Paris, H. Langlois. 1828.

Mon respect pour les dictionnaires géographiques date de loin. Je me rappelle quelle autorité exerçait dans la maison paternelle, le bon Vosgien, dont l'existence n'était

pas plus contestée que l'exactitude. L'épais in-octavo, couvert d'une feuille de papier gris, nous prêtait aide et assistance, pour suivre convenablement les voyages de La Hontan, de Tavernier, des Pères de la Merci, et des Missionnaires du Levant et de la Chine. Je le tenais de mes jeunes mains, pendant qu'on lisait la gazette de Leyde, et telle était ma foi en ses colonnes, que bien qu'on y trouvât rarement ce qu'on cherchait, j'aimais mieux croire que le gazetier et les voyageurs radotaient que de supposer en défaut le traducteur de L. Echard. Mon illusion s'est évanouie, mais un peu tard; c'était, il m'en souvient, à certaine séance de la société de géographie. Deux savans y disputaient sur la position de Babylone: l'un citait Rich et l'autre Buckingham. Eh! Messieurs, m'écriais-je, bien malencontreusement, n'y a-t-il pas ici un Vosgien pour vous mettre d'accord? Que le rire qui suivit ma courte allocution me fut rude à supporter! — Votre début n'est pas heureux, car je crois que c'est votre premier discours, me dit en sortant certain géographe que j'aimais fort et dont la renommée n'était pas de contrebande. Où diable vous avisez-vous de renvoyer ces illustres personnages à votre bon homme Vosgien, qui défigure la moitié de la terre et qui en escamote le quart! A la vérité, il n'est guère moins mauvais que ses prédécesseurs, les Charles Étienne, les Ferrari, les Baudrand, les Matty, les Th. Corneille, les Savonarole, et je dois vous le dire, sur ses deux cents successeurs, cent quatre-vingt-dix au moins ne valent guère mieux que lui. Le coup était porté, ma vieille religion était ébranlée, mais comme je n'aime pas à juger même sur la parole du maître, je traduisis devant mon tribunal tous les dictionnaires géographiques universels, que je pus me procurer. Les Allemands seuls me ruinèrent, je me convainquis pour mon argent, que MM. Jæger, Hassel, Stein; etc., très

savans d'ailleurs, étaient loin de tout dire dans leur minutieuse prolixité; que les détails statistiques, variables de leur nature, dominaient dans leurs lexiques et les rendaient vieux avant l'âge. Que la manie de tout enregistrer plaçait chez eux le vrai à côté du faux, et laissait le lecteur dans l'embarras du choix. Qu'enfin leurs articles sans critique, ressemblaient à la grande roue de la loterie, d'où le numéro du joueur n'est pas facile à faire sortir. Les Anglais vinrent ensuite, moins savans, moins exacts, plus incomplets et beaucoup plus chers que les Allemands. Puis les Américains, excellens pour les états de l'Union, et l'Amérique du Nord, et copistes des Anglais pour tout le reste. Je me félicitai que les peuples de l'Asie, qui ont une littérature, n'eussent pas de dictionnaires universels géographiques proprement dits, car je me voyais obligé de payer au poids de l'or de gros volumes, qu'il m'aurait fallu faire lire par d'autres, et c'eût été double charge.

Me voici donc de l'avis de mon savant ami et je pense avec lui que les lexiques géographiques généraux ne sont que des compilations plus ou moins mauvaises, et ne peuvent s'améliorer qu'à l'aide des Dictionnaires spéciaux, dont le nombre, graces à la direction positive que prend la science, s'augmente tous les jours.

C'est sous l'influence de cette idée que j'ai ouvert le nouveau Dictionnaire Classique de Géographie Moderne, et je me suis aperçu avec plaisir que le rédacteur y tentait l'essai de cette méthode, dont le succès dépend du bon choix des lexiques, ou des topographies particulières qu'on met à contribution, et du soin qu'on apporte au triage des articles que l'on copie... C'est MM. Stein pour l'Allemagne, Alcedo pour l'Amérique, Miñano pour l'Espagne, Balbi pour le Portugal, Cloet pour les Pays-Bas, Carlisle pour l'Angleterre, Ebel pour la Suisse, Warden et Morse pour

l'Amérique du Nord, Roder pour l'Italie, Rumi pour l'Autriche, Vsevolojsky pour l'empire de Russie, Walter Hamilton pour l'Inde, etc., etc., etc.; que M. Langlois emprunte les articles spéciaux. Comme un ministre habile et prudent, il crée une espèce de commission composée de notabilités scientifiques, afin de mettre sa responsabilité à couvert. C'est fort bien: mais si les noms cités sont plus ou moins imposans, il en est d'autres qui ne font guère autorité, et qui figurent cependant dans son conseil géographique. Je prie M. Langlois de se rappeler les paroles d'un sage: Que les sottises des conseillers compromettent la réputation du prince. Je l'engage également à ne pas se borner aux premières éditions et à consulter, par exemple *Hamilton's east India gazetter de 1828*, au lieu de se servir du même ouvrage publié en 1815. Après mûr examen, il reconnaîtra, comme tous les hommes instruits, que Capper pour l'Angleterre eût été un meilleur guide que Carlisle, qu'il ne faut pas lui préférer dans une seconde édition.

Le Dictionnaire Classique, tel qu'il paraît aujourd'hui, avec ses lacunes et ses erreurs, nous semble le manuel le plus complet qui ait encore été publié en français. C'est une heureuse innovation, d'avoir disposé les articles généraux par ordre de matières, en leur donnant une étendue proportionnée à leur importance, et en les soumettant aux deux grandes divisions de la géographie physique et politique. L'uniformité dans l'orthographe des noms, reproduits tels qu'ils s'écrivent dans les langues auxquels ils appartiennent est encore une amélioration qu'il convient de signaler; et l'on doit reconnaître que ce lexique, sans sortir des bornes d'un abrégé, réunit une masse très considérable de faits et de détails, généralement au niveau des connaissances actuelles. Toutefois si le mérite relatif de ce travail est évident, ses imperfections inévitables

ne le sont pas moins et l'examen le plus superficiel du volume publié fait découvrir un assez grand nombre d'omissions et quelques erreurs plus ou moins graves. L'exposé des connaissances des anciens, sur l'Afrique, prouve que le rédacteur n'a compris ni Eratosthène, ni Strabon, qu'il cite, et ses assertions ne s'appuient sur aucune autorité.—L'article France laisse à désirer sous plus d'un rapport. Dans la classification de ses habitans, par langues et religions, l'auteur donne à ce royaume, le même nombre d'Allemands qu'il avait sous l'Empire. Allemands et Flamands n'y comptent plus que pour 1,082,000, et non pour 3,060,000. Les luthériens et calvinistes entrent aujourd'hui dans la population pour 1,300,000 environ, et non pour 4,500,000. Les affluens et les fleuves principaux sont confondus; un grand nombre de courans sont oubliés; notamment ceux qui se déchargent dans la Manche. On remarque quelques inexactitudes dans les côtes des montagnes de la France. Le Puy-de-Dôme d'après M. Brugierre, 758 toises, au lieu de 958, chiffre du dictionnaire; Pic du Mont-Viso 1968, au lieu de 1406; Mont-Pilat (Cévennes-Lyonnais) 616, au lieu de 550; Pierre sur Haute (Forez) 850 au lieu de 993, etc., etc. Les côtes des hauteurs de l'Angleterre auraient également besoin d'être revues. L'élévation du Wharnside est portée, par le rédacteur du dictionnaire, à 625 toises, et par M. Brugierre, à 387. Le Crossfell à 340 par le premier, et à 529 par le second, etc., etc. Il ne fallait pas se borner à dire que les Anglais possèdent en Asie beaucoup d'établissemens en-deçà du Gange; leur empire s'étend beaucoup au-delà. Il ne convient pas davantage de placer la Savoie dans l'Italie; bien qu'elle appartienne à un prince italien, sa langue est la française. Il fallait la classer à part; il fallait aussi ne pas écrire que les montagnes d'Amérique sont les plus hautes du globe,

celles de l'Asie centrale sont plus élevées, le Dhéwalagiri a détrôné le Chimborazo. M. Langlois a placé Lublin parmi les villes principales de l'empire d'Autriche, on trouve une ville de ce nom en Pologne : apparemment qu'il a voulu parler de Lemberg. L'université de Landshut a été transportée à Munich depuis 2 ans, c'est à tort que le dictionnaire la conserve à la première de ces villes. C'est encore à tort qu'il divise la Toscane en 3 territoires, elle est partagée en 5 provinces ou dictricts, savoir : le Florentin, le Pisan, le Siennois, l'Arezzo et le Grosseto. Venise ne compte plus au nombre des ports les plus fréquentés de l'Italie, et sa population est de 101,000, et non de 110,000. Il n'y a point d'universités dans cette ville, pas plus qu'il n'en existe, comme le croit M. Langlois, à Milan, Mantoue, Vérone, Salerne, etc., etc.; pas plus qu'il ne se trouve 30,000 habitans dans le duché de Massa-Carara, dont on n'a point de recensement. Il en existe un de Calcuta, qui diminue beaucoup le chiffre de M. Langlois, porté à 600,000. On évaluait ainsi en juin 1822 la population de la capitale de l'Inde britanique : chrétiens 13,138; mahométans, 48,162; Hindous, 118,203; Chinois, 414: total 179,917 habitans sédentaires, auxquels il faut ajouter une population variable de 100,000 personnes qui entrent et sortent chaque jour. Les faubourgs et villages qui en dépendent, comptaient à la même époque 78,760 ames. M. Langlois fait assez peu de cas du dernier traité entre l'Angleterre et les Birmans; il leur conserve toujours les 11 provinces qui composaient leur empire avant la guerre, bien qu'ils en aient perdu plusieurs. Il canonise leur éléphant blanc, en lui donnant le titre de Saint. M. Crawfurd a fort bien remarqué que l'éléphant blanc de la cour Birmane n'était ni regardé comme Saint, ni l'objet d'aucun culte. On le respecte beaucoup à la vérité

comme un des ornemens obligés du trône. On le regarde comme un hôte de bon augure, ce qui explique l'empressement qu'on met à le remplacer lorsqu'il vient à mourir.

La population de l'Amérique est au moins de 39,000,000, et non pas en chiffre absolu de 36,717,700. Celle de la Bavière est prise sur une ancienne évaluation, elle est aujourd'hui de 3,960,000. Un recensement de 1825 donnait à l'empire d'Autriche 31,600,000 (nombre rond); il y a donc probablement erreur dans le chiffre de M. Langlois, porté pour 1820 à 28,273,000. La balance de M. Balbi donne à cet empire, 32,000,000 d'habitans à la fin de 1826. J'ai cherché, mais en vain dans les articles généraux, l'état de Cahlore ou Ghalore dans le nord de l'Hindoustan, le nom des villes principales de la grande province de Bahar, la description du district particulier de ce nom, celle de la province d'Aurung-Abad, et d'autres lieux encore. Dans la description générale de l'Italie quelques omissions m'ont été plus sensibles, je n'y ai trouvé ni le riz si nourrissant du royaume Lombard-Vénitien, ni les olives de la rivière de Salo, ni la manne de la Calabre... Passe encore pour la manne, cela n'intéresse que les malades, mais ce que je ne puis pardonner à M. Langlois, c'est d'avoir oublié l'excellent vin de Lacryma-Christi et de Monte-Pulciano.

LARENAUDIÈRE.

II.

MÉLANGES.

Tombeaux de la Cochinchine.

On sait que M. Crawfurd ne put obtenir d'être présenté au roi de la Cochinchine, parce qu'il n'était pas

envoyé par une tête couronnée. Cependant ce motif ne devait pas être le véritable, puisqu'en 1804, le roi alors régnant, père du monarque actuel, donna audience à M. Roberts qui de même que M. Crawfurd était simplement envoyé par le gouverneur général de l'Inde.

Au bout de quelque temps, l'ambassade obtint la permission de visiter la ville; M. Crawfurd parle en termes d'admiration des fortifications dans lesquelles il dit que l'on remarque à peine quelque chose de fait négligemment, de barbare ou d'incomplet. Leur grand défaut est l'étendue immense de leurs ouvrages, qui demanderait cinquante mille hommes pour les défendre. Une requête pour avoir la permission de voir le cimetière de la famille royale, que l'on représentait comme un lieu pittoresque dont la beauté surpassait tout autre paysage du pays, fut refusée. Les Anglais furent informés avec beaucoup de politesse que le roi éprouvait de la répugnance à permettre aux étrangers la visite de ce lieu, parce que leur présence pourrait troubler le repos des esprits de ses ancêtres.

En général les cimetières sont pittoresques. Parmi les objets les plus frappans des paysages de la Cochinchine, on peut compter les petits bocages religieux qui sont entremêlés avec les villages, et ordinairement situés dans le voisinage des cimetières. Ils sont de forme circulaire, et consistent en gros arbres touffus de différentes espèces. Une seule entrée conduit par un passage sinueux au centre de l'emplacement où il y a un espace ouvert et un ou plusieurs petits temples, ou plutôt des autels grossiers. Ces retraites sont consacrées aux mânes des morts, et leur obscurité solennelle les rend très propre à leur destination.

Embassy to Siam by J. Crawfurd.

Canton de Terhout.

Le climat de Terhout passe sans contredit pour bien plus agréable que celui de la plupart des provinces de l'Inde; il offre un terme moyen vraiment délicieux entre l'humidité et les brouillards du Bengale, et les vents secs et brûlans des provinces de l'ouest. Rarement on y éprouve des vents chauds, le vent régnant souffle principalement de l'est. L'usage du kous-koule tatti est peu souvent nécessaire, et quoique les jours soient fréquemment chauds, les nuits sont fraîches. En mai et en avril, les orages de grêle sont assez communs, et causent de fréquens dommages aux moissons. Les grains de grêle, véritables monceaux de glace solide aplatie, sont d'une grosseur incroyable; après un fort orage, l'aspect du pays ferait juger qu'il est couvert de neige. Le terrain est d'alluvion, gras et singulièrement propre à la culture de l'indigo, que l'on y sème abondamment sous la direction des Européens. La plupart des fruits et des plantes potagères d'Europe croissent avec profusion, et sont d'une qualité excellente. Les encouragemens que le gouvernement a donnés depuis quelques années à la culture du pavot, deviendront probablement une source de richesse pour les laboureurs indigènes, et augmenteront le revenu public.

Durant les saisons chaudes et humides, les fièvres bilieuses, rémittentes et intermittentes et les dyssenteries sont fréquentes. La seule maladie qui peut passer pour endémique est le goître. Les indigènes en attribuent généralement la cause à l'usage de boire de l'eau du Gondok; c'est pourquoi ils se servent pour tous leurs besoins domestiques de l'eau de puits. Souvent on voit sur les rives du Gondok deux villages contigus l'un à l'autre,

dans l'un desquels à peine une seule personne est-elle exempte du goître, tandis que dans l'autre pas une seule n'en est attaquée, fait qui contredit pleinement l'opinion qu'il est occasioné par l'eau de la rivière. Dans le canton de Terei, voisin des montagnes, cette maladie est plus commune. Plusieurs des individus qui en sont affectés, offrent aussi de l'altération dans leurs facultés intellectuelles. Il ne paraît pas que les Européens soient sujets à ce mal; mais il attaque souvent leurs enfans; le seul remède est de s'éloigner du lieu où il a été contracté.

Asiatic journal. Septembre 1828.

III.

REVUES.

Opisanie Tibeta v' nyněchniem yegho sostoyanii. Description du Tubet, d'après son état actuel, avec une carte de la route de Tchhing tou fou à H'lassa; traduit du chinois. St.-Pétersbourg, 1828. 1 vol. in-8°.

Le Tubet est un pays si peu connu, que chaque notion nouvelle sur cette contrée si curieuse doit être bien accueillie. L'original chinois de cet ouvrage a été publié à Peking en 1792, sous le titre de *Ouei Tsang thou chy* (Mémoires sur le Oui et le Dzang, accompagnés de cartes). *Oui* est le nom de la partie moyenne du Tubet, dont H'lassa ou Lassa est la capitale, et Dzang la partie située à l'occident de celle-ci jusqu'aux sources du grand fleuve Tubet, appelé dans le pays Yærou dzangbo tchou, et qui devient l'Iraouaddy dans le royaume des Birmans. L'au-

teur du livre est un officier chinois nommé *Lou houa tchu*. L'expédition militaire que l'empereur Khian loung envoya, en 1791, contre les Gorkha, ou la nation dominante du Nipâl, lui fournit l'occasion de le composer. Ces Gorkha avaient eu l'audace de faire des incursions et de commettre de grandes déprédations dans le Tubet.

L'ouvrage est composé de deux parties : la première contient le routier détaillé de Tchhing tou fou à H'lassa, et de là jusqu'à la frontière du Nipâl ; la seconde offre un coup-d'œil historique et géographique du Tubet, des mœurs et usages de ses habitans ; elle finit par un vocabulaire tubetain, par ordre de matières ; les mots de cette langue y sont exprimés en caractères chinois, mais d'une manière assez défectueuse.

La version russe est faite à Peking, par l'archimandrite Hyacinthe Pitchouiev. Quoiqu'elle ne soit pas toujours très exacte, elle représente cependant assez bien le sens de l'original, c'est-à-dire de ce qui s'y en trouve traduit ; car plusieurs passages de l'original manquent dans la traduction, entre autres tout le chapitre qui contient la description des montagnards voisins du Tubet, et qui n'est pas sans intérêt pour l'ethnographie. Le vocabulaire manque également. M. Pitchouiev a eu l'occasion de vérifier à Peking, à l'aide de quelques lamas, la prononciation de tous les mots tubetains, et à cet égard sa traduction est même préférable à l'original (1) ; mais cet avantage est contrebalancé par sa manière vicieuse d'exprimer l'orthographe des mots chinois et tubetains. Non-seulement il a, pour les premiers, adopté la prononciation confuse de Peking, qui ne fait pas de différence entre le *k* aspiré et le *ts*, le

(1) Il n'est pourtant pas sûr que sa prononciation soit toujours la véritable. Il appelle p. e. la rivière qui coule dans le voisinage de H'lassa *Kardja mouren*, quoique son véritable nom, qui est mongol, soit *Galdjao mouren*, ce qui signifie *rivière furibonde*.

k doux et le *dz* et l'*h* et l'*z* avant la consonne *i;* mais il a aussi choisi des compositions de caractères russes peu propres à exprimer la valeur des consonnes chinoises. Les missionnaires ont dit que les Chinois n'avaient pas de *d*, et ils ont eu raison : car quoique le *t* doux se rapproche assez de notre *d*, il y a cependant une certaine différence entre le son. M. P. emploie le *d* pour le *t* doux : je ne lui en fais pas de reproche ; mais il a tort de vouloir désigner le son du *dch* ou dj, qui est celui du *j* des Anglais, par чж, et celui du *dz* par цьз. Les consonnes ч (*tch*) et ц (*ts*) sont dures, et il est impossible qu'en les prononçant on rende ensuite le son de lettres douces comme ж (*j* français) et з (*z* français). *Dj* et *dz* devaient donc s'écrire en russe дж et дз, comme les anciens interprètes russes *Rossokhin, Leontiev,* et tous les autres l'ont fait. Le *p* aspiré en chinois et en tubetain a le même son qu'en samscrit : ainsi il faut le prononcer *p'h,* en faisant sonner l'*h*. L'archimandrite représente ce son par пх et пьх, c'est-à-dire *pkh*, et c'est une faute, au moins en chinois ; car comme la langue tubetaine est très dure et se prononce du gosier, il est possible que l'aspiration de l'*h* soit si forte dans quelques provinces qu'elle se rapproche de celle du *kh*, qui est le χ grec et le *jota* espagnol. La même observation a lieu pour le *t* aspiré, qui est mal rendu par тх, *tkh*.

J'ai donné, en 1826, dans le second volume de mon *Magasin Asiatique* (pag. 97 à 132), la traduction de la plus grande partie du Routier de Tchhing tou fou à H'lassa, que j'ai traduit d'après l'original chinois, à l'exception de quelques passages tout-à-fait illisibles dans le mauvais exemplaire que j'avais alors à ma disposition. Ce routier est très intéressant, parce qu'il donne des détails curieux sur la géographie physique du Tubet oriental, pays tout-à-fait inaccessible aux voyageurs européens. Les cartes qui accompagnent l'édition chinoise de cet ou-

vrage sont on ne peut plus mal faites; il n'y est pas question de graduation ni de proportion entre les distances, de sorte qu'on les peut regarder comme tout-à-fait inutiles. Le traducteur russe a donc eu raison de les supprimer et de les remplacer par une nouvelle carte, dont nous joignons une copie à ce cahier des *Nouvelles Annales des Voyages*. Cette carte, corrigée quant aux noms, est basée sur une des éditions de la grande carte de l'empire chinois, publiée sous le règne de Khian-loung, après que ce monarque eut fait la conquête de l'Asie centrale; on y a inséré le Routier, tiré de l'ouvrage chinois de Lou houa tchou; chose qui n'a pas toujours été facile, parce que les distances ne s'accordaient pas constamment avec celles de la carte dont il est question, et que la ville de H'lassa y est placée au moins à un degré trop au sud, quoique sa longitude paraisse être assez exacte. J'ai lieu de croire que les latitudes depuis Tchhing tou fou jusqu'à Bathang sont passablement correctes dans cette carte; mais de ce dernier point jusqu'à H'lassa il aurait fallu les élever graduellement vers le nord. Les géographes qui voudraient se servir de ces matériaux, doivent les combiner avec la carte qui accompagne mon Mémoire sur le cours du grand fleuve du Tubet, que j'ai inséré dans le VIIe tome de la seconde série des Nouvelles Annales des Voyages.

Dans un cahier prochain nous donnerons des extraits plus amples de cette description du Tubet, revus sur l'original chinois.

KLAPROTH.

Nouvelle carte de l'Asie, dressée par A. R. Frémin, d'après les voyages et les itinéraires les plus récens, revue pour la partie septentrionale et l'empire chinois, par M. J. Klaproth. Publiée par L. H. Berthe (rue Saint-Jacques, n° 68). Paris, 1829.

Il y a quelque temps, M. Berthe m'apporta une carte de l'Asie qu'il avait gravée, et me pria d'y rectifier l'orthographe des noms dans l'empire chinois, l'intérieur de l'Asie et la Sibérie. Ayant examiné cette carte en détail, je reconnus que le dessin n'était pas conforme aux découvertes et aux notions les plus récentes; je remarquai aussi que l'auteur était tombé dans le défaut ordinaire des géographes dessinateurs, qui, ne faisant nulle attention à la hauteur respective des différentes chaînes de montagnes, les indiquent toutes de la même manière, et qui de plus croient embellir leur carte en y mettant autant de montagnes qu'il y en peut entrer, et même dans les endroits où il n'y en a réellement aucune. M. Berthe avait suivi l'original avec une exactitude, dans tout autre cas très louable, en le reproduisant tel qu'il était. Ainsi malgré mes corrections réitérées, il a été impossible de rectifier entièrement cette partie de la carte, car pour mieux représenter les différentes hauteurs des chaînes de l'Asie, il aurait été nécessaire de faire dessiner et graver de nouveau toute la carte, ce qui n'était nullement l'intention de l'éditeur. Il a pourtant, d'après mes avis, fait de nombreuses corrections, effacé plusieurs montagnes inutiles; mais il n'a pas été possible de baisser davantage le ton de celles de la Sibérie et du pays des Kirghiz. Celles de l'Himalaya au contraire auraient dû être renforcées, mais le cuivre

était déja trop aminci par des changemens antérieurs. Quoi qu'il en soit, comme jusqu'à présent on n'a pas exigé une pareille perfection dans les cartes générales et à petite échelle, les défauts de la carte de l'Asie de M. Berthe ne diminueront pas son utilité, et sont d'ailleurs rachetés par d'autres avantages qui manquent aux cartes précédentes.

Conformément à mes conseils, les côtes de la mer Noire ont été corrigées d'après les observations du capitaine Gauttier; la mer Caspienne est dessinée d'après les dernières cartes russes du dépôt de la guerre de Saint-Pétersbourg; et celles-ci ont été rectifiées sur les observations de M. Fraser pour la partie méridionale de cette mer. C'est aussi d'après le même astronome qu'on a placé les positions de Meched et Marv Chahidjân dans le Khorasan. On a adopté la détermination de Boukhara par M. de Meyendorff, laquelle place exactement cette ville à 60 parasangues de Marv Chahidjân, comme l'indiquent les routiers persans publiés par M. Kinneir. On a ainsi rejeté avec raison la position assignée à cette dernière ville sur la carte qui accompagne l'édition française du voyage de Meyendorff, et qui la nomme *Mervi Chah-djehân*, dénomination fautive.

Des raisons que je compte développer dans un mémoire particulier, m'ont engagé à ne pas suivre, pour la partie supérieure du cours du Djihoun, la carte qui accompagne l'ouvrage d'Elphinstone sur le Caboul, et qui a servi de modèle à toutes celles que l'on a publiées depuis. Pour le Tubet on a suivi les indications que j'ai données; on y a replacé *Jigagounger*, la plus grande ville de ce pays après H'lassa; elle avait été oubliée dans nos cartes antérieures. On a aussi joint le cours inférieur de Yærou dzangbo tchou à celui de l'Iraouaddy d'Ava, d'après les re-

lations authentiques des Chinois, que le grand d'Anville ne connaissait pas, mais dont il avait deviné le résultat. L'Asie centrale est figurée dans cette carte d'après des matériaux authentiques et inédits. On voit aussi sur cette carte, pour la première fois, les nouvelles divisions de l'empire chinois. On s'apercevra que la province de Kansou, qui finissait auparavant à Sou tcheou, situé dans la pointe la plus occidentale de la grande muraille, s'est extrêmement étendue vers le nord-ouest, et que la Petite-Boukharie et le pays de Dzoungar forment à présent deux gouvernemens militaires, appelés *Thian-chan-nan-lou*, province au sud du Thian-chan (mont céleste) et *Thian-chan-pe-lou*, ou province du nord de la même chaîne. Ces deux provinces sont sous l'inspection du gouvernement général d'Ili. La septentrionale est subdivisée en trois départemens : savoir ceux d'Ili, de Kourkara oussiou et de Tarbagataï. La Chine est divisée en dix-huit *ching* ou provinces, et le pays des Mandchoux en trois, qui sont Ching-king ou Moukden, Ghirin et Sakhalian-oula.

Le Tarrakaï est représenté comme une île, contre l'opinion singulière d'un fameux navigateur russe, qui l'a voulu faire passer pour une presqu'île. La Sibérie est corrigée d'après les nouvelles cartes et découvertes des Russes; on a adopté pour ce pays la nouvelle division en gouvernemens et en provinces. Toutefois j'ai cru qu'il ne fallait pas étendre celle d'Omsk autant vers le sud, que le font les géographes de Saint-Pétersbourg, qui d'un trait de pinceau ont agrandi les limites de leur patrie aux dépens des Kirghiz et des Chinois, auxquels ils ont pris la moitié du lac Balkach. Comme cette nouvelle frontière n'est basée sur aucun traité, et peut devenir un objet de litige, j'ai cru avoir fait beaucoup dans l'intérêt de la Russie en

adoptant la limite entre cet empire et le pays des Kirghiz, telle qu'elle existait de temps de Catherine II, et qui a été abandonnée postérieurement. Quant aux frontières entre la Russie et la Perse, elles sont figurées conformément au traité de paix de 1827.

Voilà un aperçu rapide des améliorations que j'ai pu faire au travail de MM. Frémin et Berthe. Le zèle du dernier ne laisse échapper aucune occasion de le perfectionner, et je pense donc qu'il ajoutera dans les épreuves postérieures les îles de *Mounin-sima* ou *Bonin-sima*, dans le grand Océan près du Japon, ainsi que les noms des provinces d'*Oui* et de *Kam* dans le Tubet qui manquent sur la carte actuelle.

Voici encore quelques erreurs que je viens de remarquer. Sou-tcheou dans le Kansou est écrit *Suctcheou*. Au nord de la ville de Badakhchan, on cherche en vain le cours du Djihoun, au-dessous du nom de ce fleuve.

Pour l'Asie méridionale, M. Frémin s'est servi des meilleures cartes. Les possessions anglaises dans l'Inde en deçà et au-delà du Gange sont marquées en rouge, ainsi que leurs nouvelles acquisitions faites aux dépens des Birmans. Les états de leurs alliés sont en vert, et l'île de Ceylan est enluminée en bleu, parce qu'elle appartient au roi de la Grande-Bretagne et non pas à la Compagnie des Indes.

Après cet exposé nous pouvons avancer sans crainte que cette carte de l'Asie est la meilleure qui existe à présent, mais nous ne cachons pas le désir de la voir bientôt surpassée par une plus parfaite.

KLAPROTH.

IV.

NOUVELLES.

Monument élevé à La Pérouse.

Le capitaine Dumont-d'Urville, commandant la corvette l'*Astrolabe*, après s'être assuré du lieu précis où La Pérouse a fait naufrage sur les récifs de Vanikoro (1), a retiré de la mer plusieurs objets qui avaient appartenu aux deux navires naufragés, entre autres une ancre de 1800 livres, un canon en fonte, un saumon de plomb, et deux pierriers en cuivre. Il choisit sur le récif qui s'avance en pointe basse, et couvre en partie le hâvre de Mangadey, une touffe de mangliers verdoyans pour y placer le cénotaphe qu'il se proposait d'élever à l'infortuné et illustre navigateur. Huit jours suffirent pour terminer ce monument, et le 14 mars 1828 l'inauguration en fut faite. La forme du mausolée est celle d'un cube de six pieds sur chaque arrète; il est construit en pierres et surmonté par un obélisque quadrangulaire de six pieds d'arrète; fabriqué en planches de koudi : une de ses faces porte une plaque de plomb avec l'inscription.

A LA MÉMOIRE DE LA PÉROUSE ET DE SES COMPAGNONS.
L'ASTROLABE, XIV MARS MDCCC XXVIII.

Cependant les renseignemens fournis par les indigènes à M. d'Urville, qui coïncident assez avec ceux qu'avait obte-

(1) Cette île appartient à l'archipel de Santa-Cruz, tandis que Mallicolo fait partie de celui du Saint-Esprit. C'est par erreur qu'on a employé le nom de Mallicolo dans la relation du capitaine Dillon.

nus le capitaine Dillon (voyez notre volume précédent page 137) donnent la certitude que ce n'est pas là que La Pérouse a terminé ses jours, en admettant qu'il fût du nombre de ceux qui échappèrent au naufrage, puisque ceux-ci parvinrent à construire, au bout de six à sept mois de travail, une embarcation avec laquelle ils reprirent la mer. M. d'Urville pense qu'ils se dirigèrent vers la Nouvelle-Irlande pour gagner les Moluques ou les Philippines par le nord de la nouvelle Guinée.

L'Astrobale est arrivé le 19 septembre à l'île Maurice.

Mort de M. Pacho.

M. Pacho, auteur du *Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque*, vient de terminer ses jours par un suicide, dans la nuit du 25 au 26 janvier. Il paraît que le travail excessif auquel il se livrait depuis quelque temps et ses veilles prolongées, afin d'achever la publication de son ouvrage, et de mettre en ordre les nombreux matériaux qu'il avait rassemblés dans son voyage en Afrique sur les *Mœurs des peuples nomades*, ouvrage qu'il se proposait de faire paraître incessamment, avaient altéré sa raison. Il se croyait poursuivi sans cesse par des ennemis acharnés à sa perte, et continuellement en butte aux plus noires calomnies. Nous avons la consolation de pouvoir annoncer que sa mort n'apportera ni retard ni préjudice à la publication de son grand ouvrage qui, heureusement, est aujourd'hui entièrement terminé, et dont il corrigeait la table le jour même de sa mort.

Jean Raymoud Pacho était né à Nice en 1795. Ainsi il venait d'accomplir sa trente-quatrième année.

Le Propriétaire, T. E. GIDE père.

DERNIER VOYAGE

DU CAPITAINE CLAPPERTON

DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,

RETOUR DE R. LANDER EN EUROPE (1).

DANS son premier voyage en Afrique, le capitaine Clapperton avait été reçu avec une bienveillance particulière par le sultan Bello. Ce monarque des Fellans ou Fellatah, avait prodigué à l'officier anglais les attentions les plus flatteuses, et l'avait comblé de marques de bonté. Dans ses fréquentes conversations avec lui, il lui avait fait entendre qu'il verrait avec plaisir des liaisons d'amitié se former entre son pays et la Grande-Bretagne; qu'il désirait

(1) *Journal of a second expedition into the interior of Africa, from the bight of Benin to Soccatoo, to which is added the journal of Richard Lander from Kano to the Sea-coast partly by a more eastern route.* London, 1829, 1 vol. in-4°, avec cartes.

La traduction complète de cette Relation par MM. Eyriès et Larénaudière paraîtra incessamment chez Arthus Bertrand, 2 vol. in-8° avec cartes, plans et portrait.

surtout que divers objets de manufactures anglaises lui fussent expédiés à Funda, port de la côte de Guinée qui lui appartenait. Il exprima aussi le vœu qu'un médecin et un consul anglais fussent nommés pour résider dans une autre ville maritime nommée Raka. Il annonça qu'il enverrait à Funda des messagers pour lui en rapporter les marchandises anglaises, et à Raka un agent spécial pour traiter par l'intermédiaire du consul anglais tout ce qui concernait les affaires entre les deux gouvernemens. Enfin, il ne fit pas la moindre difficulté pour déclarer qu'il était prêt à adopter des mesures propres à mettre un terme au commerce des esclaves que probablement ses sujets faisaient avec les étrangers (1).

Comme fidèle sujet du roi de la Grande-Bretagne, le capitaine Clapperton fut ravi de toutes ces ouvertures du monarque noir; il voyait en perspective le commerce britannique prendre de nouveaux accroissemens en Afrique, les marchandises anglaises obtenir des débouchés dans ce continent, et le souverain du royaume ainsi que son peuple gagner un ascendant prodigieux dans l'esprit des peuplades du

(1) Voyez le tome I, 2e série, des *Nouvelles Annales des Voyages*. — Voyez aussi le voyage de découvertes dans le nord et le centre de l'Afrique, par le major Denham, le capitaine Clapperton et le Dr. Oudney, traduit de l'anglais par MM. Eyriès et Larénaudière, chez Arthus Bertrand.

Soudan. Cependant le voyageur n'avait pas oublié les intérêts de la géographie. Plusieurs fois il avait demandé à Bello la permission de faire une incursion au sud de Sackatou dans le pays de Nyffé, afin de connaître le cours du Kouarra qu'il conjecturait être le prolongement du Dialiba ou Niger. Mais Bello trouvait tantôt un prétexte, tantôt un autre pour refuser à l'intrépide voyageur l'accomplissement de ses vœux. Clapperton revint donc en Angleterre sans avoir pu voir le Kouarra. Ayant rejoint à Kouka, résidence du cheikh du Bornou, le major Denham, son compagnon de voyage, il reprit avec lui le chemin de Tripoli, en traversant le désert, et tous deux abordèrent heureusement dans leur patrie en 1825.

Dès que Clapperton fut arrivé à Londres, il présenta au ministère le résultat de ses observations en Afrique. Lord Bathurst, alors secrétaire d'état pour les colonies, comprit aussitôt que jamais occasion plus favorable ne s'était présentée pour établir des relations commerciales et directes entre la Grande-Bretagne, et l'intérieur d'un continent fermé aux Européens. Il pensa aussi que par suite des rapports nouveaux qui allaient s'ouvrir avec les peuples du Soudan, on aurait les moyens d'étendre nos connaissances sur la géographie de ces contrées couvertes en quelque sorte d'un voile impénétrable. Le ministre n'hésita donc pas à donner son approbation aux arrangemens que Clapperton avait conclus avec le sultan Bello. En conséquence il fut décidé

que ce voyageur retournerait auprès de ce chef africain, et qu'il attérirait à la côte du Benin, qu'il serait porteur de présens convenables pour s'assurer la continuation des bons sentimens de Bello et ouvrir une communication entre Sackatou et la côte; enfin, que Clapperton serait accompagné de personnes capables de l'aider dans une entreprise d'un genre si nouveau et si hasardeux. M. Pearce, capitaine de vaisseau, et le docteur Morrison, chirurgien de la marine, furent adjoints à Clapperton, qui déja avait obtenu la permission d'emmener avec lui M. Dickson, son compatriote, chirurgien qui avait déja servi dans les Antilles. On pouvait présumer qu'il était habitué au climat des régions équinoxiales, et on supposait qu'il était assez habile dans son art pour soigner sa propre santé, et celle de ses compagnons. Clapperton prit aussi avec lui son domestique, Richard Lander, jeune écossais.

Les présens pour le sultan des Fellatah et pour le cheikh du Bornou ayant été chargés sur la corvette *Brazen*, Clapperton s'y embarqua avec tout son monde. On partit de Portsmouth le 27 août 1825. Après avoir touché à Ténérife, dans les Canaries et à San-Iago dans les îles du Cap-Verd, on arriva le 26 novembre dans le golfe de Benin. M. Dickson demanda à descendre à terre à Widah, d'où il se proposait d'aller de son côté à Sackatou. Nous avons donné précédemment les dernières nouvelles que l'on ait reçues de ce voyageur.

Clapperton avait fini par penser que Whidah ou Juidah était le port où Bello devait, à une époque convenue, envoyer ses messagers chargés d'escorter et d'accompagner jusqu'à Sackatou les voyageurs avec leurs présens et leur bagage. Mais il ne parut pas qu'on fût venu y prendre la moindre information sur leur compte, et personne dans ce lieu n'eut l'air d'en savoir plus sur Bello ou sur Sackatou, que plus loin sur Funda ou Raka. Toutefois on connaissait de nom le pays de Haussa; et comme la position géographique de Sackatou avait été déterminée, les courageux voyageurs ne balancèrent pas, malgré ce premier contre-temps, à poursuivre leur entreprise, puisqu'il n'y avait pas de difficultés sur la direction qu'ils devaient prendre; mais il n'était pas aussi aisé de décider de quel point de la côte il convenait le mieux de partir. On continua donc à s'avancer vers l'embouchure de la rivière de Benin, l'on y rencontra M. Houtson, négociant anglais, qui conseilla à ses compatriotes de bien se garder de remonter cette rivière pour s'avancer dans l'intérieur, le roi de Benin ayant voué une haine implacable aux Anglais à cause des efforts qu'ils faisaient pour mettre un terme au commerce des esclaves, source de gros profits pour lui. Ainsi en Afrique les gouvernemens sacrifient à l'intérêt de leur commerce, la justice et l'humanité. Cela n'arrive-t-il pas quelquefois en Europe?

M. Houtson ignorait jusqu'où et dans quelle di-

rection la rivière de Benin pourrait transporter les voyageurs. Il parla de Badagry comme d'un lieu préférable à l'embouchure du Benin, puisqu'il n'était pas plus éloigné de Sackatou, et que le chef du pays, connu par ses sentimens favorables aux Anglais, leur accorderait sans doute son aide et sa protection dans toute l'étendue de son territoire, c'est-à-dire jusque sur les frontières du royaume d'Yourriba. Comme M. Houtson par son long séjour sur la côte, connaissait bien les usages des peuples de ces contrées, le capitaine Clapperton pensa qu'il serait très utile à l'expédition s'il consentait à l'accompagner jusqu'à Eyeo ou Katunga, capitale de Yourriba. M. Houtson accepta la proposition. Les voyageurs mirent pied à terre le 29 novembre, et après avoir obtenu la permission du roi, commencèrent leur pénible voyage le 7 décembre.

Nous annonçâmes ces nouvelles, dans notre cahier d'avril 1826. Les voyageurs étaient pleins d'espérances; rien de plus naturel, on recevait généralement un accueil amical; mais les routes étaient souvent mauvaises; il n'était pas toujours aisé de se procurer des porteurs, quelquefois les chefs des cantons que l'on traversait ne consentaient à laisser passer le bagage que moyennant une forte rétribution; enfin, la funeste influence du climat se fit sentir dès le 12 décembre. Le docteur Morrison tomba malade: bientôt il en arriva autant au capitaine Pearce et à Richard Lander; il fallait les porter; il

en résulta des retards dans la marche. Le 27, Morrison et Pearce moururent. À cette époque Clapperton lui-même était malade, et la santé de M. Houtson chancelait. Heureusement ils parvinrent ainsi que Lander à se rétablir.

On traversa des montagnes, et on entra dans le royaume d'Yourriba. Le 14 janvier 1826, les voyageurs couchèrent à Kouso, la plus grande ville qu'ils eussent encore vue ; ils estimèrent sa population à 20,000 ames. Là, comme dans tous les lieux où ils avaient passé, et dans ceux qui se trouvèrent sur leur route, la foule s'empressait pour les voir. Il n'y avait pas moyen d'écarter les curieux, une troupe succédait à une autre : tous ces nègres restaient les yeux ouverts et la bouche béante à la vue du phénomène incroyable de trois hommes blancs ; les petits garçons et les petites filles grimpaient sur les épaules des grandes personnes, les mères tenaient leurs enfans en l'air. Le plus fort désagrément qui résultait de cette affluence extrême, c'est qu'elle interceptait la circulation de l'air, et plus d'une fois Clapperton et ses compagnons faillirent à étouffer.

Du reste le désir de contempler les hommes blancs était le même dans toutes les classes. Les chefs des villages se félicitaient d'avoir joui de ce bonheur avant de mourir ; ils s'estimaient plus fortunés que leurs pères qui jamais n'avaient pu parvenir à ce degré de félicité. Il y en eut qui, après avoir pris la main des Anglais, se frottaient le visage

et le corps, afin de pouvoir communiquer à leur propre personne le bonheur de ces étrangers.

Souvent on voyait de tristes effets de la guerre, des champs ravagés, des villes brûlées et détruites. La plupart de ces peuplades africaines sont dans un état presque continuel d'hostilités entre elles, afin de faire des prisonniers pour les vendre ensuite. Cet état déplorable de choses empêcha les voyageurs de suivre des routes qu'ils auraient voulu prendre. Ils furent obligés d'éviter les lieux où l'on se battait. Le roi d'Yourriba leur fit un tableau lamentable des ravages commis par les Fellatah dans son pays. La crainte de leurs incursions détermina ce chef à ne pas laisser Clapperton s'éloigner de Katunga dans la direction de l'est pour examiner le cours du Kouarra.

La sécheresse de l'air était si grande à Katunga, que la plupart des instrumens en bois destinés aux observations, se brisaient ou se fendaient, il n'y avait plus moyen d'en faire usage. Ainsi voilà un nouvel inconvénient à ajouter au grand nombre de ceux qu'éprouvent les voyageurs qui se sacrifient à visiter l'intérieur de l'Afrique.

A Katunga, l'étiquette de la cour parut dégradant aux Européens. Quiconque se présente devant le roi doit n'avoir sur le corps qu'une robe de peau de panthère nouée négligemment sous un des bras, passée sur l'autre, et tombant jusqu'aux pieds avec une certaine grace; il faut n'avoir sur soi ni verroterie,

ni corail, ni ornement d'aucune espèce; dans cette occasion, tout cela est réservé au roi seul: même les chefs les plus considérables ont la tête et les joues frottées de poussière. Il faut d'abord se prosterner dans cet équipage devant l'eunuque principal, car les grossiers Africains possèdent aussi l'art de faire de ces amphibies. Le chef de ceux du roi d'Yourriba était chargé de la fourniture des vivres que le monarque accordait aux Européens. Il leur rognait terriblement la pitance et empochait le profit, car il avait soin de porter en compte la fourniture comme si elle avait été complète. Si en beaucoup de points les mœurs des Africains diffèrent des nôtres, on voit qu'en bien d'autres elles s'en rapprochent infiniment.

Du royaume d'Yourriba, les voyageurs passèrent dans celui de Borgou qui est plus au nord. M. Houtson était resté à Katunga d'où il regagna la côte. Clapperton fut aussi bien accueilli dans le Borgou, qu'il l'avait été dans l'Yourriba. Yarro, chef de Kiama, avait envoyé au devant de lui une escorte de cavaliers montés sur des chevaux superbes. Kiama, capitale d'une des provinces du Borgou, est située par 9° 37′ 33″ de latitude nord et 5° 22′ 56″ de longitude est de Greenwich. La province est mal peuplée, et la ville composée de maisons éparses et mal bâties. Le pays voisin est couvert de bois touffus, on dit que le gibier y abonde, on n'y voit pas beaucoup de culture.

Kiama est une des villes que traversent les cara-

vanes qui font le commerce du Haoussa et du Bornou avec le Gondja sur les frontières de l'Achanti; elle a aussi des relations directes avec les pays de Dahomey, Youri, Nyffé et Yourriba. Les marchands ne paient pas de droits fixes, le chef tire d'eux tout ce qu'il lui est possible de leur prendre. Les habitans sont païens, d'une dévotion aisée; ils ne prient que lorsqu'ils sont malades, ou ont besoin de quelque chose, et maudissent l'objet de leur adoration, selon que leur imagination les y porte. Leurs esclaves venant du Haoussa sont mahométans et prient sans obstacle à leur manière. Du moins ces païens sont plus tolérans que certains Européens, qui, de même qu'eux, ne se montrent dévots que par intérêt.

Clapperton vit ensuite Ouaoua autre ville capitale d'une province du royaume du Borgou. Jamais, dit-il, « Je n'ai vu de lieu où la sobriété soit si peu « en honneur, l'ivrognerie y est générale. Le gou« verneur, les prêtres, les laïques, et même « quelques-unes des dames boivent avec excès. » Il cite de singuliers exemples de ce penchant si commun parmi les habitans de Ouaoua qui ne regardent pas non plus la chasteté comme une vertu à leur usage et qui, malgré leurs vices, sont de fort bonnes gens. Leur conduite envers Clapperton fut très bienveillante.

Une veuve, fille d'une arabe, vint chez notre voyageur; elle passait pour la plus riche personne de Ouaoua, et avait la plus belle maison de la ville;

elle se regardait comme blanche, et déclarait que si elle se remariait ce ne serait qu'à un blanc. Richard Lander, malgré sa petite taille, lui donna dans l'œil, car il était plus jeune et avait meilleure mine que son maître. Mais malgré toutes ses agaceries, Zuma, c'était le nom de la veuve, ne put faire la moindre impression sur le cœur de Lander; elle avait plus de vingt ans; elle était fort grasse, en un mot une véritable beauté turque; elle ressemblait à une tonne ambulante. Ses artifices échouèrent, elle ne put décider le jeune Ecossais à venir la voir chez elle quoique son maître lui en eût donné la permission.

En Afrique comme en Europe, une femme ne renonce pas aisément à l'idée de posséder l'objet de ses désirs. Zuma était déterminée à épouser un blanc. N'ayant pu réussir à gagner le jeune serviteur, elle espéra qu'elle pourrait séduire le maître. Elle offrit à un autre de ses domestiques une jeune et jolie esclave pour femme s'il pouvait engager Clapperton, à qui d'ailleurs elle envoyait chaque jour des mets tout préparés, à lui rendre visite chez elle. Clapperton sûr de soi ne fit aucune difficulté d'y aller, afin de profiter de l'occasion pour connaître l'arrangement intérieur de la maison d'une personne riche. Il fut accueilli très gracieusement. Après lui avoir adressé beaucoup de complimens entremêlés de détails sur sa richesse, Zuma dit à Clapperton : « J'aime les hommes blancs, je t'accompagnerai à Boussa, et j'enverrai chercher un malem (homme docte) et je

lirai la fetha (profession de foi) avec toi. Clapperton jugeant que c'était pousser la plaisanterie un peu trop loin, prit un air sérieux; mais Zuma ne se rebutait pas aisément; elle envoya chercher un miroir, s'y regarda, puis le présentant à Clapperton, lui dit, que certainement elle était plus âgée que lui, mais seulement de peu de chose, et qu'au bout du compte, qu'est-ce que cela signifiait. C'en était trop pour le voyageur écossais. Il fit retraite aussitôt qu'il put, bien déterminé à ne jamais se retrouver tête à tête avec Zuma. L'Africaine ne voulut pas en avoir le démenti. Elle suivit Clapperton lorsqu'il quitta Ouaoua pour aller dans la province de Boussa, le força quand il eut visité la ville de ce nom, de rebrousser chemin, de revenir à Ouaoua, et lui fit perdre un temps précieux. Il ne put se débarrasser d'elle que lorsque le domestique auquel la jeune esclave avait été donnée l'eut rendue. Cette Zuma était une femme de tête, elle faisait trembler le gouverneur de Ouaoua; il craignit qu'elle n'excitât contre lui une guerre civile, ce qui était déja arrivé une fois; avec son argent elle parvenait à se faire des partisans prêts à entreprendre tout ce qu'elle ordonnait.

Boussa où Clapperton était allé ne se trouvait pas sur sa route; mais il avait voulu voir cette ville située sur le Kouarra, et où Mungo-Park avait perdu la vie. Déja il avait recueilli divers renseignemens sur ce voyageur intrépide, mais les récits différaient entre eux. Boussa est dans une île du fleuve. Clap-

perton fut, comme ailleurs, très amicalement reçu par le chef ou sultan, mais lui ayant demandé des informations sur des hommes blancs, qui, une vingtaine d'années auparavant, avaient péri dans le Kouarra, le sultan parut interdit, et ne répondit qu'en balbutiant. Il assura qu'il n'avait rien qui leur eût appartenu, et qu'il n'était qu'un petit garçon lorsque cet événement arriva. Clapperton répliqua qu'il désirait seulement avoir leurs livres et leurs papiers, et apprendre de la bouche du sultan des renseignemens exacts sur la manière dont ces infortunés étaient morts; puis il ajouta qu'avec la permission du sultan il irait visiter le lieu de leur catastrophe. « Non répartit le sultan, n'y va pas, « c'est un lieu très mauvais. »

Clapperton avait entendu dire qu'une partie du bateau de Mungo-Park restait encore dans cet endroit : il demanda au sultan ce qui en était, celui-ci déclara que le rapport était entièrement faux; que les débris étaient demeurés quelque temps sur les rochers, mais que depuis long-temps ils étaient tombés en pièces et avaient été emportés par les eaux du fleuve. « Donne-moi les livres et les pa- « piers, reprit Clapperton, c'est la faveur la plus « signalée que tu puisses m'accorder. » — « Je te « proteste qu'il ne me reste rien; toutes les choses de ce « genre sont allées depuis long-temps dans les mains « des hommes doctes. S'il en existe encore quelques- « unes, je me les procurerai et je te les remettrai. »

— « Permets-moi d'interroger les vieillards de la « ville sur les particularités de cette affaire, il doit « s'en trouver parmi eux qui en aient été témoins. » A cette interpellation le sultan eut l'air mal à son aise, et ne répondit rien, Clapperton ne le pressa pas davantage sur ce point.

Peu de jours après, le voyageur questionna encore le sultan sur les papiers de Mungo-Park. Le sultan répondit que le dernier iman, qui était un fellatah, avait été possesseur du livre et des papiers, et que depuis quelque temps, il s'était enfui de Boussa. Ces mots furent un coup de foudre pour Clapperton; ils anéantissaient tout espoir de recueillir des renseignemens ultérieurs dans ce lieu. Toute personne interrogée sur les catastrophes de Mungo-Park manifestait aussitôt un certain malaise, et disait que ce triste évênement était arrivé avant qu'elle eût pu s'en souvenir, ou qu'elle ne l'avait pas vu. « On m'indiqua le lieu où le bateau qui « portait Park et son compagnon avait touché; « mais on ne le faisait qu'avec circonspection et « comme à la dérobée, quoiqu'en toute autre chose « qui n'avait nul rapport avec cette affaire, on fût « constamment prêt, ajoute Clapperton, à me don- « ner les détails que je demandais, et jamais je n'ai « été traité avec plus d'hospitalité et de bonté.

« Le lieu que l'on m'indiqua comme celui où le « bateau et son équipage s'étaient perdus, est dans « le canal oriental du fleuve, qui se partage là en

« trois bras, dont aucun n'a pas plus d'une bonne
« portée de pistolet de largeur. Une île basse et
« plate, large d'environ un quart de mille, est située
« entre la ville de Boussa et le point fatal, qui est
« sur la même ligne, depuis la maison du sultan,
« avec un arbre à double tronc et à écorce blanche,
« croissant isolé sur l'île. Dans ce moment le bord
« n'est pas très haut, puisqu'il ne se trouve qu'à
« une dixaine de pieds au-dessus du niveau de ce
« bras, qui forme une cataracte en tombant de
« dessus un rocher de schiste gris s'étendant en
« travers du courant jusqu'au rivage oriental. Cette
« rive s'élève en coteaux à pente douce, composés
« de schiste gris, et parsemés d'arbres; dans cette
« saison l'herbe leur donne un aspect desséché et
« flétri. »

Le bras du Kouarra que Clapperton venait de visiter porte le nom de *Menai*. Prenant de-là sa route au S. S. O. il se rapprocha quelquefois du fleuve; le chemin était sinueux boisé et rocailleux; coupé par des ravines profondes où il y avait des flaques d'eau. Plus loin il entendit le fracas du fleuve comme s'il y eût eu tout près une chute d'eau.
« Ayant grimpé, dit-il, sur le bord élevé de la ravine
« et sur l'arrête de rochers qui formait dans cet en-
« droit la rive du Kouarra, je vis ses eaux se préci-
« piter autour de deux îles basses rocailleuses et
« boisées, et entre un grand nombre d'ilots et d'é-
« cueils, puis tournant brusquement à l'ouest frap-

« per avec une grande violence le pied du rocher « où j'étais assis, et qui peut offrir un précipice « d'une cinquantaine de pieds au-dessus de la ri- « vière, précisément au-dessous des îles, et à peu « près dans la moitié de sa largeur; elle avait à cette « époque, une chute de trois à quatre pieds : le « reste du canal était rempli de roches dont quel- « ques-unes étaient au-dessus de l'eau. Je pensai « que lors même que Park et Martin auraient passé « Boussa sains et saufs, ils auraient couru un dan- « ger imminent de périr dans cet endroit, probable- « ment sans qu'on les eût vus, ou qu'on eût jamais « entendu parler d'eux. »

Un peu plus loin Clapperton revit le Kouarra; il estima sa largeur aux trois quarts de celle de la Tamise devant Somerset-House à Londres, et sa vitesse à deux lieues ou deux lieues et demie à l'heure: son eau était trouble et de couleur rouge; ses bords s'élevaient de chaque côté à 45 ou 50 pieds, et étaient rocailleux dans quelques endroits; un quart de mille plus bas la rivière se partage en trois bras remplis de rochers et de rapides; plus loin ces bras se réunissent.

Après avoir quitté les bords du Kouarra, Clapperton voyagea généralement dans la direction du nord-ouest, traversa les provinces d'Youri, de Nyffé, de Kotongra, et enfin celle de Zegzeg. Celle-ci étant sous la domination des Fellatah, le voyageur ne craignait plus d'être arrêté par des peuples ennemis

de cette nation. Le 17 juillet il entra dans un village dépendant de Kano, ville qu'il avait déja vue en 1824. Il arriva dans celle-ci le 20 et y laissa son bagage sous la garde de Richard Lander, il y trouva plusieurs personnes de connaissance, et bientôt partit pour Sackatou. Mais ayant rencontré en chemin le gadado ou visir de Bello, il en reçut le conseil de retourner à Kano parce que plus loin les routes étaient si mauvaises qu'avec sa petite troupe il lui serait impossible d'avancer; que d'ailleurs il conviendrait mieux pour sa santé d'attendre dans cette ville que la saison des pluies fût passée. Clapperton suivit cet avis; il revint donc à Kano, et y fit probablement un long séjour. Il ne dit point à quelle époque il en partit de nouveau : seulement il nous apprend qu'étant déja parvenu à peu de distance de Sackatou, on lui vola, le 11 octobre dans la matinée, son journal, son livre de notes, son écritoire, ses plumes et d'autres choses que son domestique avait placées sur la selle du cheval hors de la porte de sa cabane, afin qu'il les trouvât prêtes en sortant. Toutes les recherches de Clapperton pour recouvrer les objets volés furent inutiles; il en résulte une lacune dans son journal. Les tracas et les contrariétés qu'il éprouva ensuite, et le mauvais état de sa santé l'empêchèrent de la remplir.

Il ne put aller directement à Sackatou, le sultan Bello faisait alors le siège de Counia capitale du Goubêr. Clapperton se rendit à son camp, Bello

l'accueillit avec bonté. Clapperton vit l'attaque de Counia par les troupes du sultan; le récit qu'il en fait ne donne pas une grande idée de la tactique des Fellatah. L'entreprise fut abandonnée pour le moment, et le voyageur eut la permission de quitter le camp et de gagner Sackatou. Clapperton s'empressa d'en profiter, car depuis qu'il avait rejoint l'armée des Fellatah, il n'avait éprouvé que des pertes et des difficultés.

Cependant un message du sultan le fit bientôt partir pour Magaria où ce prince se trouvait. Bello fut très content des présens que lui envoyait le roi d'Angleterre. Mais le lendemain quelle fut la surprise de Clapperton lorsque Sidi Cheikh, médecin du sultan et un de ses secrétaires, vint lui annoncer les intentions de son maître. « Malgré mon étonnement extrême, dit Clapperton, je pris garde de « n'en laisser rien paraître, et j'eus l'air de croire « que c'était tout naturel. Sidi Cheikh me dit que « le sultan l'avait chargé de m'annoncer que quelle « que fût la route que je choisirais pour retourner « en Angleterre, il me la laisserait suivre, quand « même ce serait par le Bornou si je préférais de « passer par-là; mais que je devais faire de mûres « réflexions avant de me décider pour ce chemin, « parce qu'il devait m'informer que lorsque j'étais à « Sackatou deux ans auparavant, le cheikh du Bor- « nou lui avait écrit pour lui conseiller de me mettre « à mort, parce que si les Anglais étaient trop encou-

« ragés, ils viendraient dans le Soudan l'un après « l'autre, jusqu'à ce qu'ils fussent assez forts pour « s'emparer du pays et déposséder lui Bello, « comme ils avaient fait dans l'Inde qu'ils avaient « arrachée des mains des Musulmans : mais que « Bello avait répondu que ce serait une chose hon« teuse pour lui de faire mourir un homme sans « protection, et qu'il ne pouvait se rendre raison de « cette conduite du cheikh, qui m'avait lui-même « placé sous sa sauve-garde, qu'en supposant que ce « dernier voulait chercher un prétexte de querelle « avec Bello. »

« Je représentai à Sidi Cheikh que je trouvais « très extraordinaire que le cheikh el Kanemi eût « écrit une lettre semblable, puisqu'il s'était tou« jours comporté envers moi avec la plus grande « bonté, tant avant que j'allasse dans le Soudan « qu'après que j'en fus revenu : et que lorsque je « partis du Bornou pour l'Angleterre, il m'avait « congédié avec un beau présent et avec les plus « fortes expressions d'amitié et d'estime. J'ajoutai « que je devais insister pour voir cette lettre vrai« ment singulière, et pour en avoir une copie; « mais Cheikh Sidi me dit que Bello avait envoyé la « lettre à Gondo, à son cousin Abdallah. Il faut ab« solument que je la voie, repris-je aussitôt, et que « j'aie la permission d'en prendre une copie avant « de quitter cette ville, parce que j'ai une lettre et « des présens du roi d'Angleterre pour le Cheikh du

« Bornou ; puis je lui demandai quelle autre route le « sultan proposait. Il me répondit que Bello me « placerait sous la protection d'un marabout ou « saint personnage, qui me conduirait sain et sauf « chez le sultan du Borgou et quo de là je pourrais « aller au Nord jusque sur les confins du désert, « et le suivre jusqu'à ce que je fusse arrivé près du « Fouta-Toro d'où je pourrais me diriger au sud « vers un pays qui appartenait à Bello, était habité « par des Fellatah, et peu éloigné des comptoirs an- « glais. Je répondis que cette proposition méritait « d'être prise en sérieuse considération, puisque « j'avais à Kano un domestique malade qui ne pou- « vait voyager ; du reste qu'à tout évènement il fal- « lait que j'eusse la lettre envoyée par le cheikh du « Bornou à Bello. »

Tous les efforts de Clapperton pour avoir communication de cette lettre furent inutiles. Il s'adressa au sultan lui-même qui reconnut avoir reçu une lettre qui ne portait pas la signature du cheikh, mais qui cependant ne pouvait avoir été écrite que de son aveu, et qu'on lui conseillait de ne pas laisser aller le voyageur anglais au-delà de Sackatou, parce qu'il ne pouvait être qu'un espion ; on lui insinuait le conseil de le faire mourir pour éviter la répétition de ce qui s'était passé dans l'Inde.

Dans les entrevues subséquentes que Clapperton eût avec Bello, il s'aperçut bien que les sentimens de ce sultan envers lui et ses compatriotes étaient

entièrement changés, par suite d'insinuations malveillantes pour eux. Bello ne fit nulle mention de son désir d'établir des communications amicales avec la Grande-Bretagne, et ne dit pas un seul mot relativement au médecin, au consul, ou au commerce des esclaves.

Enfin vers le milieu de novembre, Clapperton fut bien étonné de voir arriver de Kano un messager qui avait laissé à peu de distance Richard et le bagage venant à Sackatou par ordre de Bello. Clapperton supposa que le sultan avait agi ainsi parce qu'il avait pensé que ces objets seraient plus en sûreté sous les yeux de leur maître à Sackatou qu'en restant à Kano. Il fut bientôt désabusé de la manière la plus désagréable. Deux jours après deux officiers du sultan vinrent lui dire de la part de ce prince de ne pas trouver étrange qu'il eût envoyé chercher le domestique et les bagages; ils lui annoncèrent qu'il pouvait choisir entre trois routes pour s'en retourner en Europe, celle de l'Yourriba par laquelle il était venu, celle de Timbouctou, enfin celle d'Aghadès, Touat et Morzouk; enfin ils l'invitèrent à déclarer la vérité : était-il venu vers Bello pour apporter un message du roi d'Angleterre, ou simplement pour chercher un chemin? Choqué de ce message et de la conduite du sultan, Clapperton signifia que dès ce moment il ne pouvait plus avoir de communication avec eux, et qu'ils feraient ce qu'ils voudraient; peu lui importait.

Le bagage étant arrivé, Clapperton eut une entrevue avec Bello qui lui répéta à peu près ce que ses officiers lui avaient dit, et voulut absolument que la lettre du roi d'Angleterre au cheikh du Bornou fût ouverte. Clapperton refusa courageusement de le faire. Bello usant du droit du plus fort, s'empara des présens destinés au cheikh du Bornou, en ce moment son ennemi. Il notifia, d'ailleurs très poliment, qu'il ne pouvait permettre que des munitions de guerre fussent envoyées à un prince avec lequel il était en guerre. En cette occasion, le sultan se conduisit conformément aux maximes du code maritime de la Grande-Bretagne.

Toutes ces contrariétés exercèrent une influence funeste sur l'esprit de Clapperton : sa santé déja altérée ne put soutenir des chocs si répétés. Attaqué d'une dyssenterie et d'une inflammation d'entrailles, il y succomba après trente-six jours de maladie. Il mourut le 11 mars 1827. Il était né en 1788 à Annan dans le comté de Dumfries en Écosse. Il entra de bonne heure dans la marine. Il servit dans les mers d'Europe, d'Amérique et des Indes. En 1815, il fut employé sur les lacs du Canada. Revenu en Europe en 1817 et mis à la demi-solde, il alla passer quelque temps à Edimbourg, puis se retira auprès d'une de ses tantes à Lochmaben. Dans un voyage qu'il fit à Edimbourg en 1820, il eut occasion de connaître le docteur Oudney qui lui parla des propositions qu'on lui avait adressées, d'être employé dans une expédi-

tion destinée pour le centre de l'Afrique. Cette ouverture ne pouvait manquer de séduire un homme d'un esprit aussi entreprenant que l'était Clapperton. Il demanda instamment d'accompagner le docteur. Son offre fut acceptée. Il accomplit heureusement sa tâche. Sa relation a été imprimée à la suite de celle du major Denham, son compatriote. Les noms de ces deux voyageurs à qui la géographie a de grandes obligations, sont venus se joindre à la liste déja si nombreuse de ceux qui sont morts victimes de leur dévouement pour les progrès de la science. Clapperton était d'une haute taille et d'une structure athlétique; on pensait qu'un homme d'une constitution aussi robuste et doué d'ailleurs d'un caractère ouvert, ferme et enjoué, résisterait aux funestes effets du climat pestilentiel de l'Afrique : mais les peines morales furent plus fortes que son courage et contribuèrent à le précipiter au tombeau.

Richard Lander, après avoir rendu les derniers devoirs à son maître, manqua de succomber aux suites des souffrances physiques et morales qu'il avait éprouvées depuis quelque temps; heureusement il échappa aux maux qui s'étaient en quelque sorte réunis pour fondre sur lui. Il resta quinze jours sans pouvoir se lever. Le sultan avait souvent envoyé demander de ses nouvelles.

Le 27 mars, des agens de Bello vinrent faire une perquisition chez Lander, et fouillèrent dans toutes ses caisses parce qu'on lui avait dit qu'elles étaient

remplies d'or et d'argent; mais à leur grand étonnement ils trouvèrent qu'il ne restait pas une somme suffisante à cet homme pour défrayer la dépense de son voyage jusqu'à la côte de la mer. Toutefois ils dressèrent un inventaire de tout ce qu'il avait et le portèrent au sultan. Lander avait eu la précaution de cacher sur sa personne une montre d'or destinée à ce monarque, ainsi que les montres des capitaines Clapperton et Pearce. Bientôt le jadado et ses compagnons revinrent avec un message du sultan qui ordonnait à Lander de leur délivrer une quantité d'objets pour lesquels il promettait de donner ce que ce dernier lui demandait. Lander avait porté leur prix à 245,000 cauris (1); on lui remet un mandat de cette somme payable à Kano, en ajoutant qu'il serait autorisé à toucher de plus tout ce qu'il lui faudrait pour son voyage à travers le grand désert.

Quelques jours après, Lander obtint une audience de Bello qui lui demanda quelle route il préférait pour retourner en Angleterre. Lander qui se méfiait des Arabes, s'il passait par le désert, répondit qu'il choisissait celle de Boussa. Après quelques objections de la part du sultan il se retira.

Le 4 mai Lander sortit de Sackatou; le 25 il était à Kano; au lieu de recevoir des cauris, il eut en paiement une femme esclave et diverses marchandises. Il se dirigea ensuite vers le sud à travers un

(1) 2000 cauris équivalent à une piastre forte.

pays inconnu et montueux, où les pluies avaient déja beaucoup endommagé les chemins; et qui était infecté de bêtes sauvages et féroces, quoique les habitans l'accueillissent partout avec bienveillance, la fatigue et l'excès de la chaleur lui causèrent une fièvre ardente. Il fut assez heureux pour échapper à la mort.

Déja il était arrivé à Donrora, ville à 245 milles au sud de Kano et avait l'espérance en continuant à suivre cette direction d'arriver à la côte et de connaître la fin du cours du Kouarra, lorsque le 19 juin des messagers du roi de Zegzeg qui avaient précédemment rencontré le voyageur blanc, et qui en avaient parlé à leur maître, firent naître à celui-ci un si vif désir de le voir qu'il les expédia aussitôt à sa poursuite pour le lui amener. Force fut à Lander de se conformer aux souhaits du roitelet africain : quel contretemps fâcheux, si près d'atteindre le but auquel il aspirait, de se voir déçu dans l'espérance bien fondée de résoudre une des grandes difficultés de la géographie de l'Afrique.

Le 22 juin, Lander entra dans Zaria, capitale du Zegzeg, où il s'était déja arrêté avec son maître en allant à Kano. Le roi lui dit qu'il l'avait fait revenir sur ses pas parce que la guerre étant allumée entre le sultan Bello et le roi de Funda, pays vers lequel il se dirigeait, ce dernier l'aurait assassiné aussitôt qu'il l'aurait eu en son pouvoir, pour avoir porté des présens à son puissant ennemi. Ce roi le traita très bien, son fils fit présent à Lander d'une jeune né-

gresse nommée *Aboudah* pour femme ; Lander l'accepta parce qu'il savait qu'elle lui serait très utile dans son voyage, et que d'ailleurs, arrivé à la côte, il aurait la satisfaction de lui rendre la liberté. Il acheta aussi pour sept piastres un jeune nègre esclave nommé *Diôdie*. Dès le 24, il obtint du roi de Zegzeg, qui lui avait fait aussi d'autres présens, la permission de continuer son voyage. Il suivit la même route qu'il avait tenue en venant. Les rivières étaient considérablement gonflées et les chemins entièrement gâtés. Lander se procura fréquemment l'argent dont il avait besoin, en vendant différentes marchandises qui étaient payées en cauris ; quelquefois il éprouva des difficultés de la part de chefs ; enfin ayant surmonté tous les obstacles de cette longue course à travers des peuples barbares, mais dont il n'eut en général qu'à se louer, il arriva le 21 novembre à Badagry.

Il n'était pas au bout de ses peines. Des Portugais marchands d'esclaves réussirent à prévenir contre lui le roi du lieu, à qui ils dirent que Lander était un espion envoyé par le gouvernement anglais, et que si on le laissait partir, il reviendrait bientôt avec une armée pour le conquérir. Le roi et ses sujets ajoutèrent foi à ce rapport, traitèrent Lander avec froideur et défiance; le pauvre Écossais fut obligé pour prouver son innocence de se soumettre à une épreuve terrible dont il eut le bonheur de se tirer sain et sauf. Entièrement revenus sur le compte de Lander,

le roi et les chefs lui firent présent de vivres, s'écriant qu'il était sous la protection de Dieu, et que les hommes n'avaient pas le pouvoir de lui faire du mal.

Lander resta deux mois à Badagry; le roi lui conseilla de ne jamais sortir sans armes, parce que les Portugais qui ne dissimulaient pas leur haine invétérée pour lui, l'assassineraient à la première occasion qui se présenterait. Enfin, le capitaine d'un navire de Londres apprenant qu'un de ses compatriotes était à Badagry, vint obligeamment de Juidah pour le prendre à son bord. Lander s'embarqua le 20 janvier 1828, et attérit le 31 au cap Corse. Là il eut le plaisir de rendre à la liberté ses fidèles esclaves qui témoignèrent leur chagrin de son départ, en se couvrant la tête de sable et donnant d'autres marques de douleur à la manière des Africains. Le gouverneur anglais promit généreusement de donner à ces nègres des portions de terre et une petite somme d'argent.

Le 3 février, Lander monta sur une corvette du roi, et débarqua en Angleterre le 30 avril suivant.

Quoique ce second voyage de Clapperton n'ait pas produit des résultats aussi positifs qu'on l'avait espéré, toutefois il a considérablement agrandi le domaine de la géographie. Ces expressions n'ont rien d'hyperbolique; en effet, l'espace compris entre Kano et la mer à Badagry, qui est à peu près de 6 degrés en latitude, restait encore à peu près vide; ou bien l'on n'avait pour le remplir que des rapports plus

ou moins vagues, recueillis par des voyageurs. La route de Clapperton en allant de la côte à Kano, fournit un grand nombre de positions nouvelles. Clapperton a vu le lieu même ou Mungo Park a terminé sa carrière; il a ainsi constaté une portion du cours du Kouarra, Dialiba ou Niger, dans un canton où auparavant on ne la plaçait que par supposition. Quant au cours ultérieur du fleuve, nous avons raconté quels contre-temps empêchèrent Lander d'arriver sur ses bords plus près de son embouchure. Les rapports que Clapperton entendit sur ce sujet de la bouche des indigènes, s'accordèrent généralement à marquer l'embouchure du Kouarra dans le golfe de Benin; c'est aussi ce qu'indique la direction de son cours, autant qu'on a pu la reconnaître, mais il y a encore une distance considérable entre ces deux points, et une large chaîne de montagnes granitiques s'interpose entre le lieu jusqu'auquel son cours a été tracé avec certitude, et la côte maritime. Une vieille carte publiée en Angleterre en 1753 marque le cours de la rivière de Benin jusqu'à un point assez reculé dans l'intérieur des terres; si ce dessin était conforme à la vérité, il ne resterait plus entre le lieu le plus bas où passe certainement le Kouarra et le lieu le plus haut que baigne la rivière de Benin, qu'un intervalle de vingt-cinq lieues au plus; mais le pays est très montagneux.

Il y eut aussi un chef qui dit à Clapperton que le Kouarra allait vers le Bornou, mais il ne parlait

ainsi que par ouï-dire : il serait prématuré de prononcer sur ces opinions différentes.

La description que fait Clapperton des royaumes d'Yourriba et de Borgou et de leurs provinces, est entièrement neuve et remplie d'intérêt. C'est une véritable acquisition pour la géographie. Ce voyageur ajoute de nouveaux renseignemens à ceux qu'il avait déja donnés sur les Fellatah de Sackatou. Malgré sa maladie il n'a cessé de tenir la plume que lorsque ses forces l'ont abandonné.

Des Arabes qu'il vit à Sackatou lui dirent que Timbouctou n'est qu'un marché où toutes les caravanes du nord et de l'est rencontrent celles du sud et de l'ouest; que l'or venant de l'Achanti, du Gouga et du Bambara y est échangé contre du sel avec les Touariks, contre des toiles avec les marchands de Fez, de Ghadamès et de Maroc.

Il suffit de comparer ensemble les cartes d'Afrique publiées successivement par les bons géographes, à mesure que de nouveaux renseignemens sont devenus publics, pour reconnaître que la géographie de cette partie du monde a fait des progrès réels. L'existence d'une grande masse d'eau dans l'intérieur de l'Afrique au nord de la ligne, est maintenant constatée. Avant le premier voyage de Denham et Clapperton elle n'était fondée que sur des conjectures, et ce lac qu'on nommait *Bahr el Soudan* (mer du Soudan), était tantôt coupé dans sa partie inférieure par le 15° degré de latitude; tantôt représenté avec une

forme alongée de l'E. à l'O.; tantôt le 4e méridien à l'est de Paris passait par le centre de ce lac, tantôt c'était le 15e ; on y faisait entrer à l'ouest le Quolla ou Niger, qui en sortait à l'est ou bien au sud. La ville de Cachenah était placée à l'E. du lac, et au S. S. O. d'Agadès. Une ville de Haoussa se voyait au N. du lac. Boussa était marqué à 100 milles géographiques au S. E. de Timbouctou. Une rivière de Gambarou coulant de l'E. à l'O., se joignait au Niger ou Dialiba, sous les murs de Kabra port de Timbouctou. Le Bornou, le Nyffé, le Haoussa étaient au N. du quinzième parallèle N. La carte des voyages de Denham et de Clapperton a répandu un jour nouveau sur ces contrées, et quand même elle ne serait pas sur tous les points d'une exactitude rigoureuse, on ne peut disconvenir qu'elle n'ait servi à rectifier considérablement les cartes d'Afrique.

Aujourd'hui les géographes en ne se servant que de documens fournis par des voyageurs européens qui ont fait des observations locales, ont le moyen de remplir plusieurs vides qu'ils étaient obligés de laisser sur leurs cartes lorsqu'ils ne voulaient pas se servir des récits des auteurs arabes ni des itinéraires des marchands ou des pèlerins de cette nation. Un voyageur célèbre qui cependant a fait usage des documens qu'ils lui avaient fournis, et qu'ils ont parfois induit en erreur, W. G. Brown, s'exprimait ainsi sur le compte des djelabs ou marchands qui

composent les caravanes du Soudan. « Ils ne sont « jamais embarrassés pour répondre aux questions « qu'on leur fait. S'ils ne connaissent pas le lieu sur « lequel on les interroge, ils se souviennent de « quelqu'autre dont le nom est le plus approchant « de celui-là, donnent aussitôt la description de ce « qu'ils en connaissent et la font d'après ce qu'ils « savent. On croirait que tous les miracles de l'an- « tiquité se perpétuent en Afrique; qu'on y voit « des nations à têtes de chien, d'autres avec des « queues; ils désignent les lieux qu'elles habi- « tent, leurs usages, leurs amusemens. Mais quand « ce que les djelabs racontent n'est pas dicté par « quelque intérêt personnel, et qu'on le vérifie sur « les lieux, on le trouve toujours faux, ou du « moins erronné.... (1).

Il résulte de cette remarque d'un homme généralement reconnu pour très judicieux, et dont les travaux ont mérité les éloges de Bowdich, auteur très peu enclin à distribuer des éloges, même à ses compatriotes, qu'il ne faut faire emploi qu'avec une précaution extrême des renseignemens des marchands arabes. Partageons l'espoir de l'illustre chevalier J. Barrow qui entrevoit dans un avenir peu éloigné la colonie britannique de Fernando-Po, rendant des services essentiels à la géographie. Dans le court intervalle qui s'est écoulé entre le premier et

(1) *Travels in Africa*, etc., p. VI de la Préface. La traduction française de ce passage est inexacte.

le second voyage de Clapperton, la géographie de l'Afrique au nord de l'équateur a fait des progrès. Sur la carte du premier voyage on ne voyait pas de montagnes marquées sur le continent dans le coin du golfe de Guinée, nommé golfe de Biafra, où la côte commence à courir au sud. Mais la carte du second voyage désigne dans ce canton des montagnes très élevées et donne même leur hauteur. C'est au voyage du capitaine Owen, le long des côtes d'Afrique, que l'on doit cette indication précieuse. L'existence de ces montagnes était connue, les Portugais ont signalé sur la côte du golfe de Biafra une terre haute d'Ambozes, et l'anglais Dalzell qui a décrit ces parages a figuré sur cette côte des pics escarpés. Le capitaine Owen a déterminé plus positivement la situation de ces montagnes. Notre compatriote, M. Brué, à qui son amour pour la science qu'il cultive avec tant de succès ne fait négliger aucune occasion de donner à ses productions le degré de perfection auquel il désire les voir arriver, a représenté fidèlement ces montagnes sur ses dernières cartes d'Afrique. On a vu dans la relation de la colonie de Fernando-Po, publiée par les *Nouvelles Annales des Voyages*, que des hauteurs de cette île on aperçoit l'extrémité de la chaîne qui vient aboutir sur le bord de la mer dans le golfe de Biafra. La vue de ces montagnes ne sera-t-elle pas pour les Anglais de Fernando-Po un avertissement continuel que de ce côté il y a des découvertes importantes à faire, et

que l'illustration est la récompense de quiconque réussira dans cette belle entreprise : certes il n'en faut pas davantage pour quiconque est accessible au généreux sentiment de concourir aux progrès des sciences.

Nous venons de parler des cartes d'Afrique publiées par M. Brué en 1828. Celle de la Sénégambie, du Soudan et de la Guinée septentrionale, à laquelle nous nous sommes déja empressés de rendre la justice qu'elle mérite, offre un résumé des découvertes faites jusqu'alors dans cette partie de l'Afrique. Il aura peu de choses à y ajouter pour la rendre complète jusqu'au moment actuel, et peu de changemens à y faire pour y insérer la route de Clapperton de Badagry à Kano. En examinant cette carte qui annonce de la part de son auteur une étude si exacte de tous les voyages publiés jusqu'à ce jour, on reconnaît combien la géographie a gagné depuis que des Européens ont constaté par leurs observations la position de lieux qui n'était marquée auparavant que d'après les itinéraires des marchands et des pèlerins et les récits des auteurs arabes. Le lac Tchad est coupé au N. par le 14e parallèle, à l'E. par le 14e, à l'O. par le 12e méridien oriental de Paris. L'Yeou qu'il reçoit et qui coule de l'O. à l'E. et qui prend sa source dans les monts Doutchi, est aussi nommé Jambarou par les indigènes ; Cachena est au S. d'Agadès, mais à l'E. du lac Tchad. Boussa est à plus de 345 milles géographiques, au S. E.

de Timbouctou. Le Bornou, le Begharmi, le Niffé, le Haoussa et beaucoup d'autres pays sont enfin à leur véritable place, et ce n'a pas été sans peine, comme il est aisé de s'en convaincre en examinant les cartes dressées d'après des hypothèses. Le nouveau voyage de Clapperton fournira encore les moyens d'ajouter de nouveaux noms et de rectifier des positions. C'est ainsi que les sciences s'enrichissent graduellement par les travaux de tous ceux qui les cultivent avec zèle et assiduité.

SUR LES ANCIENNES VOIES DE COMMUNICATIONS DE LA RUSSIE PAR RAPPORT A SES GUERRES ET A SON COMMERCE.

(Par le général KOZEN.)

Avant de présenter le tableau des anciennes voies de communications de la Russie, nous examinerons rapidement les évènemens antérieurs qui ont eu une influence plus ou moins grande sur ses destinées et sur celles de ses voisins.

Une foule de nations guerrières et vagabondes étaient sorties des confins de l'Asie, et avaient bouleversé l'Europe d'un bout à l'autre; tandis que le Nord, enseveli dans les ténèbres, était resté inconnu et à l'abri des atteintes de ces barbares.

Le choc de ces peuples contre ceux de l'Occident produisit des guerres d'extermination; elles ensanglantèrent l'Europe, et de grands changemens en furent la suite. Des nations entières se montrent tour à tour victorieuses ou vaincues et disparaissent de même.

Cette lutte fut une école rude, mais salutaire pour les peuples de l'Europe; ils y apprirent à connaître et à développer leurs moyens, et à exercer leur génie et leurs forces, que l'uniformité des âges antérieurs à cette grande catastrophe semblaient avoir engourdis. Ces agitations convulsives s'étaient succédé avec rapidité, et avaient pendant plusieurs siècles ébranlé le midi et l'occident de l'Europe; elles n'étaient pas calmées encore quand les guerres et les conquêtes de Charlemagne furent autant de secousses nouvelles qui se firent sentir aux contrées hyperboréennes, et réveillèrent l'attention des peuples qui les habitaient; aussitôt après la mort de ce prince ils sortent de l'apathie dans laquelle ils étaient plongés, et vont à leur tour essayer leurs forces contre celles de toute l'Europe qu'ils ravagent sous le nom de Normands ou Varègues, pendant près de trois cents ans.

Vers le neuvième siècle, les lumières historiques commencent à percer à travers le voile mystérieux qui couvrait encore le Nord. Les personnages mythologiques et les rois fabuleux disparaissent et font place à des dynasties nouvelles, à des gouvernemens plus stables; et quatre nations inconnues jusqu'alors sortent du chaos des peuples vaguement connus sous le nom de Goths, de Scythes et de Sarmates, et se présentent presque en même temps sous d'autres noms au tribunal de l'histoire. La Russie, en 862, se fait connaître sous Ruric; la Pologne, en

840, sous Piast; le Danemark, en 860, sous Gorm l'ancien; et enfin la Norvège, en 875, sous Harald à la belle chevelure.

La Russie resta long-temps inconnue, parce que deux nations également guerrières et avides de butin lui avaient fermé toute communication avec les autres peuples. Les Khazars étaient venus d'Asie en 650; ils s'étaient emparés de la Crimée, et, en étendant leur puissance sur les côtes septentrionales de la mer Noire, ils avaient trouvé l'embouchure du Dniéper et sa communication avec la Russie; ayant remonté ce fleuve jusqu'aux environs de Kiev, ils s'y établirent et devinrent le fléau du midi de la Russie.

D'un autre côté, les Normands ou Varègues avaient découvert la communication de la Baltique avec le lac Ladoga, par la Néva. La navigation de ce lac leur avait fait trouver l'embouchure du Volkov; ils remontèrent cette rivière, atteignirent la ville de Novogorod et profitèrent à leur tour de cette découverte pour piller le nord de la Russie jusqu'au milieu du neuvième siècle (862), époque à laquelle ils en furent expulsés.

D'après Nestor, seize nations diverses habitaient alors la Russie. Elles paraissent avoir eu une origine commune à l'exception de quatre, qui, selon l'opinion des savans, étaient d'une origine entièrement différente de celle des autres. La nécessité avait forcé ces peuples à s'allier entre eux pour repousser plus faci-

lement les invasions fréquentes de leurs ennemis. Les Normands ou Russes appelés les derniers à entrer dans cétte coalition, donnèrent leur nom à toute cette masse de peuples divers; d'ennemis qu'ils avaient été autrefois, ils devinrent chefs protecteurs et enfin compatriotes. Tous ces peuples réunis se font connaître dans la suite sous le nom de Russes.

Les Varègues, bientôt après leur arrivée en Russie, oublièrent leur idiome national en adoptant celui des Slavons. Ceci s'explique aisément : les Slavons formaient le peuple le plus nombreux, et Igor ou Ingvar, fils de Ruric, avait épousé une Slavonne; il est probable que Olga n'apprit pas le russe, mais que son époux, par complaisance pour elle, s'habitua à parler slavon; les Russes qui se trouvaient à la cour et dans son armée, par égard pour lui et pour leur grande duchesse, firent sans doute de même; et leur exemple s'étendant de proche en proche jusque aux autres peuples de la Russie, le slavon devint la langue dominante. Aussi le fils d'Igor, Sviatoslav, ne porte plus un nom normand, comme ses ancêtres, mais un nom purement slavon.

Plusieurs savans, dans des ouvrages sur la Russie, fort estimés, font mention de communications existantes avant l'arrivée de Ruric. Les routes, selon eux, s'étendaient d'un côté, des bords du Gange à l'embouchure de l'Oder, et de l'autre jusqu'à la mer Blanche. L'existence de toutes ces communications avaient été admises; mais Schloetzer, dans son Nestor,

prouve que les savans qui parlent de ces routes ont été induits en erreur par des écrivains du seizième siècle, qui, les premiers, ont inventé et tracé ces communications fabuleuses. L'Inde, dans le huitième siècle, était entièrement fermée aux nations occidentales; l'étendue immense de la Russie (dont le nord était presque désert) était trop peu peuplée pour qu'on ait pu fréquenter des routes aussi longues et aussi pénibles.

Les communications les plus anciennes en Russie, sont celles citées par Nestor et par l'empereur Constantin Porphyrogenète. Nestor écrivait en 1099, et Constantin 150 ans avant lui.

La Russie est arrosée par une multitude innombrables de rivières de toutes grandeurs; elles s'entrelacent et étendent leurs ramifications dans toutes les parties de son vaste territoire. Nous verrons quel avantage les peuples qui l'habitaient anciennement, ont su tirer de ces communications fluviales, auxquelles l'art n'avait encore apporté aucune amélioration.

Avant qu'il y eût des chemins en Russie, on se rendait d'un point à un autre à l'aide des rivières; on s'embarquait pour en descendre ou pour en remonter le cours, et les bateaux étaient transportés par terre d'une rivière à l'autre. C'est en se servant de semblables moyens que les Russes ont fait autrefois la guerre et le commerce, et qu'ils sont parvenus à se débarrasser de tous leurs ennemis. Les chemins

établis entre deux rivières navigables s'appelaient *volok* ou *volotchok ;* il existe encore en Russie beaucoup d'endroits de ce nom, et à mesure que des routes plus commodes ont été ouvertes, plusieurs de ces voloks ou portages sont devenus inutiles et ont été abandonnés; mais leurs noms peuvent servir encore de guide pour retrouver l'embranchement des communications anciennes.

Trois grands et beaux fleuves, la Duna occidentale, le Volga et le Dniéper, prennent leur source à si peu de distance les uns des autres, que la fable les fait sortir de dessous les racines d'un même bouleau. Par la Duna, on communiquait, suivant Nestor, avec la Baltique, et les Varègues; par le Volga, avec la mer Caspienne et les Boulgares; et par le Dniéper, avec la mer Noir et Constantinople.

De Kiev, on se rendait par la navigation intérieure à Novogorod, en remontant le Dniéper jusqu'à un volok qui conduisait au Lovat, rivière qui se jette dans le lac Ilmen; on traversait le lac, et par le Volkov on arrivait à Novogorod. Cette dernière ville avait encore une autre communication avec la mer Noire, mais l'étendue en était plus prolongée; nous allons la faire connaître; elle existe encore aujourd'hui, à peu près dans le même état où elle était il y a près de mille ans, et la direction qu'elle suit nous donnera peut-être la possibilité d'expliquer un évènement remarquable dont les résultats extraordinaires ont fait varier les opinions des historiens,

et n'ont produit que des hypothèses contradictoires, et peu satisfaisantes.

Dans le neuvième siècle, vint un peuple dont l'apparition inattendue fut depuis une énigme pour les historiens. Ce peuple que les Grecs nomment Rhos, porta la terreur à Constantinople, en se présentant inopinément sur 200 vaisseaux devant ses murs. Une tempête dispersa et détruisit presque toute la flotte, et la plupart des Russes périrent dans les flots.

On ne pouvait concevoir d'où ce peuple était venu, et cette expédition fut attribuée dans la suite à *Oscold* et *Dir*, chefs varègues venus en Russie avec Ruric, et qui, pour quelque sujet de mécontentement, l'avaient quitté et s'étaient établis à Kiev.

Schloetzer prouve avec la dernière évidence qu'il est impossible que le siège de Constantinople ait été entrepris par ces faibles Varègues; il dit que Kiev ne pouvait être alors qu'une bourgade peu importante puisqu'elle devint si facilement la conquête de quelques pauvres chevaliers errans, qui n'avaient pas même osé s'arrêter en passant devant Smolensk, parce que la ville était grande et peuplée, comme le disent les Annales (Karamzine doute même que Kiev exista en 654, c'est-à-dire dix ans avant l'arrivée de ces Varègues (1)). Mais M. Schloetzer a été embarrassé pour trouver le point de départ de

(1) *Histoire de Russie*, tome I, note 78.

cette nation; et toutes ses recherches pour le découvrir ont été infructueuses. Aussi a-t-il pris le parti de trancher la difficulté en reléguant ces Russes au nombre des nations inconnues et tout-à-fait étrangères à l'Europe, et il les renvoie à la grande pépinière de tant d'autres nations, à l'Asie.

Nous allons tâcher de prouver que ce peuple peut bien avoir appartenu à l'Europe, et qu'il n'avait nul besoin de descendre le Dniéper pour venir mettre le siège devant Constantinople; quelques circonstances politiques antérieures à cet évènement pourront motiver notre opinion.

En 839 (1), les Grecs reçurent dans leur capitale une ambassade russe qui, y paraissant pour la première fois, leur fit connaître le nom d'un peuple dont ils avaient ignoré jusqu'alors l'existence. Cette ambassade était venue du Nord.

D'après Nestor, les Varègues ennemis étaient expulsés de la Russie en 862; mais ses Annales ne disent point dans quelle direction ils se retirèrent. Il est probable qu'une grande partie se retira sur le Volga; ce fleuve leur était connu, puisque les Méris qui habitaient dans les environs de Rostov leur payaient tribut.

Il serait incompatible avec le caractère entreprenant et audacieux des Normands, de supposer qu'ils aient connu un aussi beau fleuve que le Volga,

(1) Muratori Script. rer. Ital.

sans en profiter; il leur offrait tous les moyens de subsister, de se transporter avec facilité et de contenter leur goût pour le brigandage. C'est pourquoi leur expulsion paraît douteuse; il est bien plus probable que les Varègues, après avoir pillé pendant trois ans les provinces septentrionales, entreprirent une expédition dans le midi de la Russie, en descendant le Volga, et que sur ces entrefaites, il se forma contre eux une confédération des peuples slaves, qui, après la disparution des Varègues, s'attribuèrent le mérite de les avoir expulsés. Si les Russes avaient été contraints par la force à quitter la Russie, ils auraient résisté, et quelques noms, quelques détails auraient été cités; car une nation aussi guerrière n'aurait pas disparu sans laisser de traces après elle, et aurait marqué son départ par quelque action éclatante ou quelque bataille décisive. L'empressement que les Slaves mirent à appeler d'autres Varègues pour les protéger prouvent qu'ils craignaient le retour des premiers.

C'est ainsi que des avanturiers se retirant volontairement de la Russie suivirent peut-être au hasard, le cours du Volga pour chercher fortune ailleurs; ce fleuve change près de Kazan sa direction vers l'orient, et tourne subitement vers le midi; ses rives étaient habitées par des peuplades peu puissantes, que les intérêts du pâturage ou de la pêche divisaient ou rapprochaient entre elles, et qui, suivant les circonstances, étaient tantôt les ennemis, tantôt les

tributaires des Russes ou des Khazars. Ces peuples du Volga ne pouvaient pas résister aux Varègues; leurs bateaux servirent à les transporter, et peut-être qu'eux-mêmes les suivirent soit comme esclaves, soit comme volontaires, car le brigandage est du goût de toutes les nations non civilisées. En continuant leur navigation, ils s'approchèrent de l'embouchure de la Kamychenka, apprirent que l'Ilavlia coulait à peu de distance, qu'elle communiquait avec le Don et la mer d'Azov, et que le détroit de Jenikalé unissait la mer d'Azov à la mer Noire. C'est deux ans après, en 864 (1), que commence leur expulsion de la Russie; c'est à peu près le temps qu'il leur fallait pour descendre le Volga et pour arriver par le Don et la mer d'Azov jusqu'à la mer Noire. La circulaire du patriarche Photius atteste la célébrité qu'ils y acquirent, et prouve qu'ils étaient en grand nombre et qu'ils firent un assez long séjour dans les environs de Constantinople, avant de se présenter devant ses murs. Le salut de la ville fut attribué à un miracle opéré par ce patriarche; cependant il n'en parle pas dans sa lettre aux évêques de l'église d'Orient; il y dit seulement (2) : « Les Russes qui se sont rendus « si souvent célèbres par leurs cruautés, après avoir « subjugué des nations voisines, avaient osé, dans

(1) Voyez les Byzantins Cédrèn et Logothète.

(2) Populus apud multos sæpe sermonibus et fama celebratus..... Russi, inquam, qui postquam vicinas in circuitu gentes sub jugum miserunt, etc.

« leur orgueil faire la guerre à l'empire romain;
« mais actuellement ils ont changé leur fausse
« croyance contre la vraie, car ils reconnaissent
« Jésus-Christ et sont devenus nos amis, de nos plus
« cruels ennemis qu'ils étaient naguère ; ils ont
« accepté de nous un évêque et un prêtre, et té-
« moignent un zèle très vif pour la religion chré-
« tienne.

Cette circulaire est de 866, et d'après Bayer, elle doit avoir été écrite après le 26 mai, car en 867, l'empereur Michel n'existait plus, et le patriarche Photius était disgracié.

Voyons maintenant si le siège de Constantinople pouvait être entrepris par Oscold et Dir, en descendant le Dniéper sur 200 bateaux, comme le disent quelques annales (1).

Ces deux Varègues avec leurs adhérans quittèrent Ruric vers la fin de l'année 864, après la mort de Sinéus et de Trouvor; et le siège de Constantinople eut lieu au commencement de 866.

Il en résulte, s'il faut en croire les annales de Nestor défigurées par les copistes, qu'Oscold et Dir, dans l'espace d'un an et demi, avaient trouvé moyen de partir de Novogorod, de descendre le Dniéper, de s'emparer de Kiev qui n'existait que depuis quelques années, d'y établir leur souveraineté,

(1) Karamzine, *Histoire de Russie*, tome I, note 282 et 283.

et après avoir vaincu les Khazars; de s'entourer d'un grand nombre de Varègues; de faire la guerre avec succès aux nations voisines; de projeter un attaque contre la Grèce; de construire et d'armer deux cents bateaux; d'exécuter leur expédition, en s'ouvrant le chemin jusqu'à la mer Noire et au Bosphore de Thrace; de piller les trois îles, *Pluti*, *Latra* et *Thérébeith;* d'y démolir les églises, et de dévaster ces contrées; de subjuguer les nations voisines des Grecs, d'acquérir une grande renommée; de faire la guerre à l'empire romain et de paraître ensuite devant Constantinople; après cela ils se font battre par les Grecs, se font baptiser, traitent avec l'empereur, retournent tranquillement avec les débris de leur armée à Kiev (sans avoir été molestés par les nations ennemies qui habitaient les deux rives du Dniéper); après leur arrivée ils envoient à Constantinople chercher un évêque et un prêtre, se font instruire dans la religion chrétienne et deviennent des chrétiens zélés. Le peu de temps qu'ils avaient eu pour exécuter tant de choses ne permet guère d'admettre la possibilité de cette expédition.

Dailleurs Nestor, dans le meilleur et le plus ancien manuscrit et de ses annales, dans celui de Pouchkin (1) dit que « sous le règne de Michel, « les Russes avaient fait une invasion à Constanti-« nople, comme il l'avait trouvé consigné dans une

(1) Karamzine, *Histoire de Russie*, tome I, note 118.

« *Annale grecque.* » Mais il ne dit pas que ce fût sous Oscold et Dir. Les écrivains byzantins de ce temps parlent tous des ravages des Russes sur les côtes de la mer Noire, et disent qu'ils sont venus mettre le siège devant Constantinople, sur 200 vaisseaux, mais aucun ne parle d'Oscold et Dir.

De grands bateaux ne pouvaient pas alors descendre le Dniéper, car, d'après Constantin-Porphyrogénète, il y avait des endroits si peu praticables que les Russes, pour les franchir, étaient obligés de porter leurs bateaux sur leurs épaules. C'est pourquoi (en 906) Oleg descendit le Dniéper avec 2000 bateaux légers pour faire la guerre aux Grecs; lors de l'expédition d'Igor, le nombre de ses bateaux s'élevait, d'après les Annales, jusqu'à dix mille, et cependant les Grecs trouvèrent moyen de les détruire. Il est donc évident que 200 bateaux, tels que la navigation du Dniéper les comportait alors, auraient mal figuré au siège de la capitale de l'empire d'Orient, et n'auraient pas épouvanté les Grecs ; et il s'ensuit que si ce sont effectivement les Russes qui y ont paru en 866, ils ne sauraient être venus de Kiev, car avant Oscold et Dir, il n'y en avait pas, et ces derniers, comme nous venons de le prouver, n'ont pu faire une semblable expédition. On se trouve donc dans l'alternative de convenir avec Schloetzer, « que ces Russes sont sortis « de l'Asie et n'appartiennent point à l'histoire de « Russie; » ou qu'ils sont venus du Nord par le

Volga, qu'ils ont séjourné quelque temps sur les côtes de la mer Noire en y faisant la guerre, et que c'est probablement à eux que les Grecs ont envoyé des prêtres pour les instruire dans la religion chrétienne, et des présens (pour les engager à ne pas rompre la paix), comme à un peuple puissant, et qui, malgré le désastre dont il avait été atteint au siège de Constantinople, leur inspirait encore des craintes. Ces Russes disparaissent bientôt après cet évènement, et sont confondus par les écrivains avec ceux de leurs compatriotes venus en Russie avec Ruric; car ces derniers en se montrant sur la scène, les remplacent presque aussitôt dans l'histoire, et deviennent également redoutables à l'empire grec.

(La suite à une autre livraison.)

VOYAGE DANS L'ÉCOSSE CENTRALE,

EN 1823,

EXTRAIT DES OUVRAGES INÉDITS

De M. DESCOUDRAY, ancien officier de marine.

Il n'est guère possible d'aborder au port de Leith sans céder à la tentation de visiter Edimbourg, cette Athènes du nord dont Leith est le Pirée; il n'est guère non plus possible de la visiter sans céder au désir d'écrire les sensations que l'on y éprouve. L'Ecosse est plus que jamais devenue célèbre dans ces derniers temps. Edimbourg peut même être appelée la capitale littéraire des Iles Britanniques : nulle ville ne fait un aussi grand commerce de librairie, je n'en excepte pas même Leipzig. Les romans de Walter Scott seul ont mis en circulation plus de dix millions; et l'*Edinburgh Rewiew* dicte des lois à la république des lettres anglaises.

Mais si cette cité est curieuse sous le rapport de sa supériorité intellectuelle qui lui a valu la désignation flatteuse d'Athènes du nord, sa situation, ses environs, ses antiquités, son paysage, ne la recommandent pas moins aux souvenirs des voyageurs.

Ses sites pourraient, si elle en avait besoin, lui donner quelque chose de cette illustration que d'autres villes telles que Lausanne, Mantoue, doivent au caractère pittoresque de leurs alentours : le panorama est délicieux ; mais pour réunir sous le regard toute sa variété, pour embrasser d'un coup d'œil la vieille et la nouvelle ville, les sinuosités romantiques du *Water of Leith*, la nappe azurée du Frith parsemée des îles verdoyantes d'Inche-Keith, d'Inche-Colm, d'Inche-Garvie, les édifices gothiques qui décorent les éminences, et cet horizon qui encadre cet ensemble en serpentant comme un réseau d'or sur la chaîne des Pentland, de Braid, de Costorphine, et sur les escarpemens de Salisbury's Craig ; pour embrasser enfin ce tableau qui se prolonge dans le comté de Fife et dans le Lothian, il faut monter sur l'éminence qui le domine, il faut se porter sur l'*Arthur's Seat.*

Aux environs de Leith il y a de fort jolies pelouses, dans une esplanade appelée Lincks ; c'est là que les oisifs viennent jouer à la paume, d'autres faire des cavalcades ; mais les jours de fêtes il y a des courses de chevaux et les paris qui s'ensuivent ; alors la population de la vieille et de la nouvelle ville y afflue. Il y a souvent plus de cent navires dans le port de Leith ; la ville est toute commerçante. Là résident les négocians. On y est assailli par les Cawdis : c'est une corporation régie par des statuts, et dans laquelle les postulans ne sont admis que difficilement.

Ils sont commissionnaires nés des citadins et des étrangers qui arrivent; ils connaisent toutes les rues d'Edimbourg, même les habitans les moins notables; et, telle est l'organisation de cette association, que l'on peut confier en toute sûreté des paquets et des malles à l'un des membres : il est inouï que la moindre chose ait été soustraite par un Cawdi.

L'une des premières curiosités qui frappent le nouveau débarqué, c'est le temple de la déesse Hygie avant d'entrer dans la ville. Le *Water of Leith* qui arrive en se joignant à travers les roches dont il franchit quelques-unes en cascades, se jette dans le golfe du Forth : une autre source vient se joindre à cette eau, mais comme elle possède des vertus thermales, on a élevé sur son bassin le *Bernard's Wells :* on appelle ainsi un édifice que l'on a décoré du nom de temple, et au milieu duquel se trouve la statue colossale de la déesse Hygie.

Un des monumens les plus vénérables dans leur architecture féodale, c'est le château d'Holyrood, antique séjour des monarques écossais. C'est là que cette reine célèbre par ses amours et ses infortunes, que cette Marie Stuart, dont les charmes et les malheurs ont fait oublier les fautes, coulà ces années de royauté et de jeunesse qui précédèrent sa longue captivité en Angleterre. Là, tenaient leur cour, ce Jacques, roi voluptueux et libertin, Épicure couronné, qui exilait parfois ses débauches dans son château de plaisance, à Falkland sur le penchant des

collines Lomond, dans le comté de Fife; et plus anciennement ce roi David, grand fondateur de couvens, et que les moines, avec raison, ont canonisé en reconnaissance des opulens loisirs qu'ils devaient à sa dévotion. C'est là que tout récemment de nos jours, tandis que Napoléon embrassait l'Europe, vivait avec ses deux fils, le Bourbon qui règne aujourd'hui sur la France sous le nom de Charles X. Là aussi le Prétendant avait tenu sa cour en 1745. Château d'infortunes et de souvenirs affligeans, Marie-Stuart, Édouard, Charles X, le remplissent de leur mémoire.

Cet édifice est placé entre deux collines dont l'une est le Sallibury's Craig, l'architecture en est belle comme l'étaient toutes celles du moyen âge, c'est-à-dire dans un goût éloigné de la simplicité du style grec, et qui a ses agrémens quand on ne l'analyse pas avec la prévention classique. Là, commence la grande rue de Canongate, qui en s'éloignant change de nom et s'appelle *High-street* à cause de son élévation. Toute la ville de ce côté-là s'appelle la vieille ville, et mérite cette désignation par l'irrégularité et la noirceur de ses maisons. Elles étaient jadis habitées par ces nobles Écossais, les Mac-Gregor, les Mac-Donald et autres qui figurent dans les romans historiques de Walter-Scott si remplis de nationalité, par ces courtisans d'Holyrood qui, dans des temps plus anciens, menaient leurs clans au combat au son des pibrocs. Avec le temps

ces lairds calédoniens se civilisèrent; ils quittèrent leurs forteresses féodales des comtés d'Angus, d'Inverness, des îles Hébrides, et se groupèrent autour du monarque dans la capitale.

Leurs maisons sont aujourd'hui abandonnées aux prolétaires. C'est dans la ville neuve que les descendans des lairds ont transporté leur résidence, du moins ceux qui n'ont pas quitté la terre natale. High-street est une des plus grandes et des plus belles rues de l'Europe; elle a quelquefois jusqu'à cent pieds de large. Vers l'endroit où elle dépose le nom de Canongate pour prendre celui de haute rue ou High-street, les embellissemens de ses édifices font deviner que l'on s'approche de la nouvelle ville. Le pont du nord joint les deux moitiés d'Edimbourg. Ce pont est jeté sur un ravin assez large appelé *Loch-North*, dans lequel se trouvent des maisons d'une prodigieuse hauteur, car elles partent de ce terrain profond pour s'élever au niveau du pont, et de là elles atteignent l'élévation des autres maisons, ce qui leur donne jusqu'à douze étages.

On laisse l'église saint Gilles, les cours de justice la banque, et traversant une esplanade nommée Castle-Hill, on arrive au château, de la terrasse duquel on jouit d'une fort belle perspective.

On redescend par la place de Grass-Market. La promenade de bon ton est Prince's-street, rue en terrasse où se rendent les riches de la nouvelle ville. Ce quartier neuf contraste avec le vieux par la ré-

gularité de sa distribution, l'alignement de ses rues, de ses places, l'aspect superbe de ses hôtels, la quantité des monumens dont le plus beau sera probablement le Parthenon que l'on veut élever sur l'éminence de Calton-Hill, ce qui complètera la ressemblance d'Edimbourg avec Athènes; déja cette première a son Pirée dans Leith, son Acropole dans son château, son Illisus dans le *Water of Leith;* le Parthenon achevera la copie du tableau grec.

Mais comme dans tous les quartiers riches des grandes villes, le silence et la solitude règnent ici. La raison en est simple : dans les quartiers pauvres chaque étage d'une maison, même étroite, recelle une famille, ce qui donne pendant le jour ce tumultueux mouvement quand cette multitude d'individus entre, sort, monte, descend. Il n'en est pas de même dans les quartiers des riches où un vaste hôtel n'est habité que par une famille. Aussi la nouvelle ville est-elle paisible, on dirait la nécropole des villes d'Égypte, décorée des plus beaux monumens, mais silencieuse comme les morts qui l'habitaient. Ce qui doit encore charger le contraste, c'est que la vieille ville, en raison de l'extrême élévation de ses maisons, renferme proportionnellement plus de peuple que les autres cités.

Les édifices les plus marquans, sont l'hospice Hériot, près de Grass-Market, où sont instruits gratuitement plus de trois cents jeunes prolétaires, conformément à l'intention d'Hériot qui fonda cet éta-

blissement dans ce but, et le dota de cinq mille livres sterlings; la colonne Melville, le mausolée de Hume; on peut citer encore la banque dont un mur se plonge dans les profondeurs du ravin de Loch-North, mais dont la façade qui tourne vers High-street est masquée par des masures. L'église saint Gilles est peu remarquable, si ce n'est par la hardiesse de son clocher; sa coupole veut être vue de loin pour se dessiner avec avantage. Le *Register-office*, le théâtre sont, quoique en disent les Edimbourgeois, des monumens plus vantés par eux que dignes de l'être.

Si cette capitale est charmante au coûp d'œil, si du trône d'Arthur elle présente une perspective variée, et un panorama fortement dessiné, ou même aux curieux qui vont la contempler de Catton-Hill, il faut avouer que cette situation si propre à l'effet d'optique, la rend réellement désagréable à ceux dont l'esprit tout prosaïque n'est occupé, dans Edimbourg, que d'affaires ou de trafic. Il leur est pénible de passer d'un quartier dans un autre à cause de leur emplacement sur des monts voisins. Les rues entre ces deux monts ne sont pas d'une grande propreté, excepté les plus fameuses que nous avons citées. Encore *Prince's-street*, *High-street*, *Georges-street* et autres sont-elles coupées par des ruelles latérales dont l'aspect n'est pas moins repoussant que l'odeur. Les carosses, les chariots circulent sans cesse et mettent beaucoup de mouve-

ment dans les quartiers populeux; les *bas-bleus*, les *Dandys* rasent la terre dans de légers caricles; de nombreuses cavalcades s'emparent parfois de Canongate, et croisent de lourdes charrettes des Highlanders ou paysans des montagnes. La vie animale y est à bon marché; le golf de Forth fournit en abondance du poisson à Edimbourg, surtout dans les saisons où arrivent du nord des bandes qui viennent se faire pêcher sur les côtes de l'Écosse. Les montagnes voisines sur lesquelles roulent des flots de verdure, nourrisent d'excellens bœufs. A Grass-Market les agriculteurs étalent chaque jour des herbes potagères en grande quantité, mais moins variées que celles de la France, et surtout de la France méridionale. Les melons y sont excellens; mais il n'y a point de radis, à moins que l'on ne veuille appeler de ce nom des turneps. Un inconvénient réel ici, c'est le manque d'eau, du moins n'est-elle pas aussi abondante que dans la plupart des autres villes; c'est à cela qu'il faut attribuer ce défaut de propreté qui est d'autant plus remarqué que dans les îles britanniques tous les habitans de quelque classe qu'ils soient, se distinguent par une propreté même minutieuse dans ses détails. L'eau est amenée dans des tuyaux depuis une montagne voisine jusqu'au château. Rassemblée là dans un grand réservoir, elle est distribuée par des conduits souterrains dans les diverses parties de la ville. Il existe une grande quantité de porteurs d'eau qui

la montent avec un baril dans les étages les plus élevés.

L'anglais se parle avec un accent provincial à Edimbourg; comme cette ville se souvient d'avoir été capitale, ce dont elle s'énorgueillit, il y existe une fierté nationale qui empêche l'adoption de ce qui vient du dehors. Le langage est dur; l'idiome particulier des Écossais se trouve un peu greffé par eux sur le pur anglais de Londres, et le plus beau discours se trouve désenchanté par cette étrangeté de prononciation. Si l'*Edinburgh Rewiew*, si les romans de Walter Scott étaient lus avec l'accent de leurs auteurs, ces écrits n'auraient pas subjugué les Anglais. Il serait facile de remédier à cela en faisant venir de Londres les professeurs des collèges de l'Écosse; les élèves se familiariseraient de bonne heure avec l'accent de la langue anglaise; mais comment la fière Athènes du nord? Comment cet Edimbourg réputé si savant pourrait-il descendre à demander des professeurs à une autre ville? Périsse l'euphonie du langage plutôt que l'orgueil calédonien.

Depuis la réunion des deux royaumes, la législation est la même. Le tribunal d'Edimbourg est célèbre pour sa sagesse comme l'aréopage athénien. La classe des hommes de loi domine à Edimbourg; c'est à des avocats qu'appartiennent les plus beaux hôtels de la ville neuve; ce sont eux qui donnent les *routs*, les *bals*, les *Soirées;* ce sont eux qui, ayant

régi les affaires des lairds écossais, ont fini par devenir maîtres, d'intendans et d'administrateurs qu'ils étaient; ces avocats se mêlent de littérature, de chimie, de physique, de géologie; de tout cela il rejaillit des idées pédantesques dans la société, dont le beau sexe s'empare. Aussi les petites maîtresses sont-elles femmes à systèmes; chaque cercle a sa théorie de la terre; les dames connaissent M. Cuvier pour le moins aussi bien que la première modiste de Paris. Le *Black-Wood*, l'*Edinburgh Rewiew* sont rédigés par des avocats en grande partie. L'université est belle, le talent de ses professeurs ne reste pas en arrière dans l'impulsion scientifique du monde édimbourgeois. L'école de médecine n'est pas moins renommée, ni moins digne de sa réputation. La médecine théorique et pratique, l'anatomie, la chimie, la botanique, la physique expérimentale ont des chaires occupées par des savans de la première distinction. Il y a plusieurs hôpitaux ici richement dotés et où vont travailler les élèves en chirurgie et en médecine. On appelle hospices, non-seulement les établissemens destinés à la guérison des pauvres, en Ecosse, mais encore toutes les maisons de charité où les mendians sont accueillis et occupés en proportion de leur âge, de leur constitution et de leurs talens.

De tout temps les Edimbourgeois ont été renommés controversistes : aux disputes religieuses de la réformation ont succédé celles de la science; les

systèmes, les théories ont détrôné les dogmes du presbytérianisme et de l'anglicanisme, si ce n'est dans les classes ignorantes dont la propension à la discussion, s'attache encore aux questions rebattues de Calvin et de Luther. On argumente au cabaret, on argumente dans les coteries. Il est plusieurs réunions de ce dernier genre chez des Geoffrin et du Deffant calédoniennes. Le bonhomme Chrysale ne serait pas peu fondé à exhaler ses plaintes s'il était le mari de ces dames, car on y sait comment vont *planètes et étoiles polaires* mieux que beaucoup d'autres choses moins élevées et plus usuelles. C'est là que l'on discute le monde de Playfair, Hope, d'origine ignée, et celui de Werner qui est sorti, disent ses partisans, d'un chaos aqueux. Il y a en outre des centres plus compactes de science géologique, chimique, etc., chez les libraires en réputation. M. Archibald Constable donne des dîners hebdomadaires aux rédacteurs de son *Edinburgh Rewiew*. M. Blackvood n'est pas en reste pour ceux de son *Magazine*. Ces deux cotéries dont, grace aux lecteurs de ces deux fameux journaux dans les cinq parties du monde, les opinions se répandent au loin, ne sont pas en paix. Ces deux sociétés diffèrent en politique, en poésie et en religion, car tout cela a ses systèmes dans le systématique Edimbourg. Le *Blackvood Magazine* est tory en politique et *lakiste* en poésie; son rival professe au contraire une opinion aujourd'hui complètement

wigh; et en littérature, Hazzlit qui traite particulièrement dans le journal de Constable la poésie, s'est décidément prononcée pour l'*Ecole satanique.* Ces coteries et plusieurs autres telles que celles de Manners et de Miller, possèdent dans leurs seins de vrais savans, tels que Jameson, Maceuloch, Brewster, Jeffrey.

L'esprit d'association est en pleine vigueur ici. Il y a des sociétés d'agriculture, d'horticulture, d'économie domestique; il y a la société highlandique dont le but est de rechercher tout ce qui se rapporte aux antiquités de la Calédonie; c'est cette association qui envoya des commissaires jadis dans les montagnes d'Arberdeen, des Orcades et autres pays du septentrion de l'Ecosse, pour constater l'authenticité des poèmes d'Ossian, lors de la guerre littéraire qui fut élevée par la publication des fragmens de Macpherson. Ces délégués allèrent dans les huttes des bergers du nord faire chanter les anciens du pays, pour examiner si leurs pibrocs se rapportaient aux poèmes gaëlics attribués à Ossian; procès-verbaux furent dressés du résultat de ces perquisitions, et la question sans être résolue d'une manière décisive pencha du côté négatif. C'est de ces recherches sur les montagnes que la société prit le nom d'*Highlandic.*

Nulle part les chants ne sont aussi nationaux qu'en Ecosse; là rien n'est factice, tout est indigène; ce ne sont pas les monts Olympe, Mycale, Ethna,

ce ne sont pas l'Alphée, l'Eurotas, le Méandre qui remplissent les vers, mais bien le Dalkeith, le Costorphine, la Tweed, la Clyde. Aussi les poètes du premier ordre se sont bien gardés de s'éloigner de de ses traditions locales pour courir après des muses étrangères et inconnues. Il s'est trouvé que leurs inspirations recueillies dans les *coronacs*, les *pibrocs* et les *reels* des montagnards, ne sont pas de la nature de celles que d'autres chantres ont puisées dans les livres; aussi la musique en est-elle inséparable. Ces ballades que Walter Scott et Hogg ont publiées, sont chantées dans les villes comme dans les campagnes ; tous les Ecossais savent de quoi leur parlent leurs hommes de génie qui prennent la peine de moduler des vers. La *Dame du lac*, *Marmion* sont populaires tant parmi les citadins de Glascow, d'Inverness et d'Edimbourg, que parmi les rustiques Highlanders. Les pianos de la ville aussi bien que la cornemuse des montagnes, tout répète ces airs nationaux.

De tout cela il résulte un caractère de nationalité fortement empreint à toutes les classes d'Écossais. Le culte des souvenirs guerriers donne aux montagnards une fièreté qui dans l'occasion en ferait de chauds patriotes, si ce pays se séparait un jour de l'Angleterre comme autrefois le Portugal se sépara de l'Espagne sous Jean de Bragance en 1640 : les noms de Bruce, de Wallace, ces héros de l'indépendance écossaise, sont en adoration chez leurs compatriotes;

et cet esprit local est tout aussi fort parmi ceux en qui les relations avec la métropole actuelle paraîtraient devoir l'éteindre ou du moins l'affaiblir, que parmi les bergers éloignés des villes et renfermés dans leurs familles avec leurs traditions paternelles.

La musique est très cultivée dans ce pays, mais c'est une musique ancienne et qui est demeurée étrangère au Rossinisme et au Mozartisme. Les partitions de ces grands maîtres ont bien pénétré dans la capitale de la Calédonie ; le beau monde s'enthousiasme ou feint de s'enthousiasmer pour les cavatines trans-marines pour ne pas faire croire qu'il a des *oreilles de corne;* mais la simplicité de la modulation du *bag-pipe* ne laisse pas de charmer encore au theâtre les petites maîtresses. Tous les ans la société Highlandique ouvre un concours aux *pipers* ou musiciens montagnards; ils viennent avec leurs plaids, leurs claymores; la scène même est le lieu où viennent comparaître ces acteurs simples et grossiers, et concourir au prix proposé. Là, les mélodies d'amour ou *reels* sont opposées à d'autres *reels;* les *pibrocs* ou airs martiaux et guerriers concourent avec des *pibrocs*; il en est de même pour les *coronacs*, espèces de romances langoureuses parmi les amans Highlanders. Le prix est ordinairement dans la nature des goûts des concurrens, une musette, une claymore.

En Espagne, en Italie, en France, quand ils ont vu les villes principales, Sienne, Florence, Rome, Naples,

Marseille, Lyon, Paris, les voyageurs se tiennent satisfaits et ne supposent pas qu'il soit possible de visiter autre chose que des monumens, des édifices, des galeries de tableaux, des salles de spectacle, des musées. La campagne, les mœurs des paysans, tout cela a peu d'attraits pour la plupart des voyageurs; excepté quelques agronomes déterminés, il n'est personne qui songe à descendre de voiture dans les champs, pour s'enquérir par ses propres yeux de ce qui se rapporte à la modeste classe des bergers et des agriculteurs. Il n'est pas de même en Ecosse. On veut voir les modèles des héros de Walter Scott; on cède à la tentation d'aller parcourir pédestrement ces lieux, ces sites où sont encore debout les ombres de Montrose, de Cedric, de Rob-Roy. Ces bergers au jupon écourté, aux romances martiales, sont curieux à voir pour l'étranger; aussi leur fait-on un honneur dont on se dispense envers les pasteurs et les paysans italiens, allemands, français, espagnols; on va les voir pour eux-mêmes. C'est du moins un désir qui m'a pris à Edimbourg; aussi me suis-je avanturé par le seul esprit de curiosité dans les comtés calédoniens. On est bien aise de prendre la poésie sur le fait, c'est-à-dire de la voir en vie, agissant, et non dans les poèmes rimés. C'est de la poésie des sites, des montagnes, des mœurs que je voulais m'enivrer. C'est ce qui m'entraîna dans les montagnes pour vivre quelques jours dans des illusions réelles et palpables.

Il me tardait d'être dans la vraie Écosse, dans l'Écosse de Walter Scott, dans celle où la civilisation, où l'esprit anglais n'avaient point du tout pénétré; aussi j'aurais voulu avoir franchi avec la chaîne des Salisbury's Cray et de Costorphine, cet entourage de fabriques où le charbon de terre exhale son impoétique odeur, et désenchante les paysages, si les Naiades font tomber d'assez haut leurs ondes pour mettre en mouvement une roue. J'aimai mieux aborder par eau dans le Stirlingshire, et m'enfoncer autant que je pourrais dans l'intérieur avec le golfe de Forth. Ce golfe aigu entre dans la Calédonie en laissant Edimbourg au levant, ou plutôt au sud-est.

(La suite à un cahier prochain.)

BULLETIN.

I.

ANALYSE CRITIQUE.

Narrative of a second expedition to the shores of the polar sea. — C'est-à-dire Relation du second voyage sur les rivages de la mer polaire, exécuté dans les années 1825-26 et 27; par John Franklin, capitaine de vaisseau de la marine royale britannique, etc., et commandant de l'expédition, avec le récit de l'exploration faite dans la partie orientale des mêmes rivages, par John Richardson, chirurgien et naturaliste de la même expédition. Londres, 1828, 1 vol. in-4° avec cartes et planches.

PREMIER ARTICLE.

Les premières expéditions entreprises pour parvenir par le nord de l'Amérique dès ports de l'Europe aux côtes orientales de l'Asie, sont presque contemporaines du commencement du 16e siècle. Elles suivent de près la grande découverte de Colomb. Elles naissent avec la certitude obtenue que le Nouveau-Monde n'était pas l'Asie, qu'il s'interposait entre cette dernière et l'Europe, et qu'un grand Océan était à franchir pour parvenir des terres américaines aux îles à épiceries et aux Indes. Le desir d'y arriver rapidement, et la croyance que les rivages du Nouveau-Monde étaient interrompus dans le Nord, comme le voyage

de Magellan faisait supposer qu'ils l'étaient au Sud, déterminèrent les nations maritimes de l'Europe à chercher un passage par les latitudes septentrionales du nouveau continent. C'est à leurs persévérantes recherches que la géographie de l'Amérique du Nord doit ses progrès; c'est par elles que le tracé de ses côtes immenses s'est successivement développé depuis les jours des Cabot jusqu'à ceux des Parry et des Franklin. Nous allons essayer d'exposer rapidement les principaux traits de ces longues et périlleuses explorations, avant de nous arrêter plus particulièrement sur les travaux du dernier de ces voyageurs, qui couronnent avec tant d'éclat trois siècles d'efforts consacrés à résoudre un des problèmes géographiques les plus difficiles.

Sébastien Cabot, Vénitien, employé par l'Angleterre, commence cette liste nombreuse. Colomb supposait qu'à quelques degrés au nord de l'équateur on devait trouver une route ouverte qui conduirait aux Indes. Cette opinion détermina probablement le voyage de Cabot, qui s'éleva fort avant dans le Nord, n'aperçut aucun passage, mais découvrit Terre-Neuve, l'île Saint-Jean, et visita quelques parties des côtes de la Virginie. Ce fut dans le même dessein que Corte de Real, capitaine portugais, se dirigea en 1500 vers les mêmes rivages. Il visite aussi Terre-Neuve, côtoie une partie du continent qu'il appelle Terre-de-Labrador ou des Agriculteurs, jusqu'au détroit qui porte aujourd'hui le nom de Hudson et auquel il impose celui d'*Anian*, que les géographes du XVIe siècle regardaient comme devant conduire dans le grand Océan, et dont la recherche a puissamment contribué aux progrès de la géographie de ces hautes latitudes.

L'importance de ce passage n'avait pas échappé au conquérant du Mexique. Cortez le fit inutilement chercher le long des côtes nord-ouest. Son zèle toutefois ne resta pas

sans récompense. La découverte de la Californie et de la mer Vermeille est encore un de ses titres aux yeux de la postérité. L'ardeur des découvertes animait alors ses compatriotes, Rodriguez Cabrillo, au service de l'Espagne, remonta jusqu'au 44e degré, et nomma le cap Mendocino. Francisco Galli s'avança jusqu'au 47° 30' et fit connaître une partie des côtes qui portent chez les Anglais de nos jours les noms de Nouvelle-Géorgie et de Nouveau-Cornouailles. Ces mêmes Anglais entrèrent dans la carrière et débutèrent par un grand succès; il n'a rien d'étonnant. L'intrépide Drake, marin consommé, était chargé de faire une renommée à leur pavillon. En 1578, il le déploya sur ces rivages que les Espagnols croyaient posséder avant de les bien connaître; Drake traverse le détroi de Magellan; ballotté par les tempêtes il est jeté vers le sud, où des terres inconnues se montrent à ses regards; il découvre sous le nom d'îles Elisabéthides la partie occidentale de l'archipel de la Terre-de-Feu, peut-être même atteint-il l'extrémité méridionale de l'Amérique à laquelle plus tard les navigateurs hollandais donnèrent un nom. Il remonte au nord et visite, en cherchant le passage, les côtes déja reconnues par Galli et Cabrillo, qu'il se permet d'appeler *Nouvelle-Albion*. Un savant français l'a dépouillé d'une gloire usurpée en lui donnant en compensation celle qui lui appartient en propre.

Vingt ans plus tard, les explorations de Sébastien Viscayno et de Flores furent sans résultat, quant à la découverte du passage; mais elles firent connaître le port de Monterey et la côte N. O. jusqu'au 43e degré. Telles sont sur cette côte les principales recherches entreprises pendant les 16 et 17e siècles, dans le but de gagner l'Atlantique par un détroit supposé. Suivons sur la rive opposée les efforts des marins d'Europe, et voyons ce qu'ils produisent. Nous avons déja parlé des voyages des Cabot et des Corte

de Réal. D'autres navigateurs les suivirent, leurs tentatives furent également infructueuses; mais la Floride fut découverte par Ponce de Léon; la carte de Terre-Neuve fut levée par Jean Denis et Cosmart; Verazzani atteignit le 50e degré, et Cartier explora le premier le golfe Saint-Laurent, remonta le fleuve jusqu'à trois cents lieues de son embouchure, donna au pays le nom de Nouvelle-France et fit le tour de Terre-Neuve. On était alors à l'année 1534, et le détroit d'Anian échappait toujours aux recherches; elles furent interrompues pendant quelque temps; mais la croyance de son existence restait profondément enracinée dans la pensée des navigateurs. Ceux d'Angleterre rentrèrent dans la carrière; Frobisher en 1577, en cherchant ce passage tant désiré, retrouve les parties méridionales du Groenland qu'il appelle Westfrieseland, et passe par un détroit situé par les 64° de latitude entre quelques îles de la baie de Hudson, détroit qui a été faussement transporté au Groenland. Ses compatriotes poursuivent la même ligne, sir Humphrey Gilbert arrive dans le hâvre de Saint-Jean (île de Terre-Neuve) et se livre à l'examen du pays qui s'étend au sud. L'infortuné Walter Raleigh parvint à la Caroline du nord, que la reine Élisabeth dota du nom de Virginie en mémoire de la plus douteuse de ses qualités; nom qui s'étendit ensuite à tous les établissemens anglais de l'Amérique septentrionale. D'autres navigateurs de la même nation s'élevèrent bien audelà de ces latitudes. Parmi les plus heureux et les plus intrépides se distingue John Davis qui visite la côte occidentale du Groenland et continue les travaux de Frobisher. Dans son premier voyage, il atteint le 66° 40', parvient sur la partie occidentale du Groenland et découvre un bras de mer improprement appelé détroit de Davis, puisqu'il est aussi large que la Baltique. Dans un autre

voyage, il s'avance jusqu'à l'île de Disko, et trouve à l'ouest le détroit de Cumberland. Dans un troisième voyage, les glaces l'arrêtèrent entre l'Islande et le Groenland. Le point le plus avancé qu'il ait reconnu paraît être Sunderson Hope, vers le 77e degré de latitude. Vingt ans après, un des plus célèbres marins des temps modernes, Hudson paraît dans ces mers glacées et poursuit les explorations de ses prédécesseurs. D'heureux résultats récompensent ses efforts; il augmente les connaissances que l'on a déja de la côte orientale du Groenland, qu'il visite jusqu'au 80e degré. En 1609, il découvre le fleuve qui porte son nom, et l'année suivante la baie de Hudson, véritable mer intérieure à laquelle le nom de baie ne convient pas du tout, et que la puissance de l'habitude peut seule maintenir. On sait que Hudson fut abandonné par son équipage sur une côte inconnue et que Th. Button fut chargé d'aller à sa recherche. Le journal de ce navigateur n'a pas été publié. Il paraît toutefois qu'il reconnut une partie de la mer de Hudson, qu'il découvrit la rivière Nelson, et fit sur les marées d'importantes observations.

Cette mer fut explorée en 1615 par Bylot; il y retourna l'année suivante à la recherche du passage nord-ouest: Guillaume Baffin l'accompagnait comme pilote. Ce voyage est l'un des plus remarquables que présente l'histoire de la géographie. Bylot et Baffin s'avancèrent au-delà du détroit de Davis; ils longèrent la côte en se dirigeant au nord, trouvèrent le détroit de Horn, le cap Dudley Diggs, l'île d'Hakluyt, le détroit de sir Thomas Smith, les îles Cary, les détroits de l'Alderman Jones et de sir James Lancaster. Ces navigateurs, sans atteindre l'objet spécial de leur voyage, s'étaient avancés jusqu'au 78e degré. On mit leurs découvertes en doute; il était réservé deux siècles plus tard aux capitaines Ross et Parry d'en démontrer l'exac-

titude. Les navigations de Fox et de Jean Munk Danois n'ajoutèrent presque rien aux travaux précédens, leurs découvertes doivent se chercher dans la baie Welcome, mais le passage continua de rester un problème.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des tentatives faites pendant les 16e et 17e siècles pour parvenir plus promptement par le nord-est dans les mers de la Chine, et abréger ainsi la route des îles à épiceries; notre rapide examen se restreint aux explorations des rivages de l'Amérique du Nord et des mers voisines. C'est là que nous devons suivre la persistance courageuse des marins de notre Europe.

Ceux de l'occident ne furent pas les seuls à tenter la recherche du passage nord-ouest; la seconde navigation de Bering paraît avoir eu pour objet la découverte de ce passage par le détroit même qu'il avait aperçu dans son premier voyage, et dont plus tard il manqua l'entrée en se portant trop au sud sur les côtes américaines. La détermination du cap Saint-Elie fut le seul résultat de cette dernière et malheureuse expédition où il trouva la mort. Nous passons sous silence quelques entreprises sans résultat scientifique, pour arriver au troisième voyage du capitaine Cook. Sa navigation le long des côtes N. O. à partir de 3 ½ dans le nord du cap Mendocino jusqu'au détroit de Bering, ne fut pas assez suivie pour décider que l'Amérique offrait de ce côté un continent non interrompu; mais s'il ne le prouva pas, il le devina. Il parvint à l'extrémité N. O. du continent américain; entra dans le détroit de Bering, et parvint jusqu'au cap des glaces. Dans cette route au milieu du détroit, il ne perdit pas de vue la côte d'Amérique, et sans les glaces qui l'arrêtèrent à 70° 44′ et qui l'empêchèrent de se frayer un passage vers le nord, il eût exploré la mer polaire et déterminé le

mouvement de la côte septentrionale du Nouveau-Monde.

Les travaux de la Pérouse sur la côte N. O. ont ajouté de nouvelles lumières à celles qu'Ayala, la Bodega y Quadra et le capitaine Cook avaient procurées. La côte depuis le mont Saint-Elie, par le 60e degré environ de longitude, fut prolongée en allant du nord au sud, jusqu'à Monterey. Mais de nombreuses lacunes restaient encore à examiner. Vers le même temps le commeree conduisait dans les mêmes parages un grand nombre de navigateurs qui, en poursuivant la fortune, ne négligeaient pas la gloire. Hanna, Lowrie et Guise, Meares et Tipping, Portlock et Dixon, Barklay, Anglais; Grey, Américain, et Etienne Marchand, français, attirés par le commerce des pelleteries à la côte nord-ouest d'Amérique, y faisaient quelques découvertes en cherchant un détroit pour se rendre dans l'Atlantique: le même but y conduisit, pendant la même période, Billings et Saritcheff, Bustamante, Malespina, Galiano, Martinez et Haro; mais loin d'obtenir un résultat décisif, leurs reconnaissances partielles et morcellées, n'établirent même pas la continuité du continent, l'un des élémens du problème cherché: cet honneur était réservé à Vancouver et à Quadra qui explorèrent avec un soin minutieux la plus grande partie de ce littoral américain. Il demeura constant qu'au-delà du 49e degré toute la côte est bordée d'îles nombreuses plus ou moins considérables, et que l'entrée de Jean de Fuca n'aboutit qu'à un détroit qui se replie et conduit dans le grand Océan. La reconnaissance exacte des nombreux archipels qui bordent cette côte immense ne fut pas oubliée; enfin il fut prouvé qu'il n'existait pas de communication possible pour des vaisseaux entre la mer du Sud et l'Atlantique, ni de canaux praticables entre ces deux bassins sur toute la ligne visitée.

Le voyage de Kotzebue, dans l'un de ses résultats les plus importans, se lie à ces dernières expéditions. Le commandant du *Rurik*, entra dans le détroit de Bering, et par les 66° 42′ 30″ découvrit une large ouverture qui fut appelée de son nom. Il quitta ces parages après treize jours de tentatives inutiles pour trouver une issue à ce prétendu détroit, qu'il supposait devoir conduire dans la mer polaire, et qui n'est qu'une large baie fermée de toutes parts.

Revenons maintenant aux efforts combinés des Européens par la voie de l'Atlantique. Nous les y avons suivis pendant les 16 et 17ᵉ siècles. Le 18ᵉ commence, retournons avec eux dans ces mers glacées.

A cette époque les découvertes des Corte de Réal, des Hudson, des Baffin, étaient quelquefois mises en doute. Les géographes ignoraient les points Nord et Ouest où Hudson s'était arrêté. Quelques-uns d'entre eux effaçaient de leurs cartes les côtes de la mer dont Baffin avait reconnu les limites. Ils demandaient des détails sur les côtes orientales du Groenland qu'ils figuraient d'imagination. Les uns les alongeaient vers le pôle, d'autres les courbaient brusquement à l'Ouest, et soutenaient qu'elles pouvaient être facilement contournées. L'ignorance s'emparait de ces incertitudes pour créer des théories et mettre des systèmes en circulation; les hommes sages attendaient la vérité du zèle des hommes de mer et du temps. En cherchant à résoudre ces questions et surtout celle du passage déja tant cherché, Knight, Barlow, Vaughan (1719-1722) disparurent sans laisser de traces. Middleton (1741-42) s'avança jusqu'au 66ᵉ degré 14′ latitude nord, et par les 86° 28′ longitude ouest, il n'obtint d'autre résultat que de mieux faire connaître le nord de la baie de Hudson, et surtout cette anse profonde depuis le cap Dobbs jusqu'au cap Hope. L'examen des mêmes points par les capitaines Moor et

Smith (1746) fut le seul produit de leur navigation qui aurait pu devenir utile pour la science : si, dirigée plus au nord, elle eût atteint le détroit glacé de Middleton, reconnu depuis pour être la baie Repulse de nos cartes. Les voyages de l'Américain Wilder, des Anglais Duncan et Phipps et des Danois Lowenorn Egède et Rothé, laissèrent la question du passage sans solution.

Il semble qu'un aussi grand nombre d'efforts infructueux aurait dû la faire reléguer parmi les spéculations impraticables. Cependant l'espoir de pénétrer dans les mers polaires par le détroit de Baffin se conservait en Angleterre, et comptait autant de partisans parmi les géographes que parmi les marins expérimentés. Le gouvernement céda au désir des uns et des autres en ordonnant la première expédition des capitaines Ross et Parry. La reconnaissance des côtes de la baie de Baffin, telles que ce grand homme de mer les avait décrites, en fut le résultat. Ross pénétra dans le détroit de sir James Lancaster; mais à peine s'y était-il avancé de dix lieues, qu'il crut voir à l'occident des terres qui lui barraient le passage. Il n'alla pas en avant. Cette opinion d'un officier de mérite avait trouvé des incrédules sur son bord, elle ne fit pas fortune en Angleterre. Parry fut expédié pour décider qui de l'opinion publique ou de Ross avait raison. Il entre dans cette baie de Lancaster inexplorée, qu'il reconnaît bientôt pour un détroit ouvert directement à l'Ouest. Il passe dans celui de Barrow, prolongement du premier, il découvre le goulet du Prince-Régent, y pénètre jusqu'au 72e degré de latitude, puis revient au Nord, et navigue dans une mer polaire où les îles Cornwalis, Bathurst, Melville et quelques autres terres se présentent successivement à sa vue; les glaces l'arrêtent au 110e méridien et le forcent au retour.

Le but n'est pas encore atteint; mais la géographie de

ces hautes latitudes est entièrement changée. Toute la région au nord et au sud-ouest des détroits de Lancastre, et de Barrow, se montre coupée d'îles et de canaux, et le Groenland se détache du continent de l'Amérique.

La science attendait encore d'autres services de Parry. Il quitte une troisième fois l'Angleterre (1821); il paraît dans la mer de Hudson, pénètre dans le détroit glacé de Middleton, et jusque dans la baie Répulse; il entre le premier dans le détroit de Lyon, bras de mer étroit qui s'enfonce dans le continent et se termine par la baie de Ross. L'hiver l'arrête huit mois dans un hâvre de l'île Winter; il le quitte pour s'élever au Nord.

La pointe nord-est de la presqu'île Melville est doublée, et le détroit de l'Hecla et de la Furie, coupé par le 70° degré, et qui communique à la mer polaire, reçoit les vaisseaux de Parry. Le 85° degré de longitude est le terme de son audacieuse navigation; elle eut pour résultat la reconnaissance exacte des anciennes découvertes de Bylot, de Baffin, de Middleton et de Fox, ainsi que d'une grande partie de la presqu'île Melville. La découverte du détroit de l'Hecla et de la Furie, et l'impossibilité de le franchir à raison des courans qui viennent de l'ouest et accumulent de ce côté d'énormes masses de glace, achèvent de démontrer que si de ce côté le passage nord-ouest n'est pas une chimère comme fait absolu, il se présente accompagné d'obstacles presque insurmontables; nous examinerons plus tard d'après l'état actuel de nos connaissances la possibilité de l'exécuter.

On sait que dans le quatrième voyage de Parry, le génie des naufrages triompha du génie des découvertes, et que dernièrement l'espoir d'atteindre le pôle sur une glace solide ne s'est point réalisé. Revenons aux tentatives heureuses. Il nous reste à parler de celles faites par l'intérieur

du continent pour aborder la mer polaire et éclaircir une partie du problème.

On peut douter que l'intérêt de la géographie ait déterminé les voyages de Hearne et de Mackensie. Il paraît que des motifs étrangers à la science tracèrent la route de ces deux explorateurs, elle les conduisit toutefois à des résultats nouveaux et importans. Le premier en 1769, le second vingt ans plus tard placèrent par les 67 et 69° degré environ deux jalons sur les rivages hyperboréens de l'Amérique; mais quelles immenses lacunes entre le cap des glaces de Cook, la rivière Mackensie, celle de Hearne et les derniers points déterminés de la partie sud-ouest de la presqu'île Melville.

C'était ces lacunes qu'il s'agissait de remplir et ce but joint à celui de seconder par terre les efforts de Parry et de lier une suite de reconnaissances dans les hautes latitudes du continent américain, déterminèrent le voyage du capitaine Franklin. Cet habile et courageux explorateur descendit la rivière de la Mine de cuivre, atteignit la mer polaire par le 67° 47′ 50″, position qui diffère beaucoup de celle assignée au même point par Hearne. Il poursuit ses découvertes à l'est en suivant la côte dont il fit la géographie jusqu'au cap Turnagain, et reconnut avec soin le grand golfe du couronnement de Georges IV. Cette exploration s'étendit sur 555 milles géographiques et se termina au 68° 18′ 50″. C'était déja de précieuses acquisitions pour la géographie positive, mais l'intervalle qui sépare la Coppermine de la rivière Mackensie, et celle-ci du cap des glaces de Cook restait à combler. Tel fut l'objet spécial du second voyage du capitaine Franklin, dont nous allons nous occuper en détail. Si nous l'avons fait précéder d'un coup d'œil historique sur le passage nord-ouest, c'est que la recherche persévérante de ce passage a eu pour résultat de tra-

cer successivement les côtes nord-est et nord-ouest de l'Amérique septentrionale, et, sous ce rapport, les voyages du capitaine Franklin se lient intimement aux précédens dont ils sont le complément.

Les préparatifs de l'expédition étant terminés, le capitaine Franklin, le docteur Richardson et le lieutenant Back, quittèrent l'Angleterre le 16 février 1825 et débarquèrent aux États-Unis le 15 mars suivant. Ils se louent fort de la bonne réception qui leur fut faite dans cette contrée. Les douaniers ne visitèrent point leurs bagages, les grands personnages leur donnèrent de fort belles soirées, les académies les invitèrent à leurs séances, les officiers de marine leur firent un accueil fraternel, tout le monde semblait prendre le plus vif intérêt à leur succès : on fit même pour eux à Albany des prières publiques dans les églises.

Nos voyageurs se dirigèrent vers la chute du Niagara, puis, traversant une partie du Canada, prirent leur route par les lacs Simcoe et Huron, le Sault de Sainte-Marie, les lacs Supérieur et des Bois. Ils s'arrêtèrent à Comberland House, poste important appartenant à la compagnie de la baie de Hudson, puis parvinrent enfin au fort Résolution, autre établissement de la même compagnie. Ils y trouvèrent deux chefs indiens de la mine de cuivre que le capitaine Franklin avait connu dans son précédent voyage. Ces indiens ayant appris son retour l'attendaient depuis deux mois. Ils voulaient le revoir encore; ils témoignaient par les gestes les plus expressifs, en pressant les mains du capitaine contre leur cœur, le plaisir que sa vue leur faisait éprouver, et montraient souvent le regret de ne pouvoir l'exprimer convenablement par leurs paroles.

Ils l'assurèrent que bien qu'ils eussent été en guerre avec la tribu des Dogribs pendant les trois dernières années, ils avaient consenti à faire la paix, afin qu'aucun obstacle

ne pût se rencontrer sur la route des voyageurs. Franklin leur demanda s'ils voudraient chasser pour l'expédition, quand elle serait arrivée à ses quartiers d'hiver sur les bords du lac de l'Ours dans le voisinage des huttes de leurs ennemis. Les hommes sauvages répondirent; nos cœurs seront toujours avec toi, mais nous ne voulons point aller dans les lieux où reposent les os de nos frères massacrés à la guerre; nous craindrions d'entrer en fureur à l'aspect de leurs tombeaux et de recommencer le carnage. Que les Dogribs qui vivent dans le voisinage du lac de l'Ours, te fournissent du gibier, quoiqu'ils soient nos ennemis.

Le dimanche 31 juillet on quitta le fort Résolution, le lac de l'Esclave fut traversé, et l'on entra dans la Mackensie ou grande rivière comme l'appellent les chasseurs, laquelle sort de l'extrémité nord-ouest du lac. Le 7 d'août on arriva au fort Norman, autre poste de la compagnie, qui se trouve à 574 milles du fort Résolution. Cette partie du voyage avait été si rapide, que l'on n'était plus qu'à quatre journées du lac de l'Ours où l'on se proposait d'hiverner et cependant il restait encore six semaines de saison favorable et de navigation facile. Franklin résolut de mettre ce temps à profit et de se rendre sur la côte pour y prendre toutes les informations nécessaires au succès de l'exploration de l'année suivante. Il laissa le docteur Richardson avec quelques hommes reconnaître les rivages du lac de l'Ours, là où ils se rapprochent le plus de la Coppermine. Le lieutenant Back et le reste des gens de l'expédition furent chargés de faire préparer les quartiers d'hiver et de les pourvoir de tout ce qui était convenable pour le long séjour qu'on devait y faire. Le lieu choisi pour cette résidence reçut le nom de fort Franklin. Il est situé au point où la rivière qui sort du lac de l'Ours se jette dans la Mackensie. Lati-

tude 65° 11′ 56″ nord, longitude 123° 12′ 44″ ouest de Greenwich.

Cette séparation eut lieu le 8 août. Franklin et son monde descendirent le fleuve dans un de leurs bateaux anglais, sa largeur leur parut varier de deux à quatre milles. Un vent favorable, et un courant de deux milles et demi à l'heure hâtèrent leur navigation. Ils obtinrent plusieurs fois des provisions fraîches que leur vendaient quelques chasseurs qu'ils rencontraient de temps en temps sur les deux rives. Ces partis errans n'étaient composés que d'un petit nombre d'hommes qui paraissaient très misérables, et ne montraient ni l'énergie, ni l'esprit aventureux des tribus sauvages de ces contrées du Nord, ni le caractère entreprenant, ni l'industrie, ni la curiosité, ni l'ardeur d'apprendre qui caractérisent les Esquimaux.

« A quelques milles au-dessous du lac de l'Ours, et en « approchant de l'embouchûre du fleuve, on aperçoit « sur les bords des couches d'une espèce de bitume en « feu, circonstance observée par Mackensie. Son odeur « était fort désagréable; en essayant ce charbon qui pa- « raît être une espèce de lignite, lors de notre retour à « notre quartier d'hiver, nous trouvâmes qu'il donnait « peu de chaleur, et ne convenait nullement au service « de la forge. Ces mêmes bords offraient des couches « d'une espèce de vase onctueuse semblable peut-être « à celle que l'on trouve sur les bords de l'Orenoque, « et que les Indiens du voisinage mangent en guise « de pain dans les années de famine, et même quelque- « fois par plaisir. Elle avait une saveur douce et laiteuse. « Nous nous en servîmes pour blanchir l'extérieur de « nos habitations, emploi auquel elle convenait parfaite- « ment. »

La Mackensie se rend à la mer par plusieurs branches assez larges qui dessinent un véritable delta de terre d'alluvion. Franklin en touchant à l'île de la Baleine de Mackensie trouva que l'eau était douce, fait que le même Mackensie n'a pas mentionné dans la crainte qu'on n'en inférât qu'il n'avait pas atteint l'Océan. Cependant l'étendue de la nappe d'eau qui se prolongeait dans le Nord, l'écartement subit du rivage à droite et à gauche, et la présence des phoques qui entouraient son bateau firent juger à notre voyageur qu'il se trouvait bien réellement dans la mer polaire. La présence des phoques ne peut pas être donnée comme un fait concluant. On sait qu'ils n'ont aucune répugnance pour les eaux douces, qu'ils abondent dans le lac Baikal, et cette circonstance qu'ils visitent quelquefois les rivières, ne fut pas inconnue à Virgile,

Insolitæ fugiunt in flumina phocæ.

Cependant Franklin voulant lever toute incertitude, prend le parti de se diriger vers une autre île qu'il aperçoit dans le lointain comme une terre bleuâtre. Dans ce trajet sa barque franchit une ligne de vagues argentées et bruyantes qui bouillonnaient comme sur un récif. C'était la ligne de séparation des eaux douces et saumâtres. Ces dernières commençaient au Nord de la ligne. A trois milles de l'île, il eut« l'*indicibie plaisir* de trouver décidément l'eau salée. »

De cette île qui reçut de Franklin le nom de Garry, et dont la position fut déterminée à 69° 29′ nord et à 135° 41′ ouest de Greenwich, on apercevait la mer polaire roulant majestueusement ses flots libres de glaces, sur lesquels se se jouaient des baleines noires et blanches. On trouva la variation de l'aiguille aimantée à 51° 42′ est, la température de l'air à 52° Fahr., celle de l'eau de mer 51° et de

l'eau douce 55°. On y remarquait d'abondantes couches de ce même bitume qu'on avait observé sur les rives de la Mackensie; un liquide également bitumineux ruisselait le long des parois du rocher. La découverte de cette variété de charbon fossile, fut sur le point d'avoir de fâcheux résultats. « Dans le cours de la soirée, dit M. Franklin, je remarquai qu'un morceau de ce bitume que j'avais dans ma poche, prit feu subitement et attaquait ma poudrière de corne dont un des côtés était déja brûlé. Bien que l'île Garry soit très petite, on y vit une grande quantité de rennes et de renards, et diverses espèces de mouettes, d'oies sauvages, de grues, et de cygnes volaient en troupes le long de ses rivages. Des arbrisseaux en fleurs, des herbes épaisses et des mousses donnaient à la végétation un aspect animé. Le rivage était couvert de cailloux granitiques, de pierres quartzeuses et d'un agrégat de hornblende et de feldspath. »

Lorsque le capitaine Franklin quitta l'Angleterre, il eut à soutenir une lutte cruelle entre son devoir comme marin et ses plus tendres affections comme époux. Sa femme était mourante; mais digne de lui elle pressait son départ et mettait sa gloire et sa tranquillité à ce qu'il ne fût pas retardé d'un seul jour à cause d'elle. Elle expira le lendemain de leur séparation. Cette circonstance sert à expliquer le passage suivant.

« Pendant notre absence une tente avait été dressée par « nos gens sur le rivage. Je fis alors hisser le pavillon bri- « tannique dont ma malheureuse femme tant regrettée me « fit présent à l'instant de mon départ comme un souvenir « de tendresse, me recommandant instamment de ne pas « le déployer avant que l'expédition n'eût atteint la mer « polaire. Je ne tenterai pas de décrire les douloureuses « émotions qui se succédaient dans mon cœur à mesure que

« la brise déployait ce tissu de soie travaillé des mains de « ma bien-aimée. Quoique le sentiment qui dominait « toutes mes pensées, fût aussi naturel qu'irrésisti- « ble; je pris sur moi de le maîtriser. Je sentis que je « n'avais nul droit de m'abandonner à ma douleur et de « rembrunir par son expression la joie de mes compagnons. « Je me réunis à eux le plus franchement qu'il me fut pos- « sible, je m'efforçai de répondre aux félicitations qu'ils « m'adressaient sur le bonheur qui nous avait été réservé « de planter le drapeau anglais sur cette île reculée de la « mer polaire. »

Cependant l'hiver approchait, le 18 août le vent soufflait du nord-ouest; le thermomètre baissa rapidement de 68 à 51 F. Le capitaine jugea prudent de reprendre la route du sud; le 5 septembre il se retrouva avec tous ses compagnons au fort Franklin.

Le tableau des jours d'hiver sous le climat rigoureux du Nord n'a plus le mérite de la nouveauté; il a été tracé par tant de voyageurs, que les couleurs sont devenues toutes familières. L'occupation est le meilleur moyen de tromper l'ennui de ces longues heures de froid et de ténèbres. Le capitaine Franklin n'oublia pas cette vérité. Chacun eut son emploi; les chasseurs indiens furent chargés, tant que la saison le permit, de pêcher et de chasser, et d'approvisionner la colonie de saumons, de carpes et de rennes. Les officiers se livrèrent aux travaux scientifiques; les observations atmosphériques, thermométriques et magnétiques, la préparation, les dessins et l'arrangement des objets d'histoire naturelle et la construction des cartes furent leur partage. Quant aux matelots et aux autres individus sans instruction, le capitaine Franklin imagina de faire servir leur désœuvrement au perfectionnement de leur intelligence. Il chargea ses officiers de leur appren-

dre à lire, à écrire et à compter; et bientôt des progrès rapides récompensèrent les soins de leurs instituteurs. Le docteur Richardson professa un cours de géologie dans une suite de lectures faites chaque semaine. Le dimanche on célébrait l'office divin, la journée se passait dans le repos ou dans la lecture des saintes écritures. Les autres jours les gens de l'expédition étaient réunis dans une salle commune après le travail; la soirée s'écoulait dans des amusemens variés et de leur choix; plaisirs partagés par les mêmes officiers qui les avaient aidés et suivis dans leurs études. Ces derniers s'attachaient ainsi l'affection et la reconnaissance de leurs subordonnés destinés à courir les mêmes dangers et à supporter les mêmes privations.

Quand l'hiver se montra dans toute sa rigueur, on fut obligé de recourir aux provisions salées et aux tablettes de bouillon. Les loups et les renards même avaient émigré vers le sud. La glace couvrait les rivières et les lacs. La gaîté régnait cependant au fort Franklin; tous les hommes y étaient animés du meilleur esprit et ne murmuraient contre la mauvaise saison que parce qu'elle les retenait éloignés d'une exploration dont ils regardaient l'accomplissement comme une obligation contractée envers leur pays.

Cinquante personnes environ composaient cette colonie. Là se trouvaient, vivant sous le même toit, des montagnards écossais, des hommes du pays de Galles, des Anglais, des Canadiens, des Esquimaux, des sauvages indiens; et dans la même veillée les idiomes de la Grande Bretagne, de la France, et de quelques tribus de l'Amérique du nord se mêlant dans un entretien général donnaient à la conversation un caractère pittoresque et bizarre, et répandaient sur elle un intérêt aussi neuf que piquant. Autour du fort rodaient des Indiens affamés appar-

tenans à la tribu des *Dogribs*. Ils demandaient sans cesse et lorsqu'ils n'obtenaient rien, ils volaient les filets et s'emparaient de tous les débris de poissons et d'animaux qu'on avait jetés. La famine les décimait : ils semblaient très misérables mais très inoffensifs. Leur paresse égalait leur défaut d'intelligence ; toutefois ils connaissaient le sentiment de la pitié et de cette compassion mutuelle lien des nations civilisées : celui de l'amour maternel, avec ses joies et ses douleurs, est vivant chez les femmes de ces tribus sauvages.

« Une d'elles, dit le capitaine Franklin, vint pour nous consulter sur la maladie de sa petite fille qu'elle tenait entre ses bras. Il était évident que la main de la mort pesait sur elle. Dans l'absence du docteur Richardson nous lui administrâmes les remèdes que nous crûmes convenables à son état, au retour de notre médecin, le pouls de la pauvre petite battait encore, mais faiblement ; d'autres moyens de salut furent vainement tentés. Son dernier soupir fut si doux que sa mère ne s'en aperçut pas d'abord. Elle continuait de la presser contre son sein ; mais bientôt certaine que sa fille n'existait plus, elle se jeta à terre, poussa des cris déchirans et s'abandonna au plus affreux désespoir.

« Elle semblait éprouver toutes les douleurs d'une cruelle agonie ; elle se reprochait d'avoir tant différé à réclamer nos soins et nos remèdes, et craignait la colère de son mari tendrement attaché à sa fille unique. Les Indiens témoins de cette scène de deuil semblaient par leur profond silence et l'expression de la pitié partager les peines de cette malheureuse mère. A la chute du jour elle reprit entre ses bras le corps de son enfant roide et glacé, et lui rendit elle-même les derniers devoirs. »

Tout le monde connait les rapports qui existent entre les

migrations de quelques animaux et la marche des saisons. L'arrivée et le départ de certains oiseaux voyageurs est ici d'une exactitude surprenante, on peut dire qu'ils ont lieu à jour fixe, aussi sont-ils pour l'ignorant Indien des guides infaillibles. Le retour des cygnes et la disparution des oies annoncent invariablement l'approche du printemps et le voisinage de l'hiver. Nous trouvons dans cette relation un registre fort curieux des phénomènes liés au progrès des saisons, et observés au fort Franklin par le docteur Richardson. Le 11 septembre les mousquites cessèrent d'être incommodes. Le 2 octobre on observa la première glace, le 5 le dernier cygne disparut en se dirigeant vers le Sud, le 7 il plut pour la dernier fois. Le 11 on vit s'envoler le dernier canard brun. Le 6 mai parurent les premiers cygnes, le lendemain les oies les suivirent, le 8 les canards revinrent, le 9 les mouettes se montrèrent, le 11 les premières ondées mouillèrent la terre. Le 16 les mousses entrèrent en végétation, le 17 on vit arriver des oiseaux chantans et quelques oies blanches, le 31 les engoulevens criards parurent comme l'arrière-garde. Le 3 juin le bouleau nain, les saules, les potentilles frutescentes étaient en feuilles, et les anémones, les tussilages, la rose de Laponie (rhododendron laponicum) se couvraient de fleurs.

Tout invitait au départ. Les jours d'été, rapides dans les régions du Nord, allaient se montrer dans leur éclat, il fallait se hâter d'en profiter. Le 18 juin on termina l'armement des bateaux. Quatorze hommes y compris Auguste, l'interprète esquimaux, furent désignés pour accompagner sur le *Lion* et la *Reliance* le capitaine Franklin et le lieutenant Back. Le docteur Richardson et M. Kendal avec dix hommes, et Ooligbuck l'autre interprète esquimaux devaient s'embarquer sur le *Dolphin* et l'*Unicorn*. Les premiers avaient à explorer les parties à l'Ouest de l'embou-

chure de la Mackenzie; les seconds les côtes à l'Est entre le même fleuve et la Coppermine. Le 28, on quitta le fort, on descendit la rivière, et le 4 juillet on parvint au point où elle se divise en plusieurs canaux. Ce fut le moment de la séparation.

Dans un second article nous suivrons les deux expéditions sur les rivages américains de la mer polaire.

LARENAUDIÈRE.

La MONARCHIE FRANÇAISE comparée aux principaux Etats du globe, ou Essai sur la statistique de la France considérée sous les rapports géographique, moral et politique; offrant dans un seul tableau le maximum, le minimum et le terme moyen de la population, de la richesse, de l'industrie, du commerce, de l'instruction et de la moralité de ses habitans, comparés à leurs relatifs dans plusieurs pays de l'ancien et du nouveau monde; par Adrien Balbi. Paris, Jules Renouard.

Nous signalions dernièrement devant une société savante les progrès récens de la statistique, qui long-temps bornée à des calculs de détail et isolés, avait admis depuis quelques années une méthode plus philosophique, en généralisant ses chiffres et ses formules. Nous faisions remarquer que cette branche des connaissances humaines ainsi traitée communiquait à la géographie, ce caractère d'utilité politique que l'on cherche avant tout aujourd'hui

dans les travaux de l'intelligence. Nous devons ajouter que parmi ceux qui ont fait prendre à la science cette marche nouvelle, M. Balbi tient un rang très distingué. L'un des premiers, il a compris que des chiffres ne deviennent un enseignement que par les rapprochemens qu'ils font naître. Sa *Balance du globe* avait montré tous les avantages du système comparatif. La *Monarchie française*, ouvrage plus spécial et d'un intérêt plus positif pour nous, achève de démontrer que c'est la seule manière utile de traiter la statistique. Ce nouveau travail, fécond en résultats, ajoute encore à la réputation de son savant auteur, il fournit, surtout à l'économiste et à l'homme d'Etat, les moyens d'asseoir des raisonnemens sur des faits positifs, il livre des documens mathématiques aux discussions parlementaires et permet d'appuyer les projets utiles ou les améliorations désirables sur des bases hors du domaine de la critique.

Par sa nature même, un tel ouvrage se refuse à l'analyse. Nous nous bornerons donc à en exposer l'économie.

La première partie présente une esquisse statistique de la monarchie française, esquissè dans laquelle se fait remarquer un choix judicieux de détails; ne pouvant en admettre qu'un petit nombre, toute la préférence de M. Balbi s'est portée sur ceux qui mettent à même d'offrir des rapprochemens importans et nouveaux. Ici, les sources où il a puisé garantissent son exactitude. C'est d'après la belle carte de M. Brué qu'il a tracé la comparaison des départemens avec les anciennes divisions administratives. M. Villot lui a fourni la colonne qui indique l'étendue et la richesse territoriale et mobiliaire de chaque département. Le nombre des imprimeries de France est donné d'après M. Daru. Le rapport des enfans naturels aux légitimes est emprunté aux travaux de M. le directeur Vil-

lermé; et les noms de MM. Dupin, Coquebert de Mombret, Cesar Moreau, Cottard, souvent cités, déposent du soin de M. Balbi de ne s'adresser qu'aux hommes qui font autorité.

La seconde partie présente le parallèle entre la monarchie française et les principaux Etats du monde rangés d'après leur étendue. Les résumés statistiques comparés en 28 subdivisions composent la troisième partie, la plus curieuse sans doute, celle que nous avons signalée la première à l'attention de tous les hommes éclairés, qu'on peut appeler la statistique morale ou philosophique, et qui, bien que née d'hier et cultivée seulement par un petit nombre de savans, fait entrevoir déja ce qu'elle pourra devenir quand les séries de faits seront plus nombreuses et permettront de multiplier les rapprochemens de nation à nation.

Déja le tableau de M. Balbi en contient quelques-uns qui ne sont pas sans instruction; cette France qu'on calomnie par calcul et qu'on défend par sentiment, répond à quelques jérémiades modernes sur sa moralité, qu'elle présente moins de condamnés pour crimes que beaucoup d'autres contrées : que chez elle le chiffre moyen des enfans naturels comparés aux légitimes, est inférieur au chiffre correspondant de la Prusse, du Danemark, du Portugal, de la Sicile, etc., qu'elle n'offre qu'un suicide sur 20,700 h., tandis qu'en Prusse on en compte 1 sur 14,400, proportion qui doit être infiniment moins favorable pour l'Angleterre. Il faut convenir que sous le rapport de l'instruction ou sous celui des écoliers à la population, nous sommes assez mal partagés. Ici la silencieuse et stationnaire Autriche a le pas sur nous. La France comptait, en 1821, 1 écolier sur 17 h.; la Prusse, en 1825, 1 sur 7; le royaume uni de la Grande-Bretagne 1 sur 15; les États-Unis 1 sur

11. Si les imprimeries de Paris faisaient ombrage à l'ancien ministère, ce n'était probablement pas par leur nombre; en le comparant à la population, Paris le cède à la plupart des capitales, et même, proportion gardée, à beaucoup de petites villes d'Allemagne. On y compte 1 imprimerie sur 10,800 h.; à Jena 1 sur 900 h.; à Gœttingen 1 sur 2,000 h.; à Vienne 1 sur 9,600; à Londres 1 sur 5,100; à Stokholm 1 sur 5,200; à Boston 1 sur 1,600. Je ne sache que le royaume de don Miguel, qui se présente d'une manière plus satisfaisante aux yeux des ennemis de la presse: à Lisbonne, 1 imprimerie suffit à 21600 h., et le Portugal dans son ensemble n'en compte qu'une pour 193,000 ames. Dans ce malheureux pays ou dans cette contrée modèle, comme on voudra, on trouve dix geôliers pour un imprimeur, et beaucoup moins de lecteurs que de censeurs.

Les rapports entre les prêtres, les moines et la population fournissent aussi de curieux rapprochemens. Ici, comme on s'y attend bien, l'Espagne et le Portugal se présentent encore en première ligne. En Espagne, sur 82 h., il y a 1 moine ou 1 prêtre. En Portugal, le contingent ecclésiastique est de 1 sur 143 h. En France, nous trouvons 1 prêtre catholique pour 886 h. Cette proportion, toutefois, est loin d'être égale dans chaque diocèse. La patrie de MM. de Bonald et Frayssinous, par exemple, fournit 1 prêtre sur 395 h., tandis que le diocèse de Paris, siège de la haute aristocratie, des grands talens, des grandes fortunes, de toutes les ambitions, de toutes les vanités, du luxe, de la frivolité et de tous les plaisirs, n'en compte qu'un sur 1990; encore la plupart des prêtres du diocèse de Paris y sont-ils envoyés des diocèses voisins. Avant la révolution, la Basse-Normandie fournissait des curés à la Beauce, à la Brie, aux paroisses de l'Ile-de-France et du pays Chartrain. Je suis étonné de ne pas trouver le chiffre

du Calvados (diocèse de Bayeux) sur le tableau de M. Balbi; je suis persuadé qu'il ne s'éloigne pas beaucoup de celui de l'Aveyron, chiffre qui rassure pleinement sur la perpétuité du sacerdoce dans cette partie de la France. Cette dernière, toutefois, n'est pas le pays qui paie le mieux les ministres du culte. Le revenu moyen de chaque curé ou pasteur y est de 757 fr. En Angleterre, ce revenu moyen s'élève à 10,155 fr.; en Irlande, à 19,090. Mais comme, pour être heureux, il ne faut jamais regarder au-dessus de soi, j'engage nos curés à jeter les yeux sur le budjet russe : c'est là qu'ils verront des traitemens apostoliques. La moyenne de chacun d'eux ne s'élève qu'à 244 fr. Ce qui les surprendra plus encore, c'est que ce sont les ministres du culte dominant de *la religion de l'état* qui sont si maigrement retribués. Le même chiffre moyen pour les pasteurs catholiques ou dissidens monte à 1,467 fr. Je ne sais, mais s'il en était ainsi dans certain pays, n'y entendrait-on pas crier à la persécution et peut-être même au martyre? A dire vrai, ce doit être une espèce de martyre que d'être obligé d'arranger sa dépense sur un revenu de 244 fr. par an.

LARENAUDIÈRE.

II.

MÉLANGES.

Ruines de Persépolis.

Dans une des séances de la Société asiatique de Londres (28 juin 1828), sir W. Ouseley présenta deux morceaux de marbre provenant des ruines de Persépolis. Ce

savant fit observer que bien qu'ils soient peu considérables, ils ne sont pas dépourvus d'intérêt, puisqu'ils ont jadis fait partie de l'édifice magnifique qui indique la position de l'ancienne capitale de la Perse. Le premier de ces fragmens offre un nœud ou une bosse spirale, destinée à représenter une boucle de cheveux; il a été pris d'une des quatre figures de quadrupèdes extraordinaires qui semblaiènt désignés pour garder l'entrée principale, et dont les corps sont dans plusieurs endroits garnis de bosses semblables.

Plusieurs des premiers voyageurs disent que de leur temps la dorure était encore fraîche dans les ruines du palais de Darius, et le second fragment présenté par M. Ouseley est surtout intéressant, en ce qu'il présente sur sa surface un enduit mince de couleur jaunâtre, ressemblant à du vernis desséché et durci par les siècles; probablement parce qu'on le considérait à la clarté du soleil il paraissait doré. M. Ouseley n'a pu, dans ses recherches soigneuses, découvrir rien qui se rapprochât davantage de la dorure. Ce fragment porte aussi une inscription en caractères cunéiformes.

Asiatic journal.

Manuscrit de Seetzen.

Le professeur Krase de Halle vient de retrouver le journal du célèbre voyageur allemand Seetzen; on croyait ce manuscrit perdu. Il doit contenir des détails curieux sur la Turquie d'Europe, l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine et l'Europe. On en attend avec impatience la publication.

Tigres à Sincapour.

Dans le mois de mars 1828 le bruit se répandit à Sincapour, qu'un tigre se trouvait dans l'île près de New-Harbour. On racontait qu'il avait d'abord été vu par une femme qui puisait de l'eau à un puits, et qui en apercevant l'animal s'enfuit épouvantée. Le tigre s'approcha du puits, et après s'être désaltéré, se retira tranquillement. On dit que depuis il a enlevé plusieurs chèvres, et qu'une fois on l'a découvert emportant dans sa gueule un chien noir. Il n'y a aucun motif de ne pas ajouter foi à ces récits, puisqu'il n'est nullement impossible que les tigres passent dans l'île; en effet, on sait qu'ils traversent à la nage le détroit qui sépare Poulo-Pinang de la côte de Quédah, qui est beaucoup plus large que celui qui s'étend entre Sincapour et la presqu'île Malaie, où l'on sait que ces animaux féroces sont très nombreux.

Asiatic journal, octobre 1828.

Colonie de Juan Fernandez.

Tant que les Espagnols ont été maîtres du Pérou, cette île a été un lieu d'exil; mais, à présent, les Américains y ont fondé une colonie, qui ne consistait, il est vrai, au commencement de 1828, qu'en huit individus, deux blancs et six Taïtiens, se proposant d'approvisionner les navigateurs de la mer du Sud de poissons secs, de volaille et de légumes. Les cétacées y abondent. Le climat est délicieux, les eaux parfaites et le mouillage facile. Les cochons et les chèvres y seront bientôt si nombreux que l'île pourra fournir aussi de viande fraîche les navires qui viendront y aborder.

Le Kyouptsing.

On dit que les Birmans attachent un très grand prix au *kyouptsing*, qu'ils nomment aussi *modyouthwa* et les Chinois *yi-chou-lou-tse;* on ajoute que cette pierre forme un des principaux objets d'exportation du pays de Mogaon. On sait que les gros morceaux se paient très cher; mais les acheteurs courent de gros risques, parce qu'il faut chercher la partie précieuse dans le centre de la pierre, et que la recherche est souvent vaine.

Le docteur Abel, connu par son voyage en Chine, en décrit un échantillon qui était vert foncé, tacheté ou veiné de vert plus clair, de forme pyramidale triangulaire, à surface polie et pesant 79 liv. 4 onces (poids de Troy). Ce savant ne décide pas si l'aspect de ce minéral est naturel ou s'il a été produit par l'art.

D'après ses expériences, la pesanteur spécifique de cette pierre est de 303; elle ne fond pas par l'action du chalumeau, mais devient blanche et fragile : mêlée avec le borax et soumise à une forte chaleur, sa matière colorante forme avec ce sel un verre dur et vert; tandis que sa substance devient un émail blanc. Cette pierre a le toucher onctueux et ne se casse que très difficilement. Les bords des fragmens étaient très transparens. Ses caractères extérieurs portèrent le docteur Abel à la classer avec la néphrite; et en conséquence il la considéra comme étant le jade oriental des minéralogistes.

Mais une analyse subséquente lui a prouvé que quoiqu'elle soit le minéral décrit sous ce dernier nom, elle est réellement distincte par des caractères chimiques de la néphrite et de la préhnite; elle a quelque analogie avec la dernière. M. Abel a trouvé qu'elle était composée de silice, de chaux, d'alumine, de fer, de manganèse et de chrome;

il y suppose l'existence de l'un ou de deux alcalis fixes, mais il n'a pas encore déterminé ce point à sa satisfaction. Il dit que cette pierre diffère de la néphrite par la proportion de silice, et parce qu'elle ne contient que très peu ou pas de magnésie; elle lui ressemble par la présence du chrome: elle diffère de la préhnite par la proportion beaucoup plus petite d'alumine et par la présence du chrome et du manganèse, mais lui ressemble par les proportions de silice et de chaux. Elle s'accorde par ses caractères généraux constituans, avec l'analyse de la néphrite orientale par Saussure, mais elle en diffère par la proportion des ingrédiens et par la présence du chrome : il n'est pas encore décidé si elle s'accorde aussi avec cette pierre par la présence de la potasse et de la soude.

Une autre pierre avec laquelle il serait intéressant de la comparer, est la célèbre pierre de Yu des Chinois; le docteur Abel dans son ouvrage sur la Chine, conjecture que celle-ci est une espèce de néphrite étroitement rapprochée de l'axestone; mais il pense, d'après des expériences subséquentes, qu'on trouvera qu'elle en est distincte et qu'elle est une variété du jade oriental. L'analyse de la pierre de yu décidera ce point; aucune n'a jusqu'à présent été publiée.

Il paraît que M. Abel-Rémusat dans son *Histoire de Khoten* a déterminé que la pierre de yu était une néphrite ou un jade de l'espèce appelée de Chine ou d'Orient, et qu'il a été confirmé dans son opinion par l'assertion de M. Kœnig du Museum britannique, qui a déclaré que c'était un jade de Chine. Il y a des raisons de croire que M. Rémusat a commis une méprise sur ce sujet, en confondant ce que l'on appelle ordinairement le jade oriental avec celui de la Chine. Le premier est beaucoup mieux connu que le second. Il a été rangé avec la néphrite par

les auteurs qui ne voulaient pas classer la pierre de la Chine dans la même catégorie : c'est ainsi que le professeur Jamieson admet une variété asiatique de la néphrite, quoiqu'il rapporte le jade de la Chine à la préhnite.

Les minéraux connus en Europe sous le nom de jade oriental, viennent de l'Inde, de Perse, de Sibérie et même d'Egypte. M. Kœnig pourrait donc affirmer que le yu est incontestablement la même substance appelée jade de la Chine, sans penser néanmoins que c'est la même que le jade d'Orient. Il dit notamment que le jade de la Chine a de l'affinité avec la préhnite; mais il est singulier que l'analyse de Saussure n'ait pas pu prouver à M. Rémusat que le jade oriental ne pouvait pas être la néphrite.

Asiatic journal.

Monument de fanatisme.

A l'assemblée de la Société asiatique de Calcutta tenue à Tchorimghi, le 2 juillet 1828, on présenta une des roues du char de Jaghernat, qui avait écrasé un malheureux Hindou, persuadé que, par cette mort affreuse, il se rendait agréable à cette divinité.

Ancienne cité d'Anouradjapoura dans l'île de Ceylan.

Anouradjapoura, où résidaient jadis les rois de Ceylan, est située dans la province de Neour-Kalavi, à peu près à 90 milles au nord de Candy, et à 67 milles de Manar. Selon le *Radjavalli*, livre cingalais, qui contient une histoire des rois de Ceylan, depuis le commencement de leur dynastie, et dont Valentyn a donné une traduction hollandaise dans

son Oud en Nieuw Oostindien, la ville d'Anouradjapoura fut fondée d'abord par Vidjeoudja et ses successeurs immédiats; et Voundou Kabadja, qui monta sur le trône l'an 246 de notre ère, la rebâtit avec une grande magnificence. A la mort du roi Seratissanamradjah, vers 389, les Malabars, qui jouissaient alors d'une grande influence dans l'île, assiégèrent Anouradjapoura, mais furent obligés de se retirer avec une perte considérable que leur fit éprouver Doutougenounou Maharadjah, fils et successeur de Sentissanam.

A la fin, les rois de Ceylan transportèrent leur cour à Cottah, ville de la province méridionale; et, en conséquence, Anouradjapoura fut négligée et diminua graduellement jusqu'à son état actuel de ruine. Aujourd'hui cette antique cité est presque entièrement couverte de djengles et de bois qui forment le repaire des bêtes sauvages et des reptiles. Près de son emplacement, il y a un petit viharé (temple) dédié à Bouddha; un pansallé (couvent) attaché à ce sanctuaire est habité par des (gananassis) moines qui recueillent les offrandes faites au Srimahabod (*ficus religiosa*) croissant à peu de distance sur un monticule artificiel de briques et tchênam (chaux).

On voit dans le village du viharé un grand nombre de colonnes de marbre dispersées de tous les côtés et plusieurs pyramides prodigieuses qui ont, dit-on, été élevées pour perpétuer la mémoire des rois qui résidèrent dans ce canton, et dont les esprits sont régardés aujourd'hui par les Cingalais comme des saints dans la gloire, distinction qu'ils ont méritée pour avoir érigé des édifices religieux en honneur de Bouddha.

Le Srimahabod, qui se trouve là, est le plus vénéré des arbres de cette espèce que produit Ceylan, et les sectateurs de Bouddha s'y rassemblent tous les ans pour célèbrer leurs

fêtes sous ses branches, qui, suivant la tradition, offrirent une ombre rafraîchissante et un doux repos à Bouddha quand il avait la liberté de s'arracher aux saints travaux de sa mission. Les traditions cingalaises ajoutent que cet arbre sacré a été apporté dans ce lieu par des voyageurs de la famille royale venant d'un pays nommé *Madanpodipé*, sur la côte méridionale de l'Inde; mais suivant d'autres traditions fondées sur l'autorité de livres sanscrits et palis, il fut envoyé au roi Devini Petissa radjah par Dhurma Sokou roi de Potali poutra (Pali bothra) dans le Dombadiwa.

Asiatic journal, janvier 1829.

Indigènes des îles Salomon.

Le navire *John Bull*, toucha à l'île Salomon, à l'endroit où le capitaine et le maître d'équipage de l'*Alfred*, navire baleinier, avaient été tués par les indigènes. La nouvelle de cette catastrophe était parvenue aux oreilles du capitaine du *John Bull*, tandis qu'il était à l'ancre, à quelque distance au N. E. de l'île.

Lorsqu'il mouilla le long de la côte, les indigènes s'empressèrent d'entourer le navire avec leurs pirogues et avec toutes les apparences d'intentions amicales et de dispositions à commercer en bonne intelligence, et offrirent à l'équipage divers présens, qui consistaient en ignames et autres choses comestibles. Le capitaine allait porter à sa bouche une des ignames rôties, lorsqu'un jeune insulaire, qui par hasard s'était embarqué sur le navire quelque temps auparavant et y avait passé plusieurs mois, s'avança brusquement et s'empressa d'arracher l'igname en s'écriant dans sa langue et faisant des signes que cette racine était empoisonnée;

en conséquence on l'examina, et le jeune homme fit voir qu'elle était entourée d'une incrustation vénéneuse d'une nature si active qu'elle causait une mort certaine.

Ce fut ainsi que tout l'équipage échappa miraculeusement aux effets de la vengeance mortelle de ce repaire de sauvages assassins. Les indigènes ne tardèrent pas à s'éloigner dans leurs pirogues. Une partie des matelots les ayant poursuivis dans des canots armés, ils firent volte face avec beaucoup de résolution, et annoncèrent leur détermination de soutenir le combat. Ils tenaient leurs arcs et leurs flèches tout prêts. On fit feu sur eux, on en tua et on en blessa plusieurs. Ce fut par-là que se terminèrent les communications avec ces insulaires.

Australian, 21 mai 1828.

Côtes de Cochinchine.

Du cap St. James au cap Pandaren, regardé comme le cap de Bonne Espérance de ces parages, à cause de la difficulté que l'on éprouve à le doubler, la côte est haute ; plusieurs chaînes de montagnes courent dans la direction du N. E. au S. O. ; le pays offre l'aspect d'une grande stérilité. Après que l'on a passé le cap Pandaren, la côte devient beaucoup plus découpée et dentelée ; de petites îles la bordent ; il y a une infinité de ports et de hâvres, plus peut-être que dans tout autre pays du monde. Aussitôt qu'on a passé le cap Varela, le pays se retire, et la côte est bien moins haute. Ce mouvement en arrière forme la grande baie de Fou Yin dans laquelle se trouve le plus beau port de la Cochinchine, consistant en trois hâvres distincts que l'on représente tous comme excellens. Là le pays est très fertile ; il est cultivé depuis le bord de la mer jusqu'au som-

met des coteaux. Le port de Touran a été souvent décrit : il est fermé de tous les côtés, spacieux, sûr et aisé à défendre.

Embassy to Siam by J. Crawfurd.

Toile de coton expédiée des ports d'Europe aux Indes Orientales.

Le *Laurel*, navire parti de la Clyde le 13 décembre 1828, et destiné pour Calcutta, avait à bord 846,000 yards, toile de coton uni; 35,000 yards d° imprimée, 25,000 yards d° de couleur, principalement rouge turc, 3,000 yards d° à figures, ce qui faisait près de 900,000 yards de toile de coton fabriquée à Glasgow ou dans les environs. Le même navire portait 92,000 k. de fil de coton.

(*Glasgow Paper*).

Monts Mahawalipouram.

Au mois de juin 1828, sir John Malcolm, gouverneur de Bombay, partit de cette ville pour faire un voyage dans la partie intérieure du pays. Il visita entr'autres les monts Mahawalipouram. L'objet de cette excursion était d'obtenir des informations locales sur la nature du climat, et les avantages que la situation de ces monts offrait pour y établir une station destinée aux convalescens. Le résultat de l'enquête a été très satisfaisant; le gouvernement s'est occupé du projet d'améliorer la route qui conduit à ces montagnes et de procurer aux officiers de la présidence qui voudront essayer d'y faire un séjour, toutes les facilités possibles.

Les monts Mahawalipouram forment une partie de la grande chaîne des Ghâts occidentaux, qui s'étend du cap Comorin aux rives du Tapti. Ils sont situés par 18° lat. N. et 73° 3' longit. E. de Greenwich à 57 milles à l'E. de Bancouté, et à 30 milles au N. E. de Sattara. En ligne droite, ils ne sont qu'à 30 milles de la mer que l'on apperçoit de leur sommet quand l'atmosphère est claire. Ils consistent en chaînons irréguliers de plateaux élevés, larges d'environ 9 milles; l'on y arrive par une montée roide et rapide à travers les Ghâts de Rotunda et de Kouroulsee qui forment leurs limites à l'O. et à l'E. Leur plus grande élévation est de 5,036 pieds au-dessus du niveau de la mer. La température de ces monts est constamment plus basse que celle du pays situé au-dessous. La transition de la chaleur suffocante du Concan au climat salubre et frais des montagnes est réellement délicieuse, non pas tant par la rapidité du changement, que par le sentiment d'augmentation de force et d'élasticité qu'il donne à tout le système. L'air y est si pur le matin et le soir, même dans les mois les plus chauds, qu'une promenade de deux à trois milles au lieu de fatiguer redonne de la vigueur. Une promenade de sept à huit milles à cheval sur une route excellente, au milieu d'un paysage sauvage et très pittoresque, exercera et amusera l'esprit en même temps qu'elle sera profitable au corps.

Le gouvernement compte améliorer la route depuis Mhar jusqu'au col nommé Phar Ghât qui forme la limite entre le territoire britannique et celui du Radjah de Sattara; ce prince s'est engagé à terminer le reste.

Bombay, courrier, 17 juin 1828.

On a déja lu une courte notice sur ces montagnes dans les Nouvelles Annales *des voyages*, T. III. (2° série) p. 276, où leur nom est écrit *Mahabuleshwar*.

Découverte d'une seconde langue inconnue.

Notre cahier d'octobre 1828 (page 134) contient un article sur la découverte de la langne *ruske*, faite par les rédacteurs du *Bulletin des Sciences historiques*, ou de la septième section de l'entreprise dirigée par M. le baron de Ferrusac. Un mois après ils ont déterré l'existence d'une autre langue également inconnue jusqu'à présent; car ils annoncent, dans le cahier de novembre de leur journal (page 343), la publication d'un *Dictionnaire de la langue allemande-romane*. Frappé par la nouveauté de ce nom, que je trouvai dans la table des matières, je cherchai l'article. Quelle fut ma surprise en voyant que le véritable titre de l'ouvrage en question était celui-ci : *Dictionar da Tasca dilg Linguaig Tudesc-Romansch* (1). Ce qui signifie, *Dictionnaire de poche allemand et roman (grison)*. Il n'est donc dans tout ceci nullement question d'une langue ALLEMANDE-ROMANE; l'existence de celle-ci est une vraie chimère, car l'idiome des Grisons n'est qu'une branche de la langue *romane (romana rustica)*, parlée en différens dialectes dans la *Rhétie*, et celle-ci n'a aucune affinité avec l'ALLEMAND. On peut consulter à ce sujet le XII[e] tableau de l'Atlas éthographique de M. A. Balbi, qui contient la famille des langues thraco-pélasgiques ou greco-latines. Il serait peut-être injuste d'exiger de littérateurs qui ne sont pas nés en Rhétie, qu'ils sachent la langue de ce pays; mais le dictionnaire annoncé ayant également un titre allemand, ce n'était pas chose difficile de le comprendre, toutefois il fallait préalablement connaître l'objet dont il s'agissait. Par malheur, quand le bul-

(1) Dans le Bulletin ce titre est tout-à-fait défiguré, comme la plupart de ceux en langues étrangères. On y lit: *Dictionar Datasca Ditglinguaig Tudesc-Romansch.*

letin, dont l'existence est basée sur la bibliographie, sort de son domaine, il est sujet à débiter beaucoup d'absurdités : il prouve d'ailleurs son inexactitude dans son cahier de novembre 1828, puisqu'il aurait dû annoncer que le *Dictionnaire allemand-roman* ne forme que la seconde partie de l'ouvrage de M. *Conradi*, dont la première *Romane-allemande* a paru à Zurich, en 1823, dans le même format et chez le même libraire.

KL.

Réclamation.

M. J. Titof, *ex-capitaine aux gardes impériales russes, demeurant rue de la Michodière*, n° 9, nous écrit qu'il n'est pas l'auteur de l'article *Découverte d'un langue inconnue*, inséré dans notre cahier d'octobre dernier. Nous nous empressons d'en convenir; personne n'a pu penser à le lui attribuer; d'ailleurs l'article en question est signé *I. Titoff* avec deux *ff*, et M. le capitaine ne met qu'un seul *f* à son nom. Le prénom de l'un est *I*, ce qui peut désigner *Ignace*, *Innocent* ou *Isac*; celui de l'autre est *J*, initiale de *Jean*, *Jeremie* ou de *Jonathan*. L'on voit donc qu'il n'y a nulle identité dans les noms, et M. le capitaine Titof aurait pu se dispenser de nous écrire si longuement, et surtout de terminer par une sorte de sommation qui annonce la plus complète ignorance de nos lois. Les réfutations ne sont obligées qu'autant que l'individu qui réfute a été personnellement outragé, et certes ce n'est pas ici le cas : il n'est pas plus question de M. J. Titof dans l'article dont il se plaint que du sultan Mahmoud. Mais si M. le capitaine ne connaît pas nos lois, ce qui est excusable chez un étranger,

nous avons vu à regret qu'il oublie les premières règles de la logique et de la politesse en qualifiant de faussaire l'auteur de l'article spirituel où l'on relève quelques bévues d'un journal scientifique. M. Titof se prétend-il le seul des 58 millions de sujets de l'empereur Nicolas qui puisse s'appeler Titoff ou Titof. — Au surplus nous remarquons que M. le capitaine Titof ne prend nullement la défense de l'article critiqué dans la lettre de M. I. Titoff, les assertions de celle-ci sont donc très fondées, puisqu'un Russe ne les combat point; c'est tout ce qu'il importe aux lecteurs des ANNALES DES VOYAGES.

Tremblement de terre à Calcutta.

Dans la matinée du 8 juillet 1828, on ressentit un tremblement de terre à Calcutta. Trois secousses eurent lieu à une heure cinquante huit minutes du matin. Elles furent senties dans la ville et dans les environs par un grand nombre d'habitans dont les rapports s'accordent à représenter les secousses comme très vives et bien plus fortes que celles qu'on avait ressenties depuis long-temps. Les vibrations paraissaient aller de l'ouest à l'est; elles durèrent en tout deux minutes et demie.

Une lettre de Tchôringhi annonce que la secousse y eut lieu le 8 à 2 heures 2 minutes après minuit; le mouvement paraissait aller de l'E. à l'O.; le tremblement de terre a duré deux minutes, plusieurs personnes furent éveillées par le bruit et par les cris de corneilles nichées sur les arbres, et probablement dérangées par ce contretemps extraordinaire.

A Maimensinghi la secousse se fit sentir aussi le 8, mais vers deux heures et demie du matin. Il y eut trois

oscillations qui parurent suivre la direction du N. au S. dans un intervalle d'environ huit secondes; la dernière secousse fut la plus forte; le bruit que faisaient les solives au-dessus de la tête des habitans, étaient réellement allarmant. Elles craquaient, on aurait dit qu'elles frottaient avec violence contre les murs d'une manière effrayante. Une autre secousse, d'une seule et légère oscillation eut lieu une douzaine de minutes après, et fit sortir tout le monde des maisons. Il a plu continuellement depuis le 1er du mois jusqu'au 7 au matin. Ensuite il n'est tombé qu'une ou deux ondées. Pendant tout ce temps le thermomètre dans l'intérieur des maisons s'est tenu entre 71 et 84° (17° 32 et 23° 09).

A Sylhet le 8, le tremblement de terre s'est fait sentir à 2 h. 14' 14" après minuit : la secousse a été vive et a duré à peu près une demie minute. Le thermomètre marquait 80° 5 (21°. 33), le baromètre se tenait à 29, 90. Le temps était nuageux : les pluies avaient été récemment très abondantes.

Asiatic journal, janvier 1829.

Singulier article d'un journal de Canton.

Dans le dernier numéro (28 avril 1828) du journal anglais imprimé à Canton, sous le titre de *The Canton Register*, et qui, depuis le 1er novembre 1827, paraît deux fois par mois, se trouve l'article singulier que voici :

« Le maréchal von Bulow, qui arriva avec la dernière « division prussienne, pour décider la bataille sanglante « de Waterloo, devint, en 1819, pensif et s'occupa sé- « rieusement de savoir ce qu'il fallait faire pour obtenir « l'approbation de celui qui est le roi des rois et le sei-

« gneur des seigneurs. Ses méditations finirent par le con-
« vaincre, que la manière dont il avait vécu jusqu'alors
« était contraire à la volonté de l'Etre suprême. Il quitta
« donc ses anciennes habitudes et chercha la grace divine
« par les mérites de Jésus-Christ. Etant devenu un dis-
« ciple consciencieux de ce Prince de la paix, il quitta un
« service qui le forçait à ôter la vie à ses frères et à exé-
« cuter les ordres d'un despote. Il abandonna donc les
« honneurs militaires et se rendit en Norvège, pour in-
« struire l'ignorant peuple de ce pays dans les principes
« du christianisme. Au mois d'avril 1827, il était à Lon-
« dres, et y reçut l'ordination de ministre de l'Evangile,
« dans une église de la congrégation, et s'engagea de tra-
« vailler avec la Société continentale à l'enseignement du
« christianisme sur le continent de l'Europe. »

Cet article, tombé de la plume d'un missionnaire anglais ou américain, est rempli de faussetés. Le maréchal de Bulow a joui jusqu'à sa mort de toutes ses facultés intellectuelles. Il ne s'est donc pas fait missionnaire; et étant décédé en 1820, il n'a pas pu recevoir l'ordination à Londres en 1827. Depuis plusieurs siècles, la totalité des habitans de la Norvège est chrétienne; ainsi le maréchal de Bulow n'aurait pas eu besoin d'aller les convertir. Le *Canton Register*, s'il était rédigé d'une manière moins stupide, pourrait devenir très utile en nous donnant des éclaircissemens sur les mœurs, les arts et les sciences des Chinois, mais les gens qui président à sa publication paraissent tout-à-fait insensés; car au lieu d'y insérer des choses généralement intéressantes, ils remplissent les colonnes de leur journal de morceaux en style d'homélie, tels que celui qui vient d'être cité, de déclamations contre le gouvernement chinois dont ils connaissent fort peu la marche, ou d'extraits de romans chinois, souvent si indécens, que

plusieurs Anglais mariés ont défendu l'introduction du *Register* dans leurs maisons à Macao. On dit que le *révérend R. M**** est l'auteur de ces extraits. C'est le même qui, ayant résidé pendant plus de quinze ans en Chine, comme missionnaire, a converti un seul Chinois, qui était son domestique. Cette conversion coûte, à ce qu'on assure, plus de 7500 livres sterling; car le révérend en reçoit 500 de traitement de la Société des Missionnaires à Londres.

Guerre sur les frontières de la colonie du Cap.

Le *Cape Colonist* du 12 août 1828, contient la notice suivante publiée la veille par le gouvernement de la colonie.

« On a reçu des nouvelles du major Dundas, datées du camp sur le Kaay-river, le 1er août; elles annoncent que les Tamboukies, commandés par le chef Vossanie, se sont portés en avant pour rencontrer l'armée de Chaca qui venait faire une invasion, et que l'ayant attaquée le 26 juillet, entre les bords du Bachi et de l'Utala, ils l'ont mise en déroute. L'ennemi prit la fuite dans le plus grand désordre, laissant dans les mains des Tamboukies une quantité immense de bétail, qui avait été enlevé par force aux tribus voisines. Le major Dundas, avec une petite escorte d'habitans d'Albany armés, était présent à l'affaire et y a pris part.

« Le lieutenant-colonel Somerset, qui avait formé un camp près du Kaay-river, où il avait été joint par Gaïka et d'autres chefs cafres avec leurs soldats, était sur le point de retourner au fort Beaufort. Les habitans armés qui avaient été appelés sont retournés ches eux. »

Tous les avis particuliers des frontières de la Cafrerie

reçus postérieurement à cette publication, s'accordent à dire que la perte éprouvée par Chaka est de telle nature, qu'elle ne peut avoir d'autre effet que de l'irriter. Le bétail pris avec l'aide du major Dundas et de sa petite troupe de colons armés, a déja été capturé de nouveau, et les Tamboukies ont envoyé implorer de nouveaux secours.

Montagnes de glace.

Le Vanstead parti d'Angleterre en novembre 1827, jeta l'ancre à la terre Van Diemen le 20 mai 1828. Ce navire étant par 44° 50′ de lat. sud, et 17° 28′ de longitude est de Greenwich, rencontra un vaste archipel de montagnes de glace. Quelques-unes avaient de 300 à 400 pieds de haut, et plus d'un mille de circonférence. Dans un espace de plus de 250 milles, ce bâtiment navigua au travers de ces masses dangereuses de glaces flottantes; on en vit la dernière par 41° 30' sud, et 22° est. C'est une espèce de miracle que le navire ait échappé sans le moindre dommage. Jamais on avait eu connaissance d'un tel phénomène. Les vaisseaux qui vont d'Angleterre à la terre Van Diemen doivent être sur leurs gardes pour la manière dont elles augmentent leur latitude vers 4° est jusqu'à ce qu'ils aient passé le méridien de l'île Saint-Paul.

Asiatic journal décembre 1828.

Observations faites dans l'Himalaya.

Le docteur Cowan qui parcourt l'Himalaya, a trouvé diverses plantes remarquables entre 6,500 et 7,00 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer; il a publié des observations sur les propriétés médicales des suivantes :

Rhododendron arboreum Andromeda ovali folia; un *solanum* en arbrisseau nommé *erhoul;* une euphorbe.

Sur la crète du Simpla, le baromètre se soutenait généralement entre 22, 250 et 23, 150. P^{ds} de juillet en janvier. Le plus haut point du thermomètre a été 71° (17° 32); le plus bas 33° (0, 44).

Droits de douane à Madagascar.

Le roi Radama dont nous avons annoncé la fin prématurée, avait organisé dans ses Etats un système de finance modelé sur celui des Etats plus avancés en civilisation que ne l'est encore un pays de Madagascar gouverné par un roi indigène. Le *Journal général de Maurice*, du 6 juin 1828, contient une ordonnance du grand-maréchal de Madagascar, au nom du roi Radama, statuant qu'un nouveau tarif était nécessaire. « Le roi est persuadé, dit ce « document, que le règlement rectifié sera d'une grande « importance pour le bonheur et la civilisation de ses su- « jets et pour leur commerce avec les nations étrangères. » Un vieux gouvernement ne ferait pas un préambule mieux raisonné.

Voici le nouveau tarif :

Droits sur les importations. Dix pour cent sur toutes les marchandises; cinq pour cent sur les provisions; trente-trois pour cent sur le rack; un pour cent sur les munitions de guerres.

Droits sur les exportations. Dix pour cent généralement sur toutes les productions du pays; cinq pour cent sur l'argent monnayé; cinq pour cent sur les chevaux.

Droits de port. Douze centièmes et demi par tonneau; vingt-cinq centièmes par pied, suivant le tirant d'eau.

Signé Robin, grand-maréchal.

Berlin, ce 22 mars 1829.

Lettre de M. le baron Alexandre de Humboldt à M. Gide.

MONSIEUR,

Comme j'entreprends un voyage à l'Oural et aux rives de l'Irtysch, la publication de la *Relation historique* souffrira, sans doute, un nouveau délai. Il reste encore de la grande édition un volume et demi à terminer. Il n'a pas tenu à votre zèle et à votre bonne volonté, Monsieur, que l'ouvrage marchât plus promptement à sa fin. Si mes occupations et le désir de bien faire ont causé ces lenteurs, je n'en prends pas moins l'engagement bien solennel de ne pas abandonner un ouvrage que le public a accueilli d'une manière si bienveillante. C'est un devoir sacré qui m'est inspiré par la reconnaissance.

Je serai de retour dans le courant de l'automne, et accoutumé si long-temps à l'indulgence de ceux qui s'intéressent à des voyages lointains entrepris dans le seul but du progrès des sciences, j'ose me flatter qu'un délai dont je suis seul coupable, trouvera quelque excuse dans les circonstances qui l'ont amené.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

ANALYSES CRITIQUES.

MÉLANGES.

REVUES.

NOUVELLES.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DU ONZIÈME VOLUME.

Le Propriétaire, T. E. GIDE père.